GOVERNMENT OF INDIA
DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY
CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

CALL No. 059.095/J.A.
26192

D.G A. 79.

OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHÆOLOGY
Library Regr. No. 77908

JOURNAL ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME XIX



JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BARBIER DE MEYNARD, BELIN, CHERBONNEAU, DEFRÉMERY
J. DERENBOURG, DUGAT, DULAURIER, FEER, FOUCAUX
GARCIN DE TASSY, STAN. JULIEN, MOHL, OPPERT, PAUTHIER
REGNIER, RENAN, DE ROUGÉ, SANGUINETTI, SÉDILLOT
DE SLANE, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME XIX



26192
059.095
J. A.
CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
New Delhi
OFFICE OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHÆOLOGY
A450
Library Regr. No
INDIA

PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX

A L'IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXII

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.
Acc. No. 26192
Date 29-3-57
Call No. 059.095/ J.A.

JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER 1872.

RAPPORT

SUR

UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE

DANS LE YÉMEN,

PAR M. JOSEPH HALÉVY.

Paris, 21 juillet 1871.

Monsieur le Ministre,

A la date du 6 septembre 1869, le Ministre de l'Instruction publique ayant accueilli le projet que l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui avait présenté, en vue de la publication d'un *Corpus inscriptionum semiticarum*, m'a chargé d'une mission dans le Yémen, afin de rechercher et de copier les inscriptions sabéennes ou himyarites existant dans le pays.

Cette mission vient de s'accomplir, et je demande la permission de vous rendre compte de cette entreprise scientifique, en me tenant strictement aux instructions que j'ai reçues de l'Académie. Je suis

heureux de constater que l'exploration que je viens d'effectuer au péril de ma vie, dans des contrées barbares où aucun Européen n'avait jamais pénétré, a produit un résultat très-satisfaisant, soit qu'on le considère au point de vue purement archéologique, soit que l'on envisage l'intérêt pratique qui s'attache à une connaissance plus étendue de la péninsule arabe.

Je ne toucherai ici que le point de vue archéologique, objet principal de ma mission, et j'exposerai sommairement l'utilité des textes recueillis et des éclaircissements qu'ils sont appelés à fournir, non-seulement sur la civilisation sabéenne en particulier, mais sur la civilisation des peuples sémitiques en général.

En effet, le nombre si restreint de documents authentiques a rendu l'étude du sémitisme extrêmement difficile et obscure. Les Phéniciens sont, sous ce rapport, les plus favorisés de tous les peuples sémitiques : ce peuple marchand et navigateur, que de fréquentes relations ont mis en contact avec tout l'ancien monde, s'est fait connaître aux auteurs classiques, qui ont fourni de nombreux renseignements sur cette race industrieuse. Des inscriptions découvertes dans la mère patrie des Phéniciens et dans leurs nombreuses colonies ont aussi agrandi le cercle de nos connaissances; et cependant combien de lacunes encore à combler, que de problèmes à résoudre !

A plus forte raison peut-on constater combien

nous sommes peu renseignés sur ce qui concerne les autres peuples sémitiques, et particulièrement les Sabéens ou Himyarites, sur le compte desquels les historiens grecs et latins ont à peine quelques faits à relater, tandis que de leur côté les auteurs arabes, que l'on pouvait supposer bien informés de ce qui s'est passé chez une race sœur et voisine, n'ont su conserver que quelques maigres listes de prétendus rois de Ḥimyar et une foule de fables absurdes. L'insuffisance des textes sabéens a fait également échouer toute tentative d'interprétation; car, à défaut de bilingues, il est impossible de comprendre des inscriptions rédigées dans une langue inconnue sans le secours de nombreuses comparaisons et de locutions parallèles. Or ce moyen suprême a manqué jusqu'ici à la philologie sabéenne, qui du reste s'attaquait à des textes mutilés et peu sûrs.

Mon voyage aura eu, je l'espère, l'utilité d'apporter un puissant secours pour élucider la grande question sémitique. Les documents himyarites récemment découverts sont appelés à nous éclairer sur ce qui constitue le vrai sémitisme, car on ne peut nier que le Yémen ne soit un pays sémitique par excellence. Ajoutons encore que le peuple sabéen, séparé du reste du monde par une vaste ceinture de déserts, n'est guère connu en Europe que depuis l'expédition du général romain Ælius Gallus en l'an 24 avant l'ère chrétienne, expédition avortée et de courte durée. A aucune époque de l'antiquité, les Sabéens n'ont subi le joug d'une

domination étrangère. Par conséquent, c'est chez eux que se perpétua inaltéré l'esprit sémitique. Que la science étudie résolûment les nombreuses pièces himyarites que je mets à sa disposition, elle ne tardera pas à en tirer du profit.

Après ce préambule, j'aborde directement ma tâche : je donnerai en premier lieu un récit succinct de mon itinéraire, puis je noterai pour chaque inscription l'endroit précis où elle a été trouvée et toutes les circonstances matérielles qui peuvent présenter quelque intérêt.

I.

ITINÉRAIRE.

La ville d'Aden, le seul point de l'Arabie qui soit en communication régulière avec l'Europe, m'a servi de base d'opération pour reconnaître le pays, et c'est par ce côté que j'ai tout d'abord tenté de pénétrer jusqu'à *Saná*. Dans cette intention, je me rendis à Laḥadj (لحج), ville située à six heures d'Aden et dont le sultan, vassal intéressé des Anglais, se montre bien disposé envers les Européens. Malheureusement, son autorité ne s'étend pas très-loin. Sa capitale même est tenue en continuelle alerte par les *Houscheybou* ou Hawâschib, tribu belliqueuse qui rançonne les villages du sultan et intercepte les caravanes à destination d'Aden. Après avoir fait une marche de quatre heures au nord de Laḥadj, j'ai été obligé de rebrousser chemin pour ne pas tomber dans une embuscade dont on vint nous avertir.

Mais avant de retourner dans la ville anglaise, j'ai pu m'assurer qu'il n'existait aucun vestige de l'antiquité dans le territoire appartenant au sultan de *Lahadj*.

A Aden, j'eus l'avantage de faire la connaissance de plusieurs hommes éminents, entre lesquels j'aime à signaler M. le capitaine Miles, juge de paix de la colonie, savant distingué, qui porte un vif intérêt à l'épigraphie himyarite. Grâce à sa bienveillance, je pris copie de plusieurs inscriptions sabéennes, dont quelques-unes présentent un système graphique tout particulier et semblent être conçues dans une langue différente du sabéen ordinaire.

Muni de lettres de recommandation d'honorables négociants israélites d'Aden, je me suis embarqué pour Hodeyda, d'où je partis immédiatement pour le Safân, une des trois provinces gouvernées par le *Dâi*, vice-roi issu de la souche des Makârémé, chefs religieux et politiques du *Nedjrân*, qui ont fait de grandes conquêtes en Arabie dans le cours des deux derniers siècles. Ces provinces, qui jouissent d'une tranquillité fort rare en Arabie, ont en revanche pour le voyageur le grand inconvénient d'être un pays très-montagneux et d'un accès extrêmement difficile. Voulant tout examiner et tout voir de mes propres yeux, j'ai souvent couru le danger de tomber dans des abîmes insondables du haut d'un vieux château en ruines, dont les pierres, cédant sous le poids de mon corps, se détachaient à chaque instant sous mes pas et allaient se précipiter

avec fracas sur les flancs granitiques de la montagne. Après bien des fatigues dans cette Suisse arabe, fatigues qui ont eu des suites funestes pour ma santé, j'eus la douleur de ne pas découvrir une seule inscription parmi tant de débris anciens, qui sont indubitablement d'origine himyarite.

En arrivant à Sanâ, capitale du Yémen, je n'ai pas tardé à me ressentir des mauvais effets du climat brumeux du Ḥarrâz. Une fièvre cruelle, accompagnée d'une céphalalgie des plus violentes, m'a mis à deux doigts de la mort. Pendant un mois, j'ai été condamné à rester sur le lit de douleur sans pouvoir sortir. Après cet intervalle, je me suis efforcé de visiter la ville et de copier les inscriptions qui s'y trouvaient. Un jour, je me suis même hasardé à gravir le mont *Nouqoum* (جبل نقوم), en face de la ville, pour voir le fort *Berâsch* (براش), autrement nommé le *château de Sem fils de Noë* (قصر سام بن نوح), au sujet duquel les Arabes racontent plusieurs fables. Ma peine a été tout à fait infructueuse au point de vue paléographique, et, en revenant chez moi, j'ai essuyé une affreuse rechute et j'ai été obligé de garder le lit pendant dix jours.

Comme je brûlais d'apprendre l'existence d'inscriptions dans les localités voisines de Sanâ, il m'arrivait souvent de faire inutilement des courses assez longues. Un jour, on vint me dire qu'à *Beyt-Baous* (بيت بوس), territoire des Beni-Maṭar (بنى مطر), à une journée sud-ouest de Sanâ, se trouvait une grande pierre couverte d'écriture d'un caractère in-

connu. Je m'y rendis avec une précipitation peu en rapport avec l'état de ma santé; le lendemain, j'étais en présence de la pierre si vantée. Je m'imaginais déjà être sur la trace d'un texte authentique de je ne sais quel monarque célèbre de l'antiquité; mais que voyais-je! un méchant griffonnage en arabe contenant deux versets du Qorân!

Cependant, la pénurie de monuments anciens aux environs immédiats de Sanâ n'autorise pas à conclure qu'il n'en a jamais existé. Au contraire, je suis convaincu que cette ville, quoiqu'elle ne soit pas l'Ouzal de la Bible, comme le veut la légende adoptée dans le pays, n'en est pas moins très-ancienne; mais qui peut dire quel nom elle portait avant l'invasion éthiopienne? Aucune des inscriptions recueillies ne fait voir un nom qui puisse convenir à Sanâ; on m'a même assuré que les pierres à inscriptions ont été apportées du Djaouf, assertion qui ne doit pas être prise dans un sens absolu; car j'ai trouvé, dans une maisonnette délabrée au dehors du *Bâb-Scheoub* (باب شعوب), le fragment d'une inscription en deux lignes. Toutefois est-il étonnant que le fameux château de Ghoumdân, dont les Arabes ont fait une description dans le genre des Mille et une Nuits, soit complétement dénué de textes épigraphiques. Le seul souvenir de l'antiquité se rattache à la mosquée transformée de l'église d'Abraha et désignée sous le nom de Kénisa (كنيسة) ou Qilis (قليس = ecclesia), qui forme un amas de décombres. On m'a raconté que quelques pierres ins-

crites auraient été arrachées des murs et emportées pour servir à d'autres édifices. Les Israélites de Sanâ, trompés par l'expression *kénisa* qui s'applique aussi à une synagogue, y voient la plus ancienne synagogue qu'ils avaient construite à leur arrivée dans le Yémen. Là-dessus, ils ont déjà tissé un bon nombre de contes qu'un voyageur porté au merveilleux peut considérer comme des traditions authentiques. Une autre source de méprises affecte surtout les voyageurs occidentaux qui ne sont pas bien familiarisés avec la phonétique arabe. J'ai cherché en vain, à Sanâ, la porte de Saba, indiquée par Arnaud; je n'ai trouvé qu'une porte du matin, *Bâb-Ṣabâḥ* (باب صباح), ainsi nommée parce qu'on l'ouvre ordinairement de meilleure heure que les autres portes de la ville.

Vous voyez, Monsieur le Ministre, que mon voyage s'inaugura sous des auspices peu favorables. Cependant une excursion que, malgré ma faiblesse, j'ai effectuée à Ghâymân, territoire des *Beni-Bahloul* (بنى بهلول) [Khaoulân, خولان], où j'ai découvert un certain nombre d'inscriptions, me fit concevoir l'espérance d'en trouver d'autres ailleurs. Mais pour mener mes recherches à bonne fin, il fallait leur donner une direction raisonnable et adopter un plan de voyage déterminé.

J'avais le pressentiment que le pays situé à l'est de Sanâ, et qui formait anciennement le noyau de l'empire sabéen, devait avoir conservé plus de vestiges de l'antiquité que toute autre province; il fal-

lait donc me décider entre deux plans : ou aller directement à Mareb, en suivant la même route que Th. Arnaud, et de là chercher à passer dans les autres parties du Djaouf; ou bien pénétrer dans le Djaouf par une autre voie et explorer le pays situé entre le Nedjrân et Mareb, en réservant pour le retour la visite de cette dernière localité.

Le premier plan était le plus facile à effectuer, car les caravanes portant du sel de Mareb ne manquent jamais à Sanâ, et le voyageur peut trouver à chaque instant un chamelier qui consent à l'y mener pour une faible somme.

Le second plan paraissait au contraire moins praticable et présentait des dangers sérieux d'après l'avis de quelques amis que j'avais consultés. Ce pays problématique, qu'on désigne par l'épithète *Djaouf* (contrée creuse), ignoré de nos cartes géographiques, est également inconnu des habitants de Sanâ, qui ne cessent de débiter des récits effrayants sur la férocité des populations demi-nomades qui habitent la lisière du désert. Selon eux, le Djaouf serait un vrai charnier pour les étrangers, qui n'en reviennent jamais. Cependant l'attrait de l'inconnu, l'espoir de découvrir l'emplacement de certaines anciennes villes mentionnées par les auteurs classiques et de suivre peut-être même la marche de l'armée romaine commandée par Ælius Gallus, tout cela me fit pencher pour le second plan; j'ajoutais du reste une foi médiocre aux dires des Arabes citadins, qui ont notoirement une haine implacable

contre les Bédouins, et j'étais résolu à prendre cette route quand même. En un mot, j'espérais qu'avec l'aide de Dieu et un peu de savoir-faire je pourrais surmonter tous les obstacles.

Ma santé s'étant améliorée sensiblement, j'ai loué une bourrique avec un guide juif pour aller à la découverte du Yémen oriental. Afin de donner un motif plausible à mon voyage, j'ai demandé au rabbinat de Sanâ des lettres de recommandation à l'adresse des communautés juives établies dans les tribus républicaines. Revêtir le costume israélite, cacher mes cheveux à l'exception de deux boucles suspendues à chaque tempe, coiffure indispensable pour faire reconnaître les sectateurs du judaïsme; mettre bas pantalon et souliers et les remplacer par une pièce de toile bleue autour des reins, et par des babouches adaptées tant bien que mal à mes pieds, toute cette toilette fut l'affaire d'une demi-heure. Dans cet accoutrement étrange, j'ai quitté Sanâ le 20 février à quatre heures du soir. Les passants eurent la mauvaise grâce de me faire descendre à chaque instant de ma monture en proférant de grossières insultes, de sorte que, pour mettre fin à ces vexations, je me vis obligé de marcher à pied, ce qui au début fut très-pénible pour moi; j'ai pourtant fini par m'y habituer.

En trois jours j'ai exploré les belles plaines de *Raouḍa* (روضا), de *Zoubeyrât* (زبيرات) et de *Raḥaba* (رحبة), formant partie du *Beled-Ḥârith* (بلد حارث), où j'ai trouvé quelques inscriptions fragmentaires,

et je suis arrivé à *Schirâ'* (شراع), territoire des *Arḥab* (ارحب), passablement bien portant, mais ayant les pieds dans un état pitoyable. J'étais décidé à y rester quelque temps afin d'explorer les environs, qui me paraissaient intéressants. Un certain nombre d'inscriptions découvertes en partie dans la ville même et en partie sur la montagne située en face m'auraient facilement consolé de mes souffrances, sans le scheikh de l'endroit. Il me confondit avec un personnage qui se fait passer pour le Messie auprès des juifs du Yémen et qui inspire une folle terreur aux musulmans. Retenu prisonnier pendant huit jours, j'ai été relâché par l'intercession des Israélites, qui sont arrivés à convaincre le scheikh de son erreur.

La ville de Schirâ, consistant en plusieurs hameaux séparés tout près d'un wadi, paraît très-ancienne; les monuments de l'époque sabéenne y abondent, quoique la plus grande partie des pierres à inscriptions aient déjà péri par l'insouciance des habitants, qui s'occupent principalement de la préparation de la chaux et brûlent sans discernement toutes les pierres qui tombent sous leurs mains. La montagne d'en face contient les restes de constructions himyarites, et les rochers montrent de nombreuses traces d'inscriptions. Le sommet est occupé par une grotte naturelle, élargie par la main de l'homme, qui paraît avoir servi de sépulcre à un personnage important, dont le nom et les titres étaient indiqués sur le haut de l'entrée. Les Arabes

ont une peur superstitieuse de cette montagne; ils la croient hantée par les mauvais esprits.

A une heure et demie nord-est de Schirâ, dans le canton des *Beni-Aḥkâm* (بنى احكام), se trouvent les sources d'une rivière dont l'importance m'a été connue seulement à mon arrivée dans le Djaouf. L'eau jaillit du milieu d'une plaine entourée d'un sol accidenté, et est recueillie dans quatre bassins presque carrés, où les Bédouins viennent se baigner et laver leur linge. Une ou deux sources sont assez chaudes et paraissent contenir des parties minérales. A peu de distance des sources, les poissons deviennent si abondants, qu'ils forment un article d'alimentation et une source de revenu pour les Israélites, qui en approvisionnent le marché de Sanâ; les Arabes, en général, ne sont pas amateurs de poisson.

Le traitement qui me fut fait par le scheikh de Schirâ avait éveillé l'attention des Arabes sur ma personne; j'étais assiégé de curieux qui voulaient savoir ce que je cherchais dans leur pays. A ce moment, les *Arḥab*, qui sont une tribu très-belliqueuse, se préparaient pour envoyer leurs guerriers au secours de leurs alliés les Beni-Maṭar, qui se proposaient de reprendre la province El-Ḥayma au Dâi de Ḥarrâz. Les routes étaient encombrées de volontaires qui se rendaient à la station du corps auxiliaire. Par suite de cet état de trouble de la contrée, il m'était impossible d'aller voir les ruines de deux villes dont les Israélites m'ont souvent parlé. Ces ruines por-

tent le nom de *Nâʿiṭ* (ناعط) et de *Ṣirwâḥ* (صرواح), et se trouvent dans le voisinage de la petite ville de *Medr* (مدر), canton dès *Beni-Zahayr* (بنى زهير); on m'a assuré qu'il y a là beaucoup de pierres à inscriptions. Pour la ruine *Ṣirwâḥ*, je ne saurais affirmer si elle est identique à celle du Beled Khaoulân, qui porte le même nom et que j'ai visitée en quittant Mâreb.

Ma prochaine étape était la ville d'*El-Medid* (المديد) dans le territoire de *Nehm* (بلد نهم). Là le peuple m'a généralement traité avec bienveillance. J'ai aussi visité les alentours jusqu'au village de *Ḍaboua* (ضبوعة), où j'ai recueilli quelques inscriptions. Je découvris en outre des *graffiti* sur les rochers du *Djebel Scheyḥân* (جبل شيحان) en allant à *Awdiân* (اوديان) ou *Milḥ* (ملح). Les environs de cette ville forment le point de ralliement pour les tribus nomades, qui y font paître leurs troupeaux à certaines époques de l'année.

L'espace qui sépare Awdiân du Djaouf est très-accidenté et très-aride. Des maraudeurs de la pire espèce le parcourent, en y exerçant leur coupable métier. J'ai eu la plus grande difficulté à trouver un guide. Les communications entre ces deux pays sont rares et se font principalement par les artisans juifs qui vont travailler chez les Bédouins. Comme la Pâque était proche, aucun Israélite ne voulut entreprendre un voyage qui le retiendrait loin de sa famille pendant cette grande fête. Je fus contraint de me faire accompagner par un Arabe

d'assez mauvaise réputation. Pourtant l'aspect inoffensif de ma personne, et ma prétendue qualité de *Qoudsi* (habitant de Jérusalem), inspirèrent à mon guide quelques bons sentiments à mon égard, et après trois heures de marche nous arrivâmes à la limite orientale de la vallée, où se trouve un village composé en grande partie de tentes noires que nous traversâmes sans nous arrêter, parce que nous comptions passer la nuit dans une maison de pâtre, une heure plus loin.

A peu de distance de ce village, le terrain s'élève sensiblement et la vallée se rétrécit de plus en plus. Des deux côtés de la route, qui est tracée par le lit d'un torrent, on aperçoit plusieurs maisons détruites que les Arabes appellent *ʿadiyyât* (عاديات), appartenant aux Ad, peuple ancien et entièrement disparu, qui joue un grand rôle dans les légendes arabes. On lui attribue toutes les constructions de l'époque antéislamique, dont le contraste avec les œuvres chétives de la génération actuelle n'échappe à personne. Les Arabes voient dans l'art accompli des anciens un signe d'orgueil et de rébellion contre la divinité; ainsi, au lieu de se glorifier d'avoir pour ancêtres une nation si accomplie dans les arts de la civilisation, les habitants du Yémen ont la vanité de se considérer comme les vrais descendants d'Ismaël, et celui qui oserait dire à un Arabe qu'il descend de ʿAd payerait cette offense de sa vie. Même le nom de Himyar est détesté dans le pays, et comporte l'idée de quelque chose d'impur et

d'abâtardi, et la qualification de *yehoud himyar* (يهود حمير), juif himyarite, est la dernière insulte qu'un vrai croyant lance dans sa colère à un sectateur du mosaïsme qu'il veut écraser d'opprobre et de honte.

Contre notre attente, le propriétaire de la maison n'a pas voulu nous recevoir. Le motif de ce refus impoli était la crainte du mauvais œil : les vaches étant sur le point de vêler, on tremblait que la vue d'un juif ne les fît avorter, car on tient généralement les Israélites pour maîtres de l'art magique, et celui qui a sur sa conscience un mauvais traitement d'un Israélite est toujours tourmenté par la peur que celui-ci ou son coreligionnaire ne se venge par quelque maléfice. Nous dûmes retourner au village, et, bien qu'on nous eût refusé l'hospitalité, nous étions au moins assurés contre l'attaque nocturne des maraudeurs. A l'aube, nous reprîmes notre chemin; les maisons détruites reparurent, et un quart d'heure après nous passâmes devant une ruine assez vaste s'étendant au pied de la montagne à gauche, toute encombrée de débris de briques cuites; on y voyait peu de pierres taillées et pas une seule inscription. La ruine s'appelle *Kharibet-Berân* (خريبة بران).

Au delà de Kharibet-Berân, le sol monte rapidement, et nous nous trouvâmes bientôt sur un haut plateau, d'où l'on distinguait vers l'est plusieurs dos de montagnes que nous traversâmes non sans peine, parce que le sol est rempli de pierres pointues et

tranchantes. Rien n'égale l'aspect désolant de ces montagnes décharnées et calcinées par le soleil; aucun brin d'herbe ne vient pousser dans cette immense mer de granit, et ce n'est que dans le voisinage des wadi que l'on voit les traces d'une maigre végétation. Le lendemain matin, nous commencions à descendre le versant oriental du *Djebel Yâm* (جبل يام) par un défilé étroit qui est connu sous le nom de *El-Ferdá* (الفردا), où j'ai trouvé une inscription gravée sur un rocher.

Mon guide, qui s'était absenté pour faire paître son chameau, revint vers moi tout essoufflé et pâle comme la mort. J'eus bientôt deviné la cause de sa frayeur: une troupe nombreuse de cavaliers avancèrent vers nous du fond du ravin, montés sur de beaux chevaux et armés de fusils, mèche allumée. À la manière dont ils étaient coiffés, mon Arabe les reconnut aussitôt pour des schérifs du Djaouf supérieur, qui n'étaient pas en bon accord avec sa tribu, et il craignit qu'ils ne lui enlevassent sa bête. Pour le rassurer, ou plutôt à l'effet de le faire revenir de l'idée qu'il pouvait avoir de s'enfuir et de me laisser seul, je tirai d'un pli de mon vêtement une petite bande de papier contenant quelques notes tracées au crayon, et, en la lui mettant dans la main, je lui dis de se placer derrière le rocher sans crainte; tant qu'il tiendrait le papier, il ne lui arriverait aucun mal. Mon Arabe, croyant à la puissance de l'amulette, se tint tranquille derrière le rocher; moi-même je m'enfonçai profondé-

ment dans le creux de la montagne et j'attendis que la troupe fût passée, pour appeler mon guide, qui était charmé de se voir hors de danger; dès lors il était convaincu que son voyageur possédait une grande autorité sur les esprits invisibles.

Les schérifs, qui prétendent descendre de Mahomet en ligne droite, sont très-nombreux dans le Djaouf; ils y forment la classe noble, et jouissent de beaucoup de priviléges; leur pouvoir est contre-balancé par les riches propriétaires, qui, semblables à la noblesse du moyen âge, se croient les seuls maîtres légitimes du sol et tiennent sous leur vassalité les citadins ou *qarâwi* (قراوى) dont le commerce constitue l'occupation principale. Les Israélites viennent après, et leur état varie suivant les territoires. Ces différentes castes, car elles sont de vraies castes au point de vue social, ne se marient qu'entre elles; les Qarâwis et les Juifs passent en héritage aux familles seigneuriales, et il leur est défendu de porter des armes et d'acquérir des immeubles. Ils sont à la merci du seigneur, qui prend relativement à eux le titre de *djâr* (جار pl. جيران), protecteur, et qui peut les dépouiller sans que les victimes aient le droit de réclamer.

Quand les moyens de subsistance viennent à leur manquer, ce qui arrive très-souvent, vu le peu de soins que l'on donne à l'agriculture, les hommes libres partent pour une *ghazwa* (غزوة), c'est-à-dire pour surprendre les troupeaux d'une tribu voisine. Ils s'embusquent pendant des semaines entières

souffrant la faim et la soif, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de voler quelques têtes de bétail ou de dépouiller les bergers. A la moindre résistance, ou seulement dans la prévision d'une résistance, on tue sans pitié le berger et l'on emporte sa dépouille comme signe de victoire. Personne ne s'inquiète de la manière dont la victoire a été gagnée, si c'est par une lutte corps à corps ou par un guet-apens; d'après les notions morales des Arabes, la ruse et la mauvaise foi sont des armes légales, dont on peut se servir en bonne conscience contre un ennemi. Il est pourtant consolant de constater, au milieu d'une sauvagerie révoltante, des traits qui décèlent un fond d'esprit chevaleresque et un certain sentiment d'honneur : on ne tue jamais des personnes hors d'état de se défendre; dans cette catégorie d'incapables, on compte les femmes, les hommes, quel que soit leur âge, qui n'ont pas subi l'opération de la circoncision, considérée comme le premier acte de courage, et enfin l'Israélite, qui, dans la presque totalité de l'Arabie, semble plutôt fait pour réciter des psaumes et pour spéculer sur les émanations divines que pour porter les armes meurtrières d'Ismaël. Celui qui a tué un Israélite se gardera bien de s'en vanter devant les siens, son acte ne lui rapportera pas d'honneur, et il peut assurément compter sur la vengeance de la part du protecteur de la victime. Ainsi l'Israélite a la vie sauve, par suite du mépris qui pèse sur lui, et il traverse dans l'espoir d'un meilleur avenir les

longues et sombres périodes pendant lesquelles il change souvent de maître.

Les descendants du Prophète dédaignent de faire de si petites expéditions; ils se mettent, en qualité de troupe auxiliaire, au service des tribus qui sont en guerre. Ils reçoivent un appointement mensuel, variant de deux à trois réaux, et ils ont droit à une partie du butin. La troupe que je vis à El-Ferdâ se rendait auprès du scheikh *Mouḥsin* établi chez les *Béni-Maṭar*, qui a prêché la guerre sainte contre le Dâʿi, dont la religion est ḥanifia, pendant que la plupart des Yéménites sont de la secte zeydia. Ces schérifs sont ainsi une des causes qui perpétuent les guerres intestines en Arabie. Il est vrai que ces luttes se terminent toujours sans qu'il y ait beaucoup de sang versé. Lorsque les combattants croient avoir assez fait pour leur honneur, on conclut la paix. On enregistre le nombre des hommes tués de part et d'autre, et l'excédant est racheté par une rançon déterminée par l'usage; après quoi on se sépare avec l'idée bien arrêtée de recommencer la lutte à la prochaine occasion.

Depuis El-Ferdâ, la descente devient moins abrupte. Au fond de la vallée qui forme l'entrée du Djaouf, je vis serpenter un long ruban d'eau vive dont le rapport avec les sources du Beled-Arḥâb, d'une part, et la rivière du Wadi-Saba, de l'autre, m'était inconnu à ce moment. Je fis d'ailleurs peu d'attention à ce courant d'eau; ma vue était captivée par des constructions bizarres, qui s'étalaient le

long des ravins et couvraient les montagnes. Toutes ces maisons étaient construites en plaques de schiste noirâtre et avaient la forme carrée à la hauteur d'une personne ordinaire. Quelle était la destination de ces huttes? Mon guide en savait peu de chose; il croyait pourtant faire preuve de vastes connaissances en me disant que c'étaient des constructions élevées par ʿAd. Comme je me montrai peu satisfait de ce nom banal, mon Arabe, par un surcroît de bonne volonté, prononça le nom des *Béni-Helâl* (بنى هلال), fils de la nouvelle lune; mais quand il me vit sur le point de lui adresser encore des questions à propos de ce peuple ancien, il coupa court à ma curiosité en ajoutant l'épithète *el-Kouffâr* (الكفار), les infidèles, comme s'il voulait dire: Dieu seul sait ce que les mécréants pensaient faire en élevant ces huttes; dans tous les cas, c'est une œuvre impie qu'un homme raisonnable ne doit pas approfondir.

Il était impossible d'obtenir de mon guide un plus ample renseignement; l'explication m'en a été donnée plus tard, non par les Arabes, qui ont partout les mêmes connaissances historiques sur l'ancien état de leur pays, mais par le squelette blanchi d'un vrai fils de Saba dont les Ismaélites ont fouillé le tombeau dans l'espoir d'y trouver de l'or; la maison de schiste n'a pas résisté aux coups des voleurs, mais l'or paraît avoir fait défaut, car autrement il ne serait pas resté un seul tombeau qui n'eût été profané.

Nous sommes déjà arrivés au pied du Djebel

Yâm et nous avons devant nous le wadi Saba, qui forme la lisière du grand désert *El-Aḥqâf* (الاحقاف). Cette lisière, qui consiste en terre cultivable, sinon cultivée, a tout au plus la largeur d'une journée de marche. Après elle commence un terrain pareil au Tehama, avec des dunes de sable en plus, qui se déplacent, s'accumulent, s'aplanissent au gré du vent. Le Tehama oriental est, selon toute apparence, de deux mille pieds environ plus haut que le Tehama maritime. Cela résulte de ce que la descente vers le Djaouf est évidemment moins rapide que la montée du plateau du versant ouest. Cette position relativement haute du désert *El-Aḥqâf* explique aussi le fait si singulier, généralement connu des habitants, que le vent du désert apporte la fraîcheur. Les Arabes que j'ai questionnés sur ce phénomène m'ont donné pour réponse que le vent se rafraîchit en passant au-dessus du *baḥr eṣ-Ṣâfi* (بحر الصافى), mer fabuleuse, dont on parle aussi dans le Ḥadramaout. Y aurait-il quelque fond vrai dans la fable qui paraît indiquer l'existence d'un lac intérieur? C'est ce que personne ne saurait dire. D'après mes informations, il n'y a aucune communication entre le Djaouf et la côte d'Oman, et les Arabes les plus intrépides tremblent au nom du terrible Aḥqâf.

A *Medjzer* (مجزر), nous eûmes un arrêt de deux heures, parce que mon conducteur, qui y habitait, voulait revoir son troupeau avant de repartir pour le Djaouf. Mes aventures chez le scheikh de

Schir'â étaient déjà connues et formaient la conversation de tout le monde. Naturellement, on était curieux de me voir, et l'on m'obsédait de toutes sortes de questions. Entre autres choses, qui témoignent de leur goût pour le merveilleux, les Arabes voulaient surtout savoir si j'avais vu la grande pierre dite *ḥadjarat el-Waqā'a* (حجرت الوقاعه), qui, d'après la croyance générale, est suspendue en l'air au-dessus de la mosquée d'Omar, à Jérusalem. Cette pierre, une vraie épée de Damoclès pour notre globe terrestre, descend insensiblement, mais avec une effrayante régularité chaque année, et se rapproche de la terre. Au moment où elle touchera les minarets de la grande mosquée, la terre tremblera et la résurrection aura lieu, et avec elle la fin du monde. Je répondis que les pieux 'Oulema ont seuls le privilége de voir la pierre suspendue, qui reste invisible pour tous les profanes; que par conséquent j'ignore le moment précis où le monde cessera d'exister. Cette réponse satisfit mes auditeurs, qui prononcèrent avec gravité : «Il n'y a d'autre puissance que celle qui vient de la part de Dieu,» et ils me laissèrent tranquillement puiser dans le plat de lait qu'on avait servi pour mon déjeûner.

Quelques minutes après, mon guide arriva de son tour, prit ses armes, laissa le chameau chez lui, et nous nous mîmes en route sur un terrain sablonneux, plat et brûlant, en suivant une direction nord-est. Nous passâmes près d'une ruine, où nous avons cherché en vain un puits pour nous désaltérer, et

vers la chute du jour nous sommes arrivés sans grands inconvénients à *El-Ghayl* (الغيل), le principal établissement sédentaire du Djaouf inférieur (الجوف الاسفل).

Les habitants du Djaouf inférieur tiennent les Israélites dans la plus dure servitude; aussi ces pauvres coreligionnaires, en dépit de leur bonne volonté, n'ont-ils pu me prêter ouvertement leurs services pour explorer la contrée. Ils m'ont néanmoins donné les meilleures indications sur la position des ruines, et, comme ils me croyaient fort versé dans les sciences occultes, ils souhaitèrent bonne chance à mon entreprise, qui consistait, d'après eux, à tirer des trésors cachés sous le sol des ruines, et gardés par une armée invisible de *djinns*.

Ces Israélites pauvres, mais extrêmement hospitaliers, voulurent me retenir chez eux pour les Pâques; mais comme je savais qu'à une distance de trois heures au nord il existait de grandes ruines, dont ils m'avaient raconté des merveilles, je ne pus résister au désir de m'y rendre le plus tôt possible. Je me suis séparé de ces braves gens les larmes aux yeux, en leur promettant toutefois de repasser après quelques jours.

Avant d'arriver à l'endroit indiqué, j'ai eu la satisfaction de découvrir un cours d'eau considérable, qui ne tarit jamais, chose inouïe en Arabie, car nous étions en plein été et il régnait une grande sécheresse. A la vue de cette nappe limpide, je pro-

fitai de l'occasion pour prendre un bain froid, malgré la crainte sérieuse que m'inspiraient les pâtres arabes qui y venaient de toutes parts pour abreuver leurs chameaux. Après le bain vint l'appétit; il était d'autant plus difficile à dompter que les beaux poissons à gros ventre qui jouaient en foule sur la surface de l'eau semblaient si doux et avaient l'air si confiants, qu'on croyait pouvoir les prendre avec les mains. Nous nous étions bientôt mis à la pêche. Nous ne serions peut-être pas arrivés au résultat que nous souhaitions, si les dames bédouines, qui nous avaient vu faire assez maladroitement notre besogne, n'étaient venues à notre secours. Le dîner fut joyeux, et comme mes compagnons de voyage voulaient emporter des poissons chez eux, je fus obligé de passer la nuit au bord de la rivière. Au point du jour, nous continuâmes notre chemin.

La découverte inattendue de cette rivière me fit penser que j'étais en bonne voie, car je me trouvais enfin au cœur du Wadi Saba, et j'entrevis que les grands centres de population d'autrefois devaient être à proximité de ce cours d'eau. Je me rappelai alors que Strabon parle effectivement d'une rivière où l'armée romaine campa à son arrivée dans le pays des Sabéens. J'avais la certitude de fouler une terre classique, et je sentis revivre en moi une énergie assez grande pour braver les dangers de la situation.

Ma curiosité me portait à connaître l'origine et le parcours de cette rivière. Je donne ici les rensei-

gnements que j'ai obtenus sur ce problème géographique : le cours d'eau en question est le même que j'ai vu dans la plaine des *Beni Aḥkâm*, Beled Arḥab. De là, il coule visiblement jusqu'au mont *Djezra* (جزرة), pour disparaître de la surface dans un endroit appelé *El-ʿIsch* (العيش). Près du village de *Ḥabâsch* (حباش), à une demi-journée du Djaouf, il devient de nouveau visible, se réunit au torrent de Hirrân (غيل هران), coule dans la direction des ruines de *Es-Soud* (السود), *El-Beyḍâ* (البيضا) et de *Kamnâ* (كمنا), et se continue, en se dirigeant plus à l'est, vers *El-Ḥazm* (الحزم) et *Salâmât* (سلامات), où ses eaux sont utilisées à l'arrosage des champs.

Mes réflexions furent bientôt interrompues par la vue du monticule sur lequel se trouve une ancienne ruine, rebâtie plusieurs fois, nommée *Medinet-Haram* (مدينة هرم), et plus communément *El-Ferʿ* (الفرع). Je me mis aussitôt à l'inspecter, sans m'arrêter dans aucune des maisons habitées. Ayant atteint le point culminant du mamelon, j'eus un admirable coup d'œil sur toute la plaine. Du côté sud-ouest, on voyait la veine argentée du *Khârid* (خارد), ainsi s'appelle la rivière dont il a été question plus haut, reflétant les rayons embrasés du soleil. L'est et le sud-est ne montrent que des plaines sablonneuses et arides, sans autre végétation que quelques broussailles rabougries et de chétifs mimosas. Au nord, la vue présentait, au contraire, un aspect grandiose et varié : là s'étendait le *Djebel Laoud* (جبل لود), courant de l'est à l'ouest, pour

former un angle presque droit avec le *Djebel Silyâm* (جبل سليام), boulevard un peu détaché du *Djebel Yâm* (جبل يام), qui limite le Wadi Saba de ce côté, et semble se continuer jusque dans le Ḥaḍra-maout.

Mais cette vue, si agréable qu'elle fût, s'est bientôt effacée devant le plaisir que j'éprouvai en apercevant, à cinq minutes seulement en descendant de la ruine, le reste d'une porte en pierre, précédée de seize stèles, que les Arabes appellent *binât ʿAd* (بنات عاد), *filles* ou *constructions des ʿAdites*. J'ai cependant dû modérer mon impatience, en voyant une multitude de jeunes Arabes s'y exercer au tir, et se faire un plaisir de grimper sur les stèles. En y arrivant, je feignis d'être très-fatigué, je m'assis en face de la première stèle, couverte de caractères admirablement gravés. Lorsque j'eus satisfait la curiosité des assistants, je m'enveloppai dans mon vêtement comme pour dormir. Dans l'intervalle, les Arabes commençaient à s'éloigner afin de soigner leurs chevaux, qui paissaient dans les broussailles. J'ai profité de leur absence pour copier l'inscription. La chaleur du soleil m'ayant enfin obligé à chercher un abri, je me suis hâté d'entrer dans la ville, appelée *El-Ḥazm* (الحزم), chef-lieu du *Beled Hamdân* (بلد همدان), ou Djaouf moyen. Un bijoutier israélite, nommé Salem ibn Saïd, homme d'une intelligence peu commune, m'a offert la plus large hospitalité. Grâce à son concours, j'ai pu explorer minutieusement tout le Wadi. Cette exploration,

reprise de nouveau après mon retour de Nedjrân, m'a coûté plus de deux mois, car il me fallait user de la plus grande précaution pour ne pas me faire surprendre des Arabes lorsque j'étais sur les ruines, et que je prenais des copies.

La destination et l'emplacement des stèles étaient d'abord pour moi une énigme, mais je me suis aperçu ensuite que tout temple sabéen en contenait plus ou moins dans l'intérieur. Les hommes riches qui faisaient des dons importants à la divinité avaient le privilége d'inscrire leurs noms sur les stèles. Chaque ville possédait, hors de son enceinte, un temple consacré à la divinité principale; celle de *Medinet-Haram* porte le nom bizarre et inconnu jusqu'à présent de מתבנטין. Les murailles du temple ont disparu, les dalles de marbre qui les composaient gisent broyées et enfouies dans les sables. Le plafond, formé également de dalles de marbre, était supporté par des piliers carrés qui surgissaient d'espace en espace le long du mur; la voûte ne paraît avoir été employée dans le Yémen que pour la construction des ponts. Les Sabéens avaient l'habitude de tracer sur le mur près de l'entrée du temple un dessin très-fin représentant des fruits, des animaux réels ou fantastiques, et même des figures humaines, au milieu de pyramides et d'autres ornementations. La porte du sanctuaire de Haram contient en outre deux inscriptions identiques placées des deux côtés de l'entrée, dont l'une est gravée dans un beau caractère orné.

Le Djaouf inférieur et le Djaouf moyen contiennent, à ma connaissance, plus de vestiges de l'antiquité que tout autre pays arabe. Entre ces différentes ruines, la plus importante au point de vue de l'histoire ancienne est, sans contredit, celle qui porte encore aujourd'hui le nom de *Me'in* (معين), représentant indubitablement la capitale des Minéens, la *gens magna* de l'Arabie, d'après les auteurs classiques.

La partie fortifiée de la ville de Me'in occupe un monticule qui mesure environ 280 mètres de longueur sur 240 de largeur. Des murs d'enceinte qui étaient placés aux abords de la descente, il ne reste que certaines portions du côté nord, mais en revanche, les portes opposées de l'est et de l'ouest sont assez bien conservées, ainsi que les tours voisines, qui sont d'une hauteur considérable, et présentent un aspect grandiose. Ces diverses constructions consistent en d'énormes pierres taillées, juxtaposées sans ciment, mais si bien unies qu'on croit voir un seul bloc. La plupart d'entre elles portent des inscriptions qui ont souvent une dimension prodigieuse. Dans l'intérieur, presque tous les monuments anciens ont péri par le vandalisme des Arabes, qui ont essayé à plusieurs reprises de s'établir au milieu des ruines; quelques années ont suffi pour que les huttes en briques crues redevinssent de la poussière; et même la mosquée, bâtie avec des pierres prises des constructions antiques, est entièrement délabrée, tandis que non loin d'elle un petit

temple de l'époque himyarite, renfermant plusieurs stèles, est presque intact et contraste par la symétrie de ses proportions avec le chétif édifice religieux de l'islamisme.

A vingt minutes à l'est de la ruine principale, dans un terrain très-déprimé nommé *El-Miḥyar*, se voient deux longues rangées de stèles semblables à celles de *Medinet-Haram*, qui paraissent avoir appartenu à deux temples presque contigus, dont il ne reste que les deux portes adjacentes. Le frontispice de la grande porte contient une très-belle inscription en trois lignes, indiquant le nom du roi qui a élevé le temple et celui de la divinité à laquelle il l'a consacré, apparemment l'Astarté phénicienne. Trois architraves parmi celles qui se trouvent audessus de l'inscription ont chacune au bout une courte inscription qui semble désigner un roi allié des Minéens, aux frais duquel une portion du temple a été construite.

Un coup d'œil jeté sur les inscriptions que j'y ai recueillies m'a bientôt prouvé que le peuple minéen possédait deux autres villes importantes, ce qui m'a déterminé à faire tous mes efforts pour les découvrir. J'ai eu le bonheur de retrouver la deuxième ville minéenne mentionnée dans les inscriptions, et dont l'ancien nom est déjà tombé dans l'oubli. Mais ce n'est qu'après une longue recherche, et par un hasard singulier, que j'ai rencontré les traces de la troisième ville minéenne, qui m'a livré le plus riche butin épigraphique.

La population minéenne occupait une place à part parmi les tribus sabéennes. Les inscriptions de ces trois villes sont toutes conçues dans un dialecte particulier, peut-être identique à celui qui figure sur les monuments provenant du Ḥaḍramaout. La science aura à se prononcer un jour sur la question de savoir si ce sont les Minéens qui ont peuplé le Ḥaḍramaout, ou si, au contraire, ce sont les Ḥaḍramotites qui ont colonisé en partie le Wadi Saba. Quelle que soit du reste l'opinion à laquelle on devra s'arrêter, il est déjà hors de doute que le noyau de l'empire sabéen se composait au moins de deux peuples, parlant deux dialectes.

D'autres ruines avaient aussi attiré mon attention : j'en ai visité une dizaine ; mais trois seulement ont donné un résultat épigraphique. Le reste était dans un tel état de destruction que je n'ai pu découvrir une seule pierre intacte. Ces ruines sont généralement situées entre le Khârid et le Djebel Laoud. Celles dont l'emplacement est éloigné de la rivière étaient anciennement irriguées par un réseau de canaux régulièrement creusés, lesquels, entretenus avec soin par les Sabéens, ont procuré la nourriture et le bien-être à d'immenses populations. Même à présent que tous ces canaux sont obstrués et comblés, il suffit qu'une pluie abondante vienne à temps pour fournir trois moissons par an.

Quand je crus n'avoir plus rien à découvrir dans le Djaouf moyen, je me décidai à aller à *Nedjrân* (نجران). Je pris la route orientale, avec l'intention

de retourner au Beled Ḥamdân par le Djaouf supérieur. J'ai voulu ainsi reconnaître les deux routes différentes que le général romain aurait prises, d'après le récit de Strabon, en allant de Nagara à Saba, et en revenant du pays des Sabéens. Comme, d'après l'écrivain grec, la première route était la plus longue et conduisait par des déserts arides, où l'eau manquait souvent, je conclus que cela devait être la route orientale; tandis que la route occidentale, qui passe par le pays du Djaouf supérieur, assez bien peuplé aujourd'hui même, devait présenter moins de difficultés pour l'armée romaine. Cette considération me parut logique; je pouvais me tromper, mais j'étais décidé à faire des recherches sérieuses.

Le Djebel Laoud, vers lequel nous nous dirigeâmes, offre d'abord un passage très-commode; mais, à mesure que l'on s'avance vers le nord, le terrain devient plus accidenté, surtout à l'endroit où s'élève la cime granitique du *Djebel Qadm* (جبل قدم). Nous avons péniblement traversé cette rangée de montagnes pour atteindre, à midi, le village de *Melâḥa* (ملاحة). Au point du jour, nous prîmes une direction plus à l'ouest, afin d'éviter la rencontre des guerriers Ḍou Ḥoussein, qui revenaient d'une expédition dans le Beled Hamdân, expédition à laquelle j'ai forcément assisté et qui a failli me coûter cher. Vers trois heures du soir, nous fîmes notre entrée dans la belle oasis de *Khâb* (خاب), cultivée avec un soin extrême, malgré le

manque complet d'eau courante. L'oasis contient un grand nombre de villages; les Israélites, qui sont les seuls artisans du pays, vivent presque tous dans l'aisance et sont beaucoup mieux traités que dans le Djaouf, de sorte que j'ai pu visiter les villages sans être molesté. Quant aux inscriptions, je n'en ai vu, ni sur les constructions encore debout, ni sur celles qui sont déjà tombées en ruine, à l'exception toutefois d'une seule, consistant primitivement en trois lignes tracées sur un rocher, près d'un puits, et dont je n'ai pu prendre copie à cause du mauvais vouloir des Bédouins. D'ailleurs tout me porte à supposer que l'oasis de Khâb n'a reçu de population sédentaire que depuis une date très-récente.

De là il y a encore quatre journées de marche jusqu'à Nedjrân. Mon guide, un qarâwi de Khâb, bien qu'il eût été payé pour tout le trajet, me quitta néanmoins après une journée, en face de la chaîne *El-Ḥaḍba* (الحضبة), qui limite le territoire de sa tribu. Tourmenté par la soif au milieu de ce terrible désert hérissé de dunes de sable mouvant, force me fut de joindre un campement nomade, à trois heures sud-est de la montagne, sur la route du Ḥaḍramaout. Le campement comptait une cinquantaine de tentes noires, dont les habitants se nourrissaient presque exclusivement de lait de chamelle, le dourra étant trop cher et rarement importé. Ignorante, mais peu fanatique, la population se montre indifférente aux questions religieuses; quelques jeunes gens pourtant insistèrent pour que je répétasse leur symbole de

foi; ils le faisaient seulement pour s'amuser et pour éprouver ma constance. On m'apportait du lait en abondance, mais cela me nourrissait si peu, que je mourais de faim. Aussi les Arabes étaient-ils fort étonnés de voir mon implacable appétit, et semblaient-ils arriver à la conclusion que les hommes de Jérusalem sont, en général, très-gloutons.

Dans ce camp nomade vivait un homme de *Nedjrân*, personnage d'une taille herculéenne et aux traits tout européens. Après beaucoup de pourparlers, il consentit à m'amener dans son pays natal. Par malheur, le caractère de cet homme était en contradiction avec son agréable extérieur. Dur, exigeant et sauvage, il ne m'a épargné aucun tourment chemin faisant. Il ne se contentait pas de prendre tout ce que j'avais en fait d'habillement et d'argent, il me menaçait même de la mort, sans la moindre provocation de ma part. La fatalité voulut que nous fussions rejoints par la caravane du Ḥadramaout, et les chameliers se firent un cruel plaisir de m'infliger toutes les peines imaginables. Je m'efforçais de faire bonne contenance et de me montrer indifférent à leurs menaces. Ils se lassèrent enfin, et le dernier jour du voyage je fus débarrassé de la caravane, qui prit la route du *Wadi Ḥabaouna* (وادی حبونة), tandis que, de notre côté, nous nous engagions dans le wadi qui forme l'entrée du fameux *Beled Nedjrân* (بلد نجران). Cette vallée étroite, entre deux chaînes de montagnes, s'appelle à son entrée *El-Ḥaḍrâ* (الحضرا), et contient une tour

moderne et un puits intarissable. Les rochers des deux côtés portent quelques traces d'inscriptions, effacées pour la plupart.

Le cœur gonflé d'émotion, je fis halte au milieu d'un verger de dattiers qui entoure la ville nommée *Makhlâf* (مخلاف). Reçu d'abord chez deux frères juifs, qui exercent le métier de tailleur, j'ai été bientôt conduit auprès d'un autre coreligionnaire établi dans la ville de *Ridjla* (رجلة), située du côté opposé du wadi, qui a une largeur d'environ trois cents mètres. Cette ville est construite au milieu d'une forêt de dattiers, comme le sont du reste toutes les villes de ce beau wadi. C'était la veille du samedi, et immédiatement ensuite tombait la Pentecôte juive, de sorte que nous avions devant nous trois jours de fête pendant lesquels les Israélites ne travaillent pas; j'avais, par conséquent, assez de loisir pour prendre de mes hôtes toutes les informations que je désirais. Pour rendre hommage à la vérité, je dois signaler que j'avais complétement tort de me méfier du bon peuple de Nedjrân, car nulle part, en Arabie, l'Israélite ne jouit de plus d'estime et de liberté. Ma prétendue qualité de rabbin de Jérusalem m'acquit bientôt la bienveillance de plusieurs savants de Nedjrân, qui m'ont souvent invité chez eux. Après le repas, nous nous entretenions de questions historiques, géographiques, et surtout métaphysiques. La connaissance que j'ai faite du qadi Moḥammed ibn Lougha, qui demeure à *Qiryat-el-Qâbil* (قرية القابل), m'a été fort précieuse.

Je l'ai trouvé très-versé dans la littérature arabe, et aristotélicien enragé. Comme il est en même temps un des secrétaires du chef de l'État, dit *Makrémi*, qui réside à *Bedr*, il a été à même de me fournir des renseignements exacts sur les ressources du pays et sur les relations qu'entretient le gouvernement avec les peuples voisins.

Mes excursions dans le wadi ont été bien récompensées par la découverte des ruines de *Nagara Metropolis*. Les Arabes les nomment actuellement *Medinet el-Khoudoud*, prononciation incorrecte, au lieu de *El-Oukhdoud*, nom qui se trouve dans le Qoran, et que les commentateurs ont à tort identifié avec Nedjrân. Le peuple ne connaît pas du tout la prétendue barbarie du roi judéo-himyarite Ḍou Nowas, qui, d'après quelques écrivains du moyen âge, aurait jeté vingt mille chrétiens dans des fossés remplis de feu. La tradition populaire est on ne peut plus favorable aux juifs, car, d'après le dire des savants du Nedjrân, il n'y aurait au monde que deux races nobles : la première, ce serait la leur, celle des vrais descendants d'Ismaël; l'autre serait représentée par la postérité d'Isaac, le peuple israélite. Du reste, ni le judaïsme ni le christianisme n'ont laissé la moindre trace de leur existence à Nedjrân; les quelques inscriptions que j'y ai trouvées proviennent presque toutes de Nagara, et portent un caractère païen. Le seul endroit qui peut être de quelque intérêt pour l'histoire ecclésiastique est la mosquée du côté est des ruines de l'ancienne

ville. Cette mosquée, que le peuple dit élevée sur le tombeau d'Abd-Allah ibn Ṭâmir, le premier apôtre musulman dans ce pays, appartiendrait, d'après l'assertion des savants du Nedjrân, à un saint personnage de l'époque antéislamique. Il serait possible que ce fût le tombeau de Ḥâriṭ, le gouverneur chrétien de Negra.

A une petite journée au nord de Nedjrân, j'ai pu voir rapidement le wadi *Ḥabaouna* (وادى حبونة), également fort productif. J'étais même sur le point de me rendre dans le *Beled Dawâsir* (بلد دواسر), situé sur la route qui conduit à *Riâḍ* (رياض), capitale actuelle du fameux chef *Ibn Saôud*, le Wahabite. J'ai fait la connaissance de plusieurs Davâsir habitant Nedjrân, et entretenant des relations commerciales avec le *Nedjd*, et j'ai été étonné de ne pas entendre parler des Wahabites comme d'une secte religieuse différente des autres fractions musulmanes.

D'après mes informations, les fameux Wahabites, loin d'être les protestants de l'islamisme, appartiennent simplement à la secte orthodoxe des Schawâféi, dont le rite est professé par bon nombre de tribus du Nedjrân, bien que la doctrine dominante soit Ḥanifia. Les Arabes sont généralement mauvais juges pour les convictions religieuses qui ne sont pas les leurs. Ils inclinent toujours à voir dans la plus insignifiante nuance rituelle une religion à part. Aussi les habitants du Nedjrân sont-ils considérés dans toute l'Arabie comme formant une

secte particulière, ayant des pratiques mystérieuses, obscènes et sentant le *christianisme*. Depuis, j'ai eu l'occasion d'exposer à M. Guarmani, voyageur dans le Nedjd, actuellement consul de France à Aden, mes doutes à propos de la réformation musulmane, si magnifiquement décrite par M. Palgrave. M. Guarmani n'a pas hésité à me dire que ses propres expériences sont en parfait accord avec les miennes au sujet de la secte de l'ancien antagoniste des Turcs. Je persiste donc à croire, jusqu'à preuve du contraire, à la non-existence du wahabisme.

Ayant ainsi atteint la limite septentrionale de mon expédition, il fallait penser à revenir au Wadi Saba par le Djaouf supérieur. Notre chemin, prenant une direction sud-ouest, passa par des contrées fort montagneuses. Ces différents pays, si intéressants sous le rapport de la géographie, n'ont rien donné en fait d'inscriptions, ce qui confirme du reste l'observation, faite ailleurs, que les habitants des plaines arrivent plus facilement à la civilisation que les habitants des montagnes, dont l'activité suffit à peine pour vaincre les obstacles matériels. Harassé de fatigue, je suis arrivé au Djaouf supérieur à l'époque la plus chaude de l'année, et je me suis arrêté à *Ez-Zâhir* (الزاهر), où se tient une foire assez importante.

Le Djaouf supérieur n'a conservé que de très-faibles vestiges de son ancienne splendeur. D'innombrables ruines couvrent le sol, surtout dans le voisinage du *Khârid*, qui a ici une respectable largeur.

La destruction des monuments sabéens a été plus complète en ce pays que dans le Beled Hamdân : peu d'édifices restent debout, tout a été démoli de fond en comble, et je m'estime heureux d'avoir pu sauver quelques fragments épigraphiques. Ce sont principalement les environs du mont Silyâm qui ont donné un nombre satisfaisant d'inscriptions. On peut en dire autant de tout l'espace qui sépare le Djaouf supérieur du Djaouf inférieur. Le nombre des ruines qui couvrent la plaine le long du wadi *Méḍeb* (وادى مذب) est incalculable. Outre les fréquents *tell* qui représentent les maisons de campagne des anciens Sabéens, on aperçoit des traces de villes importantes. Il n'est même pas rare de voir des stèles affreusement tronquées surgir du sable, qui menace de les engloutir. En fouillant le sol pour mettre à nu l'inscription d'une pierre, j'ai trouvé une marque en airain percée à jour portant les caractères 𐩠𐩨𐩡, *Labbah*. Les Arabes connaissent aussi cet endroit sous le nom de *Djâr-el-Labbâ* (جار اللبا).

Cette exploration présentait trop de danger pour être complète. Nous étions dans le mois d'août, époque à laquelle la famine règne ordinairement dans le Djaouf, et où les habitants, dépourvus de ressources, vont sur les grandes routes pour piller et dévaliser de rares voyageurs. Nous avons été souvent obligés de nous priver de nos provisions de bouche pour les distribuer entre ces hordes de maraudeurs exténués de faim. Jusqu'à cette date, il

n'était pas tombé une goutte de pluie dans le Djaouf supérieur; une grande partie du bétail était mort d'inanition; mais, à mesure que nous avancions vers le sud, nous rencontrions plus de végétation et de prés verdoyants, car ici les premières pluies d'automne avaient déjà mouillé la terre.

Me trouvant de nouveau à *El-Ghayl*, j'ai entendu les Israélites parler d'une ancienne ville juive, nommée *Berâqisch* (براقيش), dont ils me firent une description extravagante. Ils m'ont même montré un contrat daté de cette ville, qui m'a prouvé qu'elle n'a été abandonnée des Israélites que depuis environ un siècle. Je me suis décidé à y aller, en compagnie d'un coreligionnaire, qui croyait faire œuvre pieuse en m'accompagnant avec l'intention de tirer de l'oubli les noms des pieux rabbins indiqués sur les pierres sépulcrales. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant, au lieu d'un hameau juif, les restes imposants d'une cité sabéenne, et justement de celle que je cherchais depuis longtemps comme devant être la troisième ville des Minéens! Les parties du mur d'enceinte encore existantes sont littéralement couvertes d'inscriptions artistement gravées. L'intérieur est moins bien conservé, et les décombres de grossières huttes en terre cachent les magnifiques restes d'édifices de l'époque antéislamique. A voir les nombreux débris de stèles qui gisent partout, on ne peut s'empêcher de penser que ce devait être une ville religieuse par excellence, un lieu de pèlerinage pour les Sabéens. Dans les inscriptions, la

ville porte le nom de *Ytoul*, *Itâl*, 𐩺𐩩𐩡, nom apparemment inconnu des auteurs grecs et arabes.

Ma présence dans le Beled Hamdân commençait déjà à éveiller les soupçons des Arabes ; il était temps d'aller explorer le territoire de Mareb. N'ayant pu trouver un homme pour m'y conduire directement, j'ai dû me contenter d'un guide qui était sur le point de se rendre à un village nomade, à une demi-journée de Mareb. Les préparatifs de départ ont été faits dans le camp de mon conducteur, à quatre heures à l'est de El-Ḥazm Hamdân. J'y suis resté trois jours, pendant lesquels j'ai de nouveau visité Méʿin et quatre autres ruines dépourvues d'inscriptions. Une d'entre elles a pour nom *Inabâ* (اينبا), qui rappelle involontairement l'*Inapha* de Ptolémée.

La nature du terrain que nous traversions ressemblait complétement à celui sur lequel on passe en allant de Khâb à Nedjrân : partout les mêmes dunes de sable mouvant, la même aridité. Notre route, qui courait parallèlement au Djebel Yâm, avait presque toujours la direction sud, ou sud-est. Bientôt les dernières chaînes du Djebel Laoud disparurent derrière nous, et mon guide avait souvent besoin de s'arrêter pour se retrouver. Vers midi, nous aperçûmes quelques collines détachées en face de nous, et mon compagnon de voyage fit voir sa satisfaction d'être sur la bonne route. En passant entre les collines, j'ai remarqué des débris de stèles en marbre blanc, avec quelques lignes d'inscription

dont j'ai pris copie. L'Arabe nomma cet endroit *Ed-Dâbir* (الدابر).

Le reste de la journée fut employé à traverser l'espace qui nous séparait de *Raghwân* (رغوان), petite ville toute moderne, où nous ne sommes pas entrés, parce que mon conducteur craignait la vengeance des habitants, qui étaient en dette de sang avec sa tribu. Nous prîmes la direction sud-est, en marchant péniblement sur les sables, où nous nous enfoncions jusqu'aux genoux. Ayant besoin de repos, nous nous arrêtâmes près d'une maison ruinée, d'où j'ai pu nettement distinguer un mamelon ayant la forme d'une ruine. Je fis tant d'instances et de promesses à mon guide, qu'il me permit d'y aller, en me recommandant toutefois de m'absenter quelques minutes seulement, afin, dit-il, de ne pas m'exposer trop aux malins esprits qui hantent ces endroits déserts.

Je m'y rendis en courant; je vis bientôt que j'avais devant moi une ancienne ville, dont les murs d'enceinte, en grande partie intacts, sont ensevelis dans le sable. Comme je ne pouvais pas penser à les déblayer pour voir s'ils portaient des inscriptions, j'ai dû me contenter d'examiner les restes d'antiquités dans l'intérieur, qui forme un amas confus de décombres. Je trouvai enfin quelques stèles avec des inscriptions; mais ces recherches, quoiqu'elles fussent rapides et incomplètes, demandèrent plus de temps qu'il ne m'en était accordé. Mon Arabe, furieux du retard, vint me chercher à la ruine et

laissa un libre cours à son indignation, en proférant des paroles injurieuses. Je ne pus faire autrement que de quitter la place, où il doit exister d'importantes choses à découvrir. Cette ruine porte le nom de *Khâribet-Seʿoûd* (خريبة سعود).

Le lendemain, notre marche ne fut pas moins pénible. Nous avons souvent perdu le chemin, qu'aucune trace d'hommes ni d'animaux n'indiquait. Après avoir longtemps erré, nous atteignîmes à la nuit tombante *El-Faṭia* (الفطية), campement des Beni Scheddâd, près d'une tour construite avec des matériaux anciens, comme l'attestent les quelques inscriptions qui s'y voient encore. Cette localité touche au wadi qui conduit en une journée à la plaine déserte où les Arabes exploitent une mine de sel gemme, dont ils font un trafic considérable avec Ṣanâ et le Ḥaḍramaout.

J'ai trouvé le pays dans un état de grands troubles. Les Abida, tribu puissante et propriétaire de la mine, sont en pleine révolte contre le schérif Abd er-Raḥmân, maître de *Mareb*, qui impose une lourde douane sur tout chargement de sel qui entre dans sa capitale. Pour se venger des affronts subis depuis longtemps, ils avaient tout récemment mis la ville de Mareb à sac. Le schérif, ayant trouvé le moyen de se sauver, était allé au Djaouf chercher des cavaliers, afin de tomber à l'improviste sur les Abida. Ceux-ci, se doutant de l'intention de l'ennemi, étaient sur leurs gardes et avaient eu soin de placer des sentinelles sur les hauteurs, afin de sur-

veiller les mouvements de leurs adversaires. A cause de cet état de choses, je dus rester à El-Faṭia plusieurs jours, pendant lesquels j'ai étudié les mœurs de cette tribu turbulente qu'Arnaud a présentée sous un jour défavorable. Quant à moi, j'avoue que je ne puis que louer la manière dont ils se sont comportés à mon égard : hommes et femmes ont rivalisé de générosité pour me rendre le séjour aussi agréable que possible. Il y avait même certains procédés délicats dans leur hospitalité qui m'ont profondément touché, et dont je me souviendrai toujours avec reconnaissance.

Après cet arrêt forcé, je déclarai mon désir de me rendre à Mareb, malgré les remontrances amicales de mes hôtes. Voyant ma résolution, ils m'ont fait accompagner par quelques guerriers se rendant dans un campement voisin, sis sur la limite de leur territoire; mais ils me déclarèrent franchement qu'au delà de cet endroit ils n'assumaient plus la responsabilité de ma sécurité personnelle. Sur les deux heures de l'après-midi, je quittai El-Faṭia en compagnie de seize guerriers, dont quatre cavaliers, qui étaient prêts à toute éventualité. Arrivés au campement par un soleil ardent, nous prîmes avec avidité l'indispensable lait de chamelle que nous offraient les Bédouins, et, les salutations d'amitié une fois échangées, on se hâta de tenir un conseil de guerre. Il m'a été permis d'assister à tous les débats.

Le jour baissait déjà, et je voulais à tout prix

quitter ce terrain si exposé aux vicissitudes de la guerre. Les hommes du camp, tout en refusant de m'accompagner, n'ont pas manqué de m'indiquer le chemin que je devais prendre. Pour point de direction, ils me montrèrent de loin une tour sise sur une colline, au sud-ouest. Je m'empressai d'y arriver, en me frayant un chemin au milieu des broussailles qui couvraient les abords des wadis. Ayant atteint la tour indiquée, je reconnus bientôt les vestiges d'une ruine. J'aurais volontiers passé la nuit dans cet endroit, afin de l'examiner le matin à mon aise, s'il ne s'y était pas trouvé un homme de mauvaise mine que les partisans du schérif ont posté là pour qu'il espionnât les positions des Abida. Ce personnage s'est tout d'abord hâté de me prendre tout ce qui lui parut de valeur; ensuite, il m'obligea à quitter aussitôt la tour. Il eut cependant soin d'envoyer avec moi son fils, pour qu'il m'accompagnât jusqu'au village. A moitié chemin, mon jeune guide me laissa seul, à ma grande satisfaction. Je pus examiner à mon aise quelques restes de maisons antiques, qui portaient parfois des inscriptions, et j'entrai dans *El-Ḥizma* (الحزمة) à une heure très-avancée de la nuit.

D'El-Ḥizma à Mareb, il n'y a qu'une distance de trois heures. La plaine abonde en tamaris, dont la verdure réjouit les yeux fatigués par la monotonie du désert. Le lit du wadi *Schibwân* (شبوان) ou *Dhâna* (دنة), qui touche la colline sur laquelle Mareb est assise, est assez large; mais l'eau ne s'y trouve

qu'à une grande profondeur. Connaissant le caractère méfiant des habitants de cette ancienne capitale sabéenne, j'ai cru urgent de visiter les environs avant d'entrer dans la ville. Le résultat n'a pas répondu à mon attente : la ruine est bien immense, et montre une profusion de colonnes de marbre que je n'ai vue nulle part; mais, en fait de textes épigraphiques, il y avait peu de chose à ajouter aux copies déjà prises par les voyageurs qui m'ont précédé. Les Arabes donnent à la ruine le nom de *Medinet en-Neḥâs* (مدينة النحاس), la ville de bronze, probablement à cause des tablettes de ce métal que l'on y découvrait autrefois; le nom de Mareb n'est appliqué qu'à la ville actuelle, sise sur la colline.

Au lieu d'entrer dans la ville par la porte est, je fis le tour du mur jusqu'à la porte opposée. Cela donna moins d'éveil à la population, habituée à voir des hommes arriver du côté de Ṣanâ. J'ai ainsi évité des questions qui pouvaient m'attirer des conséquences fâcheuses, si l'on savait que je venais de chez les Abida. J'ai trouvé la ville plongée dans la consternation; chacun déplorait les pertes qu'il avait faites par le récent pillage. Je me suis assis près de la maison du schérif dans l'espoir que quelqu'un m'accueillerait chez lui, car je manquais de vivres, et l'on ne trouvait absolument rien à acheter au marché. Cependant un homme qui me vit assis au soleil m'offrit l'hospitalité pour le reste de la journée; mais il n'avait pas de chambre pour me coucher, et je fus obligé d'aller passer la nuit à la mos-

quée de Salomon hors du mur d'enceinte, en bas de la porte occidentale. Le lendemain matin, le son des tambours se fit entendre et la ville présentait une grande animation : c'étaient les troupes du schérif qui arrivaient; elles étaient au nombre de 400 hommes environ et commandées par un parent du schérif. Ils étaient trop absorbés par leurs propres affaires pour s'inquiéter de ma présence, car les Israélites des contrées limitrophes visitent la foire et s'y établissent même quelquefois. Je me croyais tout à fait en sécurité, et j'allais chercher un logement pour m'y installer pendant quelques jours, quand un accident imprévu m'empêcha d'y rester autant que je l'eusse désiré.

La cause de ce désagrément était un certain Moussellil, agent d'un négociant indien converti à l'islamisme et domicilié à Ṣanâ. L'Indien vend ordinairement aux Anglais d'Aden des objets d'antiquité qu'il fait enlever de Mareb par son agent Moussellil. Ce dernier a donc intérêt d'éloigner les Européens de Mareb; aussi ne cesse-t-il de les dénigrer aux yeux de la population en leur attribuant les intentions les plus coupables. Lorsqu'il m'eut rencontré, il soupçonna aussitôt le but de mon voyage. En toute autre occasion, il n'aurait pas hésité à me faire du mal à l'instant même; mais heureusement le temps lui manquait pour s'occuper de moi, car en sa qualité de chef de caravane il devait quitter Mareb dans le cours de la journée pour mettre les chameaux et leur charge-

ment en sûreté. Il se contenta donc de recommander à un de ses amis de me surveiller de près, et il partit un jour avant moi, ayant différé sa vengeance jusqu'à mon entrée à Ṣanâ.

Quoique je fusse matériellement moins maltraité par mon nouveau gardien, il m'était impossible de me débarrasser de sa compagnie. Il ne me laissait jamais seul, il épiait tous mes mouvements, il tenait surtout à m'empêcher de prendre copie des inscriptions existant à l'endroit où se tient le marché. Du reste, même sans le mauvais vouloir de cet homme, il aurait été plus que téméraire d'écrire devant la farouche multitude qui remplissait la place publique. Convaincu enfin de l'inutilité d'un séjour prolongé à Mareb, je me suis décidé à aborder la route qui conduit à la fameuse digue de Saba ou *Sidd el-ʿArem* (سدّ العرم). La route est pratiquée au milieu d'un immense cimetière; le sol paraît pétri d'ossements broyés, et l'on aperçoit partout des tombeaux dont la forme diffère de ceux qui sont en usage dans les autres pays musulmans. Une partie des pierres tumulaires provient des édifices de Mareb et porte parfois des inscriptions. On voit aussi un bon nombre de maisons ruinées des deux côtés de la route. Au milieu des tas de pierres renversées qui jonchent le terrain, j'ai remarqué un débris d'une statue en marbre blanc qui devait être colossale. Le fragment faisait voir les doigts du pied admirablement sculptés, mais il était trop lourd pour qu'on pût l'emporter.

26192

Le Sidd est éloigné d'environ deux heures à l'ouest de Mareb; il est placé à l'entrée de la vallée rétrécie par les monts Balaq, qui atteignent une hauteur absolue de 1,200 pieds environ. Les restes de cette digue font voir que c'était un grand bassin destiné à recevoir l'eau du torrent pendant la saison des pluies. En été, on faisait écouler l'eau du réservoir, par des écluses que l'on pouvait ouvrir et fermer à volonté, dans des canaux massivement bâtis, pour arroser les champs voisins. Il reste encore une partie du bassin et des écluses. La construction en est très-solide et d'une parfaite symétrie.

Le bâtiment, qui s'est conservé presque intact, sur le dos de la montagne à gauche, présente un travail fini et peut se comparer avec les meilleures constructions des peuples modernes; mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait le caractère extraordinaire que lui attribuent les récits exagérés des Arabes. C'est l'utilité seule qui a produit cette architecture simple, grandiose peut-être, mais raisonnable; pas de proportions gigantesques, pas de traces d'une exaltation religieuse pareille à celle que l'on remarque dans les travaux publics des Égyptiens. Je passai la nuit à la belle étoile, à quelques pas de la sortie de la vallée, car le village bédouin était encore loin; le matin, je voulus atteindre l'endroit qu'Arnaud appelle Kharibé, nom dans lequel Fresnel a cru voir le *Caripeta* de Pline. Par malheur, le mot Kharibé n'est que l'épithète de tout lieu ruiné; le nom propre de

l'endroit en question est, aujourd'hui comme autrefois, *Ṣirwâḥ* (صرواح).

J'y serais arrivé de bonne heure, si je n'avais pas été rejoint par deux jeunes Arabes de Ḥarib, qui ne cessaient de me tourmenter en route. Deux fois ils avaient déjà fouillé mon sac de voyage et pris tout ce qu'ils voulaient, et malgré cela ils m'ont toujours suivi et observé strictement: ils espéraient peut-être qu'en cherchant mieux ils finiraient par trouver de l'argent. Après quatre heures passées en très-mauvaise compagnie, j'ai eu la consolation de me trouver devant le fort (ḥouṣn) de Ṣirwâḥ situé sur une hauteur à gauche et à quelques minutes seulement de la ruine. Mes malencontreux compagnons y entrèrent en même temps que moi, se firent donner du pain et voulurent me forcer de partir avec eux. Je ne bougeai pas, et ils prirent le parti de s'en aller seuls.

La famille chez laquelle je m'étais installé me traita avec froideur, et comme c'était un vendredi, et qu'il est notoire chez les Arabes que les Israélites ne voyagent pas le samedi, je demandai la permission d'y rester le lendemain. Dans ce pays où la religion est tout, on aime mieux avoir affaire à un hétérodoxe dévot qu'à un libre penseur ou seulement à un indifférent. Après m'être reposé un peu, je descendis le monticule pour aller voir la ruine. C'était évidemment dans l'antiquité une place fort importante, mais elle a été détruite jusqu'à ses fondements. Il est curieux de remarquer que les monuments religieux ont mieux résisté à la des-

truction que les édifices civils le plus solidement bâtis, et, pour les temples eux-mêmes, ce sont presque toujours les stèles fragiles qui restent debout, tandis qu'on ne voit plus trace des murs. Sur notre ruine, on aperçoit également deux rangées de stèles appartenant certainement à un grand temple, plusieurs renversées, mutilées et enfouies dans le sable; elles consistent pour la plupart en marbres de diverses nuances, et contiennent les plus longues inscriptions que j'aie vues dans le Yémen. Par suite d'un incident malheureux que je raconterai plus loin, j'ai dû me contenter d'en copier quelques-unes en partie seulement, et d'en laisser d'autres sans en prendre copie. L'emplacement de ces colonnades est désigné par les habitants sous le nom de *ʿArsch Bilqis* (le trône de Bilqis), la prétendue femme de Salomon.

En y retournant le lendemain, je trouvai nombre d'Arabes occupés au lavage de l'or, dont ils tirent quelquefois un bon profit. L'or se trouve en forme de grains dans le sable, tant dans le lit du torrent que dans la plaine riveraine. Force me fut de me cacher et de rester couché une partie de la journée au pied des stèles sans bouger, afin de n'être pas remarqué par les Arabes. Le surlendemain, ce fut bien pis, par suite de plusieurs caravanes qui vinrent y stationner, et qui, soit par curiosité, soit par malice, me retinrent au milieu d'elles en me faisant des questions insidieuses. Un séid arrivé de Schibwa (شبوة), ville voisine du Ḥaḍra-

maout, homme très-mal disposé contre les juifs, qui s'était installé dans la maison où je logeais, se mit aussi à me tourmenter. Il m'assura que dans son pays, ainsi que dans le Ḥaḍramaout, tout Israélite est impitoyablement tué, s'il est reconnu. J'ai pourtant trouvé moyen de le faire parler de sa ville natale et du pays environnant. Les renseignements obtenus de lui m'ont un peu dédommagé des vexations qu'il me faisait subir à chaque instant.

Cependant il était devenu évident que je ne pourrais pas rester plus longtemps dans cet endroit, où je ne rencontrais que du mépris et de la malveillance. Mes provisions de bouche étaient aussi épuisées par suite de la distribution que j'en avais faite à la famille de mon hôte, de sorte qu'il fallait que je me décidasse à partir. Mais, avant de m'en aller, j'ai voulu copier l'autre moitié de l'inscription que le voyageur Arnaud a vue dans une maison de pâtre, maison que je connaissais extérieurement. Comme j'avais un pressentiment de la scène désagréable qui allait arriver, j'eus l'heureuse inspiration d'assurer mes copies contre les accidents fâcheux. Je cachai mes papiers à quinze minutes de la ruine, sous un mimosa, rendu reconnaissable par une grosse branche de tamaris que j'avais placée dessus. Cette précaution prise, je me hasardai à entrer dans la maison où se trouvait l'inscription, étant muni d'un crayon et d'une petite bande de papier cachés dans la manche de ma chemise.

La maison est bâtie de pierres grossièrement su-

perposées, et toute contiguë à l'ʿArsch-Bilqis, dont les colonnades se voient de la cour. Les hommes étaient occupés à tisser des courtines de laine noire qui servent à couvrir des tentes, les femmes se tenaient debout devant une longue pierre placée au milieu de la cour et sur laquelle elles lavaient leur linge; tous avaient une mine antipathique, et semblaient désagréablement surpris de me voir. Je me suis efforcé de dissimuler mon émotion, et en jetant un coup d'œil sur la pierre, j'ai aussitôt remarqué que la face opposée à la porte contenait une inscription plus longue que celle qu'on voit en entrant et qu'Arnaud a transcrite en partie. Je me mis à l'œuvre; mais, à peine eus-je le temps de copier la deuxième ligne (la première est trop endommagée pour être transcrite à la hâte et dans des circonstances pareilles), que je fus brutalement interrompu par de nouveaux venus qui connaissaient ma visite à Mareb. Ils commencèrent par débiter toutes les calomnies sans nom que les mercenaires de l'Indien renégat répandent partout contre les Européens. Ils m'accablèrent d'injures, qu'ils accompagnèrent de gestes affreux. Je restai impassible devant leurs menaces, ce qui redoubla leur rage. Déjà le cri de *ṣâḥir* (sorcier) était poussé par une quinzaine de gosiers; les femmes, affolées de terreur, hurlaient comme de vraies furies, et les hommes armés, qui de fusils, qui de piquets de tentes, se ruèrent sur moi en proférant de gros jurons; c'en était fait de moi, si je n'avais pas conservé assez de présence d'esprit pour

leur faire comprendre qu'étant citoyen de la ville sainte de Jérusalem, ma mort porterait infailliblement malheur à eux, à leurs enfants et à leurs troupeaux. Cette menace produisit un effet immédiat sur mes agresseurs. Ils se mirent à délibérer entre eux devant la porte de la maison. Je profitai de cette trêve subite pour transcrire six autres lignes de l'inscription, mais seulement en caractères hébreux cursifs afin de finir plus vite. Malheureusement, je fus fouillé quelques instants après, et les Arabes s'emparèrent de la copie avec l'intention de la présenter au qadi de Ṣanâ chez lequel ils avaient décidé de me renvoyer pour qu'il prononçât sur mon sort. N'ayant pas trouvé sur moi d'autres papiers compromettants, ils finirent par s'apaiser peu à peu. Un d'entre eux, précisément celui qui m'avait tourmenté plus que les autres, éprouvant peut-être quelques remords, m'invita même chez lui à déjeuner. Le repas fini, on me remit à un Arabe de Ḥabâb, qui allait se rendre à Ṣanâ, et on lui enjoignit de me retenir jusqu'à ce qu'il m'eût consigné auprès du scheikh.

Lorsque les maisons de Ṣirwâḥ eurent disparu derrière moi, mon premier soin fut de me débarrasser du guide qu'on m'avait fait accepter malgré moi. Comme cet homme avait de pressantes affaires à terminer chez lui et que son village est écarté de la route, il ne tenait pas tant à me garder. Il accepta une petite somme que je lui offris et me laissa continuer seul mon chemin. Me voyant en liberté, je

n'ai rien eu de plus pressant que de retourner sur mes pas jusqu'à l'endroit où j'avais caché mes papiers, et, les ayant retrouvés, je fis une marche forcée afin de m'éloigner autant que possible du théâtre du danger. Aucun village ne se fit apercevoir sur la route; je craignais d'ailleurs d'avoir à essuyer d'autres désagréments, si je me faufilais dans quelque campement bédouin : j'ai donc préféré passer la nuit dans un creux sur une colline. J'étais exténué de fatigue par suite des émotions de la journée; mon sommeil fut bien long; je ne me suis réveillé qu'à une heure bien avancée de la matinée.

Rien ne vint déranger ma marche jusqu'à *Ḥarib* (حريب), village situé en vue du mont *Ṭayâl* (جبل طيال), dont le sommet affecte la forme d'une gigantesque colonnade. Les événements prirent une tournure très-désagréable lorsque j'arrivai au pied de la montée dite *Neqil Schedjâ* (نقيل شجاع). Les caravanes venant de Mareb, qui étaient restées le jour de la foire à Ḥarib, faisaient leur sieste dans la vallée, et dans une de ces caravanes se trouvait aussi le Mousellil de Mareb, qui, m'ayant vite reconnu, commença ses insupportables vexations. Je fus contraint de m'arrêter et je subis d'interminables interrogatoires. Pendant quatre heures, j'ai été affreusement tourmenté. Pourtant, arrivé à l'endroit le plus abrupt de la montée, où les chameaux eux-mêmes avaient grand'peine à marcher, j'ai hâté le pas, et, dérobé par l'obscurité à la vue de mon

persécuteur, j'atteignis un des hameaux du *wadi Scharafa* (وادى شرفه), habité par des Israélites.

Au lieu de prendre la grande route qui conduit par le *wadi Sirr* à Ṣanâ (وادى سرّ), je m'acheminai dans la direction sud, afin d'éviter la rencontre des caravanes. Après cinq heures d'une marche très-pénible, la contrée étant hérissée de montagnes, je fis mon entrée dans *Tin'am* (تنعم), ville ancienne très-déchue, autrefois fameuse par sa grande population de juifs guerriers. Aujourd'hui la communauté est peu nombreuse et elle est une des plus ignorantes du Yémen. A deux heures plus au sud, sur un monticule d'un accès difficile, s'étend la ruine de Ṣabal (صبل), que l'on croit avoir été jadis peuplée seulement d'Israélites. Je n'y ai trouvé ni restes d'édifices de l'époque himyarite, ni trace d'inscriptions.

Le territoire de Khaoûlân, malgré son sol très-accidenté, est un des mieux cultivés de l'Arabie, et les villages se suivent à peu d'intervalle; le pays abonde en céréales et en fruits. Il paraît même y exister un bon nombre de ruines; mais les habitants se distinguent par un sauvage fanatisme, nourri par la foule des schérifs qui peuplent plusieurs villages. C'est là que se rassemblent annuellement les caravanes de pèlerinage pour la Mecque. Aussi tout le long du chemin les passants n'ont-ils pas manqué de me faire des misères, de sorte que je me suis vu obligé de m'arrêter le soir à *Dâr Sâlem* (دار سالم), et de n'entrer à Ṣanâ qu'au point du jour.

Le champ de mon exploration archéologique

s'arrête ici. Inutile de faire le récit des poignantes angoisses que j'ai éprouvées à Ṣanâ et à *Menâkha* (مناخة), jusqu'au moment où je me suis vu en possession de mes papiers, que j'avais échelonnés pour ainsi dire aux principales stations de mon parcours. Après une longue attente entrecoupée d'épisodes très-douloureux, j'ai eu la satisfaction de constater que la collection épigraphique obtenue au prix de tant de peines et de souffrances était fort considérable. J'ai seulement regretté et je regrette encore que les circonstances ne m'aient pas permis d'explorer les autres parties de l'Arabie méridionale, où l'on peut espérer faire une récolte épigraphique non moins riche et non moins variée. Je ne peux qu'exprimer le désir que d'autres voyageurs veuillent continuer, avec tout le sérieux que comporte cette tâche ardue, l'œuvre d'investigation que j'ai entreprise avec mes faibles forces et des ressources insuffisantes.

II.

CLASSEMENT DES INSCRIPTIONS.

Les inscriptions ayant été recueillies dans un grand nombre de localités, il me semble nécessaire de les classer, afin d'éviter la confusion. On aura ainsi une idée nette et claire de ce qui est propre à chaque grande portion du territoire yéménite, et les futurs voyageurs auront toutes les facilités pour contrôler mes copies. Quelques-unes des inscriptions, surtout celles qui se trouvent sur des hauteurs, ou celles

qui sont négligemment tracées, demandent assurément de notables corrections; l'incertitude ne disparaîtra complétement qu'au moment où l'on en aura des estampages. Mais pour les six septièmes des inscriptions, je puis garantir la plus rigoureuse exactitude, et je ne crains pas d'affirmer qu'il est tout à fait inutile d'en faire des estampages, opération inexécutable d'ailleurs, vu la nature des édifices et la longueur démesurée de plusieurs de ces textes.

Voici le relevé général des inscriptions qui forment ma collection.

I. — INSCRIPTIONS DE ṢANÂ ET DE SES ENVIRONS.

a. Ṣanâ	12
b. Zoubeyra	4
c. Djirâs	1
	17

II. — INSCRIPTIONS DU BELED KHAOÛLÂN.

a. Ghâymân	24
b. Ṣirwâḥ	21
	45

III. — INSCRIPTIONS DU BELED ARḤAB.

a. Schirâ	25

IV. — INSCRIPTIONS DU BELED NEHM.

a. Route de El-Médid à Ḍaboou'a	25
b. Graffiti du Djebel Scheyḥân	30
c. El-Ferdâ	1
	56

V. — INSCRIPTIONS DU BELED HAMDÂN ORIENTAL OU DJAOUF MOYEN.

a.	Medinet el-Haram	28
b.	El-Ḥazm Hamdân	7
c.	Merâni	8
d.	Me'in	80
		123

VI. — INSCRIPTIONS DU DJAOUF INFÉRIEUR.

a.	El-Ghayl	2
b.	Kamnâ	10
c.	El-Beyḍa	74
d.	Es-Soud	71
e.	Berâqisch	154
		311

VII. — INSCRIPTIONS DU BELED NEDJRÂN.

a.	El-Haḍrâ	1
b.	Medinet el-Khoudoud	11
c.	El-Koubaybât	1
		13

VIII. — INSCRIPTIONS DU DJAOUF SUPÉRIEUR.

a.	Ez-Zâhir	1
b.	Eswed el-Wâzei	3
c.	Ḥizmet Abou Ṭaour	1
d.	Beyt Nimrân	1
e.	Djâr el-Labbâ	9
f.	Silyâm	17
		32

IX. — INSCRIPTIONS DU WADI RAḤABA.

a.	Ed-Dâbir	4
b.	Sé'oud	11
c.	El-Faṭia	5
		20

X. — INSCRIPTIONS DU WADI ABÎDA.

a. Housn el-Djerâdân	4
b. El-Hizma	3
c. Mareb	12
d. Cimetière	7
e. Digue de Mareb	9
	35

XI. — INSCRIPTIONS DE PROVENANCE INCERTAINE.

Aden	8

RÉCAPITULATION :

Sanâ et environs	17
Beled Khaoûlân	45
Beled Arhab	25
Beled Nehm	56
Beled Hamdân	123
Djaouf inférieur	311
Beled Nedjrân	13
Djaouf supérieur	32
Wâdi Rahaba	20
Wadi Abîda	35
Incertaines	8
	685

En somme, six cent quatre-vingt-cinq inscriptions sabéennes provenant d'au moins trente-sept localités différentes du Yémen oriental.

De ces inscriptions, une quinzaine seulement ont été déjà copiées par d'autres voyageurs; les six cent soixante et dix autres sont inédites.

Ainsi donc le chiffre des textes himyarites de ma collection est bien six fois plus considérable que

celui des documents, dans cette même langue, découverts par d'autres voyageurs; il forme plus du double des textes phéniciens et dépasse apparemment le nombre de toutes les inscriptions sémitiques connues jusqu'à ce jour.

III.

INDICATION DÉTAILLÉE DES INSCRIPTIONS.

Remarque 1. Dans la description détaillée qui suit, j'ai cru nécessaire d'indiquer, sauf incertitude ou erreur:

1° La position géographique des lieux où les inscriptions ont été trouvées;

2° La nature de l'édifice qui porte l'inscription;

3° Si l'inscription est sur une stèle ou une pierre détachée;

4° Si la pierre est placée comme il faut, ou si elle est renversée de sorte que l'écriture apparaisse à l'envers;

5° Si l'écriture se dirige, par exception, de gauche à droite, ou bien dans un sens boustrophédon, la direction régulière étant de droite à gauche;

6° Le nombre des lignes lisibles, et parfois aussi le nombre de celles qui paraissent manquer.

Remarque 2. Les lettres douteuses sont surmontées d'un point. Le point a été de plus employé pour marquer la place où se trouvent une lettre ou un signe de séparation méconnaissables, et dans ce cas j'ai mis autant de points qu'il me semblait y

avoir de signes effacés. Toutefois ce procédé n'était pas toujours exécutable avec la même précision, à cause de l'état délabré des monuments, et il était souvent impossible de s'assurer si l'inscription était complète ou mutilée.

I. — ṢANÂ ET SES ENVIRONS.

a. Ṣanâ.

Capitale du Yémen. Cette ville, la plus belle et la plus propre de l'Arabie, est à moitié ruinée. Le quartier *Bir Azeb* (où étaient les maisons de plaisance et les jardins des ci-devant imâm), ainsi que le fameux qaṣr Ghoumdân, ne contient presque plus d'habitants. Je n'ai pas trouvé de constructions de l'époque antéislamique. Quelques pierres portant des inscriptions se voient sur certains édifices et sur les principales portes de la ville.

1. Deux lignes. Cette inscription, ainsi que les trois inscriptions suivantes, est tracée sur des pierres enclavées ensemble dans le mur d'une maison située dans une étroite ruelle nommée *Ṭalḥa*. Une couche de chaux qui couvre les pierres rend la transcription très-difficile.
2. Deux lignes.
3. Quatre lignes.
4. Trois lignes lisibles ; la quatrième est méconnaissable
5. Une ligne sur le *Bâb Ṣabâḥ*, porte du matin.
6. Une ligne près de la même porte.
7. Quatre lignes tronquées montrant, à droite, quelques lettres disposées d'une façon singulière et bordées d'un trait formant un angle droit.

8. Trois lignes, dont la dernière est illisible au commencement, sur une grande mosquée.

9. Une ligne.

10. Deux lignes, sur une mosquée.

11. Quatre lignes très-frustes. Pierre transposée et renversée.

12. Deux lignes. Maison démolie en dehors de la porte de Scheòub.

b. Zoubayra.

Village situé dans la plaine de Raouḍâ, beled Ḥariṭ; quelques vestiges de constructions antiques; dans la cour d'une mosquée gisent des débris de colonnes.

1. Six lettres.
2. Neuf lettres.
3. Une ligne mutilée.
4. Huit lettres.

c. Djirâs.

Montagne blanche à quelques heures à l'est de Ṣanâ, sur la route du wadi Sirr.

1. Une ligne tronquée.

II. — BELED KHAOULÂN.

a. Ghâymân.

Petite ville avec un château sis sur une colline, à cinq heures sud-est de Ṣanâ. Territoire des Beni Bahloul (Khaoulân). Vestiges d'un antique mur d'enceinte.

1. Quatre lettres courant de gauche à droite.

2. Quatre lignes frustes sur une maison en dehors du château.

3. Sept lettres écrites de gauche à droite.

4. Neuf lettres.

5. Une ligne; rue devant la porte.

6. Une ligne.

7. Une ligne.

8. Quatre lettres.

9. Sept lettres.

10. Six lettres, sur une pierre renversée; elles sont précédées d'un monogramme.

11. Une ligne, avec monogramme, écrite de gauche à droite.

12. Deux lignes.

13. Deux lignes, sur une maison.

14. Cinq lettres.

15. Sept lettres.

16. Sept lettres courant de gauche à droite.

17. Sept lettres, sur une pierre transposée.

18. Deux lignes, sur une pierre transposée.

19. Deux lignes précédées d'un monogramme.

20. Six lettres.

21. Quatre lettres, sur une pierre transposée.

22. Cinq lettres. Pierre transposée et renversée.

23. Une ligne, sur une mosquée.

24. Huit lettres.

b. Ṣirwâḥ.

Grande ruine dans le territoire des *Beni Djebr* (Khaoulân), à une journée à l'ouest de Mareb. On y signale un grand nombre de stèles, en partie debout et en partie renversées, portant de très-longues inscriptions. La colonnade principale est appelée par les Arabes *ʿArsch Bilqis*, le trône de Bilqis, la reine supposée de Saba, dont la légende

fait la femme de Salomon. D'autres inscriptions se trouvent sur la muraille de la maison de pâtre qui touche les colonnades. Le château, assis sur un monticule, en face des ruines, contient aussi quelques pierres avec des inscriptions.

1. Deux lignes au-dessus de la porte du château sus-indiqué. C'est là que se trouvent également les deux inscriptions suivantes.

2. Quatre lignes, sur le mur occidental opposé à la porte.

3. Trois lignes, sur une pierre enchâssée dans la muraille d'une chétive étable basse, en dehors de la porte cochère.

4. Une ligne.

5. Deux lignes.

6. Neuf lettres.

7. Treize lignes. Stèle.

8. Dix-sept lignes; la dernière ne montre qu'un seul groupe de lettres lisibles.

9. Une ligne courant le long d'un mur de construction antique faisant face au sud.

10. Vingt et une lignes faisant partie d'une inscription d'une cinquantaine de lignes gravées sur une des stèles de l'ʿArsch Bilqis.

11. Une ligne.

12. Cinq lettres.

13. Huit lettres.

14. Une ligne.

15. Six lettres.

16. Sept lignes.

17. Une ligne.

18. Une ligne.

19. Sept lettres.

20. Une ligne.

21. Vingt lignes, inégalement conservées, sur une stèle.

III. — BELED ARḤAB.

Schir'â.

Petite ville du territoire des Beni Arḥab, à une demi-journée est de Sanâ. Des inscriptions très-frustes se trouvent en partie sur les constructions, dans l'intérieur de la ville, et en partie autour d'une grotte située sur la montagne d'en face. Les caractères sont négligemment taillés dans le roc, manquent de symétrie et contiennent une multitude de signes incompréhensibles.

1. Huit lignes, sur une pierre angulaire d'une maison voisine de la synagogue.
2. Neuf lettres.
3. Deux lignes.
4. Deux lignes.
5. Huit lettres.
6. Huit lettres.
7. Une ligne.
8. Neuf lettres.
9. Quatre lettres.
10. Une ligne.
11. Deux lignes.
12. Cinq lignes.
13. Trois lignes mutilées.
14. Six courtes lignes, sur un rocher à gauche de la grotte.
15. Deux lignes.
16. Trois lignes.
17. Cinq lettres.
18. Six lettres.
19. Deux lignes tronquées.

20. Trois lignes, sur le rocher en face de la grotte.

21. Quatre lignes.

22. Cinq lignes.

23. Trois lignes, les deux premières assez longues; la troisième ne consiste qu'en trois caractères, sur le seuil de la grotte.

24. Une ligne, au bas de l'inscription précédente.

25. Deux lignes.

IV. — BELED NEHM.

a. Entre El-Médid et Ḍaboou'a.

Les inscriptions suivantes figurent sur des pierres très-frustes qui se voient dans la masure des maisons ruinées, le long de la route qui conduit de El-Médid à Ḍaboou'a, territoire Nehm. El-Médid est à une bonne journée à l'est de Ṣanâ.

1. Deux lignes.
2. Quatre lignes.
3. Une ligne.
4. Deux lignes, sur une pierre transposée.
5. Sept lettres.
6. Quatre lettres.
7. Trois lignes.
8. Une ligne.
9. Quatre lettres. Pierre transposée.
10. Cinq lettres.
11. Cinq lettres.
12. Deux lignes.
13. Deux lignes.
14. Deux lignes précédées d'un monogramme.
15. Trois lignes sur une pierre transposée.
16. Six lettres. Pierre transposée.
17. Une ligne. Pierre transposée.

18. Une ligne.
19. Deux lignes.
20. Quatre lettres.
21. Trois lettres.
22. Deux lignes.
23. Trois lignes.
24. Deux lignes.
25. Deux lignes.

b. Djebel Scheyḥân.

Les rochers du Djebel Scheyḥân, à moitié chemin entre El-Médid et Aoudiyân ou Melḥ, Nehm oriental, portent de nombreux graffiti mal conservés. L'accès de ces rochers est très-difficile.

1. Deux lignes.
2. Une ligne.
3. Trois lignes.
4. Trois lignes.
5. Trois lignes.
6. Deux lignes.
7. Deux lignes.
8. Huit lettres.
9. Neuf lettres.
10. Cinq lettres.
11. Trois lignes.
12. Deux lignes.
13. Sept lettres courant de gauche à droite.
14. Cinq lettres.
15. Cinq lettres.
16. Cinq lettres.
17. Une ligne.
18. Huit lettres, sur la paroi de la montagne.
19. Cinq lettres.
20. Deux lignes.

21. Deux lignes.
22. Cinq lettres.
23. Neuf lettres.
24. Quatre lignes.
25. Deux lignes.
26. Trois lignes.
27. Sept lettres.
28. Trois lignes près de la rivière.
29. Trois lignes.
30. Six lettres.

c. El-Ferdâ.

Défilé étroit, à la descente du plateau qui forme la limite occidentale du Djaouf, environ trois heures à l'ouest de Medjzer.

1. Cinq lettres légèrement tracées sur un rocher.

V. — BELED HAMDAN ORIENTAL.

a. Medinet Haram.

Ruine d'une ville rebâtie plusieurs fois, s'étendant sur un monticule d'environ 250 mètres de longueur sur une largeur de 180 mètres. Rien ne reste debout, si ce n'est un fragment de stèle sans inscription et quelques pierres détachées ou entassées dans les constructions modernes. A cinq minutes en descendant la colline se trouvent seize stèles, dont l'une est brisée, formant deux rangées et aboutissant à une porte en pierre. Les stèles s'élèvent généralement à $2^{m},60$ au-dessus du sol; leur largeur est à peu près de 55 centimètres sur 25 d'épaisseur. La plupart

des stèles portent une ou même deux inscriptions, dont la plus belle figure sur la première stèle à gauche, en face de la ruine. Malheureusement ces stèles servent ordinairement de point de mire aux francs-tireurs arabes, ce qui contribue à la mutilation de ces restes précieux de l'antiquité, dont plusieurs gisent déjà ensevelis sous le sable. Les Arabes donnent à l'emplacement des colonnades le nom de *Haram*, tandis qu'ils désignent la ruine sur la colline par l'appellation de *El-Fer*.

1. Inscriptions des stèles dites *Binât Ad.*

1. Dix lignes complètes.

2. Sept lignes complètes.

3. Sept lignes complètes. Cette inscription ressemble à la précédente, sauf le deuxième groupe de la quatrième ligne.

4. Onze lignes gravées en petits caractères, au bas de l'inscription qui précède.

5. Treize lignes.

6. Seize lignes tracées en petits caractères au bas de l'inscription précédente. Le [illegible] et le [illegible] prennent quelquefois une direction tournée [illegible] [illegible]. On voit également changer [illegible] et [illegible].

7. Dix lignes intactes.

8. Dix-sept lignes complètes.

9. Dix-sept lignes. La première ligne est difficile à lire. Il a fallu creuser la terre au pied de la stèle pour découvrir les cinq dernières lignes; la soudaine arrivée des Arabes a empêché de mettre au jour celles qui paraissent suivre encore.

10. Neuf lignes. Il manque une lettre au commencement de la dernière ligne.

11. Vingt-sept lignes. Plusieurs lettres sont détruites par les balles.

12. Dix lignes. Quelques lettres effacées.

13. Onze lignes mutilées des deux côtés.

14. Six lignes tronquées.

15. Onze lignes affreusement détruites. Cette inscription paraît identique avec le numéro 13.

16. Huit lignes, dont la plupart sont mutilées à la fin.

17. Cinq lignes.

18. Cinq lignes, en tout semblables aux précédentes.

19. Deux lignes. Fragment de stèle.

20. Deux lignes. Fragment de stèle.

21. Une ligne, tracée à côté de la porte, en caractères ornés.

22. Une ligne. La même inscription, gravée en lettres ordinaires, de l'autre côté de la porte.

2. El-Fer.

23. Trois lignes.

24. Deux lignes.

25. Trois lignes.

26. Deux lignes. Pierre formant le seuil d'une boutique appartenant à un boutiquier juif.

27. Cinq lignes. Pierre détachée.

28. Cinq lignes. Pierre enclavée dans la mosquée.

b. El-Ḥazm Hamdân.

Ville importante, capitale du Beled Hamdân oriental ou Djaouf moyen, à quatre heures au nord-est de El-Ghayl et à un quart d'heure au nord de Medinet Haram ou El-Fer. Constructions en briques non cuites; tours nombreuses. Les inscriptions se trouvent sur des pierres enchâssées dans les édifices.

1. Trois lignes.

2. Trois lettres, très-gros caractère.

3. Cinq lignes tronquées vers la fin.

4. Quatre lignes fragmentaires.

5. Cinq lignes : les deux premières sont intactes ; les deux suivantes laissent à désirer vers la fin, tandis que la dernière est mutilée des deux bouts.

6. Une ligne.

7. Une ligne ; il se peut qu'elle fasse partie de l'inscription précédente.

c. Merâni.

Petit hameau situé à une heure au sud-est de El-Ḥazm. Les environs offrent des vestiges d'anciennes maisons.

1. Une ligne mutilée, fragment d'une inscription plus grande.

2. Deux lignes tronquées et transposées.

3. Trois lignes. Pierre transposée.

4. Deux lignes fragmentaires.

5. Trois lignes. Pierre cassée et transposée.

6. Quatre lettres. Pierre transposée.

7. Six lettres. Pierre transposée.

8. Deux lignes comptant huit lettres. Le signe ⊠ se répète trois fois. La lettre initiale de la deuxième ligne fait voir un petit anneau annexé à la base du trait vertical.

d. Me'in.

Ruine des plus importantes, probablement l'ancienne capitale des Minéens. Elle est assise sur une colline fortifiée, d'environ 280 mètres de long sur 240 de large, et éloignée d'une heure et demie à l'est d'El-Ḥazm Hamdân. Une bonne partie des murs d'enceinte et des quelques tours qui se trouvent près

des portes opposées de l'est et de l'ouest sont couverts d'inscriptions. Outre force pierres détachées, on trouve des textes épigraphiques sur des stèles, tantôt entières, tantôt brisées, que l'on voit aussi bien dans l'intérieur que hors de la ville. A vingt minutes, du côté oriental, au milieu d'une plaine enfoncée que les Arabes appellent *El-Miḥyar*, se trouve le reste d'une porte ancienne, plus grande que celle de Haram, suivie des deux côtés par de nombreuses stèles formant deux rangées parallèles. Quelques-unes sont pourvues d'inscriptions plus ou moins bien conservées. Des débris de pierres soigneusement taillées et unies témoignent de l'ancienne splendeur de ce temple, dont les épigraphes nous révèlent la divinité à laquelle il était consacré. Un petit temple, également pourvu de stèles, se trouve dans l'intérieur de l'enceinte; mais seulement la stèle qui fait face à l'entrée porte de l'écriture.

1. Trois lignes courant le long du mur oriental.
2. Cinq lignes, même mur.
3. Une ligne, plus au sud.
4. Quinze lignes, au milieu d'une stèle.
5. Quatre lignes.
6. Trois lignes très-longues.
7. Deux lignes, au nord de la partie orientale.
8. Deux lignes. Pierre détachée.
9. Dix lignes. Fragment de stèle.
10. Quinze lignes. Stèle.
11. Deux lignes mutilées.
12. Quatre lettres.

13. Trois lignes courant le long du mur, près de la porte ouest.

14. Deux lignes tracées de gauche à droite sur une pierre transposée.

15. Deux lignes boustrophédon.

16. Deux longues lignes écrites de gauche à droite.

17. Deux lignes.

18. Deux lignes. Pierre transposée.

19. Trois lignes fragmentaires, hors la ville.

20. Une ligne.

21. Une ligne.

22. Deux lignes. Reste de mur.

23. Deux lignes.

24. Cinq lignes.

25. Quatre lettres. Pierre transposée.

26. Une ligne.

27. Six lettres.

28. Sept lettres.

29. Deux lignes, près d'une fenêtre.

30. Une ligne.

31. Une ligne.

32. Une ligne.

33. Deux lignes. Pierre transposée.

34. Six lettres.

35. Quatre lignes. Pierre transposée.

36. Quatre lignes.

37. Trois lignes. Pierre renversée.

38. Trois lignes. Mur oriental.

39. Deux lignes. Pierre transposée.

40. Une ligne.

41. Sept lettres. Pierre cachée sous le sable.

42. Quatre lignes.

43. Deux lignes.

44. Une ligne. Pierre transposée.

45. Dix lignes, dont la dernière est effacée, sauf la lettre initiale.

46. Deux lignes.

47. Douze lignes, dont la neuvième ne laisse reconnaître que deux lettres. Stèle.

48. Onze lignes. Stèle.

49. Cinq lettres.

50. Deux lignes, en tout neuf lettres, précédées d'un monogramme.

51. Dix lignes, près de la porte sud.

52. Dix lignes. Mur.

53. Une ligne.

54. Quinze lignes. Stèle.

55. Deux lignes.

56. Huit lignes. Stèle.

57. Dix-huit lignes. Stèle.

58. Deux lignes. Pierre transposée.

59. Quatre lignes.

60. Deux lignes.

61. Trois lignes.

62. Deux lignes. Pierre transposée.

63. Deux lignes. Pierre transposée.

64. Une ligne.

65. Deux lignes. Pierre transposée.

66. Onze lignes. Stèle devant la porte sud.

67. Onze lignes. Même endroit.

68. Sept lettres.

69. Quatre lignes. Mur.

70. Deux lignes.

71. Trois lignes, en gros caractères, tracées au-dessus de la porte du temple, à El-Mihyar.

72. Quatre groupes de lettres, gravés au bout des quatre rangées de pierres placées horizontalement en haut de la même porte.

73. Sept lignes figurant sur une stèle faisant face à l'entrée d'un petit temple, dans l'intérieur du mur d'enceinte.

74. Trois lignes.

75. Deux lignes.

76. Deux lignes.
77. Deux lignes.
78. Cinq lettres.
79. Huit lettres.
80. Sept lettres.

VI. — DJAOUF INFÉRIEUR.

a. El-Ghayl.

Seul établissement notable dans le Djaouf inférieur. Il n'y a aucune trace d'inscriptions, ni dans la ville, ni aux alentours immédiats. Les deux inscriptions que j'y ai trouvées figurent sur des objets d'art possédés par des Israélites.

1. Une ligne tracée sur trois côtés d'un creuset de pierre.
2. Quatre lettres gravées sur un fragment de bracelet d'argent.

b. Kamnâ.

Ruine située à une bonne heure de marche nord-est de El-Ghayl, Djaouf inférieur. Détruite de fond en comble et cachée par des mimosas.

1. Cinq lettres. Gros caractères.
2. Cinq lettres.
3. Trois lignes mutilées.
4. Deux lignes complètes.
5. Cinq lignes inégalement tronquées. La lettre initiale est 𐩢 ou 𐩭.
6. Une ligne fragmentaire.
7. Deux lignes seules conservées.
8. Deux lignes.
9. Une ligne mutilée des deux bouts.
10. Quatre lignes.

c. El-Beyḍâ.

La ruine a cela de particulier, qu'au lieu d'être assise sur une colline comme toutes les autres, elle s'étend sur une plaine sablonneuse et unie. Une bonne partie du mur existe encore, principalement du côté est et sud-est. La citadelle est plus grande que celle de Me'în, ayant un diamètre de 300 à 310 mètres. Elle est située à peu de distance du Khârid et à deux heures au nord de Kamnâ, sur la route du Djaouf supérieur.

1. Six lignes. Pierre détachée.

2. Une ligne courant le long du mur. Gros caractères. D'ici jusqu'au numéro 48, à l'exception seulement du numéro 35, ainsi que les numéros 50, 53, 54, 62, 70, nous avons visiblement la répétition plus ou moins bien conservée d'une seule formule.

3. Une ligne.
4. Une ligne.
5. Une ligne.
6. Une ligne.
7. Une ligne.
8. Une ligne.
9. Une ligne.
10. Huit lettres.
11. Une ligne.
12. Une ligne.
13. Huit lettres.
14. Une ligne.
15. Six lettres.
16. Quatre lettres.
17. Une ligne.
18. Neuf lettres.

19. Une ligne.
20. Une ligne.
21. Une ligne.
22. Quatre lettres.
23. Huit lettres.
24. Quatre lettres.
25. Une ligne.
26. Une ligne.
27. Une ligne.
28. Une ligne.
29. Huit lettres.
30. Une ligne.
31. Une ligne.
32. Huit lettres.
33. Huit lettres.
34. Une ligne.
35. Huit lettres.
36. Une ligne.
37. Six lettres.
38. Une ligne.
39. Une ligne.
40. Une ligne.
41. Une ligne.
42. Quatre lettres.
43. Une ligne.
44. Neuf lettres.
45. Quatre lettres, dont la dernière est douteuse.
46. Une ligne tronquée vers la fin. La première lettre du second groupe est Π ou H ; celle du troisième groupe est ♀ ou Y.
47. Une ligne.
48. Une ligne.
49. Quatre lignes; la première est seule complète.
50. Une ligne.
51. Sept lettres. Ce fragment, ainsi que le numéro suivant, semble être la répétition du numéro 49.

52. Une ligne.

53. Une ligne.

54. Une ligne.

55. Une ligne ; plusieurs lettres oblitérées au milieu.

56. Huit lignes. Pierre renversée.

57. Une ligne. L'écriture court de gauche à droite, ce qui paraît indiquer qu'il manque au moins une ligne précédente.

58. Une ligne.

59. Sept lettres.

60. Une ligne.

61. Une ligne. Ces deux inscriptions, apparemment sur le même sujet, se complètent mutuellement.

62. Une ligne.

63. Deux lignes. Pierre détachée, en dehors de la citadelle.

64. Quatre lignes boustrophédon. Il manque au moins une ligne au commencement. Fragment de stèle.

65. Sept lignes. Fragment de stèle.

66. Trente lignes mutilées. Manque visible au commencement et à la fin.

67. Sept lignes. Fragment de stèle.

68. Dix lignes. Fragment de stèle dans la citadelle.

69. Sept lettres.

70. Sept lettres.

71. Treize lignes. Stèle hors de la citadelle.

72. Neuf lettres.

73. Quatre lettres.

74. Quatre lignes.

d. Es-Soud.

Ruine non moins étendue que El-Beyḍa, mais assise sur une colline, à une heure au nord-est de cette ruine. On reconnaît facilement que c'est par le feu que fut anéantie cette ville splendide, qui

devait former un grand centre d'industrie, surtout pour le travail des métaux, car d'immenses tas de scories jonchent le sol calciné. Quelques faibles restes du mur d'enceinte et de rares fragments de stèles sont tout ce que le temps a épargné. Les inscriptions, presque toutes fragmentaires, sont néanmoins assez nombreuses, et quelques-unes se trouvent hors de l'enceinte.

1. Dix lignes, le long du mur, à l'intérieur.
2. Cinq lignes dehors.
3. Huit lettres sur une pierre transposée et renversée.
4. Deux lignes.
5. Deux lignes.
6. Quatre lettres.
7. Sept lignes.
8. Une ligne. Pierre transposée et renversée.
9. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.
10. Trois lignes. Pierre transposée et renversée.
11. Quatre lignes.
12. Sept lettres.
13. Trois lignes.
14. Une ligne.
15. Deux lignes sur une pierre transposée et renversée.
16. Huit lettres.
17. Une ligne.
18. Trois lignes. Pierre transposée et renversée.
19. Neuf lignes. Fragment de stèle transposé et renversé.
20. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.
21. Sept lignes.
22. Quatre lignes sur une pierre transposée et renversée.
23. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.
24. Sept lettres.
25. Deux lignes.
26. Trois lettres.

27. Deux lignes dans l'intérieur.
28. Trois lignes.
29. Trois lignes. Pierre transposée et renversée.
30. Trois lignes. Pierre transposée et renversée.
31. Deux lignes.
32. Cinq lignes.
33. Cinq lignes. Monogramme en tête.
34. Quatre lignes.
35. Trois lignes.
36. Cinq lettres.
37. Six lignes.
38. Cinq lettres.
39. Six lettres.
40. Six lettres.
41. Une ligne. Pierre transposée et renversée.
42. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.
43. Trois lignes.
44. Deux lignes.
45. Deux lignes.
46. Une ligne.
47. Deux lignes sur une pierre transposée et renversée.
48. Deux lignes.
49. Quatre lignes.
50. Une ligne.
51. Trois lignes. Pierre transposée et renversée.
52. Sept lignes. Pierre transposée et renversée.
53. Trois lignes.
54. Trois lignes.
55. Six lettres.
56. Deux lignes. Il manque plusieurs lettres au milieu de la première ligne.
57. Quatre lignes.
58. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.
59. Sept lignes, hors de la ville.
60. Cinq lignes, hors de la ville.
61. Deux lignes.

62. Deux lignes.
63. Une ligne. Pierre transposée et renversée.
64. Deux lignes.
65. Deux lignes.
66. Neuf lignes.
67. Dix lignes. Fragment de stèle transposé et renversé.
68. Quatre lettres.
69. Quatre lettres.
70. Sept lettres.
71. Cinq lignes.

e. Berâqisch.

Ruine fort imposante, quoique de moindre étendue que Meʿîn. Le mur d'enceinte est en grande partie conservé et porte de nombreuses inscriptions. Des fragments de stèles se voient à profusion, aussi bien dans l'intérieur que hors de la ville. Les édifices publics ne forment qu'un tas de décombres. On sent pourtant que c'était une ville religieuse par excellence, car les vestiges de temples, reconnaissables par les débris des portes et par la disposition des stèles, abondent de tous les côtés. Cette ruine est à une demi-journée de marche à l'ouest de El-Ghayl et à deux heures de Medjzer.

1. Une ligne courant le long du mur.
2. Trois lignes.
3. Deux lignes.
4. Deux lignes.
5. Deux lignes.
6. Deux lignes sur une pierre renversée et transposée.
7. Deux lignes.
8. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.

9. Quatre lignes boustrophédon.
10. Cinq lettres.
11. Cinq lettres.
12. Deux lignes.
13. Deux lignes.
14. Deux lignes.
15. Deux lignes.
16. Quatre lignes.
17. Quatre lignes.
18. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.
19. Deux lignes.
20. Deux lignes.
21. Deux lignes.
22. Deux lignes.
23. Quatre lignes. Pierre transposée et renversée.
24. Quatre lignes.
25. Trois lignes. Pierre transposée et renversée.
26. Trois lignes.
27. Trois lignes. Pierre transposée et renversée.
28. Quatre lignes.
29. Trois lignes.
30. Quatre lignes.
31. Une ligne.
32. Deux lignes.
33. Trois lignes.
34. Quatre lignes.
35. Une ligne.
36. Quatre lignes. Pierre transposée et renversée.
37. Une ligne.
38. Six lettres.
39. Quatre lignes.
40. Une ligne.
41. Huit lettres.
42. Trois lignes immenses courant le long d'un mur.
43. Quatre lignes.
44. Trois lignes.

45. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.
46. Trois lignes.
47. Une ligne.
48. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.
49. Deux lignes.
50. Deux lignes sur une pierre transposée et renversée.
51. Huit lignes inégales.
52. Une ligne.
53. Trois lignes.
54. Trois lignes.
55. Dix-sept lignes inégales précédées d'un monogramme.
56. Deux lignes. Peut-être font-elles partie de la précédente inscription.
57. Quatre lignes avec un monogramme en tête. Pierre transposée et renversée.
58. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.
59. Trois lignes. Pierre transposée et renversée.
60. Deux lignes.
61. Quatorze lignes sur une stèle.
62. Huit lignes très-longues.
63. Quatre lettres avec un monogramme.
64. Deux lignes.
65. Deux lignes.
66. Sept lettres.
67. Trois lignes.
68. Deux lignes.
69. Cinq lettres.
70. Deux lignes.
71. Deux lignes.
72. Deux lignes.
73. Trois lignes. Pierre transposée et renversée.
74. Deux lignes.
75. Neuf lettres.
76. Deux lignes.
77. Deux lignes.
78. Deux lignes sur une pierre transposée et renversée.

79. Deux lignes.
80. Sept lettres.
81. Quatre longues lignes sur le mur.
82. Trois lignes fragmentaires.
83. Trois lignes.
84. Trois lignes.
85. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.
86. Une ligne très-longue.
87. Huit lignes.
88. Trois lignes. Pierre transposée et renversée.
89. Quatre lignes. Pierre transposée et renversée.
90. Quatre lignes tronquées.
91. Sept lettres.
92. Neuf lettres.
93. Quatre lignes.
94. Trois lignes.
95. Cinq lettres.
96. Quatre lettres précédées d'un signe.
97. Vingt-deux lignes sur une stèle.
98. Trois lignes.
99. Une ligne mutilée.
100. Trois lignes sur une pierre transposée et renversée.
101. Trois lignes.
102. Trois lignes.
103. Trois lignes. Pierre transposée et renversée.
104. Deux lignes.
105. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.
106. Deux lignes.
107. Quatre lignes.
108. Deux lignes.
109. Trois lignes sur une pierre transposée et renversée.
100. Trois lignes.
111. Neuf lignes.
112. Quatre lignes extrêmement longues autour du mur d'enceinte.
113. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.

114. Une ligne.
115. Deux lignes.
116. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.
117. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.
118. Deux lignes.
119. Trois lignes.
120. Deux lignes.
121. Neuf lettres.
122. Trois lettres. Pierre transposée et renversée.
123. Six lettres. Pierre transposée et renversée.
124. Trois lignes.
125. Deux lignes.
126. Sept lettres.
127. Quatre lettres.
128. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.
129. Trois lignes. Pierre transposée et renversée.
130. Trois lignes.
131. Une ligne.
132. Trois lignes.
133. Deux lignes. Pierre transposée et renversée.
134. Neuf lettres.
135. Cinq lettres.
136. Cinq lettres.
137. Trois lignes.
138. Trois lignes.
139. Trois lignes.
140. Trois lignes.
141. Trois lignes.
142. Une ligne.
143. Une ligne.
144. Huit lettres sur une pierre transposée et renversée.
145. Deux lignes.
146. Quatre lettres. Pierre transposée et renversée.
147. Trois lignes. Pierre transposée et renversée.
148. Trois lignes. Pierre transposée et renversée.
149. Cinq lettres.

150. Trois lignes. Pierre transposée et renversée.
151 Deux lignes.
152. Une ligne.
153. Quatre lignes.
154. Une ligne effacée au milieu.

VII. — BELED NEDJRÂN.

Vallée délicieuse s'étendant de l'est à l'ouest, entre deux chaînes de montagnes, et située à trois journées de marche au nord-est de Sâda.

a. El-Ḥaḍrâ (à l'entrée du wadi, du côté de l'est).

1. Quatre lettres gravées sur un rocher.

b. Medinet el-Khoudoud.

Grande ruine représentant la *Nagara Metropolis* de Ptolémée, située à une heure à l'ouest de Ridjla, du côté méridional du torrent. La partie sud et ouest du mur d'enceinte est moins détruite que les autres. Ce mur est construit avec du granit très-dur, et manque d'élégance.

1. Quatre lettres.
2. Cinq lettres.
3. Trois lettres.
4. Cinq lettres avec une bordure autour.
5. Quatre lettres.
6. Six lettres.
7. Quatre lettres identiques au numéro 5 et séparées en deux groupes; l'intervalle représente un lion terrassant un taureau; au-dessus, un serpent sinueux.
8. Une ligne.

9. Une ligne. La pierre a une fissure au milieu.
10. Une ligne visiblement tronquée à la fin.
11. Deux lignes entourées d'une bordure.

c. El-Koubaybât.

1. Une ligne tracée en gros caractères sur une pierre couchée horizontalement, longue d'environ 2 mètres sur 30 centimètres de largeur et presque autant d'épaisseur. Cette pierre isolée gît sur la rive droite du wadi, entre Qiryat el-Qâbil et Ṭaḥḍâ, non loin d'un groupe de maisons qui ont pour nom *El-Koubaybât*.

VIII. — DJAOUF SUPÉRIEUR.

Pays situé à une journée et demie au nord de El-Ghayl. Beaucoup d'établissements sédentaires habités par la puissante tribu Ḍou-Ḥousseyn. Nombreuses ruines complétement détruites. Monuments gravés assez rares. La plus grande partie des inscriptions se trouve sur la route du Djaouf inférieur et dans le voisinage du mont Silyâm.

a. Ez-Zâhir.

1. Six lettres. Pierre enclavée dans la muraille d'une maison habitée par un Israélite.

b. Eswed-el-Wâzei.

Ruine éloignée d'une heure de marche au sud-est de Ez-Zâhir.

1. Sept lettres.
2. Sept lettres.
3. Six lettres.

c. Ḥizmet Abou Thaour.

Ruine peu étendue, à trois heures et demie au sud-est de la ruine précédente, tout près du Khârid.

1. Sept lignes tracées sur la muraille d'un château en ruine.

d. Beyt Nimrân.

Petite ruine dans le voisinage de la précédente.

1. Quatre lettres.

e. Djâr el-Labbâ.

Assemblage confus de maisons de campagne détruites de fond en comble, à une heure à l'ouest de El-Beyḍâ.

1. Huit lignes gravées sur la face nord d'une stèle brisée qui surgit du milieu de la plaine.
2. Dix lignes. Même stèle, face sud.
3. Onze lignes; face étroite tournée vers l'orient.
4. Cinq lignes tracées sur la face large d'un fragment de stèle renversée, à une vingtaine de pas de la première.
5. Dix lignes. Face large opposée.
6. Dix lignes. Face étroite.
7. Sept lignes. Face étroite opposée.
8. Quatre lettres. Pierre cassée.
9. Trois lettres, percées à jour, sur une marque en bronze découverte en fouillant le sable.

f. Silyâm.

Montagne détachée formant le rempart du Djebel Yâm, qui limite le Djaouf du côté de l'ouest. Les inscriptions, négligemment tracées et très-en-

dommagées, figurent tantôt sur des pierres renversées, tantôt sur des restes d'édifices dont la forme primitive est devenue méconnaissable.

1. Quatre lignes.
2. Trois lignes.
3. Cinq lettres.
4. Deux lignes.
5. Cinq lettres.
6. Quatre lettres.
7. Deux lignes.
8. Une ligne.
9. Trente-six lignes mutilées courant du haut en bas d'une muraille. Il y a peut-être plusieurs inscriptions différentes.
10. Cinq lettres.
11. Trois lettres.
12. Trois lettres.
13. Trois lettres.
14. Quatre lettres.
15. Cinq lettres.
16. Six lettres.
17. Trois lettres.

IX. — WADI RAḤABA.

a. Ed-Dâbir.

Lieu désert, près de monticules, à moitié chemin entre El-Ḥazm-Hamdân et Raghwân. On y voit des débris de colonnes en marbre blanc enfouis dans le sable et portant des inscriptions. On aperçoit aussi des fondements qui appartenaient probablement à un temple isolé, car je n'ai pu découvrir les vestiges d'aucun autre édifice.

1. Deux lignes.
2. Sept lettres.
3. Trois lignes.
4. Trois lignes.

b. Es-Se'oûd.

Ville en ruines sise sur un monticule, à une heure de marche à l'est de Raghwân et à une journée au nord-est de Mareb. Les murs d'enceinte, presque tous conservés, sont couverts de sable. L'intérieur ne présente que des décombres et des débris. On y trouve pourtant quelques stèles qui portent des inscriptions.

1. Sept lignes sur une stèle. L'écriture est dirigée dans le sens boustrophédon.
2. Quatre lignes, même direction. Fragment de stèle.
3. Dix lignes. Fragment de stèle.
4. Dix lignes. Fragment de stèle, du côté sud.
5. Sept lignes. Fragment de stèle, du côté ouest.
6. Deux lignes.
7. Une ligne se dirigeant de gauche à droite.
8. Une ligne. Même direction.
9. Huit lettres.
10. Neuf lettres sur une pierre transposée et renversée.
11. Une ligne.

c. El-Faṭia.

Château délabré situé près du wadi qui aboutit à la plaine aride où les Arabes exploitent une riche mine de sel gemme, le seul produit de ce pays désert. Autour du château on voit les tentes noires des Beni-Scheddâd, qui s'occupent principalement

du transport du sel. J'ai trouvé quelques inscriptions sur des pierres enchâssées dans la paroi du château, comme aussi sur quelques pierres renversées dans les environs. El-Faṭia est à peu près à quatre heures de marche au nord-est de El-Ḥizma et à six heures à l'est de Mareb.

1. Trois lignes.
2. Huit lettres.
3. Huit lettres sur une pierre transposée et renversée.
4. Une ligne. Pierre détachée.
5. Trois lignes.

X. — WADI ABÎDA.

a. Ḥouṣn-el-Djerâdân.

Château inhabité, assis sur une colline autour de laquelle s'étend la ruine d'une ancienne ville. Quelques fragments de stèles témoignent de l'existence d'un temple. Le château lui-même paraît être un édifice antique, au moins la partie inférieure. Cette ruine se trouve à moitié chemin entre El-Faṭia et El-Ḥizma.

1. Six lettres.
2. Deux lignes. Fragment de stele.
3. Sept lettres sur une pierre détachée.
4. Une ligne sur le seuil de la porte du château. Trois autres lignes suivent encore, mais je n'ai pu les copier.

b. El-Ḥizma.

Petite ville située à trois heures de marche à l'est de Mareb. Elle paraît avoir une origine toute ré-

cente, mais les environs montrent des vestiges de constructions anciennes.

1. Cinq lignes.
2. Neuf lettres.
3. Trois lignes.

c. Mareb.

Ancienne capitale du royaume sabéen, actuellement détruite de fond en comble, à l'exception de la partie située sur la colline qui forme la ville moderne de Mareb, entourée d'un mur de pierres assez solide. La ruine qui s'étend le long du wadi Schibwân ou Ḍana, autour de la colline, peut mesurer environ 500 mètres de diamètre. Au milieu des décombres surgissent de nombreuses colonnes en marbre, dont la plupart sont décapitées. Elles présentent plusieurs faces; la forme octogonale domine, et la forme cylindrique est des plus rares. Sous le rapport de l'épigraphie, Mareb est loin de répondre à l'attente de l'investigateur: mes recherches ajoutent peu de textes à ceux qu'on connaît déjà. Il faut cependant constater que les circonstances ne m'ont pas permis de faire une exploration complète du terrain; je n'ai pas même pu copier les stèles que j'avais entrevues au marché. Un futur voyageur pourra avoir meilleure chance.

1. Deux lignes.
2. Une ligne.
3. Treize lignes tracées de gauche à droite sur une stèle.

4. Deux lignes tracées de gauche à droite sur une stèle.

5. Huit lettres se dirigeant de gauche à droite.

6. Six lettres.

7. Deux lignes lisibles au seuil d'une maison; la troisième ligne est effacée.

8. Une ligne sur une maison en face de la précédente.

9. Six lettres; même endroit.

10. Sept lettres sur le mur d'enceinte, à droite de la porte occidentale.

11. Quatre lignes.

12. Quatre lignes.

d. Cimetière de Mareb.

Le cimetière s'étend des deux côtés de la route qui conduit à la digue. Le sol paraît pétri d'ossements broyés, et les pierres sépulcrales affectent une disposition qui ne se trouve pas ailleurs. On voit aussi un bon nombre de maisons isolées tombées en ruine.

1. Huit lettres.
2. Deux lignes.
3. Une ligne.
4. Six lettres.
5. Trois lignes.
6. Deux lignes.
7. Une ligne.

e. Digue de Mareb.

Cette digue est située à trois heures de marche à l'ouest de Mareb, à l'entrée de la vallée étroite enfermée entre les monts Balaq et formant le lit du wâdi Schibwân ou Ḍana. La partie conservée dans la plaine fait voir les restes du môle avec plusieurs

écluses. Du côté opposé, c'est-à-dire vers le sud-ouest, on signale un grand édifice en pierre de taille d'une admirable construction, adossé à la colline et s'appuyant sur un roc gigantesque. La recherche des inscriptions a été faite d'une manière fort incomplète, à cause de quelques Arabes qui, s'étant attachés à mes traces, ne m'ont pas laissé le temps nécessaire pour remplir ma tâche aussi bien que je l'aurais désiré.

1. Une ligne.
2. Neuf lettres.
3. Une ligne.
4. Deux lignes tracées de gauche à droite.
5. Deux lignes tracées de gauche à droite.
6. Huit lettres.
7. Huit lettres.
8. Une ligne.
9. Deux lignes de gauche à droite, inégalement conservées.

XI. — INSCRIPTIONS DE PROVENANCE INCERTAINE COPIÉES À ADEN.

1. Une ligne.
2. Deux lignes.
3. Huit lignes, sur une tablette de bronze.
4. Neuf lignes, sur une tablette de bronze. Au bas, on voit un groupe de petits caractères peu lisibles.
5. Quatorze lignes. Cette inscription, ainsi que les deux inscriptions suivantes, est conçue dans un alphabet différent des autres textes sabéens.
6. Six lignes.
7. Quatre lignes.
8. Six lignes, en caractères ornés, sur une plaque de marbre qui me paraît provenir de Kaoukebân.

(La suite au prochain cahier.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 12 JANVIER 1872.

La séance est ouverte à une heure, dans les bâtiments de l'Institut.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

Sont présentés et reçus membres de la Société :

MM. Chenery, Oxford-Terrace, Paddington, Londres;
Henry John Mathews, 4 Arlington-villas, Brighton,
présentés par MM. Mohl et Renan.

M. le Ministre de l'instruction publique informe la Société qu'il lui continue, pour l'année 1872, sa souscription à quatre-vingts exemplaires du Journal asiatique. Des remerciments sont adressés à M. le Ministre.

M. Barbier de Meynard donne quelques détails sur l'installation de la Bibliothèque de la Société au Luxembourg. Des remerciments sont votés à MM. Barbier de Meynard, Guyard et Specht.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par le Comité. *Journal des Savants*, novembre 1871, in-4°.

Par la Société. *Bulletin de la Société de Géographie*, novembre 1871, in-8°.

Par la Société. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, part. II, n° 1. Calc. 1871, in-8°.

Par la Société. *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, n° III March, n° IV April et n° VIII August 1871. Calcutta, in-8°.

Par l'Académie. *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, t. XV, n°s 5, 6, 7 et 8, et t. XVI, n°s 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8, in-4°.

Par l'Académie. *Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, t. XV, n°s 1, 2, 3 et 4, et t. XVI, n° 1, in-4°.

Par la Société. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XXIV, cahiers III et IV. Leipzig, 1870, in-8°.

Par la Société. *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, t. V, n° 3. Leipzig, 1870, in-8°.

Par la Société. *Tijdschrift voor indische taal- land- en Volkenkunde*, Deel XIX, zesde serie, deel 1, aflevering 6, et Deel XIX, zevende serie, deel 1, aflevering 1, 2, 3, 4 et 5. Batavia, 1869-1870, in-8°.

Par l'auteur. *Notulen van de Algemeene en Bestuurs-Vergaderingen van het Bataviaasch Genootschap*, Deel VII, n°s 2, 3 et 4, et Deel VIII, n°s 1 et 2. Batavia, 1869-1870, in-8°.

Par l'auteur. *Ibn-el-Athiri Chronicon quod perfectissimum inscribitur*, edidit C. J. Tornberg, vol. VI annos hegiræ 155-227 continens. Lugd. Bat. 1871, in-8°, 379 pages.

— *Ibn-el-Athiri*, etc. *Supplementum variarum lectionum* ad vol. XI et XII. Lugd. Bat. 1871, 87 pages.

Par l'auteur. *Dopolniéniya k sotshiniéniyou skazániya mousoulmánskikh pisatieley o Slavyánakh i Roússkikh*, par A. J. Harkavy. Saint-Pétersbourg, 1871, in-8°, broché, 41 pages. (Additions à l'ouvrage intitulé : *Récits des auteurs musulmans sur les Slaves et les Russes.*)

Par l'auteur. *Ob istoritsheskom znatshéniy nádpisi moabitskvo Tsaryá Méshi*, par A. J. Harkavy. Saint-Pétersbourg, 1870, broché, 16 pages. (Signification historique de l'inscription du roi moabite Mesha. Leçon faite à l'Université de Saint-Pétersbourg, le 9 novembre 1870.)

The phonetic values of the cuneiform characters. By George Smith. Williams and Norgate, London. 1871. 23 pages grand in-8°.

History of Assurbanipal, translated from the cuneiform inscriptions. By George Smith. Williams and Norgate, London. 1871. 384 pages grand in-8°.

Dans les ouvrages cités, M. George Smith, employé au Musée britannique dans le département des antiquités assyriennes, a voulu soumettre au public ses premiers essais qui méritent le nom d'*études assyriologiques.* Jusqu'ici, M. Smith avait fourni à différentes publications savantes, surtout à la *Zeitschrift* de M. Lepsius, à l'*Athenæum* de Londres, des exposés sur des questions historiques ou chronologiques plus ou moins heureusement étudiées et sur lesquelles il donnait des conclusions plus ou moins acceptables. La facilité qu'il possède de puiser aux richesses du musée assyrien de Londres lui avait fait faire quelques trouvailles qui nécessitaient seulement la connaissance des signes simples du syllabaire assyrien. Telles sont, entre autres, les lectures des noms des deux derniers rois d'Israël, Pekah et Osée[1], et si de pareils résul-

[1] Il n'en est pas de même du prétendu Azaria ou Ozia, roi de Juda, que M. Smith croyait avoir découvert dans les textes de Téglath-Phalassar. Il prétendait que le nom y était écrit *Azriyâu* et *Asuriyâu*. J'opposais à ces allégations qu'il y avait *Asriyâu* et *As'riyâu*, et que ces deux formes ne pouvaient pas répondre à *Azaria* que les Assyriens auraient écrit *A-za-ri-a-a*. Les textes publiés depuis m'ont donné pleinement raison. Il y a, en effet (III, M., ix, 2, 3, 10, 23, 31), *Asriyâu* et *Aśriyâu*, qui correspondent aux formes hébraïques אשריהו et אשריהו, toutes les deux possibles, puisque le nom similaire Asriël fournit et le *sin* et le *śin*.

Dans un petit travail intitulé *Le fils de Tabeël* et publié dans les *Annales de philosophie chrétienne* de M. Bonnetty, j'ai soutenu, il y a quelques années déjà, que cet Asria était l'adversaire d'Achaz, suscité par Pékah d'Israël et Rezin de Damas contre ce roi comme compétiteur au trône de Jérusalem; il est mentionné dans Isaïe, vii, 6, sous la désignation unique de *fils de Tabeël*. Les textes aujourd'hui publiés confirment cette supposition. D'ailleurs, le contemporain d'Achaz, petit-fils d'Azaria, ne pouvait pas être

tats ne peuvent être signalés comme des découvertes, ils ont cependant une grande importance historique.

Dans la première brochure, M. Smith a donné une liste de beaucoup de signes cunéiformes, rangés pour la première fois d'après les éléments constitutifs de leurs formes. Le principal avantage de ce classement consiste dans la facilité donnée au commençant de pouvoir se retrouver bientôt dans cette foule de caractères. Mais cet avantage, M. Smith l'a rendu illusoire par le manque absolu de méthode et de critique dans le classement des valeurs afférentes à chaque signe. Les valeurs phonétiques sont constamment confondues avec les valeurs idéographiques; les explications des gloses sont acceptées sans savoir d'où elles proviennent et sans distinguer les synonymes des idées et leur prononciation; les indications idéographiques n'apprennent rien au commençant, puisqu'on ne lui traduit pas le sens du signe [1]. Ainsi, M. Smith donne pour le signe KA cinq valeurs, dont une seule, celle de *ka*, est l'expression phonétique du caractère; les autres, *gu*, *duk*, *kir*, *du*, sont des *accidents* provenant de compléments phonétiques dans des cas spéciaux. Puis suivent *vingt et une* significations idéographiques, commençant par *itkula* (écrit *idkula* par M. Smith), une 3ᵉ personne d'un verbe תכל, et on lit *pū*, *pā*, *pī*, c'est-à-dire les trois cas du mot « bouche ».

le grand-père lui-même. Malgré toutes ces raisons, M. Smith persiste dans son identification impossible d'Azaria, bien entendu sans mentionner même l'existence d'opinions contraires et sans vouloir imprudemment entreprendre une réfutation impossible.

[1] La seule traduction que donne M. Smith nous semble être inexacte. *Dapanu sa narkabti*, ce qu'il interprète par « roue d'un char », est bien un infinitif : courir vite (du char). En effet, Mercure est nommé *dapin* « festinans ». Les racines différentes identiquement transcrites par l'assyrien sont confondues entre elles, et leur interprétation est donnée comme une prononciation. Par exemple, *saqū* représente שקא « être élevé », שקה « boire » et שקע « être désert ». Les gloses mettent donc, pour les distinguer, *saqū sa rēsi* « saqū (de la tête) », *saqū sa mē* « saqū (de l'eau) », *saqū sa ikli* « saqū (de la plaine) ». M. Smith copie toujours la glose; ainsi, à n° 30, sous *ka*, quatorze autres valeurs, *dū*, *zū*, *saqū-sa-me*, *amat*, *kanik*, *sunnu*, *appi* (génitif (!) de *appu* « le nez »), *rikim*. Comment s'y reconnaître?

ensuite *erisu*, participe de ארש « demander » ; on rencontre des valeurs de complément phonétique comme *da* et *zu*, et des *idéogrammes* lus phonétiquement, comme *kan ik*, et encore quatorze autres valeurs, prises en feuilletant les planches de MM. Rawlinson et Norris. Et si je choisis un seul exemple, je les aurai tous signalés. Ainsi le mot *bar* a les deux formes phonétiques *bar* et *mas*; il y manque celle de *naḫ*, parce qu'elle ne se trouve pas dans les gloses et qu'on n'y arrive que par la méthode; puis suivent *quarante-trois* valeurs idéographiques dont la signification n'est pas indiquée et qui, au surplus, sont souvent données sous une forme méconnaissable (par exemple, *zindu*, de צמר, *pisaktu*, de פרש, au lieu de *piristu*). Nous avons donc le regret de dire que le travail de M. Smith ne satisfera personne, ni les commençants, qui seront ensevelis et écrasés par cet éboulement de significations dont ils n'auront que faire, ni les initiés, qui y trouveront seulement une *farrago* incomplète. Au premier article, il manque la signification de la planète Vénus; au troisième, à *Anna*, celle de ciel, *samé;* en revanche, on y trouve : *anaku, elit, saqû.* Or, *anaku* signifie « plomb », *saqû*, « élevé », et *élit* est le féminin d'un mot désignant la même idée d'*élevé*. A l'article « bœuf », nous lisons la valeur *le;* mais nous cherchons en vain celle de *gut*, *et il n'y a guère un seul article* auquel il ne manquerait quelque chose, soit au point de vue de l'assyriologie, soit sous le rapport de la transcription erronée d'une racine sémitique. Même les valeurs syllabiques, *employées comme telles dans les inscriptions*, sont incomplètes ou incorrectes. Nous signalons seulement les omissions : Au n° 4 manque la valeur de *gug ;* au n° 5, *nuk;* au n° 46, *pin;* au n° 53, *bak;* au n° 65, *mun;* au n° 71, *śur* et *zur;* au n° 76, *lih;* au n° 112, *nit* (!); au n° 117, *ṭur;* au n° 131, *gan;* au n° 137, *naś;* au n° 143, *gas;* au n° 152, *kap;* au n° 164, *luḫ;* au n° 168, *bit;* au n° 176, *ṣim, ṣin, tan;* au n° 187, *ṭaḫ;* au n° 199, *gaś;* au n° 215, *zak, ṣak;* au n° 237, *paḫ, rar, lib, luk* (?); au n° 241, *ṣir* et *mus*, comme l'idéogramme « serpent »; au n° 293, *bus;*

au n° 305, *ḫam;* au n° 310, *ras*, *ḫus;* au n° 311, *śaḫ;* au n° 312, *tis;* au n° 338, *daś;* au n° 339, *gil* et *mak* (*mik*); au n° 344, *śak* et *zuk*, où *suk* est à rayer; au n° 360, *rak*, et beaucoup d'autres. Par contre, il faut rayer des valeurs, alléguées par M. Smith, à un nombre décuple de celles que je viens d'indiquer. Dans les acceptions idéographiques, il en manque souvent des plus connues, celles de plante (59), de face (247), de terre (147), de poignard (7), de seigneur, *pateśi* (16), de mesure (12), et beaucoup d'autres. Je ne veux pas insister sur les défauts de la transcription en caractères latins et sur la confusion constante des différentes gutturales et sifflantes, pour pouvoir aborder l'examen du second livre, sur Assurbanipal, comme l'appelle le traducteur.

Par ce travail, M. Smith se pose comme le premier écrivain anglais qui ait publié une traduction d'un document assyrien quelconque, faite dans des conditions équitables à l'égard des non-assyriologues. La catégorie de personnes ne connaissant pas les cunéiformes constitue, dans le genre humain, une majorité incontestable; il était juste, enfin, de donner aussi quelque satisfaction à cette fraction de l'humanité étrangère aux études assyriologiques. M. Smith a donc bien fait de publier un texte très-soigné, accompagné d'une transcription et d'une traduction anglaise interlinéaires. Cette dernière surtout est certes moins parfaite que le texte, et l'on s'étonnera à bon droit de ce qu'un livre édité avec un très-grand luxe, inconnu dans notre pays, doré et relié magnifiquement, imprimé sur du papier superbe, destiné, par conséquent, au public qui achète, n'offre à ce public pas même une traduction en anglais lisible. Mais peut-être l'auteur dédommage-t-il les savants par un commentaire quelconque. Pas le moins du monde. Quelques pages sur les noms de quelques personnages égyptiens, élamites, sur quelques éponymes, puis sur une identification d'Asurbanipal (Asurbanbabal) avec le roi Kinaladan du Canon de Ptolémée, puis quelques notes que, dans son intérêt, M. Smith aurait mieux fait de supprimer, et tout est dit. Après M. Smith,

la parole est donnée au savant chronologiste M. Bosanquet, pour exposer ses vues chronologiques sur Asurbanipal. Quoique nous différions de l'érudit anglais au sujet de *tous* ses chiffres, nous ne pouvons que rendre hommage à l'érudition de M. Bosanquet, comme à ses qualités de galant homme, qui discute honnêtement les opinions de ses devanciers et de ses collaborateurs. Il est seulement regrettable que la base de ses considérations soit si peu solide; mais cela n'est pas de sa faute. Il part de la découverte *valuable* du nom de Psammetich, roi d'Égypte, rencontré dans ces textes par M. Smith; malheureusement, ce nom ne se trouve nulle part.

Pour revenir au traducteur d'Asurbanipal, le *texte*, copié par lui avec soin, pourra servir aux assyriologues. Il faut faire des réserves quant à la transcription, souvent fautive, et à la traduction incorrecte, surtout là où M. Smith n'a pu se guider par les lumières de M. Rawlinson ni par les autres travaux de ses devanciers. Un examen consciencieux, impartial, opéré avec toute la scrupuleuse sollicitude d'un homme désirant être équitable envers d'autres, pour qu'on le soit envers lui-même, m'a démontré et démontrera à quiconque s'en donnera la peine, l'exiguïté de la part revenant à M. Smith dans la traduction; il prouvera la fragilité de la plus grande partie des opinions propres à cet auteur. Cela tient au manque reconnu, et par trop patent, de toute préparation nécessaire, en philologie classique et orientale, en archéologie, en langues modernes et en sciences. M. Smith, avec une énergie louable, a abordé les travaux sur les cunéiformes, parce qu'ils l'intéressaient au premier chef, mais sans s'être préalablement soumis à la discipline indispensable; il s'est engagé dans la campagne sans artillerie et sans train. Cette défectuosité se montre à chaque page du livre; mais elle ne choquerait pas autant qu'elle le fait, si M. Smith ne l'aggravait pas d'une façon gratuite et étrange, et si, par une ligne de conduite tout au moins singulière, il ne mettait pas en relief ce qu'il était de son intérêt de ne pas laisser accentuer.

On n'a pas besoin d'être original; tout le monde ne peut

ni ne doit l'être. Des savants de grand renom sont des vulgarisateurs, et ils ont une grande notoriété, parce qu'ils vulgarisent. Mais ces hommes, d'un talent tout particulier, reconnaissent le mérite de leurs précurseurs. L'impartialité envers autrui, la justice sévère envers soi-même, plus difficiles à exercer qu'on ne le croit, sont l'apanage de tout auteur qui se respecte pour être respecté. Elles sont d'ailleurs de bonne politique, puisque, en définitive, une individualité, si puissante qu'elle soit, n'a jamais le dernier mot dans une affaire scientifique; et, quoi que nous puissions faire valoir pour nous-même, on saura toujours trouver quelque argument pour nous répondre.

Nous avons parlé de la justice que M. Bosanquet rend à ses collaborateurs; cette qualité, qui aurait été regardée comme très-naturelle en toute autre occurrence, est énormément mise en relief par les agissements de M. Smith.

Si l'on excepte deux munificents personnages, MM. Bosanquet et Fox Falbot, qui lui ont généreusement avancé les fonds pour cette coûteuse publication, M. Smith n'a des paroles d'effusion que pour le compositeur en typographie. Rien de plus juste. En outre, il fait une étonnante confession: les livres qui lui ont été le plus utiles pour faire cette publication sont le *Dictionnaire assyrien* de M. Norris et le *Dictionnaire hébreu-chaldéen* de M. Fürst (de Leipzig)! On comprendrait encore le premier ouvrage; cependant, ce dictionnaire étant partagé en vingt-deux lettres, dont douze ont seulement paru, comment M. Smith s'arrangera-t-il des dix autres lettres, c'est-à-dire de la moitié du vocabulaire, et de toutes les racines renvoyées à la fin de l'ouvrage? Mais comment peut-il s'être servi du lexique de deux langues qu'il ne connaît pas? Car cette non-connaissance n'est-elle pas suffisamment démontrée par toutes les citations, l'une comme l'autre, à l'aide desquelles M. Smith veut bien expliquer ses traductions? Et sût-il ces idiomes[1], comment le lexique d'une

[1] La citation du dictionnaire d'une langue connue a quelque chose de très-comique. Le chaldéen ou l'hébreu de M. Fürst sont-ils donc autres que

langue étrangère pourrait-il servir autrement que comme pis-aller subsidiaire? L'assyrien, comme tout autre langage humain, ne peut être expliqué que par lui-même, du moins en premier lieu; ce sont donc les ouvrages assyriologiques entiers, complets, que M. Smith a dû avant tout consulter. Il n'a pas non plus pu avoir retrouvé seul en quelques mois ce que les efforts réunis de plusieurs savants ont à peine achevé dans un quart de siècle. Évidemment, M. Smith s'est trompé; réparons son erreur. Il a surtout utilisé les traductions faites en France, lesquelles traductions ont fait par avance la version de la presque totalité des inscriptions d'Asurbanhabal; il s'est servi des travaux de Hincks, de Sir H. Rawlinson, de Fox Talbot, et principalement des traductions de MM. Ménant, Lenormant, et Oppert. Mais ces noms seront inconnus au lecteur exclusif de M. Smith; M. Fox Talbot paraît comme bailleur de fonds, M. Rawlinson, également dans la préface, comme directeur et surveillant d'une entreprise littéraire. Dans les 23 pages de la liste de caractères, nul n'est nommé, pas même M. Rawlinson; ce savant disparaît complétement dans les 350 pages d'*Assurbanipal*, où pourtant l'existence de M. Oppert est révélée à l'occasion d'une lecture que M. Smith voudrait croire fausse. On comprendrait, à la rigueur, cette modestie au sujet d'autrui dans le catalogue des signes; mais elle est inexplicable dans l'exposition d'idées, d'interprétations, qui, en fin de compte, n'appartiennent pas à celui qui les présente au public comme siennes. M. Smith croit-il sérieusement qu'un mot de reconnaissance adressé à la mémoire de Hincks aurait déparé son syllabaire? Pense-t-il, au contraire, que cet oubli volontaire de l'homme éminent qui, le premier, reconnut le caractère syllabique de l'écriture assyrienne,

ceux de Gesenius, de Léopold, de Buxtorf et *tutti quanti?* Est-ce qu'on cite un dictionnaire, quand on possède la langue, autrement que pour des divergences dans des cas exceptionnels? Figurons-nous donc un éditeur de Pindare ou d'Eschyle, de Tacite ou de Perse, qui, dans la préface, avouerait que le livre dont il s'est le plus servi est le dictionnaire de Passow ou d'Alexandre, de Scheller ou de Quicherat.

lui soit très-utile aux yeux des personnes se souvenant encore de l'illustre académicien d'Irlande?

En tout cas, cette attitude n'est pas faite pour rendre moins sévères ceux qui jugeraient dans sa juste valeur l'extrême faiblesse du syllabaire de M. Smith.

Il ne faudrait pas se méprendre sur nos exigences. Il serait parfaitement absurde de demander à un écrivain quelconque la citation de ses autorités à chaque instant, à toute occasion, pour tout emprunt peu important ou pour toute remarque insignifiante. On ne saurait équitablement imposer à personne de s'effacer à ce point. Il est, d'ailleurs, des idées peu capitales qu'on a en vérité empruntées, mais que l'on peut s'imaginer, de bonne foi, avoir conçues soi-même. D'autre part, une découverte peut avoir été faite indépendamment et sans le concours d'un autre, sans qu'on s'en puisse prévaloir par la priorité de la publication. Le droit des auteurs ne saurait avoir ce caractère âpre et personnel : qu'importe d'ailleurs au développement des études qu'une chose donnée ait été trouvée par tel ou tel savant? Mais si, d'une part, l'exigence de l'auteur ne doit pas être excessive, celui-ci doit sauvegarder ses titres légitimes. Les hommes qui ont une grande renommée accordent généralement plus qu'ils ne devraient strictement aux érudits associés à leurs travaux par les nobles liens de la confraternité scientifique. Ainsi l'auteur d'une grammaire sanscrite, ou de tout autre idiome qui a conservé sa tradition, n'est évidemment pas tenu à citer ses devanciers au sujet des paradigmes développés; néanmoins il n'existe pas de grammaire sanscrite dont la préface ne rende hommage aux efforts antérieurement tentés. Mais une grammaire zende supprimant le nom de Burnouf, une grammaire indo-européenne omettant discrètement le nom de Bopp, prêterait à des critiques sévères; de même, quelque *objectif* que puisse être un égyptologue, il voudrait éviter le reproche d'ignorer systématiquement le nom de Champollion, car la science contemporaine ne connait la langue zende, ne lit les hiéroglyphes d'Égypte, que

grâce aux efforts personnels de quelques hommes qui, par leur méthode ou par leur génie, ont su faire revivre, à l'aide d'une véritable création, la tradition interrompue pendant des siècles.

Dans des proportions pour le moins tout aussi considérables, ce point de vue s'applique à l'assyriologie, dont le système graphique n'est pas bien compris par tous les érudits, et dont la partie capitale, la lexicographie, pour être dans une bonne voie, n'en sort pas moins des langes. On ne dépasse donc pas les bornes des exigences licites en ne permettant pas à l'éditeur d'un syllabaire assyrien de taire systématiquement les noms de tous ses devanciers, quand surtout cet auteur n'a pas apporté un seul principe nouveau, quand il n'a pas le moins du monde enrichi nos connaissances des détails. Et cela c'est précisément le cas de M. Smith. Dans son autre ouvrage, M. Smith donne la version d'un texte en partie déjà publié et traduit avant lui, conséquemment on pouvait, en bonne justice et dans son intérêt personnel, s'attendre de sa part à un acte quelconque de rudimentaire équité. Mais le silence seul ne suffit pas à M. Smith, qui, évidemment, se méprend sur sa situation scientifique actuelle. Il utilise les travaux de ses prédécesseurs sans les nommer, en se réservant toutefois de les mentionner pour les réprimander. Mais ce n'est pas à cette ligne de conduite que M. Smith borne ses prétentions à l'impunité. Il fait plus : par des jugements généraux qu'il sait lui-même être contraires à la vérité, il se donne l'air de vouloir prévenir le public d'Angleterre contre certains travaux assyriologiques qui semblent le gêner[1]. Il suffit de dénoncer de pareils procédés pour

[1] Par contre, quand il s'agit de quelques savants non assyriologues, M. Smith pousse ses scrupules jusqu'à l'incroyable. Dans un écrit récent sur les inscriptions chypriotes, travail qui nous paraît complètement manqué, il remercie M. Birch de lui avoir signalé (*pointed out*) le sens du mot grec *οἶχος* (*sic*) «maison»; puis l'éminent égyptologue a surtout le mérite d'avoir signalé (*pointed out*) à M. Smith la terminaison du génitif grec en ου. Dans le même écrit, M. Smith s'imagine qu'il a besoin de présenter au public anglais le duc de Luynes, et il l'introduit par l'épithète de *an able French*

les faire juger; mais, nous demandons-nous, que pensait gagner M. Smith à cette façon d'agir, reflétée surtout par ses plus récents essais? D'abord on lui répond comme il l'a mérité. La science, au surplus, n'est pas une branche de commerce où il s'agit d'évincer des concurrents; elle prépare le progrès de nos connaissances en nous engageant à aider largement nos collaborateurs, à attirer des adeptes, à former des disciples.

Nous abordons maintenant les détails de l'*Assurbanipal*. M. Smith y donne les différents textes des prismes et quelques tablettes d'une grande valeur historique pour la fixation *future* de la chronologie de ces époques reculées. Il a en même temps émis une hypothèse d'une grande probabilité, à savoir l'identité de Asurbanhabal avec le roi Isiniladan ou Kiniladan de Ptolémée[1]. Sur beaucoup de faits, les documents inédits qu'il apporte répandent une vive lumière;

scholar, un savant français habile. L'intention sans doute est bonne: M. Smith pensait qu'il lui fallait faire quelque chose pour l'illustre archéologue enlevé trop tôt à la science.

[1] L'identification proposée par M. Smith est déjà venue à l'esprit de tous ceux qui admettent la véracité du Canon de Ptolémée, combiné avec les données de Bérose. Le Saosduchin de Ptolémée a été assimilé il y a longtemps au Sammughès de l'Eusèbe arménien; c'est moi qui ai le premier identifié ces noms au groupe assyrien que j'ai lu au mois de juin 1868, en présence de M. Smith, *samul-sum-yukin*. Je lis aujourd'hui *samul-masadd-yukin (v. II, 47, 17)*, ce qui se rapproche du grec. Puisque ce personnage était frère d'Asurbanhabal, et que les fragments de Bérose disent que le successeur de Sammughès fut Sardanapale, j'ai, à cause de ces versions, appelé le roi d'Assyrie Sardanapale (VI). Mais il est juste de faire remarquer que la publication de M. Smith rend cette identification plus certaine qu'elle ne pouvait le paraître déjà. Il résulte des textes restitués que Saosduchin périt dans un incendie lors de la prise de Babylone par son frère Sardanapale. Ce dernier prit les rênes du gouvernement, et il ne paraît pas qu'il ait institué un vice-roi en Chaldée. Puisque Chinaladan régna après Saosduchin, comme Sardanapale après Sammughes, 21 ans, il est à supposer que dans les deux noms se cache une même personne. M. Smith a certes eu raison d'insister sur ce fait et surtout d'apporter un texte chaldéen d'Orchoé, où l'année est donnée à la manière babylonienne, par année de règne, du 20 Nisan de la 20me année d'Asurbanhabal. Il est très-permis de croire, avec M. Smith, que les années en Chaldée courent de la mort de Saosduchin, précisément

nous ne lui marchandons pas la reconnaissance de ce qu'il les a mis à la disposition des savants, bien que ses considérations finales ne soient pas toujours rigoureusement concluantes.

La première partie de l'inscription de Sardanapale VI est

comme Sargon se sert de la double numération de ses années à Ninive et à Babylone.

Mais justement cette inscription détruit, ce me semble, la conjecture de M. Smith au sujet de l'origine du nom de Chiniladan, pour lequel des manuscrits donnent Isinaladan. Il veut avoir trouvé un nom *Sin-idin-habal*, fils d'Assarhaddon, qu'il identifie avec Assur-ban-habal, fils d'Assarhaddon. Nous passons condamnation sur l'une des nombreuses transcriptions barbares, celle de *Sin-inadinapal*, que donne M. Smith; mais nous voyons, dans le texte allégué K. 195, seulement que Sin-idin-habal fut institué vice-roi par Assarhaddon, mais nullement qu'il en fut le fils; mais l'eût-il été, il n'en est pas moins vrai que le texte d'Orchoé donne au roi de Babylone uniquement le nom du roi de Ninive. Ce document contredit donc formellement l'hypothèse de M. Smith, que les Babyloniens auraient recherché pour leurs annales le nom abandonné par le prince vingt ans avant son avénement au trône de Chaldée, et effacé par les faits glorieux d'Asurbanhabal. Le nom de « Sin donne un fils » ne renferme aucun sobriquet, et étant données les opinions religieuses des Assyriens, on ne comprend pas pourquoi il aurait été remplacé par celui de « Assour engendre un fils». L'un des deux noms d'ailleurs ne s'altère pas beaucoup plus facilement que l'autre en *Isiniladan*. Mieux vaudrait réellement voir dans ce nom celui du fils de Sardanapale *Asur-edil-ilani*. Si ce nom était celui de *Samas-danninani*, gouverneur de Babylone?

M. Smith, il est vrai, veut démontrer que les rois assyriens avaient eu deux noms. Cela n'est prouvé que pour Sargon, qui, en effet, ne pouvait pas se nommer « vrai roi » avant son avénement. Mais tous les autres exemples que veut alléguer M. Smith se réfutent facilement. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'un nom différent que le prince aurait porté avant d'être roi. Ganganelli et Mastaï s'appellent comme papes uniquement Clément XIV et Pie IX. L'exemple le plus sérieux serait encore celui de *Bel-sum-iskun* ou *Bel-masaddiskun*, qui serait, selon M. Smith, ou Salmanassar, ou Sargon. Mais il a oublié une chose : ce roi était contemporain de l'éponymie de *Daddi*, qui ne se rencontre pas dans ces règnes; la seule qu'on puisse penser à lui identifier serait celle de *Mahdié* sous Salmanassar, et encore faudrait-il donner à *mah* la valeur de *dat*. Mais cela est très-incertain Ce *Bel-sum-iskun*, peut-être, comme l'a cru M. Rawlinson, père de Nériglissor, se place peut-être après Asurbanhabal. Le reste des textes allégués par M. Smith dans cet ordre d'idées repose sur des traductions erronées, comme nous le montrerons ailleurs; les rois assyriens, comme tels, n'ont porté qu'un seul nom.

consacrée, après l'exorde, aux expéditions du roi contre l'Égypte. Je l'ai publiée et interprétée dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et M. Smith l'a traduite après moi. Pour ce travail, je n'avais pas sous ma main les textes dont dispose journellement l'employé du Musée britannique; je devais faire des restitutions qui ont été confirmées, pour le sens, par la découverte ultérieure des textes. Quoi qu'en dise M. Smith, qui a critiqué ce travail dans une revue, la plupart de ces restitutions sont bonnes, et pour s'en convaincre, on n'a qu'à les comparer avec les textes dès à présent complets. M. Smith n'aime pas ce travail, dont il s'est largement servi, parce que j'y ai parlé de l'assassinat de Sargon, qui cependant est prouvé, et parce que je n'y ai parlé ni de Psammetich ni de Tyre. Mais Tyre n'est pas en Égypte, et je n'avais rien à en dire dans un travail sur les *Rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*. Ce sont à peu près les seules raisons sérieuses pour trouver que je n'avais « pas tiré des textes le meilleur parti. » M. Smith ne m'a pas fait l'honneur de répéter ce jugement défavorable quand il m'a fait l'honneur de me prendre ma traduction; mais cela regarde moins le lecteur qu'une discussion des textes mêmes ne l'intéressera.

Or cette merveilleuse découverte *du nom de Psammetich*, consistant, comme toutes les découvertes de M. Smith, seulement dans la lecture d'un nom propre, n'existe pas. Le nom du roi d'Égypte a été omis par Sardanapale, et pour pouvoir le trouver, il a fallu altérer le texte. Le roi Gygès de Lydie avait entretenu avec Sardanapale des relations d'amitié, qu'il rompit soudain. C'est ce que M. Smith nomme à tort la révolte de Gygès. Le roi de Lydie envoya des ambassades aux rois d'Égypte; il y a (vol. III, l. 28, 29) dans le passage du Pseudo-Psammetich :

emukisū ana kitri distav sa melki

subjectos suos ad renovandum fœdus cum regnis [1]

[1] Ou bien : ad fœdus unum cum quatuor regnis.

(mat) *Muṣur sa islū nir belutiya ispur*
Ægypti qui decusserant jugum imperii mei, misit.

Voilà ce qu'il y a dans le texte que M. Smith accuse à tort d'être *wrongly printed*, mal imprimé. Mais la phrase n'est pas seulement imprimée dans le volume, elle est aussi gravée sur la pierre, et là on lit :

kit - ri. dis-tav (ou *tu*) *sa. me il - ki.*

Mu - ṣur.

Le trait vertical, expression de l'unité et de la syllabe *dis*, est envisagé par M. Smith comme le signe aphone précédant le nom propre; ce qui suit ce clou perpendiculaire est donc regardé comme l'expression de Psammetich. Mais pour obtenir ce *Pisamelki* désiré, on est obligé d'altérer le *tav* en *pi*. Cependant cela est impossible à cause de la variante *tu!* Puis, après *melki*, il faudra nécessairement *sar* « roi »; et effectivement, M. Smith l'intercale de son autorité privée. En réalité, il n'y a pas de Psammetich ici, il y est question des royaumes de l'Égypte, et, par conséquent, du temps de la volte-face de Gygès, la dodécarchie régnait encore en Égypte.

D'ailleurs, les noms égyptiens sont exactement rendus par les Assyriens, et rien n'empêchait ceux-ci d'écrire *Pisametik* ou *Pisamtik*, au lieu de choisir une forme différente de ce qu'ils entendaient.

Donc *Psammetich* n'existe pas pour les textes d'Asurbanhabal. Le manque d'une saine connaissance des particularités assyriennes graphiques, qui d'ailleurs ne s'acquiert pas par l'étude seule des cunéiformes, se trahit à chaque page du livre de M. Smith, et a souvent laissé dans l'ombre les indications les plus précieuses. M. Rawlinson et moi nous avons montré quel parti la chronologie peut tirer des indi-

cations d'éclipses que renferment les inscriptions. Le véritable intérêt de ces documents réside dans le concours apporté par eux à l'histoire universelle : autrement, de quel prix peut nous être la parenté de Ummanigas III avec Ummanaldas II, et tant d'autres indications sur des personnages inconnus et sans portée ? Or, il y a une indication de cette sorte que M. Smith n'a pu ne pas voir, mais qui dérange un peu sa chronologie. Le passage est tellement clair, qu'on doit se demander comment M. Smith a pu expliquer les inscriptions de Sardanapale, s'il n'a pu le comprendre, ou comment il a cru pouvoir donner le change aux assyriologues. Il traduit: *In the month Dūz the darkness of the morning watch, he* (*the moon*) *caused to retard the rising sun, and like this also three days, to the end* (?) *that* (*pali*) *the king of Elam shall be destroyed, the country*. Quelle est cette *obscurité* qui pendant trois jours peut retarder le soleil levant, au mois de juin, par 36° de latitude boréale, à 12° du tropique du Cancer ? Et c'est la lune qui a la méchanceté de faire que le soleil ne luit pas pendant trois jours !

Le groupe que M. Smith traduit par *rising sun* « soleil levant » est au contraire « le soleil couchant [1] ». Le signe *su* est toujours expliqué par *erib samsi* ערב שמשא (II M. 39, 16 et *passim*), et *latturri !* (dans quelle langue ?) qu'il traduit par *morning*, se compose de plusieurs mots. Le signe *lat* signifie « seigneur » ; *urri* (il n'y a pas *turri*) veut dire « lumière, jour naissant » : M. Smith le sait aussi bien que nous. Il ne transcrit pas le son de l'idéogramme qu'il traduit par *watch* ; le premier signe est *bel* « maître, le seigneur », le second *nūr* « lumière [2] ». Et l'on ne voit pas comment, dans la traduction, les manifestations de la lune pouvaient renverser l'empire élamite plutôt que la royauté assyrienne. Il y a simplement :

[1] Il est juste de noter qu'à la fin du volume, M. Smith reconnaît qu'il s'agit du soleil couchant, et que « par accident », il a mal traduit. Il avoue néanmoins ne pas pouvoir traduire ce passage, qui, en réalité, n'offre pas de grandes difficultés.

[2] III M. 1, K. 44.

Araḥ Dūz *AN MI* *sad* *urri* *bel* *nuri*
(In fine) Duz eclipsis (fuit) domini diei, dei luminis,

yustaniḫ va samsi erub va kima saatama
desiit et sol occidit, et sicut (illud) ita

3. *yume ustaniḫ*[1] *ana* *kit* *palī*
3. dies acquievi, usque ad præcidendos annos

sar *Elamti* *ḫulluq matisu*
regis Elymaïdis, ad evertendam terram ejus.

« (A la fin) du mois de Thammuz eut lieu une éclipse du maître du jour, du dieu de la lumière; il cessa de luire vers le soleil couchant : à cause de cela, je mis un temps d'arrêt de trois jours avant de couper les jours du roi d'Élam et avant de détruire son pays. » (III M. 32, 6. Smith, *Ass.* p. 118.)

On ne voit pas comment *kit* peut dire « but », comment *pale* « que » (that). L'idéogramme *ḫa.a* חלק (II M. 13, 13) n'est pas *uḫalliq*, 3 p. s., comme le transcrit M. Smith, mais *ḫulluq*, l'infinitif[2]. L'idéogramme *anmi* « ciel noir » veut dire éclipse, ainsi que Hincks l'a, je crois, le premier reconnu : il veut dire aussi « occultation d'étoiles ». Mais à cette place, il doit absolument indiquer une éclipse, et une éclipse de soleil; le même idéogramme est également employé pour exprimer la fameuse éclipse de *Purelsalhé*, et tous les phénomènes de ce genre cités par Hincks, MM. Rawlinson, Smith et d'autres. Pourquoi l'idéogramme *ANMI*, *ṣalul*[3] et *atalū*, n'est-il pas rendu ici par le mot qui seul est le terme propre? Je ne sais; mais il faut faire remarquer que les indications fournies par ce texte précieux contrecarrent quelque peu la chronologie que M. Smith a tâché d'étayer. En effet, deux éclipses

[1] Les verbes אנח « cesser, tomber » et נוח « se reposer » s'emploient comme termes propres des éclipses; l'obscurcissement, צלם. צלל, est exprimé par le même idéogramme (I M. 18, 44; II M. 15, 18, 33, 48, 5, 8, 49, 42. M indique les trois volumes des *Inscriptions cunéiformes* édités par le Musée britannique; quand il n'y a pas de chiffres romains, il s'agit du second volume.

[2] *Gramm. assyr.* §§ 131, 135.

[3] *Chronologie biblique*, p. 8.

solaires seules, dans toute cette époque, peuvent entrer en discussion : celle du 7 juin 651 et, ce qui est plus probable encore, celle du 27 juin 661. Ces éléments irrécusables rendent au moins invraisemblable le système de M. Smith, à moins d'admettre une très-grande interversion de l'ordre des faits exposés dans les textes.

Des traductions du genre de celle que nous venons de citer abondent dans le livre en question. Dans le songe de Sardanapale, tout est plus ou moins embrouillé; les passages sont souvent mal compris. Ainsi p. 125, l. 65, on lit : *Before thee he shall not stand, he shall not oppose thy feet. Do not regard thy skin. In the midst of the battle*, etc. On lit :

panūka la yuurraq[1] *la inirriṭa sepēka*
facies tua non pallescet, non lababunt pedes tui,

al tasamsad li'utka in qabal tamḫari
non contaminabis honorem tuum in medio prælii,

« Ton visage ne pâlira pas (S. Il ne tiendra pas devant toi); tes pieds ne trébucheront pas (S. Il n'opposera pas tes pieds?). Tu ne terniras pas ton honneur (S. Ne regarde pas ton épiderme), au milieu de la bataille. »

Ces défauts ne se seraient jamais produits, si M. Smith daignait s'occuper davantage des résultats obtenus par ses devanciers. Qu'on voie aussi la page 189[2]. Les racines sémi-

[1] *Gramm. assyr.* §§ 134, 180.

[2] Il y a des questions décidées depuis longtemps, et que M. Smith feint de ne pas connaître. Nous ne citons que des choses qui se rencontrent à chaque page. Pourquoi, par exemple, M. Smith s'obstine-t-il à parler du dieu *Val*, tandis qu'il s'appelait *Ben?* Le travail de M. Bosanquet a partout employé cette lecture facile à démontrer. Le dieu est écrit par le crochet seul qui signifie «maître», et se disait en casdéen *beni*. La transcription assyrienne du roi de Damas, Benhadar, le prouve aussi; ce nom ne se lisait pas *Val-idri*, mais *Ben-idri*. Pourquoi le groupe des trois lettres *an. a. a.*, élément de tant de noms propres, est-il constamment rendu par *ilaï*, forme barbare et contraire à la grammaire (il faudrait *ilaya* ou *iliya*), quand la version «mon dieu», est inacceptable, et que d'innombrables cylindres et tant d'autres passages prouvent que c'est une épithète divine, dont la pronon-

tiques, malgré M. Fürst, sont mal comprises; les articulations ne sont pas distinguées. On nous octroie aussi une foule de formes et de significations. Pourquoi שרות *sarrat*[1] s'écrit-il toujours par un *samech* et par un seul *r*? Pourquoi רכב s'écrit-il toujours avec un *qof*? Ainsi שפה[2] « lèvre » est orthographié par M. Smith *ṣaptu* (*śaptu*), en revanche סוס « cheval »[3], toujours *susi*, avec un *šin*. La transcription des syllabes complexes n'est pas plus stricte : ainsi *ṣar* est transcrit par *ṣir* ou *šir*; mais כסא « trône » est, en dépit de la forme assyrienne[4], constamment écrit *kuzzu*. Les mots *zikir* « mémoire[5] » et *zikar* « mâle » sont toujours confondus; le mot *nestu*[6] « femelle » est constamment transcrit *sinnis;* pour *šatium*, on dit toujours *satisamma*. *Sulme*[7] est transcrit *salim-mi; belut* « la souveraineté », *billat* (p. 105 et *passim*). L'arc, *qastu*, קשת, est exprimé par *mitpanu;* il faudrait d'abord *zazpanu*, mais ce terme désigne une autre arme[8]. De *assatu* « femme », on forme *astu*, et partant *altu;* M. Smith en fait donc *allatsu* « his wife », p. 132, l. 20. Le signe *lip*[9] (non pas *lap*) se prononce aussi *nār*, et veut dire « esclaves mâles et femelles » : M. Smith

ciation est *malik?* Pourquoi le groupe que Hincks explique par « arme », et qui est lu *kakku* par moi, est-il traduit par « soldat »? Pourquoi le jour, *yum*, est-il toujours transcrit par la forme rare d'*immu?* Je ne veux pas pousser la curiosité plus loin, mais je demanderai à M. Smith s'il croit sérieusement pouvoir étouffer la vérité par le fait seul de son silence.

[1] *Comment. de l'inscr. de Khors.* p. 271.

[2] *Gramm. assyr.* § 7.

[3] *Expéd. en Més.* t. I, p. 247; t. II, p. 219.

[4] *Expéd. en Més.* t. II, p. 102.

[5] *Dour Sarkayan*, p. 3.

[6] *Rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 75. II M. 6, 31.

[7] *Comment. de l'inscr. de Khors.* p. 155.

[8] L'idéogramme signifiant « arc » se trouve rendu par *qastu* (II M. 19, 7 et 8); en outre on trouve *qasiltu* « l'archère ». La lecture de *zazpanu* est assurée par 31, 53; la valeur de *zaz* pour la première lettre est d'ailleurs admise par M. Smith. La légende explicative d'un bas-relief, imprimée I M. 8, 10, A. l. 2, semble écarter la valeur d'« arc » pour le mot de *zazpani*, il pourrait exprimer le sens de « massue ». C'est ainsi que j'ai traduit (*Expéd. en Més.* t. I, p. 302); le sens de flèche n'est pourtant pas impossible.

[9] *Comm. de l'inscr. de Khors.* p. 47.

choisit la lecture de *lap*, et cherche dans le dictionnaire de Fürst. Il y trouve לעב «jouer» : il en fait, en se méprenant sur le sens de jouer, des musiciens mâles et femelles! Le mot *sumkur*, inf. *saphel* «séduction», de מכר[1], est très-connu: M. Smith en fait *dakkar*, to pass(?). De מוש, M. Smith forme *attușir* au lieu d'*attamus*[2]. Le mot *imbar* «nuage[3]» est lu *sarbare*, et traduit par *grêle*. De même (p. 187), dans la phrase : «Que le glorifie leur éternelle puissance», les mots *liḫmuśśu* pour *liḫmudśu*), *nalbarsunu* (ou *azzusunu*) sont changés en : *tammuśśu uzzisunu;* M. Smith traduit on ne sait par quelle forme grammaticale : *they continue*. P. 227, 67, *ittilu*, un verbe de נהל, est lu *itti bibbu*, et traduit «avec la nourriture (!)» Pour désigner *désert*, on lit *madbar*, hébreu מדבר; M. Smith, qui ne connait la Bible que par le dictionnaire de Fürst, voit dans les deux lettres un *pays Vaz*. Il y a une expression proverbiale, répétée souvent dans les textes de Nabuchodonosor, *ina risāti u ḫidāti* «dans les chefs et les parties», c'est-à-dire totalement. M. Smith, induit en erreur par Fürst, la traduit : cri et joie. Ce même lexique donne, comme de juste, pour שבט «souche, bâton», puisqu'on châtie fréquemment avec une canne; le mot *sipdi* «deuil», de ספד, est transcrit (p. 168) de manière à pouvoir se rattacher au bâton, et à signifier châtiment. Le verbe כשר au paël veut dire faire approcher, puis poursuivre : ce que M. Smith lit *ibisadu* et ce qu'il traduit (p. 180) «il veut», est réellement *ikassadu* «il fit venir»; de même la phrase qu'il traduit : *the battle* (?) *not continue* «la bataille (?) ne la continue pas», est *kussid*[4] *la takalla :* «Poursuis, n'hésite pas». La phrase : *ana essuti*[5] *aṣbat* «je refis à nouveau», comprise depuis longtemps, est toujours rendue par : «je pris pour une seconde fois». Il se trouve un signe *tik* qui est la signification d'une

[1] *Comm. de l'inscr. de Khors.* p. 174.
[2] *Gramm. ass.* § 180.
[3] *Gramm. ass.* § 237.
[4] Impératif (!). *Gramm. ass.* §§ 131, 135.
[5] *Comm. de l'inscr. de Khors.* p. 119, 120.

partie de la tête, probablement le front; il est expliqué par *maḫru* «devant». Puis il se trouve pour indiquer le bord des fleuves, ainsi que M. Rawlinson l'a déjà expliqué dans ses remarques sur l'inscription de Bisoutoun[1]. Le signe est, dans ce cas, expliqué par *kisad;* mais puisque *sad* et *kur* ont la même représentation, M. Smith lit *kikur,* regarde dans son Fürst et y trouve *kikkar* «talent, circuit»; il traduit donc : autour du cou (p. 240).

Nous pourrions, bien entendu, décupler ces citations du texte; mais rien ne dépasse les quelques notes en surprenantes révélations. Ainsi nous lisons (p. 329) que *šihirti* vient de *paḫir,* «car, en assyrien, *p* et *s* changent fréquemment!» Le nouveau palais de Sardanapale est, il est vrai, écrit : «maison mâle» *uti*, mais il se prononce *Bit-ridūti;* le signe «mâle» a aussi le sens d'étendre, רדה, alors écrit *ridū*. M. Smith voit dans le second signe le *phallus,* donc le second mot entier serait la «phallerie», le harem. Le signe a bien la signification de membre viril que M. Smith a trouvée dans mon *Expédition en Mésopotamie,* t. II, p. 111, mais le harem se dirait plus naturellement «Maison des femmes», et ne serait pas désigné d'une façon aussi obscène. Et parce que la Maison se prononce *E*, et la phallerie, *ridūti*, M. Smith lit le tout *E-riduti*, et y croit reconnaître le nom d'Evorita attribué par Bérose et Abydène au harem de Sardanapale. Mais *Bit-riduti* est d'abord la seule prononciation possible, et ensuite ce n'est pas le harem. Car, en publiant K. 3,050, col. 2, l. 2, M. Smith nous donne lui-même la signification : le palais est «le siége des décrets et du gouvernement». Le sens est : «le palais agrandi»[2].

A la page 328, M. Smith fait une confession : c'est «maintenant» qu'il s'aperçoit qu'un idéogramme *bit-mat* se prononce *esir;* il y a sept ans que dans l'*Histoire de Chaldée et d'Assyrie*, p. 131, on trouve *asar*[3]. Mais je n'ai pas donné alors la valeur de *nesta* (ar. أنثى) «femelle» (6, 31) ni celle

[1] Rawl. *Behistun*, p. c1.

[2] *Expéd. en Més.* t. II, p. 311.

[3] Comparez *Comment. de l'inscr. de Khors.* p. 227.

de *ṣabiuv*, hébreu צבי «cerf», pour *barkak* (6, 14. 14, 13); M. Smith n'a aucune «clue» pour expliquer ces mots. C'est que Fürst ne donne pas la connaissance pratique de la langue : il n'y a pas *ṣabiru*, mais clairement *ṣabiuv*, et tout homme connaissant l'hébreu se souviendra immédiatement de cette lecture. Par contre, une autre nouvelle : *kimas* est lu *karasi* (voir *Comm. de l'inscr. de Khors.* p. 194). *Kibit* veut dire «ordre», il vient de la racine *gaba* (p. 328). Mais la racine est *qabû*, קבה [1], et *kibit* n'en vient pas. Le mot «char» est *narkabat*, *narkabtu*, M. Smith l'épelle *rukkipta*, bien que le premier signe ne soit pas *rak* et que le second ne soit pas *kip*. La citation de M. Smith est exacte (16, 36), mais le même mot *narkabta* se trouve pour exprimer *mar* (62, 74, 45, 29) et pour phonétiser l'idéogramme si connu de «char» (19, 1 et 2). C'est à cause de cette preuve directe que j'ai adopté dans mon Dour-Sarkayan partout *narkabat*. M. Smith aperçoit dans le dictionnaire de M. Norris que *si* est une terminaison féminine; M. Norris ne l'a pas «suggérée», car elle est signalée dans ma *Grammaire assyrienne*, §§ 63, 196, 236. Parmi ces révélations se trouve aussi la forme *uktataṣar*. M. Smith, avec pleine raison, croit cette conjugaison assez «rarement employée». C'est une voix au double *t* inséré, ce qui donnerait pour *katala* trois *t* : *iktatatala*. L'emploi en est tellement rare qu'il se restreint à cet exemple unique. La lettre *ta* est aussi l'expression de la valeur de *naś*, et il faut lire *uktanaṣṣar*, iphtanaël de *kṣr* [2]. (*Gr. ass.* § 149.)

Deux oiseaux sont cités comme dévorant des cadavres : l'un est écrit : *zîbi ḤU*, l'autre : *id. ḤU* [3]. *Zîbi* est le mot assyrien «loup» זאב [4]; il se trouve aussi 6, 1. M. Smith y voit la

[1] *Expéd. en Més.* t. II, p. 141; *Étud. assyr.*

[2] Voyez ce que j'ai dit sur les cinq voix tertiaires dans la *Zeitschrift de Lepsius*, 1869, p. 66. Nous avons des exemples des cinq voix qui correspondent aux voix primaires et secondaires, l'*iphtaneal*, l'*iphtanaël*, l'*istanaphal*, l'*itanaphel* et l'*ittanaphal*.

[3] Le signe phonétique *ḤU* est l'expression idéographique d'oiseau, prononcé *iṣṣur*. (*Comm.* etc. p. 243.)

[4] *Gramm. assyr.* § 14, note 2*.

racine צבע, qui n'existe pas en hébreu comme verbe, mais qu'il écrit courageusement avec voyelles et metheg, צְבַע. Il s'agit de l'*oiseau-loup*. L'autre idéogramme est expliqué par M. Smith comme venant de עיט, mais *id* n'est pas phonétique, et le tout est expliqué par *erû*, *nasru* (37, 9, 39, 31). Pour le coup, c'est clair : nous avons ici נשר, نسر, l'aigle ou le vautour.

Nous laissons là les *notes*, auxquelles nous pourrions nous-même en joindre beaucoup d'autres. Il y a dans ces pages de curieuses inscriptions de calendriers que M. Smith a trouvées au Musée britannique. Nous en sommes très-reconnaissants à l'éditeur ; mais encore une fois, pourquoi y ajoute-t-il des notes ? Il nous y annonce que שלוה et שָׁלוֹם veulent dire *repos*, et puis il conclut en ces termes : « Le calendrier contient certaines listes d'ouvrages défendus pendant des jours qui, évidemment, correspondent aux sabbaths des juifs. Les 7ᵉ, 14ᵉ, 21ᵉ, 28ᵉ jours du mois correspondaient aux quatre quartiers de la lune dans le calendrier lunaire, et arrivaient, comme les sabbaths juifs, après un intervalle de six jours. » Il est parfaitement juste que depuis le dimanche jusqu'au vendredi il y a toujours six jours pleins ; mais il n'est pas aussi exact de croire que le mois ait 28 jours. Le mois synodique, c'est-à-dire l'intervalle entre deux néoménies, est en moyenne de $29^j 5309$, ou un peu plus de 29 jours et demi. Donc, les sabbaths ne correspondent pas le moins du monde aux phases lunaires. N'insistons pas sur des détails d'almanach ; mais M. Smith nous pardonnera sans doute notre étonnement. Un assyriologue ne doit pas introduire un rapprochement entre les sabbaths des juifs et les 7ᵉˢ des mois chez les Assyriens, par la double raison qu'ils ne peuvent coïncider, et que les sabbaths eux-mêmes sont d'origine chaldéenne, comme tous les autres jours de la semaine. L'interdiction infligée à certaines dates du mois lunaire se trouve aussi ailleurs, dans l'Inde, en Chine, au Japon.

Nous nous résumons. La valeur du livre de M. George Smith réside surtout dans les textes que sa position lui a

permis de donner aussi soignés et aussi complets que possible. Il est donc, sous ce rapport, à recommander à ceux qui se vouent à l'étude ardue des cunéiformes. La transcription laisse partout à désirer; la traduction serait bien meilleure, si M. Smith avait voulu s'y préparer convenablement et avouer à lui-même et à ses lecteurs l'existence de ses devanciers. Sa traduction, néanmoins, n'est pas, dans les grands traits, en désaccord avec les faits réels; sauf quelques cas peu nombreux, elle n'allègue pas d'événements qui ne puissent être constatés.

Nous nous permettons en terminant de rappeler à M. Smith un point de vue important. Tout le monde commet des fautes, et les investigateurs, qui découvrent beaucoup de faits nouveaux, sont exposés, plus souvent que les autres, à se tromper. Nous avons donc tous besoin de l'indulgence de nos collaborateurs et de nos lecteurs; mais l'indulgence qu'on nous accordera sera en raison directe de la reconnaissance que nous aurons témoignée aux travaux d'autrui. Ces sentiments de justice et d'impartialité honorent, aux yeux de tout galant homme, beaucoup moins ceux qui en sont l'objet direct que ceux qui les expriment. Nous dirons plus: nous y voyons le seul moyen permis au savant pour se faire rendre justice à l'égard de ses découvertes personnelles. Mais si déjà les initiateurs qui ont ouvert le sillon d'une science humaine ont grandement besoin de cette bienveillante équité pour se faire accepter, les considérations développées ici ne sauraient être impunément dédaignées par les érudits qui viennent, de seconde main, suivre de loin la trace des inventeurs, leurs prédécesseurs et leurs maîtres.

J. OPPERT.

YARKAND (FORSYTH'S MISSION).

Copy of Extracts of Correspondence relating to the Mission of Mr. Douglas Forsyth to Yarkand. Ordered by the House of Commons to be printed. Londres, 1871, in-fol. 48 pages.

L'affaiblissement de l'empire chinois, produit par les guerres avec la France et l'Angleterre et par la rébellion des Taïpings, permit aux populations musulmanes du Tourkestan chinois de secouer le joug de leurs maitres. Elles détruisirent en 1863 les garnisons chinoises, mais elles eurent de la peine à s'organiser; les Russes intervinrent et s'emparèrent graduellement de la partie occidentale du Tourkestan chinois. Un chef de Khokand, Mohammed Yakoub Beg, passa en 1865, après avoir été battu par les Russes, avec une partie de ses troupes, dans le Tourkestan oriental, s'empara de Yarkend et prit le titre d'Atalik Ghazi, sous lequel il gouverne maintenant une grande partie des pays entre les monts Bolor et le désert de Gobi. En 1868, MM. Shaw et Hayward eurent le courage de tenter un voyage d'exploration à Yarkend; ils y arrivèrent par Lih, dans le Tibet moyen, et l'ancienne route de Karakorum; l'Atalik Ghazi leur envoya un Mihmendar, les traita avec hospitalité, mais avec une certaine défiance, à Yarkend, et les renvoya sains et saufs dans l'Inde en juin 1869[1]. Ils sont les premiers Européens qui ont pénétré à Yarkend en partant de l'Inde; Marco Polo y est arrivé par Samarkand, le P. Goës par Caboul, et Izzet-Allah est le seul voyageur oriental qui les ait précédés sur la route par Karakorum.

Cette visite donna à l'Atalik Ghazi l'idée d'envoyer un de ses officiers, Mirza Mohammed Schadi, à Calcutta, pour demander que le gouvernement indien accréditât un agent

[1] M. Shaw a publié dernièrement un très-intéressant récit de ce voyage, sous le titre : *Visits to High Tartary, Yarkand and Kashgar*, Londres, 1871, in-8°. Son compagnon Hayward a été assassiné en 1870, en voulant pénétrer dans le Tourkestan oriental par le Cachemir et le plateau de Pamir.

officiel auprès de lui, et le vice-roi donna à M. Forsyth l'ordre de se rendre à Yarkend, non pas comme envoyé, mais pour lui faire une visite amicale et préparer les voies pour des communications mercantiles entre l'Inde et le Tourkestan. Il ne lui était pas permis de passer l'hiver à Yarkend; il devait se contenter de prendre des renseignements sur les marchandises qui pouvaient se placer dans ces pays, et de faciliter les arrangements nécessaires aux caravanes. M. Forsyth fit rappeler à l'instant M. Shaw de Londres, où il se trouvait, s'adjoignit le D. Henderson, organisa à Lih sa caravane, qui se composait en tout de soixante personnes et de cent trente chevaux de bât, et y fut rejoint par le Mirza Schadi, qui amenait avec lui un nombre considérable de porteurs et de chevaux. Il s'agissait de franchir le plateau par une nouvelle route, le col de Tchang-tchen-mo, qui est un peu moins élevé que celui de Karakorum, mais qui conduit par un pays inhabité pendant vingt-sept stations, dont sept qui ne procurent ni bois ni fourrage. Le Maharadja du Cachemir devait fournir, moyennant payement, les bêtes de somme, mais son vizir en livra de très-médiocres; et comme même les meilleurs chevaux du Cachemir supportent le froid et la rareté de l'air sur ces hautes plaines beaucoup moins bien que ceux du Tourkestan, la caravane eut terriblement à souffrir et manqua de périr pendant son trajet, quoique l'on se procurât soixante yacks qui portaient le fourrage pour les chevaux. M. Forsyth quitta Lih le 7 juillet; mais, après dix-huit jours de marche, il fut obligé de former un camp sur le haut du plateau, d'y laisser les hommes et les animaux épuisés, et de pousser en avant avec ce qui restait en état de marcher. Il atteignit avec de grandes difficultés, le 7 août, la frontière de Yarkend, et y trouva des vivres et autres secours que le gouvernement de l'Atalik lui envoyait. A partir de là tout devint facile, la caravane traversa des steppes habités par des Kirgises, puis des terres cultivées, et arriva le 23 août à Yarkend, où elle fut très-bien reçue par le gouverneur de la ville. Mais il se trouva que l'Atalik lui-même

n'était pas revenu de la campagne qu'il avait entreprise contre les Tunganis, et comme il aurait fallu passer l'hiver à Yarkend si l'on avait voulu attendre son retour, M. Forsyth dut se résoudre à se remettre en route après un séjour de deux semaines. Il prit l'ancienne route de Karakorum, passa par le col de Suget à une élévation de 18,237 pieds anglais, et rentra à Lih le 23 octobre.

Il est très-regrettable que les instructions trop strictes du gouvernement de l'Inde n'aient pas permis à M. Forsyth de passer l'hiver à Yarkend, où son titre officiel et le désir évident de l'Atalik de maintenir des relations amicales avec les Anglais lui assurèrent toute liberté de mouvements et toute facilité pour obtenir des renseignements sur ces pays si longtemps tenus fermés par la jalousie des Chinois. Il a néanmoins fait un très-bon usage de son temps, et l'étude qu'il a faite des différentes routes, ses observations sur l'état du pays et le gouvernement que l'Atalik est occupé à y fonder, sur les besoins commerciaux de ces provinces et sur les moyens de faciliter le trafic, et les arrangements provisoires qu'il a pu faire dans ce but, ont une haute valeur.

Le défaut d'espace me force de renvoyer le lecteur au document même, qui est si concis qu'il aurait fallu le traduire en entier. Il est d'ailleurs très-facile de se le procurer; il est à très-bon marché, comme tout ce que publie le Parlement anglais, et ne coûte que 60 centimes.

Je vois par des nouvelles plus récentes que M. Shaw a été nommé commissaire anglais à Lih, et l'on peut être sûr qu'il fera tout ce qui se peut pour rendre accessibles au commerce et aux voyageurs ces pays autrefois si célèbres et aujourd'hui si inconnus. — J. M.

A M. JULES MOHL,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Nancy, le 12 janvier 1872.

Mon cher ami,

Faut-il se croire obligé de relever toutes les méprises qui se commettent? Je suis loin de l'affirmer.

Mais il y en a, du moins, que l'on doit, ce me semble, ne pas négliger de signaler : ce sont celles qui contribueraient, une fois accréditées, à retarder, sur certains chapitres, l'avénement du règne de la Science....., en faisant écarter, pour longtemps encore, des résultats avantageux, dont l'heure d'adoption est arrivée.

Or, telle est, par exemple, l'erreur, assez dangereuse, dans laquelle vient de tomber notre éloquent Secrétaire : erreur que malheureusement consacrerait bien vite, si l'on ne se hâtait de la mettre en lumière, un document aussi consulté que l'est (et à bon droit) le *Compte rendu* des travaux de la Société asiatique française. Il est difficile, en effet, de lire sans un vif intérêt le morceau de cette savante série qui concerne l'année 1870; eh bien, l'ingénieux rapporteur, « écrivain a qui sa riche imagination fait parfois perdre de vue les réalités, » se trompe là, au sujet de la petite phalange orientaliste qu'on a coutume d'appeler l'École de Nancy.

A l'endroit où il mentionne l'œuvre la plus récente de l'un de ces travailleurs (M. Leupol), il leur prête la pensée, la *prétention* même, car tel est le terme dont il se sert, de faire pénétrer dans la région de l'enseignement *secondaire*, c'est-à-dire dans l'enceinte des lycées ou colléges, le professorat du sanscrit [1].

Or, sans examiner ce que pourrait valoir (balance faite

[1] Rapport annuel sur les travaux de 1870, p. 19.

des inconvénients et des avantages) le système en question, disons simplement, mais proclamons très-haut, qu'il *n'est pas du tout* la doctrine du groupe d'hommes dont il s'agit. Loin de faire d'une telle exigence son *credo*, l'École de Nancy a voté pour que pratiquement on suivît l'opinion contraire.

Sans doute elle a tenu (elle s'en honore) à rendre *possible* ce qui était impraticable avant elle, l'étude du sanscrit par de simples élèves de rhétorique ou de seconde, voire même par de laborieux *troisièmes;* elle leur a frayé accès vers de nobles sources, dont on appréciera quelque jour le bienfait. Mais, de ce qu'elle a ouvert la porte à certains progrès utiles, il ne résulte pas qu'elle les ait indifféremment conseillés[1]. Loin de là. Persuadés, en effet, qu'il est peu sage *de vouloir,* comme dit Ballanche, *faire franchir à l'esprit humain deux degrés d'initiation à la fois,* les réformateurs lorrains ont déclaré très-nettement qu'il n'était à propos d'en offrir à notre génération *qu'un seul* à sauter.

Qu'ainsi, toute réserve faite en faveur des droits de la génération subséquente (laquelle, en temps et lieux, décidera pour son propre compte), il convient, quant à présent, de circonscrire sur le terrain de *l'enseignement supérieur* les efforts relatifs à la propagande grammaticale du sanscrit. Que l'extension de sa scolarité aura passablement répondu aux besoins ACTUELS, si nous parvenons à la rapprocher de nous d'un échelon; en d'autres termes, si nous obtenons qu'elle descende de l'*unité culminante*, représentée par le Collége de France[2], à la *semi-pluralité,* encore bien transcendante, que présentent les Facultés des Lettres.

Veut-on, là-dessus, ne conserver aucun doute? Il suffit de lire, par exemple, soit le texte (sacramentel en quelque sorte) des *réponses* envoyées dès 1853 au Gouvernement par l'Académie de Stanislas et par l'Académie de Metz[3], soit,

[1] *Non omne quod licet, expedit.*

[2] Ou, subsidiairement, par la haute École normale.

[3] Pages 246 à 250 de la troisième édition (dans le volume des *Fleurs de l'Inde*, 1857).

ce qui n'est pas moins explicite, la *Note à consulter*, qui forme le chapitre VI du *Supplément* publié vers la même époque [1]. Là, notre brillant rapporteur pourra, de ses propres yeux, reconnaître jusqu'à quel point sa mémoire l'avait mal servi.

Je m'arrête, mon cher ami, puisque l'évidence, qui ressort des faits, parle à ma place et me dispense d'aller plus loin.

Encore fallait-il, cependant, mettre en lumière leur existence; car, autrement, leur oubli, ou leur altération, quoique involontaire, aurait faussé les conséquences à en tirer, et par là, comme nous l'avons dit au début, aurait retardé le progrès de la Science.

Lorsqu'en effet se manifesta la pensée d'étendre par des voies scolaires l'orientalisme, resté jusqu'à nos jours si peu influent, il ne fut question de le rendre *classique* qu'en ayant soin, 1° de se restreindre au cercle de l'*utilité* vraie, et 2° qu'en s'arrêtant à la ligne où la *possibilité* réelle finirait [2]. Or il importe éminemment à la cause du *néo-classicisme*, laquelle n'est point affaire de rêverie, de faire bien constater que les hommes qui se sont portés ses avocats n'ont jamais dévié de ces deux conditions majeures.

Du reste, les avoir méconnues serait singulier de la part de champions pris dans l'ancienne capitale de la Lorraine; dans ce Nancy, ville *d'initiatives*, c'est vrai [3], mais plus encore ville de mesure, de parfaite mesure, dont un historien [4] a pu dire qu'elle lui paraissait nommée à juste titre « le quartier-général du bon sens. » — G. D.

[1] Lire les pages 255 et 256 du même ouvrage.

[2] Le mémoire porte pour titre, dans ses trois éditions (1852, 1853 et 1857), ces mots formels : « *L'Orientalisme rendu* CLASSIQUE *dans les limites de l'*UTILE *et du* POSSIBLE. »

[3] *Ce que fut jadis la Lorraine*, etc. In-18, 1866 (p. 100 à 185).

[4] Rohrbacher.

JOURNAL ASIATIQUE.

FÉVRIER-MARS 1872.

INSCRIPTIONS SABÉENNES.

1. INSCRIPTIONS DE ṢANʿÂ ET DE SES ENVIRONS.

a. *Ṣanʿâ.*

1. — 1.

[illegible]
[illegible]

2. — 2.

[illegible]
[illegible]

3. — 3.

.... [illegible]
[illegible] ...
[illegible]
[illegible]

4. — 4.

[illegible]

[illegible]
[illegible]

5. — 5.

[illegible]

6. — 6.

[illegible]

7. — 7.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

8. — 8.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

9. — 9.

[illegible]

10. — 10.

[illegible]
[illegible]

11. — 11.

12. — 12.

b. *Zoubayra.*

13. — 1.

14. — 2.

15. — 3.

16. — 4.

c. *Djirâs.*

17. — 1.

II. INSCRIPTIONS DE BELED KHAOULÂN.

a. *Ghâymân.*

18. — 1.

[illegible]

19. — 2.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

20. — 3.

[illegible]

21. — 4.

[illegible]

22. — 5.

[illegible]

23. — 6.

[illegible]

24. — 7.

[illegible]

25. — 8.

[illegible]

26. — 9.

[illegible]

27. — 10.

[illegible]

28. — 11.

[illegible]

29. — 12.

[illegible]

[illegible]

30. — 13.

[illegible]

[illegible]

31. — 14.

[illegible]

32. — 15.

[illegible]

33. — 16.

HΨ⊐H|∘∘Σ

34. — 17.

Ψᛋ|ꝰX˥∘Π|

35. — 18.

ꝰ˥İH|⦶ᛋ
ϙ · ⊐⊳˥Ψ|∘⊐

36. — 19.

⊐|∘ⴷΣ
ᛋ⊐ꝰ

37. — 20.

⦶⊳ϙ∘|ᛋΨ

38. — 21.

H∘|⊐ⴷ

39. — 22.

∘ΞΨΞꝰ

40. — 23.

⊐Ψ⊳˥Ψ|X˥X|Ξ˥˥ⴷ

41. — 24.

[illegible]

b. *Ṣirwâḥ.*

42. — 1.

[illegible]
[illegible]

43. — 2.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

44. — 3.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

45. — 4.

[illegible]

46. — 5.

[illegible]
[illegible]

47. — 6.

[illegible]

48. — 7.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

49. — 8.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

50. — 9.

51. — 10.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

52. — 11.

[illegible]

53. — 12.

[illegible]

54. — 13.

[illegible]

55. — 14.

[illegible]

56. — 15.

𐩹𐩬𐩱𐩣𐩡𐩠 . . . .

57. — 16.

𐩺𐩩𐩧𐩦𐩹𐩴𐩴

58. — 17.

𐩠𐩢𐩨𐩡𐩴|𐩱𐩢𐩴𐩧𐩴|𐩨𐩱𐩺

59. — 18.

𐩡𐩸𐩯𐩪|𐩱𐩨|𐩭𐩩|𐩢𐩸𐩹𐩴

60. — 19.

. . 𐩪𐩱𐩡𐩹|𐩸𐩣𐩧 . . .

61. — 20.

𐩹𐩬𐩱𐩣𐩡|𐩨𐩬|𐩭𐩴𐩧𐩱𐩡𐩹|𐩨𐩬𐩹

62. — 21.

𐩴|𐩣𐩦𐩱𐩮|𐩨𐩬|𐩯𐩱𐩹
𐩱𐩹|𐩴𐩡𐩣𐩬|𐩣
𐩢𐩱𐩧|𐩢𐩡𐩧𐩬|
𐩱𐩡𐩣|𐩨𐩱𐩴|𐩺𐩳𐩴
𐩹|𐩭𐩪𐩨𐩸|𐩢𐩡𐩬
𐩨𐩱𐩴|𐩡𐩡𐩳𐩴𐩹|𐩣𐩪

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

III. INSCRIPTIONS DU BELED ARHAB.

*Schira*ᶜ.

63. — I.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

64. — 2.

[illegible]

65. — 3.

· · · · · [illegible]

66. — 4.

[illegible]

67. — 5.

[illegible]

68. — 6.

[illegible]

69. — 7.

[illegible]

70. — 8.

[illegible]

71. — 9.

[illegible]

72. — 10.

[illegible]

73. — 11.

ⴷⵢⵓⵍⵍⵍⵍⵓⵅⴰ
ⵎⵖⵏⵍⵍⵣⵅⴹⵅⵍ

74. — 12.

ⵞⵓⵎⴰⵞⵍⵍⵣⴹⵓⵞ
ⵍⵣⵛⴰⵔⴰⵍⵖⵓⵔⵖⵍⵎⵏ
ⵓⵓⵔⴰⵓⵍⵓⵓⵍⵇⵓⵞⵓ
ⵅⵢⵓⵍⵣⵞⵎⵍⵍⵏⵎⵔⵍⵍⵇⵏ

75. — 13.

ⵎⴹⴰⵓ
ⵎⴷⵇⵞ
. . . ⵍⵍⵍ . . .

76. — 14.

ⵛⵇⵣ
ⵛⵅⵇⵞ
ⴷⵍⵏⵓ
ⴷⵍⵞⵓ
ⴷⵍⵞⵓ
ⵅⵇⵣ

77. — 15.

ⵔⵞⵍⵅⵓⴷⵞ
ⵛⴰⵖⵞⵛ

78. — 16.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

79. — 17.

[illegible]

80. — 18.

[illegible]

81. — 19.

[illegible]
[illegible]

82. — 20.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

83. — 21.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

84. — 22.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

85. — 23.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

86. — 24.

[illegible]

87. — 25.

[illegible]
[illegible]

IV. INSCRIPTIONS DU BELED NEHM.

a. *Ed-dira-Dhabouʿa* (*près El-Medid*).

88. — 1.

[illegible]
[illegible]

89. — 2.

90. — 3.

91. — 4.

92. — 5.

93. — 6.

94. — 7.

95. — 8.

96. — 9.

[illegible]

97. — 10.

[illegible]

98. — 11.

[illegible]

99. — 12.

[illegible]

[illegible]

100. — 13.

[illegible]

[illegible]

101. — 14.

. . . [illegible]

[illegible]

102. — 15.

[illegible] [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

103. — 16.

104. — 17.

105. — 18.

106. — 19.

107. — 20.

108. — 21.

109 — 22.

110. — 23.

111. — 24.

112. — 25.

b. *Djebel Scheiḥan.*

113. — 1.

114. — 2.

115. — 3.

116. — 4.

117. — 5.

118. — 6.

119. — 7.

120. — 8.

121. — 9.

122. — 10.

123. — 11.

124. — 12.

125. — 13.

126. — 14.

127. — 15.

128. — 16.

129. — 17.

130. — 18.

131. — 19.

132. — 20.

[illegible]

[illegible]

133. — 21.

[illegible]

134. — 22.

[illegible]

135. — 23.

[illegible]

136. — 24.

[illegible]

137. — 25.

[illegible]

[illegible]

138. — 26.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

139. — 27.

[illegible]

140. — 28.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

141. — 29.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

142. — 30.

[illegible]

c. *El-Ferda.*

143. — 1.

[illegible]

V. INSCRIPTIONS DU BELED HAMDÂN ORIENTAL.

a. *Médinet-Haram.*

144. — 1.

[illegible]
[illegible]

𐩧𐩦𐩲𐩽𐩱𐩡𐩽𐩲𐩲𐩻
𐩩𐩧𐩽𐩰𐩥𐩬𐩽𐩥𐩸𐩮𐩧𐩽
𐩹𐩡𐩪𐩽𐩲𐩲𐩩𐩧𐩱𐩡
𐩽𐩠𐩰𐩬𐩥𐩽𐩹𐩩𐩨𐩬𐩼
𐩥𐩬𐩽𐩱𐩨𐩦𐩲𐩰𐩽
𐩨𐩲𐩭𐩹𐩽𐩲𐩨𐩥𐩭𐩲𐩫𐩹
𐩠𐩽𐩲𐩱𐩡𐩱𐩡𐩩𐩽
𐩠𐩧𐩹𐩹

145. — 2.

𐩠𐩡𐩪𐩥𐩰𐩲𐩽𐩨𐩬𐩽𐩲𐩹𐩲
𐩠𐩧𐩽𐩸𐩱𐩠𐩡𐩽𐩢𐩧𐩻𐩽𐩫𐩪
𐩩𐩬𐩽𐩠𐩰𐩬𐩥𐩽𐩹𐩩𐩨𐩬𐩼
𐩥𐩬𐩽𐩴𐩲𐩧𐩲𐩭𐩬𐩽𐩨𐩧𐩲
𐩴𐩽𐩹𐩩𐩨𐩬𐩼𐩥𐩬𐩽𐩲𐩱𐩡
𐩱𐩡𐩩𐩽𐩠𐩧𐩹𐩽𐩨𐩥𐩲𐩹𐩽𐩥
𐩸𐩹𐩧𐩹𐩡𐩪𐩽𐩲𐩲𐩩𐩧𐩱𐩡

146. — 3.

𐩠𐩡𐩪𐩥𐩰𐩲𐩽𐩨𐩬𐩽𐩲𐩹𐩲
𐩠𐩧𐩽𐩸𐩱𐩠𐩡𐩽𐩢𐩧𐩻𐩽𐩫𐩪
𐩩𐩬𐩽𐩠𐩰𐩬𐩥𐩽𐩮𐩩𐩨𐩬𐩼
𐩥𐩬𐩽𐩱𐩡𐩠𐩡𐩽𐩨𐩧𐩲𐩴𐩽𐩹
𐩩𐩨𐩬𐩼𐩥𐩬𐩽𐩲𐩱𐩡𐩱𐩡𐩩
𐩠𐩧𐩮𐩽𐩨𐩥𐩲𐩮𐩽𐩥𐩸𐩮𐩧
𐩹𐩡𐩪𐩽𐩲𐩲𐩩𐩧𐩱𐩡

147. — 4.

148. — 5.

[illegible]
[illegible]

149. — 6.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

150. — 7.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

151. — 8.

152. — 9.

. . . .

153. — 10.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

154. — 11.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

155. — 12.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

.156. — 13.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

157. — 14.

158. — 15.

𐩵|𐩲𐩨|𐩲

𐩱𐩪𐩬|𐩲

𐩡𐩩|𐩠𐩧

𐩧𐩲𐩺|𐩲

𐩠𐩧𐩵

159. — 16.

𐩲𐩺𐩧|𐩨𐩬|𐩨

𐩱𐩨|𐩡𐩦𐩺𐩲𐩻

𐩵𐩨𐩡|𐩢𐩱𐩠𐩡

𐩮𐩡𐩱|𐩵𐩩𐩨𐩬

𐩨𐩦𐩵𐩺|𐩨𐩲𐩻

𐩢|𐩲𐩺𐩢𐩲𐩪𐩵

𐩡𐩩|𐩠𐩧𐩵|𐩲

𐩧𐩱𐩡|𐩲𐩠𐩧𐩵

160. — 17.

𐩲𐩩𐩧𐩱𐩡|𐩢𐩧𐩦

𐩬|𐩨𐩬|𐩺𐩢𐩵𐩧

𐩵𐩡𐩪|𐩵𐩡𐩪|𐩠

𐩧𐩵𐩵|𐩠𐩤𐩬𐩺|

𐩵𐩩𐩨𐩬𐩷𐩺𐩬

161. — 18.

𐩲𐩩𐩧𐩱𐩡|𐩢𐩧𐩦

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

162. — 19.

[illegible]
[illegible]

163. — 20.

[illegible]
[illegible]

164. — 21.

[illegible]

165. — 22.

[illegible]

b. *El-Fer.*

166. — 23.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

167. — 24.

[illegible]

[illegible]

168. — 25.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

169. — 26.

[illegible]

[illegible]

170. — 27.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

171. — 28.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

c. El-Ḥazm Hamdân.

172. — 1.

173. — 2.

174. — 3.

175. — 4.

176. — 5.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

177. — 6.

[illegible]

178. — 7.

[illegible]

d. *Mérani*.

179. — 1.

[illegible]

180. — 2.

[illegible]
[illegible]

181. — 3.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

182. — 4.

[illegible]
[illegible]

183. — 5.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

184. — 6.

[illegible]

185. — 7.

[illegible]

186. — 8.

[illegible]
[illegible]

e. Me'in.

187. — 1.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]

188. — 2.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

189. — 3.

[illegible]
[illegible]

190. — 4.

[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

191. — 5.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

192. — 6.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

193. — 7.

194. — 8.

195. — 9.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

196. — 10.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

197. — 11.

[illegible]
[illegible]

198. — 12.

[illegible]

199. — 13.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

200. — 14.

[illegible]
[illegible]

201. — 15.

[illegible]
[illegible]

202. — 16.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

203. — 17.

[illegible]
[illegible]

204. — 18.

[illegible]
[illegible]

205. — 19.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

206. — 20.

[illegible]

207. — 21.

[illegible]

208. — 22.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

209. — 23.

[illegible]
[illegible]

210. — 24.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

211. — 25.

[illegible]

212. — 26.

[illegible]

213. — 27.

[illegible]

214. — 28.

[illegible]

215. — 29.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

216. — 30.

[illegible]

217. — 31.

[illegible]

218. — 32.

[illegible]

219. — 33.

[illegible]

[illegible]

220. — 34.

[illegible]

221. — 35.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

222. — 36.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

223. — 37.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

224. — 38.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

225. — 39.

[illegible]
[illegible]

226. — 40.

[illegible]

227. — 41.

[illegible]

228. — 42.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

229. — 43.

[illegible]
[illegible]

230. — 44.

231. — 45.

232. — 46.

233. — 47.

234. — 48.

235. — 49.

236. — 50.

237. — 51.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

238. — 52.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

239. — 53.

[illegible]

240. — 54.

ሶዞΠ∘
ሶዞΨΠ∘
ⴼ∘ⵅⵟ
∘|X8∘ⴳΨ
ⵟሖΠሖ∘|ሶ
|ሶዞΨΠ∘|Π
|ⴳሖ∘ⵟሶ?|?
ዞ∘Π|ⴳΨሖ|ዞ
ⵅ|⊃X8∘|ሖⴳ
Ǝ|◊ሑ⊃|ⴳሖ
∘|⊃◊Ψ|ⵓ∘?
∘|⊃ΨΠሶ∘|ⵎΠ
ዞ|ⵟሶ⊃ሖΠ|
ዞ∘ⵟ|∘ΠΠ
∘?|ዞⵟሖƷ

241. — 55.

Π|⊃◊B∘|⊃ΨΠ
⊃8|ⵟሶ · ሖΠ

242. — 56.

ⴳሶ|ሖዞⴳ∘|ዞ∘B
ⵟሖ月|ዞ∘ⵟ|∘B
ዞ◊Ψⵟ∘|ሶX⊃◊

𐩭|𐩨𐩥𐩣𐩩𐩧|𐩸𐩤𐩨𐩶
𐩥𐩨|𐩥𐩬|𐩥𐩨|𐩬𐩫𐩧𐩢
𐩥𐩨|𐩥𐩣𐩩𐩧|·𐩩𐩺𐩧𐩤
𐩨|𐩺|𐩫𐩧𐩨|𐩼𐩳𐩤|𐩵
𐩫|𐩪𐩥𐩬|𐩥𐩸𐩪𐩥𐩬𐩵

243. — 57.

𐩵𐩦𐩫𐩪|𐩨𐩬|𐩢𐩥𐩠
𐩡|𐩶𐩺𐩳𐩵𐩴|𐩸𐩵𐩡
𐩩𐩬|𐩥𐩭𐩥𐩱𐩪|𐩨𐩬
𐩵𐩱𐩡|𐩹𐩥𐩫𐩡|𐩰𐩵
𐩩𐩥𐩬|𐩨𐩬|𐩢𐩪𐩪|𐩸
𐩥𐩫𐩡|𐩥𐩨𐩱𐩡|𐩨𐩬
𐩡𐩢𐩰𐩬|𐩸𐩥𐩫𐩡|𐩰
𐩣𐩬𐩰|𐩨𐩬|𐩭𐩨𐩱𐩬
𐩭|𐩹𐩥𐩠𐩧|𐩥𐩵𐩹
𐩫𐩧|𐩨𐩬|𐩥𐩵𐩭𐩬𐩱
𐩹𐩢·𐩶|𐩥𐩨
𐩬|𐩢𐩪𐩪|··𐩸𐩬𐩪𐩬
𐩯𐩡𐩭|𐩥𐩣𐩩𐩧𐩥𐩴𐩤𐩨
||𐩭𐩡|𐩧𐩼𐩷
𐩬|𐩧𐩰𐩪𐩩|𐩨
𐩩|𐩵𐩥𐩬|𐩥𐩨
𐩨|𐩺𐩡𐩫𐩧𐩨
𐩵𐩡𐩫|𐩵𐩥𐩬
𐩧𐩠𐩱𐩵|𐩵𐩦𐩫

244. — 58.

ⴤⴄⵏⵠ⊃Hⵎⵓⵓⵏⴷⴽⵠⵎⵓⵓⵏ⊃·ⵏⴼⵎⵓⵓⵏⵓⵎⴷⵎⵓ
ⵗⵓⵢⴄⵏⴽⵓⵎⵏXⵜⵠⵜⵠⴄⵏⴽⵓⵗⴷⵓⵏ⊃Ʒⵢⵏ⊃ⵞXⵏ

245. — 59.

ⵓⴷⵓⵎⵏⵓⴄⵠⵠⵏⵓⵢΨⴤⴤⴽ
ⴄⴤⵓⴄⵠⴽ
⊃ⴄⵞ· ·ⴤⵜⵓ·ⵓⴄ
ⴽⵓⵓƷⵏⵜⵓⵒ

246. — 60.

⊃ⴼⵏⵗⵍⵔΨⵏX
ⵎⵢⵉⵏ⊃ⵙⵎⵜXⵏH

247. — 61.

ⵏ⊃ⵗⵠⴄ
ⵢ⊃ⴷⴽⵓⵏⵗⴽ
ⵓⵏⵗⴷⵢⴷⴄⵠ
ⵏⵗⴷ⊃ⴷⴽⴷⵢ

248. — 62.

ⵏⵎⴄⵞⵏ
ⵒⵔƷⵉ

249. — 63.

[Sabaean script, 2 lines]

250. — 64.

[Sabaean script, 1 line]

251. — 65.

[Sabaean script, 2 lines]

252. — 66.

[Sabaean script, 12 lines]

253. — 67.

[Sabaean script, 1 line]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

254. — 68.

[illegible]

255. — 69.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

256. — 70.

[illegible]
[illegible]

257. — 71.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

258. — 72.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

259. — 73.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

260. — 74.

[illegible]

[illegible]
[illegible]

261. — 75.

[illegible]
[illegible]

262. — 76.

[illegible]
[illegible]

263. — 77.

[illegible]
[illegible]

264. — 78.

[illegible]

265. — 79.

[illegible]

266. — 80.

[illegible]

VI. INSCRIPTIONS DU DJAOUF INFÉRIEUR.

a. *El-Ghayl.*

267. — 1.

[illegible]

268. — 2.

[illegible]

b. *Kamna.*

269. — 1.

[illegible]

270. — 2.

[illegible]

271. — 3.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

272. — 4.

[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

273. — 5.

[illegible]

274. — 6.

[illegible]
[illegible]

275. — 7.

[illegible]
[illegible]

276. — 8.

[illegible]

277. — 9.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

278. — 10.

[illegible]
[illegible]

c. *El-Beydhâ.*

279. — 1.

280. — 2.

281. — 3.

282. — 4.

283. — 5.

284. — 6.

|ሕЧ7|ሕПሐ|П⊃ሐⲮ|⊃X∘|⊃Ⲯሕ∘8?|ЧП|Ч?П|1ሕ∘⋈?Ψ
Ⲯ◊ΞЧ|∘Ψ⊃7Ψ

285. — 7.

|ሕЧ7|ሕПሐ|П⊃ሐⲮ|⊃X∘|⊃Ⲯሕ∘8?|ЧП|Ч?П|1ሕ∘⋈?Ψ
Ⲯ◊ΞЧ|∘Ψ⊃7Ψ

286. — 8.

|ሕЧ7|ሕПሐ|П⊃ሐⲮ|⊃X∘|⊃Ⲯሕ∘8?|ЧП|Ч?П|1ሕ∘⋈?Ψ
Ⲯ◊ΞЧ|∘Ψ⊃7Ψ

287. — 9.

ሕПሐ|П⊃ሐⲮ|⊃X∘|⊃Ⲯሕ∘8?|ЧП|Ч?

288. — 10.

8?|ЧП|Ч?П|1

289. — 11.

|ሕЧ7|ሕПሐ|П⊃ሐⲮ|⊃X∘|⊃Ⲯሕ∘8?· · ·|Ч?П|1ሕ∘⋈?Ψ
ΨHⲮ◊ΞЧ|∘Ψ⊃7Ψ

290. — 12.

⊃X∘|⊃Ⲯሕ∘8?|ЧП|Ч?П|1ሕ∘⋈?

291. — 13.

Ⲯ◊ΞЧ|∘Ψ⊃7

292. — 14.

𐩴𐩿𐩱𐩨𐩪𐩿𐩨𐩧𐩢𐩵𐩿𐩧𐩩𐩲𐩿𐩧𐩵𐩱𐩲𐩻𐩺𐩿𐩬𐩨𐩿𐩬𐩺𐩨𐩿𐩡𐩱𐩲𐩣𐩺𐩠𐩸𐩠
𐩠𐩸𐩵𐩤𐩦𐩬𐩿𐩲𐩠𐩧𐩴𐩠𐩿𐩱𐩬

293. — 15.

𐩨𐩧𐩢𐩵𐩿𐩧𐩩

294. — 16.

𐩿𐩡𐩱𐩲𐩣𐩲

295. — 17.

𐩧𐩩𐩲𐩿𐩧𐩵𐩱𐩲𐩻𐩺𐩿𐩬𐩨

296. — 18.

𐩵𐩤𐩦𐩬𐩿𐩲𐩠𐩧𐩴𐩠

297. — 19.

𐩵𐩤𐩦𐩬𐩿𐩲𐩠𐩧𐩴𐩠𐩿𐩱𐩬𐩴𐩿𐩱

298. — 20.

𐩪𐩿𐩨𐩧𐩢𐩵𐩿𐩧𐩩𐩲𐩿𐩧𐩵𐩱𐩲𐩻𐩺𐩿𐩬

299. — 21.

𐩲𐩻𐩺𐩿·𐩨𐩿𐩬𐩺𐩨𐩿𐩡𐩱𐩲𐩣𐩺

300. — 22.

𐩵𐩤𐩳𐩬

301. — 23.

[illegible]

302. — 24.

[illegible]

303. — 25.

[illegible]

304. — 26.

[illegible]

305. — 27.

[illegible]

306. — 28.

[illegible]

307. — 29.

[illegible]

308. — 30.

[illegible]

309. — 31.

[illegible]

310. — 32.

[illegible]

311. — 33.

[illegible]

312. — 34.

[illegible]

313. — 35.

[illegible]

314. — 36.

[illegible]

315. — 37.

[illegible]

316. — 38.

[illegible]

317. — 39.

[illegible]

318. — 40.

[illegible]

319. — 41.

ƆДЖ∘8ʕIЧПIЧʕП

320. — 42.

ΨΗД⊹ƷЧ

321. — 43.

Ɔ⅂ΨIЖЧ⅂IЖПИIП

322. — 44.

ƆДЖ∘8ʕIЧПIЧ

323. — 45.

Ч∘⋈ʕLП

324. — 46.

8⋈ΨʕIПΗДПIПƆИƆДΗ

325. — 47.

ƆДЖ∘8ʕIЧПIЧʕПI⅂Ж∘⋈ʕ

326. — 48.

ΨД⊹Ʒ·I·ΨƆ⅂ΨIЖЧ⅂IИПИIПƆИ

327. — 49.

328. — 50.

329. — 51.

330. — 52.

331. — 53.

332. — 54.

333. — 55.

334. — 56.

335. — 57.

[illegible]

336. — 58.

[illegible]

337. — 59.

[illegible]

338. — 60.

[illegible]

339. — 61.

[illegible]

340. — 62.

[illegible]

341. — 63.

[illegible]

[illegible]

342. — 64.

[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]

343. — 65.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

344. — 66.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

345. — 67.

346. — 68.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

347. — 69.

[illegible]

348. — 70.

[illegible]

349. — 71.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

350. — 72.

351. — 73.

352. — 74.

d. *Es-Soud.*

353. — 1.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

354. — 2.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

355. — 3.

[illegible]

356. — 4.

[illegible]
[illegible]

357. — 5

[illegible]
[illegible]

358. — 6.

[illegible]

359. — 7.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

360. — 8.

[illegible]

361. — 9.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

362. — 10.

363. — 11.

364. — 12.

365. — 13.

366. — 14.

367. — 15.

368. — 16.

369. — 17.

370. — 18.

371. — 19.

372. — 20.

373. — 21.

374. — 22.

375. — 23.

376. — 24.

377. — 25.

378. — 26.

379. — 27.

380. — 28.

381. — 29.

382. — 30.

383. — 31.

384. — 32.

385. — 33.

386. — 34.

387. — 35.

388. — 36.

[illegible]

389. — 37.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

390. — 38.

[illegible]

391. — 39.

[illegible]

392. — 40.

[illegible]

393. — 41.

[illegible]

394. — 42.

[illegible]
[illegible]

395. — 43.

396. — 44.

397. — 45.

398. — 46.

399. — 47.

400. — 48.

401. — 49.

[illegible]
[illegible]
. . . . . [illegible]

402. — 50.

. . . [illegible]

403. — 51.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

404. — 52.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
. [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

405. — 53.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

406. — 54.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

407. — 55.

[illegible]

408. — 56.

[illegible]
[illegible]

409. — 57.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

410. — 58.

[illegible]
[illegible]

411. — 59.

[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

412. — 60.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

413. — 61.

[illegible]
[illegible]

414. — 62.

. . . [illegible]
. . . [illegible]

415. — 63.

[illegible]

416. — 64.

[illegible]
[illegible]

417. — 65.

[illegible]
[illegible]

418. — 66.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

419. — 67.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

420. — 68.

421. — 69.

422. — 70.

423. — 71.

Berâgisch.

424. — 1.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

425. — 2.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

426. — 3.

[illegible]
[illegible]

427. — 4.

[illegible]
[illegible]

428. — 5.

[illegible]
[illegible]

429. — 6.

[illegible]
[illegible]

430. — 7.

[illegible]
[illegible]

431. — 8.

[illegible]

[illegible]

432. — 9.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

433. — 10.

[illegible]

434. — 11.

[illegible]

435. — 12.

[illegible]

[illegible]

436. — 13.

[illegible]

[illegible]

437. — 14.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

438. — 15.

[illegible]
[illegible]

439. — 16.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

440. — 17.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

441. — 18.

[illegible]
[illegible]

442. — 19.

[illegible]
[illegible]

443. — 20.

[illegible]
[illegible]

444. — 21.

[illegible]
[illegible]

445. — 22.

[illegible]
[illegible]

446. — 23.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

447. — 24.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

448. — 25.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

449. — 26.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

450. — 27.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

451. — 28.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

452. — 29.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

453. — 30.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

454. — 31.

[illegible]

455. — 32.

[illegible]
[illegible]

456. — 33.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

457. — 34.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

458. — 35.

[illegible]

459. — 36.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

460. — 37.

[illegible]

461. — 38.

[illegible]

462. — 39.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

463. — 40.

[illegible]

464. — 41.

[illegible]

465. — 42.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

466. — 43.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

467. — 44.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

468. — 45.

[illegible]
[illegible]

469. — 46.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

470. — 47.

[illegible]

471. — 48.

[illegible]

[illegible]

472. — 49.

[illegible]

[illegible]

473. — 50.

[illegible]

[illegible]

474. — 51.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

475. — 52.

[illegible]

476. — 53.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

477. — 54.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

478. — 55.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible] . . . .
[illegible]

479. — 56.

[illegible]
[illegible] . .

480. — 57.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

481. — 58.

[illegible]
[illegible]

482. — 59.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

483. — 60.

[illegible]
[illegible]

484. — 61.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

485. — 62.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[Sabaean script, 12 lines]

486. — 63.

[Sabaean script, 1 line]

487. — 64.

[Sabaean script, 2 lines]

488. — 65.

[Sabaean script, 2 lines]

489. — 66.

[Sabaean script, 1 line]

490. — 67.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

491. — 68.

[illegible]
[illegible]

492. — 69.

[illegible]

493. — 70.

[illegible]
[illegible]

494. — 71.

· · [illegible] · ·
· · [illegible] · ·

495. — 72.

· · · [illegible] · ·
[illegible] · ·

496. — 73.

𐩬𐩺𐩻𐩲𐩪

𐩵𐩻𐩭𐩣𐩡𐩽𐩱𐩨

497. — 74.

··𐩽𐩥𐩩𐩺𐩣𐩽

𐩲𐩨𐩬𐩺𐩽𐩥𐩤

498. — 75.

𐩲𐩱𐩩𐩽𐩨𐩬𐩽𐩺𐩣𐩠𐩪

499. — 76.

𐩭𐩣𐩤𐩽𐩹𐩡𐩰𐩽𐩹

𐩪𐩽𐩥𐩤𐩧𐩲𐩽𐩪𐩧

500. — 77.

𐩲𐩨𐩬𐩽𐩥𐩨𐩠

𐩹𐩡𐩰𐩺𐩽𐩹

501. — 78.

𐩧𐩦𐩽𐩥𐩠𐩬𐩱𐩽

𐩤𐩠𐩱𐩡𐩽𐩬𐩨𐩢

502. — 79.

𐩰𐩧𐩯𐩽𐩥𐩲𐩻

𐩹𐩨𐩬𐩺𐩪

503. — 80.

[illegible]

504. — 81.

[illegible]

505. — 82.

[illegible]

506. — 83.

[illegible]

507. — 84.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

508. — 85.

[illegible]
[illegible]

509. — 86.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

510. — 87.

[illegible]

511. — 88.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

512. — 89.

[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]

513. — 90.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

514. — 91.

[illegible]

515. — 92.

[illegible]

516. — 93.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

517. — 94.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

518. — 95.

[illegible]

519. — 96.

𐩨𐩽𐩸𐩥𐩩··

520. — 97.

𐩥𐩥𐩵𐩺𐩹𐩥𐩽𐩥𐩥𐩵𐩱𐩧𐩨𐩽𐩨𐩬𐩺·𐩢

𐩵𐩥𐩣𐩩𐩽𐩸𐩺𐩥𐩥𐩬𐩽𐩱𐩨𐩠𐩺

𐩨𐩽𐩠𐩬𐩺𐩽𐩵𐩥𐩹𐩱𐩧𐩨𐩽𐩨𐩬𐩽𐩱

𐩡𐩺𐩰𐩥𐩽𐩺𐩣𐩥𐩽𐩵𐩡𐩱𐩽𐩵𐩥𐩬𐩵𐩽𐩯

𐩳𐩽𐩥𐩵𐩥𐩸𐩧𐩱𐩽𐩱𐩨𐩬𐩵𐩽𐩨𐩫𐩽𐩥

𐩽𐩨𐩠𐩴𐩧𐩬𐩽𐩥𐩱𐩡𐩽𐩥𐩳𐩱𐩽𐩥𐩩

𐩱𐩽𐩥𐩹𐩦𐩰𐩧𐩬𐩽𐩥𐩱𐩥𐩬𐩽𐩯𐩡

𐩬𐩽𐩥𐩵𐩨𐩬𐩺𐩽𐩵𐩢𐩰𐩹𐩬𐩽𐩸𐩵𐩡𐩢𐩽𐩨𐩫𐩽𐩰

𐩥𐩡𐩡𐩺𐩽𐩨𐩴𐩫𐩱𐩽𐩠𐩴𐩧𐩬𐩽𐩰𐩧𐩫𐩥𐩽𐩣

··𐩺𐩽𐩱𐩢𐩰𐩩𐩫𐩺𐩽𐩥𐩣𐩫𐩺𐩽𐩵

𐩰𐩵𐩽𐩥𐩥𐩳𐩵𐩽𐩥𐩩𐩰𐩧𐩵𐩽𐩥𐩺𐩥𐩵

𐩺𐩽𐩥𐩴𐩬𐩱𐩽𐩨𐩴𐩬𐩱𐩽𐩠𐩴𐩧𐩬𐩽𐩺𐩣𐩡

𐩱𐩽𐩩𐩦𐩨𐩵𐩽𐩥𐩦𐩨𐩵𐩩𐩽𐩥𐩵𐩢𐩰𐩹𐩬

𐩺𐩽𐩡𐩡𐩽𐩥𐩺𐩥𐩵𐩽𐩨𐩬𐩺𐩽𐩨𐩠𐩴𐩧··

𐩺𐩰𐩥𐩬𐩽𐩥𐩠𐩧𐩬𐩽𐩥𐩱𐩠𐩨𐩮𐩱𐩵𐩬𐩽𐩥𐩺

𐩵𐩽𐩨𐩬𐩺𐩽𐩨𐩬𐩺𐩽𐩨𐩺𐩣𐩡𐩽𐩱𐩨𐩺𐩩𐩱𐩵𐩽𐩢

𐩰𐩧𐩽𐩥𐩱𐩬𐩨𐩮𐩽𐩱𐩨𐩱𐩧𐩱𐩵𐩽𐩨𐩺𐩣

𐩨𐩸𐩩𐩽𐩱𐩡𐩽𐩥𐩨𐩱𐩧

𐩥𐩨𐩽𐩥𐩰𐩹𐩽𐩥𐩩𐩴𐩧𐩽𐩥𐩺𐩥𐩵𐩽𐩱𐩺𐩧𐩽𐩴𐩹𐩧𐩽𐩠𐩧

𐩥𐩱𐩮𐩨𐩬𐩥𐩱𐩵𐩽𐩱𐩱𐩹𐩽𐩬

𐩩𐩽𐩨𐩺𐩩𐩠𐩽𐩥𐩣𐩩𐩧

𐩰𐩨𐩳𐩽𐩡𐩢𐩴𐩬𐩽𐩸𐩩𐩬𐩥𐩵𐩽𐩵𐩯𐩰𐩬𐩽𐩱𐩨𐩬𐩽𐩥𐩡𐩡𐩩

521. — 98.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

522. — 99.

[illegible]

523. — 100.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

524. — 101.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

525. — 102.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

526. — 103.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

527. — 104.

[illegible]
[illegible]

528. — 105.

[illegible]
[illegible]

529. — 106.

[illegible]
[illegible]

530. — 107.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

531. — 108.

[illegible]
[illegible]

532. — 109.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

533. — 110.

534. — 111.

535. — 112.

536. — 113.

537. — 114.

538. — 115.

539. — 116.

540. — 117.

541. — 118.

542. — 119.

543. — 120.

|𐩲𐩻𐩺|𐩲𐩬𐩺𐩨𐩱|𐩣 · ·

544. — 121.

𐩻𐩮𐩣𐩻𐩲𐩦𐩠𐩨

545. — 122.

𐩢𐩡𐩣|𐩡𐩱𐩢𐩧𐩦𐩺

546. — 123.

𐩣𐩡𐩺 · ·

547. — 124.

· · 𐩱𐩠𐩤𐩲|𐩺𐩠 · ·

548. — 125.

𐩺|𐩡𐩠𐩲|𐩫𐩢𐩨𐩭|𐩲𐩧|𐩱𐩲
𐩨𐩺𐩡|𐩢𐩤𐩠𐩩𐩢𐩨|
|𐩫𐩲𐩦𐩧𐩣𐩱𐩫𐩨|𐩻

549. — 126.

𐩡𐩱𐩡𐩷|𐩫𐩱𐩨𐩡
𐩵𐩨𐩤𐩭|𐩧𐩩𐩻𐩲

550. — 127.

𐩨𐩵|𐩣𐩲𐩺𐩲𐩡

551. — 128.

[illegible]

552. — 129.

[illegible]

[illegible]

553. — 130.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

554. — 131.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

555. — 132.

[illegible]

556. — 133.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

557. — 134.

[illegible]
[illegible]

558. — 135.

[illegible]

559. — 136.

[illegible]

560. — 137.

[illegible]

561. — 138.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

562. — 139.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

563. — 140.

[illegible]

[illegible]
[illegible]

564. — 141.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

565. — 142.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

566. — 143.

[illegible]

567. — 144.

[illegible]

568. — 145.

[illegible]

569. — 146.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

570. — 147.

𐩢𐩹𐩡𐩪

571. — 148.

𐩲𐩻𐩥𐩧𐩩𐩽𐩰𐩧𐩲𐩽
𐩲𐩠𐩱𐩡𐩽𐩧𐩺𐩬𐩽𐩨𐩪𐩽𐩱
𐩥𐩨𐩹𐩬𐩽𐩩𐩱𐩬𐩪𐩠 .

572. — 149.

𐩽𐩬𐩥𐩫𐩫𐩩𐩽𐩥
𐩥𐩩𐩽𐩼𐩢𐩰𐩩𐩡
𐩧𐩬𐩩𐩽𐩥𐩱𐩩

573. — 150.

𐩺𐩩𐩢𐩱𐩬

574. — 151.

𐩬𐩽𐩫𐩨𐩢𐩽𐩥𐩣𐩩𐩧𐩽𐩫𐩺𐩠𐩧𐩰𐩽𐩨𐩱𐩢𐩹𐩧
𐩢𐩰𐩪𐩬𐩽𐩼𐩫𐩰𐩽𐩬𐩡𐩱𐩺𐩽𐩬𐩲𐩪𐩽𐩲𐩨𐩽𐩥
𐩲𐩫𐩽𐩺𐩣𐩡𐩽𐩨𐩪𐩽𐩫𐩺𐩬𐩻𐩧𐩱𐩬𐩽𐩲𐩨 . .

575. — 152.

𐩲𐩫𐩽𐩨𐩢𐩹
. . 𐩬𐩽𐩨𐩬 . .

576. — 153.

577. — 154.

578. — 155.

VII. INSCRIPTIONS DU BELED NEDJRÂN.

a. *El-Ḥadhra.*

579. — 1.

b. *Medinet-el-Khoudoud.*

580. — 1.

581. — 2.

𐩫𐩬𐩰𐩵𐩵

582. — 3.

𐩲𐩣𐩵

583. — 4.

𐩲𐩵𐩫𐩧𐩨

584. — 5.

𐩲𐩣𐩱𐩨

585. — 6.

𐩲𐩣𐩱𐩨𐩽𐩨𐩲

586. — 7.

𐩲𐩣 𐩱𐩨

587. — 8.

𐩩𐩧𐩸𐩵𐩽𐩬𐩧𐩨𐩰𐩡𐩽𐩲𐩣𐩱𐩨

588. — 9.

𐩲𐩣𐩱𐩨𐩽𐩲𐩣𐩵𐩠𐩡𐩠𐩲𐩵𐩽𐩨𐩡𐩽𐩠𐩡𐩠𐩩𐩵

589. — 10.

[illegible]

590. — 11.

[illegible]

c. *El-Koubaybât.*

591. — 1.

[illegible]

VIII. INSCRIPTIONS DU DJAOUF SUPÉRIEUR.

a. *Ez-Zâher.*

592. — 1.

[illegible]

b. *Eswed-el-Waz'ei.*

593. — 1.

[illegible]

594. — 2.

[illegible]

595. — 3.

𐩱𐩴𐩠|𐩸𐩨𐩩

c. *Ḥizmet Aboû Thaour.*

596. — 1.

𐩣𐩱𐩣𐩧|𐩨𐩬|𐩱𐩨
𐩱𐩣𐩧|𐩮𐩺𐩨𐩧𐩬|𐩣
𐩥𐩫|𐩭𐩣𐩠𐩲𐩡𐩺|𐩥𐩺
𐩹𐩲𐩱𐩣𐩧|𐩨𐩫𐩺|𐩨𐩩
𐩠𐩥|𐩣𐩧𐩫𐩲𐩣|𐩨𐩴𐩬𐩱|
𐩠𐩴𐩧𐩬|𐩣𐩬𐩺𐩩𐩣|𐩡𐩺𐩹𐩲
𐩱𐩣𐩧|𐩨𐩱𐩡𐩣𐩤𐩠|𐩥𐩨|𐩮𐩩

d. *Beit-Nimrân.*

597. — 1.

𐩬𐩣𐩧𐩬

e. *Djâr el-Labbâ.*

598. — 1.

... 𐩠𐩲|𐩨𐩣𐩤𐩧𐩸|𐩭𐩡|
... 𐩭𐩤𐩢|𐩨𐩱𐩢𐩩|𐩱𐩯𐩴𐩣|
... 𐩢𐩡𐩱𐩧𐩨𐩲|𐩥𐩠𐩥|𐩣𐩢𐩧|𐩮𐩱
... 𐩥𐩣𐩢𐩡𐩲𐩣𐩥𐩬|𐩥𐩣𐩱𐩩
... 𐩲𐩹𐩬𐩩𐩺|𐩢𐩧𐩨𐩬|𐩲𐩤𐩧

ⵂ•|ИX◇▥▥П|И⵿> ...
ᒣ♁|ИП|○⊃ⵈ>8ⵂ•|>8 ...
ᒣ○•|ИX◇▥И▥|ⵍ•|И>⋝ⵉ ...

599. — 2.

...ИXⵉПП|>X8•ⵈ|ⵉ ...
...ⵈ|○YΨПⵈ•|○Yⵉ ...
....ᒣ⋝П|▥>ПⵂX ...
8|○ⵉ•Xⵂ•|>X8•ⵈ|ⵉΨ
ⵂП|ЧП⊃•|▥•XⵂX|▥ⵉИ
>X8•ⵈ|ⵉПᒣⵂⵈ|▥•П>
Y•|И>ⵉП|○ᒣY|▥ⵍⵉ|ⵟ
•YЧXY▥|▥ⵍ•|ЧY•Xⵂ
XYXП|П>ⵂY▥ⵂ|ⵉ>ⵂ•
•YИП|>X8•|ⵉ

600. — 3.

...ⵉⵈⵉ|ᒣ•|Ч ...
...ⵉ|ⵉⵍ•|YЧП ...
◇П|▥ⵉⵈⵉ|▥
П|Ξ◇Ψ•|▥X
ⵉΞ•|▥ᒣ▥Ξ|ⵉИ8
ⵉ•ᒣ|▥ПⵉYП|
•|•Y•XⵂY•|▥
Yⵂ|•YИXY▥
▥>ⵉΨ|○ᒣY|ⵉ⊃

𐩤𐩨𐩠𐩮𐩠𐩲|𐩨𐩤𐩣𐩵

𐩸𐩩𐩫𐩠𐩲|𐩺𐩨𐩭𐩩

601. — 4.

𐩱𐩩𐩲𐩫|𐩢𐩤

𐩠𐩲|𐩲𐩠𐩤𐩩𐩲𐩠𐩲

𐩡𐩵|𐩨𐩤𐩣𐩵|𐩸

𐩲𐩧𐩨𐩵|𐩨𐩱𐩨𐩲𐩵

𐩢𐩲𐩻𐩩𐩧|𐩲𐩩𐩲𐩧𐩠𐩲

602. — 5.

... 𐩺𐩢𐩤𐩷|𐩨𐩬

... 𐩺|𐩢𐩬|𐩲𐩠𐩬𐩬

... 𐩧𐩨𐩵|𐩤 ... 𐩱𐩵𐩧𐩬|𐩠𐩺𐩲𐩵

... 𐩱𐩣𐩺|⁝|𐩲𐩡|𐩺𐩠𐩲𐩺𐩫𐩫|𐩱

... 𐩩|𐩢𐩫|𐩲𐩻𐩫𐩫|𐩲𐩺𐩬𐩵|𐩲𐩨

... 𐩣𐩡𐩠|𐩧𐩴𐩻|𐩱𐩲𐩺𐩬𐩵|𐩲𐩡

... 𐩺𐩬𐩸𐩠𐩲| · 𐩡𐩻|𐩱𐩲𐩺𐩬𐩵|𐩲

... 𐩨𐩲𐩡𐩺|𐩵𐩫𐩷𐩰𐩩 ...

.. 𐩱𐩧𐩩|𐩣𐩵|𐩷𐩡𐩺𐩫| ...

... 𐩲𐩣𐩺𐩫|𐩨𐩤𐩭𐩰𐩵|𐩲 ..

603. — 6.

𐩱𐩨𐩲𐩵|𐩢𐩰

𐩢𐩲𐩻𐩩𐩧|𐩲𐩱

𐩨𐩵𐩱𐩱𐩡𐩬|𐩡𐩲

XΦ▥ⵍⵎ|ⵒ
8⊙|ⵍ⊟|Xⵍ⊙ⵜ|ⵎ
ⵎY⊙|ⵎⵎⵍ♦|ⵍ
|ⵍ∏|Yⵎ∏|ⵎⵍ♦
⊙|ϽX8⊙|ⵒXΨX
Ψⵍ∏|ⵎ▥♦⊟ⵒ
ⵎ1⊙|1⊙....

604. — 7.

XΨX1∏1
ⵍ8⊙|ⵍ⊟|ⵒ
ⵍ▥♦⊟ⵒ|ⵍ
|ⵎⵍ8Ͻⵎ
⊙|ⵎⵒ⊙∏ⵒ
∏X|ⵒϽⵜΨ
|∏ϽΛ⊙

605. — 8.

ⵎΨ1ⵎ

606. — 9.

Ψ∏1

f. *Silyâm.*

607. — 1.

⊙Ͻ1ⵜ|ⵍ∏

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

608. — 2.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

609. — 3.

[illegible]

610. — 4.

[illegible]
[illegible]

611. — 5.

[illegible]

612. — 6.

[illegible]

613. — 7.

[illegible]
[illegible]

614. — 8.

615. — 9.

𐩥𐩪𐩨𐩢𐩡𐩽𐩥𐩤𐩭𐩴𐩽𐩨𐩬𐩰𐩧𐩥𐩽
𐩢𐩴
𐩴𐩡𐩭𐩴𐩽𐩨𐩬𐩽𐩢𐩥𐩰𐩡
𐩰𐩧𐩨𐩥𐩣𐩩
𐩹𐩧𐩨𐩴𐩽𐩹𐩷𐩥𐩽𐩨𐩭𐩽𐩨
𐩰𐩧𐩨𐩥𐩣𐩩
𐩽𐩰𐩡𐩪𐩴𐩽𐩨𐩬𐩽𐩹𐩪𐩧𐩴
𐩨𐩰
𐩰𐩧𐩧𐩹𐩬𐩽𐩹𐩶𐩥𐩣
𐩹𐩥𐩴𐩽𐩪𐩧𐩳𐩽
𐩭𐩴𐩧𐩹𐩴𐩤
𐩰𐩧𐩧𐩪𐩬
𐩴𐩽𐩰𐩴𐩪𐩥
𐩡𐩹𐩽𐩨𐩬𐩽𐩰𐩧𐩨·𐩡

616. — 10.

𐩢𐩭𐩯𐩽𐩰𐩧

617. — 11.

𐩰𐩹𐩧

618. — 12.

𐩪𐩹𐩥

619. — 13.

𐩪𐩧𐩴

620. — 14.

[illegible]

621. — 15.

[illegible]

622. — 16.

[illegible]

623. — 17.

[illegible]

IX. INSCRIPTIONS DU WÂDI RAHABA.

a. *Ed-Dâbir.*

624. — 1.

[illegible] ...

[illegible]

625. — 2.

[illegible]

626. — 3.

[illegible]

[illegible]

... [illegible] ...

627. — 4.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

b. *Kharibet-Sèoud*

628. — 1.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

629. — 2.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

630. — 3.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

ᗷ|ᒥΨ♀○8X|○○
♀Ξ|ᗺ○♀|⊃ᗺ♁ᗺ
○Π○ᒥ♀|ᗷΠᒧ♀
ᗺ♀ᗺΨ|XH|X♀Π
Ψᗷ♀ᗷ|○Π|HX|Π
○|○ᗺ♁Π○|ᒪ⋈○
♀⊩○♁Π|○Π|♁XᒥᗷI

631. — 4.

ᒪΠ|○◇♀▥Π ·
◊○ᗷᗷ|○H♁|
Ψ|⊃ᗺ♁○8♀
◊ᒧ♀|HX|Ψᗷ♀ᗷ
Π♁○⋈♀|○Ψᗺ
Π○♁♀|ᒥXᒥᗷ
♁|Π○|⊃X8○Π
ᒥᗷ◊Ψ|○Π|HX
Π○|Ꮯ♁○⋈♀|Π
♀8○♁ᗷ(|○Π

632. — 5.

◊⋈♁○|⊃ᗺ · · ·
♀⊩○♁Π|Π○ᒥ
Ꮯ○|Π○|▥ᒥX
8X(|○Π|♁Ꮯᗷ
○|ᗺ♀ᗺΨ|XH|Π

[illegible]

[illegible]

633. — 6.

[illegible]

[illegible]

634. — 7.

[illegible]

635. — 8.

[illegible]

636. — 9.

[illegible]

637. — 10.

[illegible]

638. — 11.

[illegible]

c. El-Faṭia.

639. — 1.

[illegible]

[illegible]
[illegible]

640. — 2.

[illegible]

641. — 3.

[illegible]

642. — 4.

[illegible]

643. — 5.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

X. INSCRIPTIONS DU WÂDI ABIDA

a. Ḥouṣn-el-Djérâdân.

644. — 1.

[illegible]

645. — 2.

[illegible]
[illegible]

646. — 3.

[illegible]

647. — 4.

[illegible]

b. El-Ḥizma.

648. — 1.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

649. — 2.

[illegible]

650. — 3.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

c. Máreb.

651. — 1.

[illegible]
[illegible]

652. — 2.

HΨCЧIΠo8XCIoΠIHΓ⵿ΨIoΠIHXIΨ⵿ⵎ⵿IoΠIHXIΠ

653. — 3.

oⵛΨIΨↃ
8XCIΠ⅃
ЧΨIⵛΠ⋈
CI⵿⵿⵿IoΠ
ЧoIЧXↃoΨ
⅃Πo8X
⵿⵿ⵛ1ⴷIΠ
HXIΨ⵿⵿⵿Iȯ
Ч⋈oΠIXHIΠ
CΨ⵿IoΠI⵿
ↃⴷIΠoI1ⴷ
ΠⴷΓIȯ⵿
ↃX8oIΠ

654. — 4.

XⵛIЧΠIoⵔ⵿o8⵿
⅃⵿⵿Ioⴷ⵿IoΠ⅃⵿

655. — 5.

oCIΨΓ⵿⵿IΣo

656. — 6.

ⵛⴷIΨⵛo1

657. — 7.

[illegible]
[illegible]

658. — 8.

[illegible]

659. — 9.

[illegible]

660. — 10.

[illegible]

661. — 11.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

662. — 12.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

d. Cimetière.

663. — 1.

[illegible]

664. — 2.

[illegible]

[illegible]

665. — 3.

[illegible]

666. — 4.

[illegible]

667. — 5.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

668. — 6.

[illegible]

[illegible]

669. — 7.

[illegible]

e. Digue de Mâreb.

670. — 1.

671. — 2.

672. — 3.

673. — 4.

674. — 5.

675. — 6

676. — 7.

677. — 8.

678. — 9.

[illegible]

[illegible]

XI. INSCRIPTIONS DE PROVENANCE INCERTAINE,
COPIÉES À ʿADEN.

679. — 1.

[illegible]

680. — 2.

[illegible]

[illegible]

681. — 3.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

682. — 4.

[illegible]

683. — 5.

684. — 6.

685. — 7.

686. — 8.

OBSERVATIONS

SUR DEUX ÉCRITS RÉCENTS DE M. MASPERO,

PAR M. EUG. RÉVILLOUT.

L'École des hautes études fait preuve d'une remarquable fécondité, et les travaux qu'elle publie sont généralement très-intéressants. L'un des derniers fascicules de sa Bibliothèque contient, par exemple, une curieuse étude de M. Maspero sur *les formes de la conjugaison en égyptien antique, en démotique et en copte.* Il ne m'appartient pas d'apprécier ici le côté hiéroglyphique et démotique de cette longue dissertation : ce soin regarde de meilleurs juges; et d'ailleurs M. Maspero a déjà reçu pour des travaux de cette nature la haute approbation de notre illustre maître, M. de Rougé. Je me tairais donc, si M. Maspero n'avait pour la première fois abordé une littérature qui parait lui être moins familière que les hiéroglyphes : je veux parler de la littérature et de la linguistique coptes. Mais je dois dire que M. Maspero a eu sur ce chapitre la main malheureuse, par suite d'un peu trop de précipitation sans doute.

Et d'abord M. Maspero use, dans ce dernier travail, d'une méthode qui me paraît dangereuse : la

méthode des *transcriptions*, ou, si l'on préfère, des *thèmes*.

Les thèmes offrent toujours de sérieux inconvénients pour une langue morte. Ils habituent l'esprit à vivre dans un monde factice en philologie : le monde du possible, si l'on veut. Mais enfin le possible n'est pas le réel, et les textes qu'on invente n'auront jamais la même autorité grammaticale que les textes qu'on a trouvés dans les auteurs originaux.

M. Maspero traduit l'Évangile en hiéroglyphes, comme les membres de la Société biblique le traduisent en chinois ou en japonais. Mais il y a cette différence que le chinois vit encore actuellement, et qu'on peut, par conséquent, s'assurer facilement de l'exactitude des traductions. Le pire qui puisse arriver à l'auteur, c'est de n'être compris par personne. Mais enfin on ne s'appuie pas sur ces sortes de traductions pour faire de la grammaire comparée. Or, c'est ce que fait M. Maspero quand il rapproche ses hiéroglyphes de fantaisie du texte copte memphitique qu'il possède pour les Évangiles. Malheureusement encore il ne se borne pas là. Non content d'improviser des hiéroglyphes pour traduire du copte, il improvise aussi du copte pour traduire des hiéroglyphes; et il n'est pas toujours facile de savoir ce qui lui appartient en propre dans les deux textes superposés. Que faut-il penser, par exemple, de la phrase ϩⲓⲛⲁ ⲛ̄ⲛⲑϣ̀ⲧⲉⲛ ̀ⲧⲉ̀ⲧⲉⲛⲛⲟϩⲉⲙ, qu'on trouve placée, sans renvoi, à la page 81, sous une série d'hiéroglyphes représentant le même sens?

Cette phrase est-elle inventée ou mal copiée? Dans tous les cas, elle n'est pas copte : ϩⲓⲛⲁ veut toujours après lui le subjonctif. Mais peut-être ce subjonctif serait-il difficile à rendre en hiéroglyphes, et a-t-on supprimé dans le copte sa formative ⲛ̄ⲧⲉ pour mieux rapprocher les deux textes. D'autre part, peut-être cette faute est-elle involontaire. Ce qui rend l'embarras plus grand en cas pareil, c'est que M. Maspero ne semble pas avoir un bien grand respect pour le copte, pour ses mots comme pour sa syntaxe. Alors même qu'il se borne à copier, il le fait avec une négligence dédaigneuse sans doute.

Il s'inquiète peu de la fixité qu'ont prise les voyelles en copte, du moment où elles étaient vagues dans l'égyptien hiéroglyphique. Aussi écrit-il ⲁⲣⲡ pour ⲏⲣⲡ (p. 109), ⲥⲟϫ̄ⲡ pour ⲥⲱϫ̄ⲡ (p. 50), ϣⲟⲡⲓ pour ϣⲱⲡⲓ (p. 46), ⲉϫⲟⲣϩ pour ⲉϫⲱⲣϩ (p. 111), ⲛⲓⲙ, *tout*, au lieu de ⲛⲉⲙ, *avec* (p. 63). Or toutes ces formes sont complétement inconnues dans les dialectes coptes auxquels il les rapporte, et ce seraient des nouveautés fort intéressantes pour leur phonétique, si malheureusement les textes auxquels nous renvoie dans ses notes notre savant égyptologue ne portaient pas très-exactement pour tous ces mots la forme régulière.

Peut-être la place des consonnes n'avait-elle pas non plus, dans la langue sacrée, l'importance qu'elle eut plus tard, car elle est presque indifférente aux yeux de M. Maspero. Page 45, pour ⲥⲛⲏⲟⲩ, *frères*,

il écrit ⲥⲛⲛⲟⲩ, qu'aucun Copte n'aurait compris. Page 46, dans un extrait de la *Pistis Sophia*, au lieu de ⲡϩⲁⲉ ⲙ ⲙⲩⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ, *le dernier mystère*, il écrit ⲡⲁϩⲉ ⲙ ⲙⲩⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ, ce qui voudrait dire *la vie de mystère*, et cependant, s'il a modifié la traduction de Schwartze, le changement qu'il y a fait ne porte pas sur le mot ⲡϩⲁⲉ, *le dernier*, transformé par lui en ⲡⲁϩⲉ, *la vie*, mais sur le mot ⲙ(ⲛ̄)ⲙⲩⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ, où il a cru voir un pluriel, faute de se rappeler la règle qui régit le ⲛ de relation. Sa traduction *le dernier des mystères* ne correspond donc à son texte sur aucun point.

De même, page 44, au lieu de ⲁⲣⲉ ⲛⲉⲧⲉⲛ ϭⲁⲗⲁⲩϫ ϩⲟⲙⲟⲩ, *nos pieds ont foulé*, il transcrit ⲁⲣⲉ ⲡⲉⲧⲉⲛ ϭⲁⲗⲁⲩϫ ϩⲱⲙⲙⲟⲩ, ce qui signifierait *notre pied a*.... Quant au mot ϩⲱⲙⲙⲟⲩ, on ne saurait dire quel sens il aurait, car personne ne l'a rencontré à ma connaissance. Et pourtant, tout en modifiant le texte copte, M. Maspero a conservé la traduction que Peyron en avait donnée à la page 96 de sa grammaire.

Ailleurs, il redouble des lettres sans se préoccuper du sens que peut donner par elle-même une racine unilittérale, introduite ainsi dans la formation d'un mot copte. Page 57, ⲧⲙⲛⲧⲡⲉⲧϣⲟⲩⲉⲓⲧ, *la vanité*, que portait le texte cité de Mingarelli, a cédé la place à ⲧⲙⲛⲧⲡⲉⲧϣϣⲟⲩⲉⲓⲧ, mot qui, grâce au ϣ potentiel, signifierait, s'il existait, *la faculté*

d'être vain, l'aptitude à devenir vain. Bien entendu, M. Maspero y voit toujours la vanité actuelle.

Ailleurs, il supprime des syllabes indispensables au point de vue syntaxique, et par exemple, page 44, il écrit ⲉⲡϫⲓⲛ ⲡⲓⲇⲓⲁⲃⲟⲗⲟⲥ ⲉⲣⲡⲓⲣⲁⲍⲓⲛ ⲙⲙⲟϥ, comme si ϫⲓⲛ, la préformante de l'infinitif, ne devait pas toujours se transformer en ϫⲓⲛⲧⲉ, quand elle est séparée, par le sujet, du verbe auquel elle se rapporte. Le texte cité de saint Marc était parfaitement régulier : ⲉⲡ ϫⲓⲛⲧⲉ ⲡⲓⲇⲓⲁⲃⲟⲗⲟⲥ ⲉⲣⲡⲓⲣⲁⲍⲓⲛ ⲙⲙⲟϥ.

Si M. Maspero n'avait pas de sa main autographié tout son mémoire, on pourrait penser que ce sont là des fautes de copiste ou des fautes d'impression. Mais on s'étonnerait encore de voir de pareilles fautes échapper à la correction dans des citations qui tiennent lieu de paradigmes, et de trouver à certains temps des formatives qui servent exclusivement pour d'autres ou des affixes mal placés. C'est ainsi qu'à la page 62 nous lisons comme un exemple de parfait ordinaire la phrase : ⲛⲉϥ ϣⲁⲣⲉ ⲡϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ ⲕⲁ ⲉⲃⲟⲗ. Au lieu de ⲛⲉϥ ϣⲁⲣⲉ, il faudrait ⲛⲉϣⲁⲣⲉ, car lorsque l'auxiliaire ϣⲁⲣⲉ suit la formative ⲛⲉ, celle-ci ne peut pas recevoir après elle les divers affixes personnels, comme elle les reçoit lorsque, isolée, elle constitue un autre temps. M. Maspero nous renvoie au texte thébain de saint Matthieu (XXVII, 15), et dans l'édition de Woide, au lieu de ⲛⲉϥ ϣⲁⲣⲉ, nous lisons ⲛⲉϣⲁⲣⲉ ⲡϩⲏⲅⲉ-

ⲙⲱⲛ ⲕⲁ ⲉⲃⲟⲗ, *le préteur délivrait d'habitude.* On voit, du reste, qu'il s'agissait ici d'un imparfait et non pas d'un parfait, ce qui n'est pas du tout la même chose en copte.

Quant à la phrase donnée comme exemple d'un imparfait plus-que-parfait au bas de la page 56 : ⲉϥⲙⲟⲟϣⲓ ⲡⲉ ϩ̄ⲛ ⲓ̀ⲉⲣⲓⲭⲱ, il est difficile de savoir où notre savant égyptologue a pu la copier, bien qu'il nous renvoie à la version thébaine de saint Luc. Telle qu'on nous la présente, cette phrase n'est pas copte et n'appartient à aucun dialecte. On la dirait maladroitement forgée sur le memphitique que M. Maspero donne deux lignes plus loin : ⲛⲁϥ ⲙⲟϣⲓ ⲡⲉ ϧⲉⲛ ⲓ̀ⲉⲣⲓⲭⲱ, *il se promenait dans Jéricho.* Mais il ne suffisait pas de changer un auxiliaire et de transformer la préposition ϧⲉⲛ en ϩ̄ⲛ pour constituer un texte thébain avec ce texte memphitique : il fallait, de plus, écrire ⲙⲟⲟϣⲉ à la place de ⲙⲟϣⲓ, supprimer les accents purement memphitiques que porte le nom de ⲓⲉⲣⲓⲭⲱ, les remplacer par les points thébains et ajouter à ce nom le ϩⲟⲣⲓ initial. Quel que puisse donc être l'auteur de ces barbarismes thébains, M. Maspero fera bien de chercher ailleurs ses documents pour prouver l'existence de nouveaux temps verbaux. En effet, en lui-même, le temps dont il s'agit me paraît très-peu vraisemblable. Je ne lui connais jusqu'ici pas d'autres bases que les citations très-peu nombreuses de Steinhal, citations qui s'expliquent tout

au moins aussi bien, suivant la doctrine de Peyron, par le participe vague en ⲉ, qui peut s'adjoindre à tous les temps. Les phrases qu'on pourrait interpréter par ce prétendu imparfait plus-que-parfait sont du reste trop exceptionnelles pour qu'il soit permis d'en grossir le nombre par des exemples peu authentiques d'un dialecte interlope.

Ce même dialecte interlope, aussi peu thébain que peu memphitique, reparaît souvent dans le travail grammatical de M. Maspero.

C'est à lui qu'il faut rapporter, à la page 62, les mots ⲉϣⲁϥⲧⲁⲩⲉ ⲉⲧⲛⲁⲛⲉϥ ⲉⲃⲟⲗ. Parmi ces mots, le premier est thébain, ⲉϣⲁϥⲧⲁⲩⲉ, mais le second, ⲉⲧⲛⲁⲛⲉϥ, n'est d'aucun dialecte, bien qu'on rencontre en memphitique un mot voisin, ⲉⲑⲛⲁⲛⲉϥ, qui s'écrit avec un ⲑ. M. Maspero nous renvoie à Matthieu, VII, 17. La version memphitique de saint Matthieu porte : ϣⲁϥ ⲉⲛⲟⲩⲧⲁϩ ⲉⲑⲛⲁ-ⲛⲉϥ ⲉⲃⲟⲗ; la version thébaine donnée par Woide : ⲉϣⲁϥⲧⲁⲩⲉ ⲕⲁⲣⲡⲟⲥ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ, *il porte de bons fruits.* C'est évidemment cette dernière que notre savant égyptologue a voulu citer; mais, bien qu'il eût donné la traduction entière, il a omis le mot ⲕⲁⲣⲡⲟⲥ, et transformé le mot ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ.

En définitive, M. Maspero aime trop les vues d'ensemble et les intuitions par grandes masses. Il veut voir de haut, même quand il a affaire à un texte. Cela s'explique. Les textes démotiques qu'il a tout

d'abord étudiés étaient, nous a-t-il dit lui-même, fréquemment presque indéchiffrables. Souvent les traits s'y succédaient à peu près identiques, et il arrivait que dans des lignes entières, et même plusieurs lignes de suite, chaque caractère prêtait à diverses lectures. On ne pouvait donc s'en tirer qu'en s'inspirant de l'ensemble. Il fallait bien saisir la contexture générale du document et s'apprendre à lire alors que le texte considéré dans ses éléments littéraux ne disait nettement plus rien. Une certaine pénétration à travers le vague et l'amour du vague en lui-même sont, à ce qu'il paraît, de très-bonnes conditions pour réussir en démotique; mais l'habitude du vague a des inconvénients, quand on veut aborder une langue dont les caractères sont bien distincts et la grammaire très-précise. Tel est le copte, langue réglée, qu'il faut étudier terre à terre. M. Maspero, s'élevant vers les sommets de la langue antique, a voulu trop le voir de haut comme un dialecte abâtardi. Il a vu de haut, comme nous l'avons dit et le montrerons par la suite, les caractères qu'il copiait, les mots coptes qu'il transcrivait, les formes verbales qu'il citait, le sens des textes qu'il donnait, les opinions même des grammairiens qu'il consultait; et quand lui-même il a voulu faire une étude grammaticale sur le copte, il l'a vu trop de haut pour y apporter toujours l'exactitude nécessaire pour une langue de cette nature.

Dans une œuvre grammaticale, il faut beaucoup de précision. Il en faut d'abord dans les traductions

interlinéaires des lambeaux de phrases cités en qualité de paradigmes. Autrement le lecteur se trouve dérouté, et ces citations deviennent par le fait au moins inutiles.

Page 60, dans cette phrase du *Pater :* « que sa volonté soit faite sur la terre *comme* au ciel, » le mot ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ, qui signifie *comme, de la même manière que*, est traduit en français par *en réalité*. Deux pages plus loin, dans le passage où saint Luc dépeint un démon sortant à grand' peine d'un possédé en le déchirant, *vix discedit dilacerans eum*, suivant les expressions latines auxquelles répond exactement la phrase copte : ⲙⲟⲅⲓⲥ ϣⲁϥϣⲉⲛⲁϥ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲁⲣⲟϥ ⲉϥϧⲟⲙϧⲉⲙ ⲙ̄ ⲙⲟϥ, M. Maspero, croyant voir un participe passé dans les mots ⲉϥϧⲟⲙϧⲉⲙ ⲙ̄ ⲙⲟϥ, *dilacerans eum*, a fait porter la déchirure sur le démon, dans sa traduction : « et à grand' peine il sort de lui tout brisé » ? . . . !! Page 44, les mots ⲁϥⲥⲱⲕ ⲉⲣⲟϥ (ⲙ̄ ⲡⲉⲟⲟⲩ ⲙ̄ ⲡⲉϥⲟⲩⲟⲉⲓⲛ), *il retira à soi (l'éclat de sa lumière)*, sont traduits par les mots *il se dépouilla*, ce qui, dans le cours des idées mystiques de la *Pistis Sophia*, n'est nullement la même chose, alors qu'il s'agit de l'éclat de la lumière de Jésus.

Nous n'en finirions pas si nous voulions citer toutes les inexactitudes de cette espèce. On en rencontre même lorsqu'il s'agit de mots qui ont été empruntés au grec par la langue copte : par exemple, à la même page 44, le mot ⲡⲓⲣⲁⲍⲓⲛ, *tenter,* reçoit

un autre sens dans la phrase déjà citée comme étant déformée par M. Maspero : ⲉⲡϫⲓⲛ ⲡⲓⲇⲓⲁⲃⲟⲗⲟⲥ ⲉⲣⲡⲓⲣⲁϩⲓⲛ ⲙ̄ⲙⲟϥ, *pour que le diable l'enlevât*, dit notre traducteur.

D'après cela, on ne doit pas s'étonner de voir omettre dans le texte des mots qu'on retrouve pourtant dans la traduction interlinéaire, comme nous l'avons montré plus haut pour une phrase transformée à la page 62, comme ailleurs, à la page 51, où le mot ϣⲉⲣⲓ, *fille*, est oublié dans la phrase : *qui donne sa fille vierge en mariage*, ⲫⲏ ⲉⲧϯ ⲛ̀ⲧⲉϥ (ϣⲉⲣⲓ ⲙ̄) ⲡⲁⲣⲑⲉⲛⲟⲥ ⲉⲩⲅⲁⲙⲟⲥ. ⲧⲉϥ ⲡⲁⲣⲑⲉⲛⲟⲥ voudrait dire « sa vierge », et rien de plus.

On ne doit pas s'étonner non plus de reconnaître un membre de phrase dans la traduction, tandis que le texte en donne un autre. Ainsi le verset 25 du chapitre IX de la première aux Corinthiens portait dans l'édition de Woide : ⲛⲏ ⲙⲉⲛ ϫⲉ ⲉⲩⲉϫⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲕⲗⲟⲙ ⲉϥϣⲁϥⲧⲁⲕⲟ ⲁⲛⲟⲛ ⲇⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲁⲧⲧⲁⲕⲟ, *ceux-là parce qu'ils recevront une couronne corruptible, et nous une incorruptible*. M. Maspero fait, page 62, de ce verset un extrait qu'il écrit : ϩⲓⲛⲁ ⲛ̄ⲥⲉϫⲓ ⲟⲩⲕⲗⲟⲙ ⲉϥϣⲁϥⲧⲁⲕⲟ, et il traduit « pour recevoir une couronne incorruptible »; c'est *corruptible* qu'il faudrait.

On ne doit pas s'étonner non plus de voir traduire un temps par un autre, un potentiel par un futur, comme, page 110, dans la phrase ⲙⲉⲕⲉϣ ϫⲟⲟⲥ

ⲅⲁⲣ ; pas même de voir un temps verbal représenté par un substantif qui n'a pourtant pas avec lui le moindre rapport ; page 56, ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲅⲉⲛⲟⲥ ⲉⲧⲟⲩⲛⲁϫⲡⲟϥ signifie proprement *genus procreandum* : M. Maspero traduit ce passage en mot à mot « pour le genre et l'espèce ». Or ⲉⲧⲟⲩⲛⲁϫⲡⲟϥ se décompose ainsi : le relatif ⲉⲧ joint à l'affixe ⲟⲩ représentant la troisième personne du pluriel, à la marque du futur ⲛⲁ, à la racine verbale ϫⲡⲟ, *engendrer*, au suffixe ϥ, troisième personne du singulier complétant comme régime direct le relatif ⲉⲧ : mot à mot *qu'ils engendreront*, tournure copte très-usitée pour rendre l'idée qui s'attache au participe futur passif. Bien embarrassé serait-on pour y trouver la notion d'espèce, si dans cette œuvre grammaticale on songeait à se rendre compte du mot à mot interlinéaire.

Nous avons déjà vu du reste combien M. Maspero fait peu de cas des formes grammaticales. Pour lui, les imparfaits deviennent des parfaits ou des plus-que-parfaits ; de même un optatif qui peut recevoir comme sujets tous les suffixes personnels, le temps en ⲙⲁⲣⲉ, est assimilé aux impératifs, bien que ceux-ci n'aient pas d'affixes comme sujets et constituent un mode distinct, en copte comme dans toutes les langues. Ce sont même les impératifs qui représentent le mieux en copte un système de conjugaison très-employé ailleurs, celui des spécialisations modales ou temporelles par simple changement de vocalisation. Ainsi, pour former l'impératif des verbes

unisyllabiques dont la base est une seule consonne, la règle est de vocaliser cette consonne à l'aide d'un ⲁ initial et d'un ⲓ final. ⲉⲣ, *faire*, deviendra donc ⲁⲣⲓ, comme ⲉⲛ, *venir*, ⲁⲛⲓ; ⲉⲗ, *porter*, ⲁⲗⲓ; ϫⲉ, *dire*, ⲁϫⲓ (que j'ai retrouvé dans les papyrus de Turin, vie d'Aphou, p. 96, avec le suffixe masculin ϥ en qualité de régime direct: ⲁϫⲓϥ, *dis-le* (se rapportant au mot ⲡϣⲁϫⲉ), comme on l'avait noté souvent avec le suffixe féminin et neutre ⲥ: ⲁϫⲓⲥ, *dis cela*). L'alpha initial se retrouve même à l'impératif, et exclusivement à l'impératif, dans beaucoup de verbes dont la vraie racine n'est plus unilittérale: ⲁⲛⲁⲩ de ⲛⲁⲩ, ⲁϫⲱϩⲙ de ϫⲱϩⲙ, ⲁⲟⲩⲱⲛ de ⲟⲩⲱⲛ, ⲁⲗⲟ, que j'ai retrouvé sans affixe dans la vie de sainte Heraéi (papyrus de Turin) et qui vient de ⲗⲟ, *cessare*, ⲁⲣⲓⲕⲉ, que j'ai retrouvé dans le concile de Nicée, p. 86 (papyrus de Turin), de ⲣⲓⲕⲉ, *inclinare se*, etc. A l'impératif de tous ces verbes, qui contenaient déjà en eux-mêmes des voyelles proprement dites, l'ⲓ final devenait inutile. Mais dans les verbes du premier type, où il sert à vocaliser une consonne radicale, il se montre avec une fixité qui le conserve également dans tous les dialectes, et il ne permute jamais avec un ⲉ, comme il arrive pour beaucoup d'autres ⲓ finaux, quand du memphitique on passe au thébain. Toujours l'impératif du verbe ⲉⲣ est ⲁⲣⲓ, comme celui du verbe ⲉⲛ, ⲁⲛⲓ, etc.

Cette loi du copte, M. Maspero l'a dédaignée. Le mot ⲁⲣⲓ devient à ses yeux une simple variante de vocalisation. Il l'assimile pleinement à l'auxiliaire ⲁⲣⲉ, et dans celui-ci il croit voir une des formes simples du verbe ⲉⲣ. Or, ceci est encore une nouvelle erreur qu'il était facile d'éviter. La forme ⲁⲣⲉ se rattache à la forme ⲁ comme ⲛⲁⲣⲉ à ⲛⲁ, ϣⲁⲣⲉ à ϣⲁ, ⲙⲁⲣⲉ à ⲙⲁ; dans tous ces cas, ⲣⲉ est une forme paragogique de la racine ⲣ, qui exprime l'idée verbale, comme nous l'avons montré dans un autre travail, et qui peut se rattacher à un verbe auxiliaire comme à toute autre espèce de verbe, comme régulièrement à tous les verbes grecs dans le dialecte memphitique. Il est bon de remarquer, du reste, que ce déterminatif verbal paragogique se joint surtout aux auxiliaires lorsqu'ils ne sont pas conjugués avec des affixes personnels.

Je ne suivrai pas M. Maspero sur le terrain des hiéroglyphes où maintenant on veut lire « ⲁⲣⲓ » l'œil qui représente le verbe *faire*. J'ai de fortes raisons de douter de l'exactitude de cette lecture; car les transcriptions grecques nous montrent, dans le nom d'Osiris, par exemple, cet œil, homophone du verbe *faire*, représenté par le mot ⲓⲣⲓ. Or, ce mot « ⲓⲣⲓ » est une des formes memphitiques du verbe « ⲉⲣ ». Quoi qu'il en soit, du reste, de l'égyptien antique, on n'a pas le droit, lorsqu'il s'agit du copte, d'assimiler les unes avec les autres les formes ⲓⲣⲓ, ⲉⲣⲉ, ⲁⲣⲉ, ⲁⲣⲓ. Les traductions exactes deviendraient impossibles, s'il

était permis de changer à volonté les paradigmes de toute la conjugaison. M. Maspero le fait notamment quand, pour mieux confondre l'une avec l'autre la seconde personne du féminin et la troisième commune, il donne à cette dernière une forme qui appartient exclusivement à l'autre. Jamais dans aucun des textes thébains que j'ai vus, jamais, que je sache, dans aucun texte on n'a trouvé de troisième personne en ⲁⲣ ou en ⲉⲣ. Tous les grammairiens sont d'accord sur ce sujet, et ces mots ⲁⲣ ou ⲉⲣ doivent toujours être traduits par une seconde personne du féminin.

Je le répète, les voyelles en copte ont acquis une fixité dont, pour être exact, on est bien forcé de tenir compte. Il faut laisser dormir son imagination pour conjuguer les verbes et pour fixer leurs paradigmes dans une grammaire.

C'est ici surtout qu'il est besoin d'être précis et de distinguer non-seulement les temps et les personnes, mais les dialectes. Aussi, je ne puis vraiment pas comprendre comment M. Maspero a pu mettre sur la même ligne que les futurs en ⲁⲓⲛⲁ, ⲉⲓⲛⲁ des futurs en ⲁⲓⲛⲉ, ⲉⲓⲛⲉ, qui, dit-il, « résultent de la substitution à la forme faible en ⲛⲁ de la forme très-faible en ⲛⲉ. » C'est en vain que l'élève chercherait dans les deux dialectes réguliers, le thébain et le memphitique, ces prétendus futurs affirmatifs en ⲛⲉ. Dans une espèce de patois qu'on appelle le basmurique, où les mots, même les noms propres, se trouvent souvent déformés par toutes les fautes d'orthographe

dont ils peuvent être susceptibles, il arrive que des voyelles se mettent les unes pour les autres : des ε pour des ⲁ, des ⲁ pour des ⲟ, pour des ⲱ et même pour des ε. C'est ainsi que des ⲗ se mettent pour des ⲣ, des ⲅ ou des ϫ pour des ⲕ, des ⲇ pour des ⲧ ou des ⲑ, etc. Nous reviendrons du reste ailleurs sur ce dialecte. Par les mêmes raisons, on devait s'attendre à y trouver, mais d'une manière très-irrégulière, à côté de la formative conservée en ⲛⲁ, la même formative déformée en ⲛⲉ, de même que la composante ⲉⲣ se trouvait irrégulièrement déformée en ⲉⲗ. Tel est en effet le cas. Aussi l'illustre grammairien Peyron, après avoir montré comment se constitue le futur dans les dialectes réguliers, par l'adjonction de la formative ⲛⲁ à la composante ⲉ du présent en thébain, à celle du présent ⲉ ou à celle du prétérit ⲁ en memphitique, se borne à dire (p. 102) en ce qui touche le basmurique : « Basmurici, non secus ac Memphitæ, duplicem habent formam. Ad primam pertinent ⲉⲓⲛⲁ, ⲉⲗⲛⲁ sec. pers. fem. ⲉϥⲛⲁ vel ⲉϥⲛⲉ, ⲉⲣⲉ. . .ⲛⲁ, ⲉⲛⲛⲉ, ⲉⲧⲉⲧⲛ̄ⲛⲉ vel ⲉⲧⲉⲧⲉⲛⲛⲉ, ⲉⲩⲛⲁ vel ⲉⲩⲛⲉ. Ad secundam ⲁⲓⲛⲁ, ⲁϥⲛⲉ, ⲁⲣⲉ. . .ⲛⲁ, ⲁⲧⲉⲧⲉⲛⲛⲉ, ⲁⲩⲛⲉ, quorum ipse vidi exempla. » Serait-ce par hasard cette phrase mal comprise qui aurait persuadé à M. Maspero que le futur en ⲛⲉ existait dans un dialecte régulier ? Mais ce n'est pas le moins du monde à ce ⲛⲉ mis parfois pour ⲛⲁ que s'appliquent les

mots : « non secus ac Memphitæ duplicem formam. »

Si dans ce cas l'innovation était peut-être involontaire, il n'en est pas toujours ainsi dans les œuvres grammaticales de M. Maspero. Souvent l'amour du neuf y conduit un peu loin.

Pourquoi, par exemple, chercher des origines toutes différentes à la formative ⲉⲧ, selon qu'elle constitue des participes actifs ou des participes passifs? Pourquoi faire reproche à Schwartze d'avoir attribué aux uns et aux autres le relatif ⲉⲧ pour origine, tandis que soi-même on traduit les premiers à l'aide de ce même relatif ⲉⲧ? Est-ce que l'argument qui consiste à dire que jamais ⲉⲧ ne se change en ⲛⲧ dans les participes passifs n'est pas également applicable aux participes à sens actif? Est-ce que les uns ne se rencontrent pas dans les textes comme les autres? Est-ce qu'ils ne sont pas susceptibles d'une seule et même analyse?

Pourquoi ailleurs (p. 14) avoir fait entrer dans les paradigmes d'une conjugaison régulière une troisième personne en ⲧⲟⲩ, qu'on n'a jamais rencontrée nulle part? Je sais bien que cette troisième personne était utile pour appuyer une bien frêle théorie sur une conjugaison en ⲧⲉ; mais cette raison n'était pas suffisante. Je sais aussi qu'un peu plus bas M. Maspero a soin de dire : « ⲧⲟⲩ ne se trouve qu'après le relatif ⲉⲧ et ses formes ⲡⲉⲧ, ⲛⲉⲧ, etc.; alors le ⲧ initial du verbe substantif et le ⲧ final du relatif

se fondent dans la prononciation au point que l'écriture supprime l'un d'eux; » mais cette explication n'en est pas une en copte. Les Coptes ne craignent pas les consonnes redoublées; les Thébains surtout n'évitent aucune duplication, ni même aucune triplication, soit de consonnes, soit de voyelles; ils ne suppriment pas une lettre formative alors qu'elle se trouve avec une lettre similaire. ⲉⲧⲟⲩ doit donc se diviser en ⲉⲧ-ⲟⲩ. Il renferme tout simplement, après le relatif, l'affixe ordinaire de la troisième personne du pluriel. Cet affixe, qui, isolé, se vocalise en ⲉⲩ, se retrouve au contraire en ⲟⲩ après un grand nombre de formatives, après celle de l'optatif ⲙⲁⲣⲉ et du futur négatif ⲛⲛⲉ : ⲙⲁⲣⲟⲩ, ⲛⲛⲟⲩ; après les négations ⲙⲡⲉ, ⲙⲡⲁⲧⲉ : ⲙⲡⲟⲩ, ⲙⲡⲁⲧⲟⲩ; après les conjonctions ⲛⲧⲉ, ⲛⲧⲉⲣⲉ : ⲛⲧⲟⲩ, ⲛⲧⲉⲣⲟⲩ. Schwartze a posé toutes ces règles de la page 1144 à la page 1148 de son admirable *Alte Egypten*, et s'il n'est pas possible d'admettre dans ce cas la chute d'un ⲧ primitif, ce n'est pas plus possible lorsqu'il s'agit d'ⲉⲧⲟⲩ.

Du reste, il faut désespérer de se rendre raison de tous les changements que M. Maspero voudrait introduire dans le copte. Qui pourrait dire pourquoi il a traduit par *gauche* le mot ⲟⲩⲓⲛⲁⲙ, *droite* (*Journal asiatique*, août-septembre 1871, p. 104)? Pourquoi, dans cette même phrase : ⲧⲁ ⲟⲩⲓⲛⲁⲙ ⲙⲙⲟⲓ, *ma droite à moi*, supprime-t-il comme superflu le pronom possessif ⲧⲁ, *ma*, que jamais les Coptes

n'auraient omis en cas pareil? Pourquoi, à la même page, pour rendre compte des expressions ⲉϫⲱϥ ⲙ̅ⲙⲓⲛ ⲙ̅ⲙⲟϥ, qui signifient emphatiquement *sur lui, sur lui-même*, et qui s'emploieront, par exemple, dans la phrase : *il frappa sur lui* (*il se frappa*) préfère-t-il aux explications toutes naturelles qu'en ont données ses prédécesseurs, la suivante : (*il frappa*) *autour du lieu du lieu* (sic) *de lui?* Les Coptes n'avaient pas coutume d'éviter ainsi toujours avec soin de toucher le but; ils n'avaient point du tout horreur de la justesse et de la précision.

M. Maspero a vraiment trop peu d'estime pour les Coptes. Ces Égyptiens, dont l'éloquence était tellement proverbiale au v[e] siècle de notre ère, qu'Eunape écrivait de l'un d'eux : « Il était Égyptien, c'est dire son éloquence; » ces Coptes, que le monde antique admirait, alors que leur langue était celle que nous connaissons, M. Maspero paraît croire qu'ils étaient presque à l'état sauvage. Toutes ces nuances de la pensée qui sont exprimées par des modes et qui sortent alors du vague, il les leur refuse absolument. Suivant lui, ils ne purent jamais arriver à avoir des modes. Il leur fallut traduire du grec les livres sacrés des chrétiens pour s'apercevoir que l'absence d'une conjugaison réglée ne devait permettre que le vague. Voici du reste ce qu'il en dit dans la conclusion de son travail : « La nécessité de traduire en langue égyptienne des textes grecs où la distinction des modes est généralement marquée amène même les auteurs coptes à choisir certaines formes de leur langue pour

rendre certains modes du grec, et prépare ainsi les voies à la création des modes. Malheureusement, *ce nouveau mouvement d'évolution, commencé par les écrivains ecclésiastiques au moment où la vie nationale achevait de s'éteindre en Égypte, n'a pas eu le temps de s'étendre.* La langue disparaît peu à peu devant les envahissements progressifs de l'arabe et meurt au XVIIe siècle... » Et ailleurs (p. 120) : « Toutefois, je ne puis m'empêcher de noter en passant que le copte, s'il avait plus longtemps vécu, aurait fini par avoir des modes réels. Les traducteurs égyptiens des textes sacrés, pour rendre les formes modales qu'ils avaient sous les yeux, choisirent certaines formes de l'ancienne conjugaison égyptienne qu'ils détournèrent légèrement de leur sens primitif. *Mais cette réforme introduite dans la littérature sacrée ne me paraît pas avoir eu le temps de se glisser dans la langue courante, et le copte mourut avant d'avoir des modes réels.* »

En vérité, il n'était pas possible de rien imaginer qui fût plus contraire à la vérité, sous tous les points de vue : historique, grammatical et critique. Les textes coptes, quel qu'en soit le dialecte, quelle qu'en soit la provenance, ceux qui certainement ne pouvaient pas être traduits du grec, car leurs auteurs habitaient en pleine Thébaïde et s'exprimaient toujours en copte, la correspondance familière, comme les pièces administratives ou politiques, comme les admirables discours de Senuti et de Pesunthius, tout, absolument tout ce qui est écrit en copte offre des modes bien distincts qu'il n'est pas possible de con-

fondre sans faire aussitôt des contre-sens. C'est ainsi, du reste, que les Coptes pouvaient donner à leur style une grandeur, une élégance, une clarté et, s'ils le voulaient, une précision bien rares dans les langues antiques. Ce n'est pas sans cause que Peyron et tous les grammairiens, du reste, ont montré les modes en copte. Plusieurs de ces modes ont une forme qui les distingue absolument dans leur sens bien déterminé. Il en est ainsi de l'optatif formé par l'auxiliaire ⲙⲁⲣⲉ et qui est toujours un optatif; il en est ainsi du subjonctif formé par l'auxiliaire ⲛ̄ⲧⲉ et qui est toujours un subjonctif; il en est ainsi de l'impératif affirmatif en ⲁ initial, de l'impératif négatif en ⲙⲡⲉⲣ; il en est ainsi des très-nombreux participes, des modes en ϫⲓⲛ, en ⲧ̄ⲣⲉ, etc., qui conservent toujours leur valeur modale et temporelle. Si l'on s'écarte en copte des règles syntaxiques, on ne peut plus aborder les textes que comme le font pour le latin certains élèves dans les lycées. On cherche les mots comme s'il s'agissait de simples racines, et on se guide comme on peut sur le contexte. Mais est-ce à dire que le latin n'ait pas de modes?

Je ne comprends vraiment pas comment on peut méconnaître l'existence des modes en Égypte, pas plus que le maintien d'une vie nationale dans ce pays qui jouait un si grand rôle au milieu des peuples chrétiens.

Ce serait à croire, en vérité, que M. Maspero n'a jamais eu entre les mains les œuvres des Coptes; à moins que ce ne soit le résultat d'une méthode gé-

nérale qui exclut toute précision et méprise toute exactitude.

Ailleurs, dans le *Journal asiatique*, livraison d'août-septembre 1871, pages 97 et suivantes, M. Maspero a bien pu consacrer deux pages et demie à établir contre Peyron ce que Peyron lui-même avait dit en termes formels. Le suffixe ⲥ, bien connu en copte, où il est employé sans cesse, soit comme sujet, soit comme régime, et où il représente la troisième personne du féminin (c'est-à-dire également du neutre, puisque le féminin remplace le neutre en copte aussi bien qu'en arabe), ce pronom ⲥ, qui se rencontre à chaque pas, M. Maspero, pour commencer, vient d'en découvrir « les traces, » que personne n'aurait encore aperçues et, après bien des recherches, il en est arrivé à conclure « par analogie » qu'on pouvait y voir un pronom agglutiné à certains mots; puis il continue : « ... Pour les verbes, Peyron citant la forme ϫⲟⲥ a grand soin d'ajouter qu'elle se trouve quand ϫⲱ *n'est pas suivi d'un accusatif*, c'est-à-dire d'un régime direct. Et en effet, le régime direct est agglutiné à la racine, c'est la lettre ⲥ. » Et plus loin : « Il serait facile de noter plusieurs autres cas où le pronom mixte, agglutiné à diverses racines, a été méconnu par les grammairiens. Pour le moment, il me suffit d'avoir montré que, s'il existe encore dans le copte, il n'y existe plus à l'état libre et n'a été conservé que par accident. »

Or, j'ouvre Peyron à l'article ϫⲟⲥ et j'y transcris le paragraphe cité par M. Maspero : « ϫⲟⲥ. *M. forma*

τοῦ ϫⲱ *cum suffixo tertiæ pers. fem.* quæ forma semper usurpatur quoties nullus sequitur accusativus : ⲁⲓϫⲟⲥ, dixi, Joh. III, 7; ⲁϥϫⲟⲥ, dixit, Joh. V, 12; ⲁⲛϫⲟⲥ, diximus, Joh. VIII, 48. » Je traduis « ϫⲟⲥ, memphitique, forme du verbe ϫⲱ avec le suffixe de la troisième personne du féminin. Cette forme est employée toutes les fois que ϫⲱ n'est pas suivi d'un accusatif. »

Après cela, que dire? Je renonce à parler de mots supposés en copte : ⲁⲁ, ⲁⲛⲟⲩ, ⲉⲥⲉ; ⲁⲓⲁϯ; de régimes donnés comme sujets dans les étymologies de ⲛⲁϩⲃϥ, ⲥⲱϣϥ, ϫⲟⲥ, ϭⲟⲟⲗⲉⲥ, ⲕⲏⲕⲥ, ⲁⲡⲥ, ϯⲉⲃⲥ; de renvois oubliés qui peuvent laisser croire que certaines théories, même d'auteurs classiques, ont été mises au jour pour la première fois par M. Maspero et de quelques autres points que j'aurais pu relever.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 9 FÉVRIER 1872.

La séance est ouverte à huit heures, dans le nouveau local de la Société au Luxembourg, sous la présidence de M. A. Régnier, vice-président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

Sont présentés et reçus membres de la Société :

MM. Alexis Larpent, présenté par MM. Barbier de Meynard et Hauvette Besnault;

Janneau (J. Gustave), inspecteur des affaires indigènes en Cochinchine, présenté par MM. G. Pauthier et F. Garnier.

M. Pauthier donne quelques détails sur les études orientales de M. Janneau et en particulier sur son alphabet cambodgien.

M. Oppert présente des observations sur un travail très-important de M. Halévy sur le déchiffrement des inscriptions cypriotes, qui doit être publié dans le Journal. Pour que la priorité du travail de M. Halévy soit constatée, M. Oppert exprime le vœu qu'une note paraisse dans un des premiers numéros du Journal. Le Conseil adopte cette proposition, qui sera transmise à la Commission du Journal.

M. Oppert lit la traduction d'une inscription attribuée par

M. Rawlinson à un roi nommé Sargon I[er]. Il cherche à établir que ce roi, exposé comme Moyse par sa mère, recueilli par un laboureur, et qualifié de jardinier, n'est autre que Belitaras, le jardinier-roi, cité par Agathias. M. Oppert le croit identique au célèbre Sargon, et présente des observations critiques sur la suscription donnée à cette inscription par l'éditeur anglais.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par la Société. *Bulletin de la Société de géographie*, décembre 1871, in-8°.

Par la Société. *Le Globe*. Organe de la Société de géographie de Genève, livr. 4 à 6, 1871, in-8°.

Par la Société. *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, herausg. von der D. M. G., V Band, n° 3, *Ueber das Saptaçatakam des Hâla*, ein Beitrag zur Kenntniss des Prâkṛit, von A. Weber. Leipzig, 1870, in-8°, 262 pages.

Par les rédacteurs. *The Phœnix*, a monthly magazine for China, Japan and Eastern Asia, edited by the Rev. Summers, vol. I et vol. II, fasc. 13-18. London, 1871, in-4°.

Par la Société. *Proceedings of the American oriental Society*, mai 1871, in-8°.

Par l'éditeur. *Indian Antiquary*, edited by J. Burgess, n° 1. Bombay, 1872, in-4°.

Par l'auteur. *Original sanscrit texts*, on the origin and history of the people of India, their religion and institutions, collected, translated and illustrated by J. Muir. Vol. II, second edition, revised. London, 1871, in-8°, XXXII-512 pages.

Par l'auteur. *Pantchatantra, ou les Cinq livres*, recueil d'apologues et de contes, traduit du sanscrit par Édouard Lancereau, membre de la Société asiatique. Paris, Imprimerie nationale, 1871, in-8°, XXXI-404 pages.

Par l'auteur. *Vocabulista in arabico*, pubblicato per la prima volta sopra un codice della biblioteca Riccardiana di Firenze da C. Schiaparelli. Firenze, 1871, gr. in-8°, 641 pages.

Ouvrages en guzarati offerts par M. K. R. Câmâ et le Comité de Sir Jamsetjee Jeejebhoy's translation fund :

A Grammar of the Pahlvi language with quotations and examples from original works and a glossary of words bearing affinity with the semitic language, by PESHOTUN DUSTOOR BEHRAMJEE SUNJANA. Bombay, 1871, in-8°, XVIII-486 pages.

— *Vendidat* translated into gujerati with grammatical and explanatory notes, part I, fargards I et II, et part II, fargard XIX, by KAVASJI EDALJI KANGA. Bombay, 1866, in-8°.

— *Yaçna IX* (Hâvanim) translated into gujerati with grammatical and explanatory notes, part III, by KAVASJI EDALJI KANGA. Bombay, 1866, in-8°.

— *Avesta* (perse-gujerati), par DADÂBHÂI KVASJI. Bombay, 1861, in-8°, 3 parties en I vol. : 1re part. 840 pages; 2e part. 303 pages; 3e part. 486 pages.

— Vie du prophète Zoroastre d'après l'Avesta, par KH. R. CÂMÂ. Bombay, 1870, in-8°, 433 pages.

— L'Ère de Yajdidjard. — Recherches sur la différence d'un mois qui existe pour le calcul de cette ère entre les Zoroastriens de l'Inde et ceux de la Perse, par KH. R. CÂMÂ. Bombay, 1870, in-8°, 74 pages.

— Lectures sur des sujets relatifs à la religion zoroastrienne par KH. R. CÂMÂ. Bombay, 1866, in-8°, 266 pages.

— Vocabulaire gujerati et huzwaresh-pehlevi, édité par ERACHJI DESTUR SOHRABJI MEHARJI RÂNÂ. Bombay, 1869, in-8°, 50 pages.

— Vocabulaire huzwaresh-pehlevi, édité par ERACHJI DESTUR SOHRABJI MEHARJI RÂNÂ. Bombay, 1869, in 8°, 96 pag.

— *Rahbarè Dinè Zartushti.* — Guide de la religion zoroastrienne, par ERACHJI DESTUR SOHRABJI MEHARJI RÂNÂ. Bombay, 1869, in-8°, 232 pages.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 9 MARS 1872.

Sur la proposition de M. Mohl, le Conseil autorise le président de la Société asiatique à adresser au Ministre de la marine une lettre en faveur de M. Janneau, afin de faciliter ses travaux scientifiques en Cochinchine.

M. Mohl, en présentant le dernier numéro du Journal asiatique pour l'année 1871, rend compte des difficultés que l'impression de notre revue a subies par suite des événements, et des efforts qui ont été faits pour réparer le temps perdu. Depuis le mois de mai 1871, dix-huit cahiers du Journal (juillet 1870 — décembre 1871) ont été publiés. Les cahiers de janvier, février, mars et avril 1872 sont en composition, et, à la fin du semestre actuel, nous serons rentrés dans la règle. Mais nous aurons toujours à demander de l'indulgence pour des retards que produira de temps en temps la nature de nos travaux et de nos impressions.

Sont présentés et reçus membres de la Société :

La Bibliothèque bodléienne, à Oxford ;

M. l'abbé René Nouet, vicaire à Saint-Thomas de la Flèche, présenté par MM. de Rougé et Pavet de Courteille;

M. l'abbé Paul Dumollard, ancien provicaire apostolique en Birmanie, présenté par MM. Pauthier et l'abbé Perny.

M. Barbier de Meynard présente le rapport de la Commission des fonds sur les recettes et les dépenses de l'année 1870. Les pièces nécessaires à la rédaction du budget de 1871 n'ayant pas été entièrement recueillies par la Commission, le rapport sera présenté ultérieurement.

M. Guyard, sur la proposition de M. Mohl, est chargé de rédiger la table des matières de la série du Journal en cours de publication, et qui sera terminée cette année.

M. Oppert s'est, dans ces derniers temps, activement occupé de la révision des textes perses, avec l'aide des traductions dont ses collaborateurs et lui-même manquaient jusqu'ici. Tous les textes perses doivent être repris en sous-ordre, et les résultats fournis par cette étude ne sont pas sans importance. Ainsi M. Oppert a pu définitivement fixer la forme ancienne et la signification des deux mots *Avesta* et *Zend*, noms attribués aux livres sacrés de Zoroastre par les Parsis, mais manquant complétement dans les textes de Zoroastre aujourd'hui existants.

M. Oppert récapitule brièvement les hypothèses émises depuis longtemps sur les noms d'Avesta et de Zend, et démontre que ces deux mots appartiennent aux Perses et à la langue perse dans laquelle furent probablement traduits les livres de Zoroastre. Si des fragments importants des originaux en langue bactrienne (ou zende) ont survécu, cette traduction a partagé le sort de toute la littérature des Achéménides; mais on n'a pas pu détruire l'influence que l'idiome des Perses a exercée sur la dénomination de mainte divinité [1], ni effacer le nom même par lequel la langue de Darius désignait la vaste création de Zoroastre.

Le nom d'Avesta dérive du mot perse *ābastā*, « loi. » Ce mot provient de la préposition *ā* et de la racine *bakhs*, « attribuer; » *ābastā* [2], au lieu d'*ābakhstā*, veut dire : « ce qui est statué, la loi. » Ce terme se trouve dans le texte de Bisoutoun IV, l. 64, où jusqu'ici on lisait, sans le comprendre : *upariy ābastām upariy mām*. Mais l'original, très-mutilé, porte en réalité les mots suivants :

apariy	*ābastām*	*upariyāyam.*
secundum (subter)	legem	imperabam.

La traduction assyrienne est très-claire; elle fournit *in dinātav aśiggu* « secundum leges imperabam, » et le texte mé-

[1] Tels qu'Ahriman, Ardibehisht, Ferverdin et d'autres.

[2] Le *s* correspond généralement au *š* (*ch*) persan; mais le *st* perse devient irrégulièrement *st* persan; par exemple, *istāmiy* devient *hestem*; *daustā*, *dost*.

dique traduit *batur akka hupagit*[1], ce qui s'explique de la même manière.

Le mot assyrien *dināt*, traduisant le mot *ābastām*, est le même qui rend le perse *dātam* « loi » dans l'inscription N. R. l. 21, et dans B. col. 1, l. 23. A cette dernière place, on lit, dans le perse : *imā dahyāva tyā tyanā manā dātā apariyāya*, « ces pays suivirent ma loi. » L'assyrien a : *dināta attūa ina bibil matate haganeta usaśgū*, « dans ces pays je fis régner mes lois. »

Le sens de tout le paragraphe est :

« Je ne fus ni méchant, ni menteur, ni violent, ni moi, ni ma race : je régnai selon la Loi (cette loi, c'est l'Avesta même), je ne commis de violences ni contre l'usage (*uvārim*), ni contre le droit (*druvaçtam*). »

Les deux autres expressions qui semblent, selon M. Oppert, constituer la seule restitution possible du texte perse gravement atteint, et suffisamment indiquée dans les deux traductions, sont *uvāri* et *druvaçta*, les mots persans *khvāreh* et *durust*. La première expression est le rétablissement de ce que M. Rawlinson avait cru lire *sakaurim*, équivalent de l'assyrien *liktav*, « coutume » (héb. הלכה); la seconde, lue sur la pierre émiettée, —*uvata*, —*havatam*, se reconstitue par un passage du *Testament de Darius*, à Nakch-i-Roustam. Ce texte perse est le plus important de tous au point de vue religieux; mais il est tellement illisible que, jusqu'ici, il n'a joué aucun rôle dans l'épigraphie iranienne. Ce passage (ligne 3) est ainsi rétabli par M. Oppert :

[*Hacā tyanā*] *u*[*vāris ut*]*ā druvaçtam upariy* [*Dāraya*]*vam khsāyathiyam* [*upar*]*iyāya*.

« Par la volonté duquel (d'Ormazd) l'usage et le droit régnèrent au-dessus du roi Darius. »

[1] La préposition *apariy* a été dégagée, avec beaucoup de sagacité, par M. Kern (*Zeitschr. der D. M. G.*, t. XXIII, p. 228), qui la lit *aparuiy*. Elle se trouve encore B. I, l. 91, où il faut lire *apariy Bābirum naiy upāyam*, « je n'étais pas arrivé à proximité de Babylone ; » la traduction médique y a également la préposition *batur*.

La seule copie de quelques lignes de ce texte important a été faite par M. Westergaard (Rawlinson, *Memoir on cuneiform inscriptions*, p. 312); elle porte *aruvaçtam*, et —*iyçy*, trois lettres manquant avant ce mot. Mais les signes perses *a* et *d*, ainsi que *ç* et *a*, peuvent être facilement confondus. M. Oppert a tenu à rapporter ce texte parallèle, et à expliquer par celui-ci la restauration du passage de Bisoutoun qui jusqu'ici avait été abandonné :

apariy âbastâm upariyâyam, naiy uvârim utâ druvaçtam zaura akunavam.

M. Oppert émet l'hypothèse que le perse *âbastâ* traduit le zend *ṭkaēsa*, « loi (persan *kēš*). »

Le mot zend se retrouve dans les textes de Persépolis et provient de la racine *źad*, *źañd*, dont le sens est « prier. » Il se lit (*Nakch-i-Roustam*, l. 64, et H. 21) dans la phrase : « Je demande cela à Ormazd (avec tous les dieux), qu'Ormazd (avec tous les dieux) me l'accorde. » La formule perse est : *aita adam Auramazdâm źadiyâmiy, aitamaiy Auramazdâ dadâtuv*[1]. Le même terme se retrouve en zend (*Yaçna*, 9. 65)

[1] On a cru reconnaître encore une autre racine *źad* avec la signification de « faire prospérer ; » car dans l'inscription de Bisoutoun IV, l. 78, on lisait *źadnautuv* « qu'Ormazd fasse prospérer tout ce que tu feras. » Ce qui a été dit à cet égard devient sans objet. Le texte ne porte pas *źadnautuv*, mais *vazarkam kunautuv* « qu'il fasse grandir. » Une autre racine fictive est celle de *duvar*, qu'on s'est également efforcé d'expliquer par « faire. » On lisait *hamahyâyâ duvartam*, qu'on a interprété avec raison « fait de tout temps, » en croyant toutefois que le mot *tharda*, « temps, » avait été oublié par mégarde. Mais le mot *tharda* se trouve là : le texte donne *hamahyâyâ tharda kartam*. En retraçant les caractères, on se rendra immédiatement compte de l'origine de ces deux erreurs d'optique.

De même, B. IV, l. 39, l'idée de « stable » est exprimée, non par *daruçâ*, mais par *daruvâ* (scr. *dhruva*, zend *drva*, persan *druvâ*). Un mot monstrueux se trouve l. 69, *ahifrastâdiy*, ce qu'on a traduit par « punition par le fer. » On lisait la phrase : *avaiy mâ daustâ* avaiy ahifrastâdiy *parçâ*. Mais il y a très-probablement sur la pierre : *avaiy mâ daustâ* azdiy avaiy rastâdiy *parçâ*, « à ceux-là ne sois pas ami, ceux-là punis, selon la justice. » *Rastâdiy* semble être le locatif d'un mot perse d'où provient le persan *rastâd*, « salaire. »

sous la forme *žaidhyēimi :* la racine peut être *žañd*, comme en sanscrit on forme *bhraçyāmi* de *bhrañç*. Zend vient de *žañda* et veut dire la prière ; il pourrait avoir traduit l'un des mots de l'introduction du Vendidad Sadé désignant la prière, tels que *vahma* ou *khšnaothra :* il fut peut-être le synonyme perse de *yaçna*, dans le sens général de liturgie.

On pourrait même croire que le *žañda*, « la prière, » est appliqué spécialement à celle du *Honover*.

Avesta u zend, terme par lequel les Persans désignent ce qu'apporta Zoroastre, et dont on a fait *Zendavesta*, veut donc dire simplement *la loi et la prière*.

Pazend est *apažañda*, « ajouté au *zend*, » et se trouve avec le zend dans la relation de l'Upavéda avec le Véda.

Dans les introductions des textes de Persépolis, il est dit qu'Ormazd, créateur du ciel, de la terre, de l'homme, donna à l'homme la *siyātis*. Ce mot a été longtemps la *crux interpretum*. M. Oppert a dégagé le sens de la racine assyrienne דמק qui le traduisait ; cette racine, synonyme de אשר, signifie *être heureux*. *Siyātis* est donc le bonheur, et MM. Spiegel et Justi ont avec raison rattaché le mot perse *siyātis* au persan *šād*, « joie. » Mais la question n'est pas épuisée par ce rapprochement. Le mot est toujours *transcrit* et non traduit par la traduction médique, ce qui indique que *siyātis* était un terme technique et officiel. C'est le mot propre pour exprimer le *bon principe*, et il se trouve avec ce sens dans la forme zende *šāitim* au commencement du Vendidad.

Cette explication rend très-intéressant un passage de l'inscription I de Persépolis que tous les interprètes, sans exception, ont mal compris, quoique tous aient signalé l'anomalie d'un mot *duvaistam*, traduit jusqu'ici par « très-longtemps. » Déjà Holtzmann avait pensé à rattacher ce terme, non pas, comme MM. Spiegel et Oppert, au sanscrit *davishta*, mais à la racine *dvish*, « haïr. » M. Spiegel a interprété le passage en question ainsi :

« Si tu (roi successeur) penses ainsi : « Devant aucun ennemi je ne tremblerais, » protége l'armée perse. Si l'armée

perse est protégée, la félicité sera inviolable jusqu'à un temps très-éloigné; cette souveraine descendra sur cette tribu.»

L'invocation est adressée à Ormazd lui-même, ce que MM. Rawlinson, Oppert, Spiegel et autres n'ont pas vu. Le texte est à lire et à traduire ainsi :

Yadiy avathā maniyāhy, hačā aniyanā mā tarçam. imam kāram Pārçam pādiy. yadiy kāra Pārça pāta ahatiy, hyā duvaisañtam siyātis akhsatā hauvačiy Aurā niraçātiy abiy imām vitham.

«Si tu (Ormazd) dis : «Ce sera ainsi,» je ne craindrai rien d'un ennemi. Protége le peuple perse. Si le peuple perse est protégé, la *Siyātis*, qui a anéanti le méchant, pourra toujours, ô Ahura, trouver un asile dans cette maison.»

Le mot *Aurā*, à la finale longue, n'est pas le féminin, comme l'ont cru jusqu'ici MM. Spiegel et Oppert, mais simplement le vocatif régulier d'*Aura*.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par le comité de rédaction. *Journal des Savants*, numéros de janvier et de février 1872, in-4°.

Par la Société. *Bulletin de la Société de géographie*, numéro de janvier 1872, in-8°.

Par la Société. *Zeitschrift der D. M. G.* vol. XXV, cahier 3. Leipzig, 1871, in-8°.

Par l'éditeur. *The indian Antiquary*, a journal of oriental research in archæology, history, literature, languages, philosophy, religion, folklore, etc. etc. etc. edited by J. Burgess, n° II, febr. 1872, in-4°. Bombay.

Par l'éditeur. *The Phœnix*, a monthly magazine for India, Burma, Siam, China, Japan and Eastern Asia, edited by Rev. J. Summers, vol. II, n° 19, janvier 1872, petit in-4°. London.

Par l'auteur. *Fragmenta historicorum Arabicorum*, tomus secundus continens partem secundam operis Tadjaribo 'il-Omami, auctore Ibn Maskowaih, cum indicibus et glossario, quem edidit M. J. De Goeje, litt. or. prof. ordin. etc. Lugd. Bat. 1871, in-4°, 129-٤١٣ à ٢١٣ pages.

Par l'auteur. *Deux mois de prison sous la Commune*, suivi de détails authentiques sur l'assassinat de Mgr l'archevêque de Paris, par Paul PERNY. Paris, 1871, in-12, 250 pages.

Par l'auteur. *Tami no Nigivai*. L'activité humaine. Contes moraux, texte japonais, transcrit et traduit par F. TURRETINI (forme le fascicule 2 du recueil intitulé : *Atsume Gusa*). Genève, 1871, in-4°.

NOTE SUPPLÉMENTAIRE

AU MÉMOIRE *SUR L'HISTOIRE ANCIENNE DU JAPON*

(JOURNAL ASIATIQUE, 1871, TOME XVIII).

Dans un mémoire sur l'histoire ancienne du Japon, dont l'Académie a bien voulu écouter la lecture en octobre dernier, et que le Journal asiatique a publié tout récemment, j'avais émis l'opinion que Klaproth s'était trompé d'une manière notable sur l'évaluation des populations de l'extrême Orient aux premiers siècles de notre ère, en donnant à un caractère chinois une valeur qu'il me semblait impossible de lui accorder.

Il s'agissait du caractère 戶, *hou*, qui signifie littéralement *une porte d'habitation*, et, par extension, les personnes réunies sous une même clef, à peu près ce que nous entendons par *un feu*. Klaproth prend ce caractère dans le sens d'*une réunion de cent familles*, ce qui augmente naturellement le chiffre des populations, dans la proportion de *un* à *cent*.

Aucun dictionnaire chinois ne justifiant cette acception du caractère 戶, on aurait peine à découvrir pourquoi le savant géographe allemand la lui a donnée, si l'édition du *Ouen-hien-tong-kao*, de Ma-touan-lin, que possèdent les Bibliothèques de Paris et de Berlin, ne nous en fournissait l'explication à l'article *Ma-han*, dont Klaproth a traduit plusieurs fragments, et notamment celui qui l'a induit en erreur.

On lit d'abord dans cette édition (feuillet 10 r°, l. 7), à

propos des diverses tribus des *Ma-han* qui peuplaient une partie de la Corée : « Leur nombre est de 78 ; les plus grandes comptent *cent hou*, et les plus petites *quelques milliers seulement de familles.* »

Plus loin, et après avoir nommé toutes ces tribus, l'auteur chinois, revenant sur le même sujet (feuillet 11 v°, ligne 3), dit encore : « Les plus grandes tribus renferment *dix mille familles*, les plus petites *quelques milliers seulement de familles*, au total environ *cent mille hou.* »

Évidemment Klaproth, en rapprochant ces deux passages et en voyant l'expression *cent hou* du premier remplacée dans le second par l'expression *dix mille familles*, en a conclu que cent *hou* équivalaient à dix mille familles, et que, par conséquent, un *hou* devait représenter cent familles. C'est pourquoi il a traduit : « Toute la nation comptait *cent mille hou* ou *dix millions de familles*, » ne s'en tenant pas à la version pure et simple de Ma-touan-lin, mais ajoutant cette phrase complémentaire « *ou dix millions de familles* » qui n'est pas dans le texte chinois.

Quelle que soit l'autorité de Klaproth, je n'avais pu me décider à accepter cette interprétation du caractère 戶, en opposition absolue avec la pratique de la langue chinoise. J'étais d'ailleurs fortifié dans ma résistance par une contradiction qui me paraissait ressortir de cette façon même de traduire, puisque, à supposer que chacune des 78 tribus eût renfermé le *maximum* de cent *hou* (indiqué pourtant comme n'appartenant qu'aux plus grandes), on n'arriverait jamais ainsi qu'au total de 7,800 *hou*, fort éloigné de celui de 100,000 *hou* (ou dix millions de familles) mentionné ci-dessus.

Je demeurai donc persuadé que Klaproth avait été trompé par une de ces fautes d'impression très-fréquentes malheureusement dans les livres chinois, où les formes idéographiques de la langue écrite leur donnent parfois une singulière gravité. Je manquais cependant de preuves positives.

et j'attendais, pour cette vérification comme pour quelques autres, qu'il me fût possible de me procurer une autre édition du *Ouen-hien-tong-kao*, lorsque j'appris par M. le docteur Rost que le *British Museum* contenait précisément un exemplaire des œuvres de Ma-touan-lin, d'une autre date et d'un autre format que celui que nous possédons.

M. Douglas m'offrit obligeamment de confronter les deux textes. Je m'empressai de transcrire et de lui adresser le passage que je soupçonnais d'être incorrect, et le résultat de cet examen justifia mes prévisions, en montrant que dans l'édition dont Klaproth a dû se servir, et dans le premier des deux passages cités plus haut, une inadvertance du graveur a substitué le caractère 百 (cent) au caractère 萬 (dix mille) du texte véritable.

Il faut donc lire, en premier lieu : « Les plus grandes tribus renferment *dix mille hou*, et les plus petites, *quelques milliers seulement de familles*, » et, en second lieu : « Les plus grandes tribus renferment *dix milles familles*, et les plus petites, *quelques milliers seulement de familles;* au total, environ *cent mille hou* (ou *familles*), » le texte restitué indiquant clairement que *hou* « porte d'habitation, » et *kia* « famille, » sont des mots synonymes en matière de recensement.

J'ai eu l'honneur de mettre sous les yeux de l'Académie les deux transcriptions, ainsi que la lettre de M. Douglas en réponse à la mienne. Si j'ai insisté quelque peu sur cette question, c'est qu'elle n'est point seulement une question de philologie : elle intéresse avant tout le problème du plus ou moins d'ancienneté des nations de l'extrême Asie, qu'une juste appréciation de leur population à diverses époques aide particulièrement à éclaircir.

Je prépare en ce moment de nouveaux mémoires puisés aux sources précieuses du *Ouen-hien-tong-kao*, dont ma traduction est sous presse. Je vais me trouver plus d'une fois encore en désaccord avec les documents légués par Klaproth, et ne me dissimulant point le péril pour moi de ces dissidences, je serai heureux si j'ai pu saisir une occasion de

constater que je ne me risquerais pas légèrement à l'affronter.

D'HERVEY DE SAINT-DENYS.

TEXTES CLASSIQUES DE LA LITTÉRATURE RELIGIEUSE DES ISRAÉLITES, précédés d'un précis de grammaire hébraïque et accompagnés de résumés d'histoire religieuse, de notes et d'un vocabulaire hebreu, par M. L. NORDMANN, aumônier israélite du lycée Louis-le-Grand, du collége Chaptal, etc. Paris, Franck-Vieweg, 1870, in-8° (LII-188 pages).

Notre confrère M. Léon Nordmann est, depuis plusieurs années, chargé d'enseigner aux jeunes Israélites de nos principaux lycées, en même temps que les principes de leur religion, la langue de leurs textes sacrés. Il a écrit à leur intention un manuel, contenant le résumé succinct de leçons d'histoire religieuse et de grammaire, et leur offrant un choix des textes les plus indispensables à son enseignement, avec le moyen de les interpréter.

M. Nordmann exprime dans sa préface l'espoir que cet ouvrage, spécialement destiné à ses jeunes coreligionnaires, ne sera pas non plus inutile aux hébraïsants; nous croyons cet espoir bien justifié, et c'est à ce titre que nous pensons devoir signaler ce livre aux lecteurs du Journal asiatique.

C'est un manuel très-condensé, volontairement condensé, qui offrirait sans doute quelque difficulté à celui qui voudrait apprendre l'hébreu sans le secours d'un maître ou d'autres ouvrages plus développés, mais c'est un résumé substantiel de tout ce que doit savoir un hébraïsant.

Le précis de grammaire qui forme l'introduction (p. V-LII) est la plus courte, la plus simple, mais non la moins complète des grammaires hébraïques. On y trouve de grandes simplifications, sur lesquelles nous demandons la permission d'insister.

Voici les innovations qui nous ont le plus frappé :

Le tableau des lettres est disposé de manière à présenter à la fois l'ordre alphabétique et la division des sons par classes.

Deux tableaux synoptiques renferment toute la conjugaison du verbe fort et des verbes faibles, qui dans nos grammaires occupent généralement neuf tableaux. Si ce dernier arrangement est plus commode en un sens, le premier a l'avantage de contraindre l'étudiant à un effort intellectuel toujours préférable à un travail purement mécanique de la mémoire.

Un quatrième tableau, divisé en deux parties, donne la liste des suffixes pronominaux, rangés d'après une nouvelle méthode. La moitié supérieure du tableau contient toutes les formes verbales terminées par une afformante ; elles sont réparties entre quatre colonnes, la première renfermant l'afformante תִי, la seconde l'afformante וּ, la troisième l'afformante תָ, et la quatrième l'afformante ת.. Dans chaque colonne, les dix suffixes pronominaux sont joints à ces quatre afformantes, en i, û, â et ath. Dans la moitié inférieure du tableau, les affixes pronominaux sont montrés joints *au radical* pour tous les temps et modes.

La flexion a été ramenée à trois classes :

1° Noms oxytons à terminaison invariable ;

2° Noms oxytons à terminaison variable ;

3° Noms barytons.

Cette classification a le double avantage de reposer sur un principe incontestable et de faciliter l'étude de la flexion.

Le chapitre de l'accentuation est très-remarquable. Les règles en sont exposées avec clarté et précision, et réunies en un corps au lieu d'être dispersées comme dans les autres grammaires ; quelques-unes sont entièrement neuves.

En général, le système de l'auteur consiste à ne rien omettre d'essentiel et à donner en outre sous une forme brève des indications destinées à fournir au professeur des thèmes à développer, et à aider à la mémoire de l'élève en provo-

quant sa réflexion. Par exemple, il suppose que le pronom הוא dérive du verbe היה pour הוה, et a donné naissance au démonstratif הַ, devenu ensuite article, ainsi qu'aux terminaisons archaïques הָ, יְ, וֹ et יִ, analogues aux désinences casuelles de l'arabe et à l'état emphatique de l'araméen. Il montre que le redoublement de la consonne après l'article, après מַה, dans מַה־זֶּה, et après le wāw conversif, est comparable à celui qu'on trouve dans les mots italiens *dabbene* pour *da bene*, *davvero* pour *da vero*; que le renforcement et l'allongement de la voyelle devant une consonne non susceptible de se redoubler ressemble au phénomène du guṇa et à la prononciation des voyelles *e* et *o* dans *terre* et *grosse*, etc. etc.

Que le professeur admette ou repousse ces rapprochements, il n'y trouvera pas moins matière à d'intéressantes dissertations très-propres à exercer l'esprit de l'élève et à fixer les faits dans sa mémoire.

Les textes, qui forment le corps même de l'ouvrage, sont divisés en trois parties :

I. Bible.
II. Tradition.
III. Philosophie religieuse.

Ils contiennent ce qu'il y a de plus saillant aux yeux de l'auteur, meilleur juge que qui que ce soit en pareille matière, au point de vue de la doctrine des Israélites. Conformément à son plan, il a relié entre eux les différents morceaux par un exposé succinct du développement de l'idée religieuse chez les Juifs, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

En nous plaçant au seul point de vue de l'hébraïsant, nous avons là une chrestomathie d'un genre tout à fait original, renfermant, outre les extraits obligés de la Bible, des fragments, assez étendus parfois, du Rituel, du Talmud et des écrits des principaux docteurs de la synagogue.

Dans les textes, le sheva muet a été supprimé et le signe de l'ŏ (ָ) rétabli. On sait combien les commençants sont embarrassés pour distinguer les deux shevas et les cas où le

signe ֳ est qâmeç de ceux où il est qâmeç-khaṭûf. Cette difficulté leur est épargnée par ce système, sans inconvénient d'ailleurs, puisque les élèves apprennent les règles établies pour reconnaître les différents cas précités.

Dans le vocabulaire, les racines à forme multiple sont réunies à dessein, par exemple : רב (רבב, רבה) ; כל (כול, כלל). La filiation des sens a été l'objet d'une nouvelle étude, dont les résultats nous paraissent en général très-concluants. Ainsi, Fürst sépare le verbe משל en deux racines différentes. M. Nordmann pose une seule racine, dont le sens primitif serait *lier*, puis *joindre*, soit en *comparant*, soit en *subjuguant*, d'où *comparer* et *régner*. Fürst fait de דבר quatre verbes différents; M. Nordmann lui donne pour premier sens *être dernier*, comme en arabe, et en dérive successivement les acceptions de *suivre*, *poursuivre*, *raisonner*, *parler*.

Nous ne pousserons pas plus loin les citations, ce que nous avons dit du vocabulaire suffisant pour montrer dans quel esprit il est conçu, et nous espérons avoir réussi à indiquer le genre d'intérêt et de mérite de ce travail si consciencieux, exécuté par un professeur qui a une longue habitude de l'enseignement. Nous ne doutons pas que les élèves du savant rabbin, auxquels il est spécialement adressé, n'en tirent le plus grand profit, et nous avons la conviction que ceux de nos étudiants qui suivent d'autres leçons que celles de M. Nordmann trouveront dans l'étude de son livre les moyens de se fortifier dans la grammaire hébraïque, dans l'interprétation des textes, et de s'initier à la littérature post-biblique, si négligée parmi nous.

St. Guyard.

JOURNAL ASIATIQUE.

AVRIL-MAI 1872.

SYRIENS ORIENTAUX ET OCCIDENTAUX.

ESSAI

SUR

LES DEUX PRINCIPAUX DIALECTES ARAMÉENS[1],

PAR M. L'ABBÉ MARTIN.

«Ea enim communis omnium, qui hisce studiis sunt «occupati, est sententia, quam nuper etiam Hitzigius «in illustri philologorum conventu publice proclamavit, «reliquarum quidem dialectorum semiticarum gramma«ticam egregiis operibus esse illustratam, Arameæ vero «mirum in modum esse neglectam.»

(Merx, *Grammat. syriac. præf.* v.)

INTRODUCTION.

DES SOURCES OÙ ONT ÉTÉ PUISÉS LES DOCUMENTS EMPLOYÉS DANS CE MÉMOIRE.

Discuter à fond les problèmes déjà posés ou en soulever de nouveaux; analyser les phénomènes

[1] J'ai promis ailleurs (*Journal asiatique*, 1869, II, 374) un article sur des questions un peu analogues à celles que je vais traiter dans celui-ci. Quoiqu'il soit déjà avancé et que j'aie recueilli la plu-

linguistiques peu observés jusqu'à ce jour; décrire, indiquer, publier au besoin les sources où l'on peut puiser des informations exactes, tel est, nous semble-t-il, le meilleur moyen à prendre pour hâter les progrès de la philologie sémitique. Plusieurs savants d'Allemagne et d'Angleterre nous ont donné l'exemple de ce genre de travail et ont éclairci quelques uns des problèmes demeurés obscurs jusqu'à ce jour dans la sphère des études araméennes. Nous nous efforcerons de marcher sur leurs traces[1].

Dans cette étude, nous essayerons de décrire les deux principaux dialectes de la langue syro-chaldaïque : l'*oriental* et l'*occidental*, le dialecte chaldéo-nestorien et le dialecte maronitico-jacobite. C'est là, en effet, une division célèbre dans la grammaire araméenne, une division tellement reçue chez les auteurs syriens, qu'on ne peut tourner un feuillet de leurs écrits sans l'y voir rappeler ouvertement, ou, du moins, sans y trouver des allusions qui la sup-

part des matériaux qui doivent y entrer, je demande l'autorisation de le garder encore quelque temps pour le rendre plus parfait.

[1] Il faut placer au premier rang, parmi les travaux de ce genre parus de notre temps, diverses monographies de M. Nöldeke insérées pour la plupart dans la *Zeitsch. der Deuts. morg. Gesell.*: *Ueber die Mundart der Mandäer*, in-4°, Göttingen, 1862. — *Nachrichten über die mandäischen oder zabischen Manuscr. der kais. Bibliothek zu Paris*, *Zeitschrift der Deutschen morg. Gesell.* XIX, 120-136, 1865. *Beiträge zur Kenntniss der aramäischen Dialecte über den noch lebenden syrischen Dialect in Antilibanon*, *ibid.* XXI, 183-200. — *Ueber den christlich palästinischen Dialect. ibid.* XXII, 443-527. — *Ueber Orthographie und Sprache der Palmyrener*, *ibid.* XXIV, 85-110. — *Grammatik der N. S. Sprache*, 1868.

posent. Est-ce à dire toutefois qu'il est facile, aujourd'hui surtout, d'établir une *carte dialectique* de la langue syriaque et d'assigner les limites géographiques dans lesquelles se renfermaient les deux principaux dialectes dont nous parlons? Évidemment non, et l'on comprend sans peine les raisons qui rendent une pareille délimitation extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible.

Ces expressions, *oriental* et *occidental*, sont relatives, et ne présentent point par elles-mêmes une signification précise ou absolue. Leur sens dépend de la position de ceux qui les emploient. Toutefois, bien qu'elles ne réveillent dans l'esprit rien que de vague et d'indéterminé, on peut découvrir, dans les auteurs syriens, une tendance générale à les employer par rapport à certaines contrées plutôt que par apport à d'autres. Or, en consultant les écrivains, voici les conclusions auxquelles on arrive[1] :

1° De l'aveu de tous les auteurs, les peuples qui habitaient en deçà de l'Euphrate, dans la Syrie proprement dite, dans la Cœlé-Syrie, l'Arabie, la Palestine et la Phénicie, parlaient le dialecte occidental ou une de ses variétés.

2° Le même dialecte était encore usité dans toute

[1] Cf. *Antiqua Ecclesiæ Syro-Chaldaicæ traditio ..... auctore* Josepho David. Romæ, 1870, p. 84. — *Syri Orientales, seu Chaldæi Nestoriani* et R. P. *primatus ..... auctore* Georgio Ebedjesu Khayyat. Romæ, 1870, p. 37, 139, 144. — Assemani, *B. O.* II, 305, *nota 1 : Edessa, Harran, Sarug, Constantina, aliæque Mesopotamiæ urbes inter Tigrim et Euphratem sunt et tamen pro occidentalibus habentur;* cf. *Journal asiatique*, 1869, II, 252.

cette partie de la Mésopotamie comprise entre l'Euphrate et le Tigre, en tirant une ligne droite des sources du Khabour à Mardin. C'est même dans ces régions qu'il se parlait avec la plus grande pureté, et voilà pourquoi on l'appelait quelquefois, par antonomase, le dialecte *Mésopotamique* ou *Édessien*[1].

3° Dans le reste de la Mésopotamie, dans l'Adiabène, et même plus loin dans le Khorassan et dans l'Asie centrale, il y avait des districts où le dialecte occidental était usité ou connu; cependant le dialecte oriental était le plus répandu dans tous ces pays.

On pourrait résumer plus brièvement encore ces conclusions en disant que la carte dialectique répondait à peu près à la carte religieuse des populations chrétiennes de l'Asie centrale. Les Jacobites, les Maronites et les Melchites parlaient le dialecte occidental, tandis que les Nestoriens étaient presque les seuls à faire usage du dialecte oriental. Il en fut au moins ainsi, dès le principe, c'est-à-dire aux siècles qui virent surgir les grandes querelles théologiques et durant ceux qui les suivirent immédiatement. A la longue, cependant, des modifications successives vinrent changer cet état de choses et altérer insensiblement la situation que nous venons d'exposer.

En effet, malgré les antipathies politiques et religieuses qui avaient créé une scission profonde entre les Nestoriens et les Persans d'une part, les Jaco-

[1] W. Wright, *Fragments of the syriac grammar of Jacob of Edessa*, passim.

bites et les Byzantins de l'autre, les Monophysites, établis sur les bords ou au delà du Tigre, subirent peu à peu l'influence du milieu où s'écoulait leur vie, et, quand les premières ardeurs de la dispute se furent assoupies, ils adoptèrent les usages, les pratiques et les idées de leurs voisins immédiats. Quoique demeurant attachés par leurs croyances et par leurs sympathies à l'Occident, où leurs aïeux avaient vécu, où leurs pères avaient leurs tombeaux et où leurs coreligionnaires jouissaient encore d'une prépondérance marquée sur toutes les autres sectes chrétiennes, ils finirent par se familiariser avec les opinions linguistiques des Nestoriens et ne conservèrent du dialecte occidental que les formes extérieures, l'alphabet, la ponctuation et quelques-uns des livres qu'on mettait entre les mains de la jeunesse. Ils allèrent même plus loin; et, quand l'islamisme, en courbant toutes les races chrétiennes sous le niveau du même joug, eut étouffé les vieilles haines religieuses, ils entrèrent tout à fait dans la manière de voir des Orientaux et arrivèrent à constituer une classe d'écrivains à part, sur laquelle la philologie, s'aidant de l'histoire, pourra peut-être fixer un jour utilement son attention. C'est par eux, en effet, que s'est opéré d'abord un rapprochement, et plus tard même une fusion partielle entre les deux dialectes. Placés entre les deux races qui les parlaient, appartenant à l'une par leurs croyances et leur langage, à l'autre par le pays qu'ils habitaient, ils servirent naturellement

d'intermédiaires, et c'est certainement à eux qu'il faut attribuer l'importation en Occident de certains usages primitivement propres aux Nestoriens. On peut citer comme exemple l'introduction du système de *points-voyelles* oriental dans l'alphabet occidental, introduction qui commence peut-être vers le XIe siècle et devient très-fréquente dans les manuscrits du XVe et du XVIe.

A force de se servir des ouvrages classiques des Orientaux et des Occidentaux, ces Monophysites, dispersés dans la Mésopotamie ou dans l'Asie centrale par l'émigration forcée ou volontaire, fondirent les deux grammaires en une seule que l'on retrouve encore, et composèrent des ouvrages qui, en la conservant et la vulgarisant de proche en proche, la répandirent au loin. Ils ont eu un grammairien d'un certain mérite, un grammairien qu'on n'étudiera pas sans fruit quoique ses œuvres grammaticales soient demeurées à peu près complétement inconnues jusqu'à ce jour; nous voulons parler de Jacques de Tagrith, écrivain de la première moitié du XIIIe siècle [1].

Quand on aura examiné plus à fond les faits que nous énonçons en passant, on reconnaîtra qu'il faut

[1] Ses œuvres, *grammaticales*, *lexicographiques* et *philosophiques*, sont contenues dans le ms. 21454 du British Museum, sous la forme et sous le titre de *Dialogues*. Nous avons extrait de ce manuscrit des chapitres relatifs à la poésie des Syriens avec l'intention de les publier, si le temps et les circonstances nous le permettent. (Cf. Rosen et Forschall, *Catalogus cod. syr.* in-fol. 1838, p. 84; Assemani, *B. O.* t. II, 237-242.)

attribuer à ces auteurs mixtes ces grammaires communes aux deux dialectes, dont Aboulfaradj, parmi les anciens, et Amira, chez les modernes, nous présentent les types les plus accomplis. Jacques de Tagrith, par exemple, qui appartient aux Occidentaux par ses croyances et par quelques-unes de ses idées, se rapproche néanmoins beaucoup plus des Orientaux par ses opinions grammaticales. Voilà pourquoi le célèbre primat Bar-Hébreus comprend toujours sous la dénomination d'Orientaux, non-seulement les Nestoriens mais encore les Jacobites établis au delà de l'Euphrate et du Tigre. Si l'on n'a point cette distinction présente à la pensée, il est impossible de comprendre quelquefois le sens de ses ouvrages et de savoir ce qu'il veut dire, quand il parle «*des Orientaux, mais en particulier des Nestoriens*[1].»

On peut dire toutefois d'une manière générale, et sans trop s'écarter de la vérité, que les divisions de la carte linguistique se confondaient, au beau temps de la littérature syrienne, avec les divisions de la carte religieuse. Les Jacobites parlaient l'occidental, les Nestoriens l'oriental, et comme ces derniers se répandirent au moyen âge dans l'intérieur de l'Asie, dans les Indes et même dans la Chine,

[1] *Journal asiatique*, 1869, II, 251. — «*Ad Bar Hebræi sensa hoc in loco plene intelligenda, sciendum est morem illi esse suos Jacobitas distinguendi in Orientales* (qui intra sive in regionibus ad Euphrati Orientem sitis degunt) *et in Occidentales* (qui extra sive ad Occidentem ejus, id est, in Syria et in Asia minori domicilia habent.» (Lettre de Mgr Bar-Tatar, archevêque de Séert, du 19 novembre 1871.)

ils y transplantèrent aussi leur langue sacrée [1], c'est-à-dire la langue araméenne.

Remarquons encore qu'il existait, à côté ou au dedans de ces deux dialectes, une infinité de variétés de langages particuliers à certaines provinces ou à certaines villes; et, pour ceux qui connaissent un peu l'Orient, il n'y a là rien qui les étonne, car ils savent que les races y vivent dans un pêle-mêle étrange, au point que l'on trouve quelquefois dans le même endroit les mœurs, les croyances, les législations les plus diverses. On entend parler dans la même rue l'arménien, le turc, l'arabe, le syrien et le persan, et l'on n'a pas plus tôt mis le pied sur le sol de l'Asie centrale qu'on se sent dans le pays où fut Babel. Nulle part les dialectes n'ont pullulé comme là, et l'histoire de cette terre, célèbre, mais aussi malheureuse entre toutes, nous en explique facilement les causes. Y eut-il jamais une contrée soumise, comme l'a été celle dont nous parlons, à toutes les vicissitudes humaines; une contrée qui ait enfanté plus de merveilles et qui ait supporté plus de ruines; une contrée enfin qui ait passé plus souvent du faîte des grandeurs au comble de la misère? Les migrations de peuples qui l'ont successivement couverte de leurs flots, les invasions auxquelles elle a été sujette, les débris de races que chaque cataclysme y a laissés nous disent assez clai-

[1] *Notices et Extraits*, t. XII, p. 277. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, liv. III, ch. IV. Pauthier, *De l'authenticité de l'inscription nestorienne de Si-ngan-fou.*

rement qu'il a dû s'opérer dans son sein une étrange fusion de langues d'où est sortie une variété presque innombrable de dialectes.

Cependant il n'y a, de l'aveu de tous les écrivains orientaux, qu'une seule langue araméenne, qui est même peut-être la plus ancienne de toutes celles qu'a parlées la race sémitique. Du moins, presque tous les auteurs arméniens, syriens et arabes s'accordent à le penser [1]. Mais, par suite de sa diffusion à travers les régions moyennes de l'Asie, par suite encore de son introduction au sein de peuples différents de mœurs et de religion, cette langue a vu se rompre l'unité de sa prononciation primitive; elle a subi des altérations profondes qui l'ont brisée en plusieurs dialectes. De toutes ces altérations, la plus célèbre est celle qui enfanta, à une époque qu'on n'a pas exactement déterminée, deux manières différentes de lire le même texte, la manière de lire *orientale* [2] et la manière de lire *occidentale* [3], qu'on nomme encore *Nisibite* [4], et *Édessienne* [5], des noms des deux villes où les lettres ont été le plus florissantes et où les deux traditions linguistiques [6]

[1] Quatremère, *Mémoire sur les Nabathéens; Journal asiatique*, 1835, janvier-mars.

[2] ܩܪܝܢܐ ܡܕܢܚܝܐ.

[3] ܩܪܝܢܐ ܡܥܪܒܝܐ.

[4] ܩܪܝܢܐ ܢܨܝܒܝܐ.

[5] ܩܪܝܢܐ ܐܘܪܗܝܐ.

[6] ܡܫܠܡܢܘܬܐ. Voir Bar-Hebreus, *K'tovo d'tsem'ḥe*, p. 3, 151, 154, 155, 184, 237, 249.

semblent s'être constituées. Ce sont là les deux grandes variétés de langage que le *syriaque* ou *araméen*[1] offre à ceux qui l'étudient dans les livres, comme à ceux qui vont l'étudier sur les lieux, où il survit aux ruines accumulées par les temps et aux changements amenés par les hommes.

Nous nous attacherons spécialement à décrire ces deux dialectes, en insistant surtout sur leurs divergences, sur les particularités qui les caractérisent. Nous rapporterons aussi, quand l'occasion s'en présentera, les formes ou les locutions usitées dans certaines provinces; car, ainsi que nous le disions plus haut, au-dessus de cette langue universellement reçue, qu'on pourrait très-bien appeler la *langue littéraire, savante, officielle*, langue qui formait le substratum de toutes les couches linguistiques, on trouve des variétés dialectiques capables de produire dans le langage des ondulations analogues à celles que les dépôts marins ou fluviatiles amènent dans la constitution du globe. Celle-là, la langue littéraire, s'appelle spécialement le *langage écrit* ou qui figure seul dans les livres[2], tandis que celles-ci, c'est-à-dire les particularités dialectiques, introduites d'abord dans le langage *usuel*[3] ou de la conversation[4], ne sont arrivées qu'à la longue à se glis-

[1] ܣܘܪܝܝܐ ܐܘܟܝܬ ܐܪܡܝܐ.
[2] ܟܬܒܐ.
[3] ܡܡܠܠܐ ܚܫܚܝܐ.
[4] ܫܘܥܝܐ.

ser dans l'écriture. Quelquefois ces particularités ne sont même pas autre chose que des archaïsmes qu'on retrouve seulement dans les *manuscrits antiques* [1], parce que les *anciens*[2] n'avaient pas encore donné à la langue tout le poli dont elle était susceptible.

Ce n'était donc point chose facile que d'accomplir cette étude de géologie linguistique, que de reconnaître la nature de chaque couche avant de la rapporter à la place qu'elle doit occuper, et nous aurions peut-être renoncé, comme nos prédécesseurs, à la poursuivre, si nous n'avions trouvé un moyen de la simplifier, sans compromettre en rien la sûreté des résultats que nous voulions obtenir.

Deux voies s'ouvraient devant nous, s'offrant à nous mener au même but. L'une nous conduisait à travers les manuscrits anciens et nous obligeait à dépouiller soigneusement tout ce qu'ils contiennent de particularités dialectiques pour les classer ensuite dans un ordre logique. Disons tout de suite que cette voie est difficile à suivre, pleine de périls, et si longue, qu'on n'aboutirait jamais au terme. Que d'attention, de tact et de circonspection ne faudrait-il pas, en effet, pour relever tous les détails, pour comparer tous les faits et en déduire des lois générales! On aurait à se garder des oublis, des négligences, des erreurs de copistes; il faudrait classifier les observations recueillies et,

[1] ܣܦܪ̈ܐ ܥܬܝܩ̈ܐ.

[2] ܩܕܡܝ̈ܐ

pour ne pas craindre de se tromper, on devrait encore opérer sur un assez grand nombre de manuscrits. Or, n'y aurait-il que cette dernière raison, elle suffirait pour arrêter celui qui désirerait entreprendre un semblable travail.

Fort heureusement pour nous, il existe une autre voie, une voie plus courte et plus sûre. C'est celle que nous avons suivie. Nous avons commencé par interroger sur la question les auteurs orientaux eux-mêmes, les grammairiens, les lexicographes; nous les avons écoutés et puis nous avons contrôlé leurs affirmations. Il se trouve, en effet, que les écrivains orientaux, jacobites ou nestoriens, ont fait cette étude d'une manière suffisamment approfondie pour nous servir de guides. C'est un devoir pour nous de les faire connaître, aussi bien pour donner plus d'autorité à nos recherches que pour rapporter à qui de droit le mérite qu'elles peuvent avoir. On verra que nous n'avançons rien sans nous appuyer sur des preuves ou sur des témoignages dignes de foi.

Bar Bahlul (✝ 1000?), qui fournit, il y a trente ans, à Larsow les matériaux de son opuscule sur les dialectes syriaques[1], nous a été à nous-même de quelque secours; et, en le parcourant plus complétement qu'il ne nous a été donné de le faire, on y trouverait encore quelques épis à glaner[2]. Plusieurs

[1] *De dialectorum linguæ syriacæ reliquiis*, Berlin, 1840, 28 pages, in-4°.

[2] Nous nous sommes servi d'un manuscrit in-folio de la Propagande à Rome.

grammairiens nestoriens, le ḳatholiḳos Élias I[er] (✝ 1049), Élias de Nisibe (✝ 1055), Jouḥanan Bar-Zu'bî (✝ 1220), Bar-Malkon, (✝ 1230?) ont grossi le trésor de nos observations, malgré l'imperfection de leurs ouvrages. Nous n'avons pas eu à notre portée d'autres écrits grammaticaux rédigés par des Nestoriens, par exemple ceux d'Ischou-Bar-Noun, qui existent, dit-on, en Orient[1].

Parmi les Jacobites, Jacques d'Édesse (✝ 709), Jacques de Tagrith (✝ 1230?) et surtout le célèbre primat Bar-Hébreus (✝ 1285) nous ont apporté une abondante collection de faits, que nous nous sommes empressé de mettre à profit. Nous avons puisé plus spécialement dans les ouvrages de ce dernier auteur, qui résume, de la façon la plus magistrale, tous ses prédécesseurs et tous ses contemporains. Quoiqu'on puisse quelquefois trouver en défaut sa critique, sa science ou son impartialité[2], sa réputation grandira à mesure qu'on publiera ses ouvrages, et l'on comprendra tous les jours désormais un peu mieux l'estime et les éloges que les Orientaux accordent à son talent. Il faut quelquefois se défier de ses jugements, parce que l'amour de sa secte et le désir de l'élever au-dessus de toutes les autres égarent son esprit, en général clairvoyant et juste; mais nous devons avoir la plus grande confiance dans les faits nombreux qu'il relève, alors

[1] Cf. Khayyat, *Syri orientales*, etc. 1870, p. 143, note *a*.

[2] Voir *Journal asiatique*, 1869, II, 254. *Zeitschrift der Deutschen morg. Ges.* 1870, 495 et suiv.

même qu'il en tire des conclusions erronées. Car, sans tenir compte de longues recherches qu'il eut toujours l'habitude de faire sur les sujets qu'il traita, personne ne fut autant à portée que lui d'examiner exactement les questions dont nous devons parler; il vécut une bonne partie de sa vie au milieu des Orientaux, à cause de la charge de *Maphrien* dont il était revêtu; il fut lié avec tous les savants de son époque, sans distinction de secte; on le sollicita souvent d'écrire sur la grammaire, et les suffrages les plus éclatants, émanés de ses ennemis aussi bien que de ses amis, ont couronné ses œuvres d'une immortelle auréole. Personne ne fait donc autorité en cette matière comme Aboulfaradj, « le prince de la science, » ainsi que l'appellent fréquemment ses compatriotes, parce qu'il put s'instruire à fond des traditions orientales soit auprès de cette classe de ses coreligionnaires dont nous avons parlé plus haut, soit auprès des savants nestoriens ses contemporains. C'étaient là des circonstances qu'il fallait rappeler, soit parce qu'elles consacrent son témoignage, soit parce qu'elles nous justifient de l'alléguer aussi souvent que nous le faisons.

En puisant abondamment à ces sources, nous n'avons pas négligé néanmoins l'autre méthode, ainsi qu'on le verra en parcourant cet article. Durant plusieurs années, nous avons feuilleté ou copié plus ou moins intégralement des manuscrits appartenant aux deux dialectes, avec le dessein de rédiger un jour l'étude dont nous donnons aujourd'hui au public le résultat.

Nous la divisons en trois parties d'inégale longueur. La nature même du sujet l'exige ainsi. Dans la première nous développerons les observations que nous avons recueillies sur la phonétique; dans la deuxième nous examinerons les diverses questions de grammaire, et enfin nous ajouterons dans la troisième quelques remarques sur la lexicographie.

La phonétique résulte du concours des éléments qui forment toute langue, c'est-à-dire des articulations ou consonnes, des sons ou voyelles et des divers signes qui indiquent les rapports de celles-ci avec celles-là. La première partie comprendra donc trois chapitres, et chacune des deux autres sera divisée en plusieurs paragraphes conformément à la table suivante :

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA PHONÉTIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA PHONÉTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DES CONSONNES.

§ 1. — Du caractère nestorien et jacobite.

Les peuples de race araméenne avaient tous les mêmes lettres, et, déjà à une époque fort ancienne, ces lettres s'élevaient au chiffre de vingt-deux. Cette numération, demeurée la même chez les Orientaux et chez les Occidentuax, a subi cependant quelques variations chez plusieurs auteurs appartenant à cette dernière fraction de la race syrienne;

et ces variations, il faut les attribuer, en partie au moins, à l'influence que des langues voisines exercèrent sur le syriaque durant le moyen âge. En effet, les Arabes et les Arméniens, ayant dédoublé plusieurs lettres et grossi leur alphabet, inspirèrent plus tard aux Syro-Nestoriens le désir de les imiter. C'est ainsi que Bar-Hébreus compte quelque part trente-six lettres, exactement comme les Arméniens[1], en faisant entrer dans ce compte chacune des six lettres du *B'GoDKPhoTh* pour deux, en y ajoutant les *sept* voyelles de Jacques d'Édesse et le ϖ des Grecs[2].

Mais cette numération est un produit du second âge d'or de la littérature syrienne. Primitivement, Orientaux et Occidentaux ne reconnaissaient que vingt-deux lettres, qu'ils ne prononçaient pas cependant toujours de la même manière et qu'ils n'écrivaient pas non plus d'une façon identique. Peu à peu, les différences devinrent même telles, « que les deux races ne pouvaient plus se comprendre, quoique parlant la même langue, et se voyaient obligées de recourir à des interprètes[3]. » Nous tenons ces détails d'un auteur araméen. Il oublie de nous dire si les deux peuples pouvaient au moins lire mutuellement leur écriture; mais les manuscrits se

[1] *K'tovo d'tsemḥe*, P. IV, ch. 1, sect. 3ᵉ, p. 195 de notre édition.

[2] Voir plus bas, p. 362-380, et *Journal asiatique*, 1870, II, 515-518.

[3] Bar-Hébreus, *Petite Grammaire*, ms. *B. Casanat.* F. IV, 7, fol. 4, *a*. Cf. *Journal asiatique*, 1869, II, 249.

chargent de nous répondre, en nous montrant qu'ils passaient souvent d'une main dans une autre, car les corrections et les changements dont ils sont en général surchargés accusent ici l'œuvre d'un jacobite, là celle d'un nestorien; jacobites par l'écriture, ils deviennent nestoriens par la ponctuation; nestoriens d'origine, ils se transforment et finissent quelquefois par revêtir un aspect jacobite[1]. Il faut cependant faire ici une observation, c'est que ces modifications apparaissent surtout dans les manuscrits rédigés en caractère *esthranghelo*. Nous n'avons pas, en effet, souvenir d'avoir jamais vu le caractère *proprement dit nestorien* surchargé d'une ponctuation occidentale.

Du reste, si l'on veut voir clair dans les phases qu'a parcourues la paléographie araméenne, il convient de distinguer trois écoles : l'école *occidentale*, l'école *nestorienne* et l'école *mixte*. Durant les premiers siècles, on ne rencontre de traces que des deux premières, parce que la troisième est le produit d'une époque postérieure. Alors, les manuscrits se distinguent nettement les uns des autres par des caractères propres à chacune des deux écoles, surtout dans la ponctuation. Peu à peu cependant, l'école mixte se forma, imitant ou fondant ensemble les procédés des deux précédentes, répandant au

[1] Le ms. 7157 du Musée Britannique fournit un remarquable exemple de ces transformations. Voir encore ms. 14456, 14474, 14681, 14479. W. Wright, *Catalogue of syriac mss.* I, p. 57, 76, 86.

loin les produits de sa plume. La confusion commence à se manifester et l'on rencontre, à partir de ce moment, des livres qui tiennent aux deux dialectes, non-seulement par des surcharges ou des retouches, mais même par le système primitif d'écriture et de ponctuation [1]. Les œuvres de l'école mixte ont exercé une profonde influence sur la paléographie araméenne et créé aux grammairiens modernes d'inextricables difficultés; cependant, lorsqu'on a examiné les faits et suivi pas à pas les développements de la littérature syrienne, tout s'éclaircit, tout s'explique, tout devient même significatif; un trait, une lettre, un point suffisent pour mettre sur la voie de la vérité, pour conduire à l'intelligence des faits en apparence les plus étranges.

Dès le principe donc, c'est-à-dire au ve et au vi^e^ siècle, il n'existait que deux écoles, et ces deux écoles offraient même entre elles plus d'une ressemblance. Elles avaient d'abord une écriture presque commune, car, jusqu'au xe ou au xie siècle, Orientaux et Occidentaux employaient un caractère absolument identique. Il faut en dire ici quelque chose, parce qu'il règne sur ce point plus d'un malentendu et plus d'une erreur. On voit souvent, en effet, les auteurs des catalogues parler d'un caractère nestorien, qui ne l'est en aucune manière ou qui est du moins tout aussi bien jacobite. Les planches II à IV jointes à ce mémoire peuvent en donner une idée

[1] Cf. ms. 14440 du Musée Britannique, fol. 241, *b*, 242, *a*; 14705, 681, 18715.

générale. Nous avons feuilleté à dessein un grand nombre de manuscrits au caractère dit nestorien, et nous y avons reconnu toujours un *esthranghelo* de formes plus ou moins diverses, un *esthranghelo* qui présente seulement de lointaines analogies avec le caractère nestorien proprement dit, tel que nous le trouvons dans les manuscrits orientaux du XIVe siècle, tel encore que le conservent les Chaldéo-Nestoriens actuels, tel enfin qu'on peut le voir dans notre première planche et dans les deux dernières.

Pourquoi les auteurs auxquels nous faisons allusion appellent-ils ces manuscrits Nestoriens? Il nous est impossible de le dire, car ces manuscrits, souvent écrits par des Occidentaux, ou contenant des ouvrages d'auteurs occidentaux, ne sont jamais sortis de la sphère où le dialecte occidental régnait en souverain. Pour qu'une pareille dénomination eût quelque raison d'être, il faudrait, ou que ce caractère eût été inventé par un Nestorien, ou bien qu'il eût été particulièrement employé par les sectaires du Nestorianisme. Or, de ces deux hypothèses, la première est incertaine et la seconde est sûrement contraire à tout ce que nous apprend l'observation la plus exacte.

Jusqu'au XIIe siècle, l'esthranghelo fut communément usité chez les Syriens, sans distinction de secte, avec des variétés nombreuses, mais moins considérables que celles de tout autre alphabet. De bonne heure cependant, peut-être même avant le Ve ou le VIe siècle, on vit apparaître un caractère dé-

rivé du précédent, doué de formes plus grêles, d'un tracé moins pénible et répondant beaucoup mieux aux divers besoins qui font recourir à l'écriture. Ceci eut lieu en Occident, chez les Jacobites et les Maronites, et voilà pourquoi on appelle de leur nom ce caractère, autrement dit ܣܶܪܛܳܐ « trait, » ou ܦܫܺܝܛܳܐ « caractère simple. » Par des nuances plus ou moins légères, on le voit passer du majestueux esthranghelo à celles qu'il conserve encore. Un des plus anciens modèles que le temps nous ait conservés se trouve dans le manuscrit 17167 du British Museum, au feuillet 144, *a*. En cet endroit, il y a une note qui, au premier aspect, semble écrite en caractère cursif et minuscule; mais, quand on l'examine de près, on s'aperçoit qu'elle est tracée en un esthranghelo dont on a tellement rapetissé les formes, qu'elles ont l'apparence du caractère communément dit jacobite.

S'il nous était permis de proposer une modification dans les termes reçus, nous donnerions au caractère jacobite le nom de caractère occidental, qui répondrait beaucoup mieux à la division *dialectique* indiquée plus haut. Grâce aux manuscrits occidentaux qu'on possède en plus grand nombre, on a suivi pas à pas les transformations successives accomplies dans l'alphabet occidental, et l'on a pu fixer approximativement l'époque où il devint d'un emploi général dans la Syrie. On n'a pas été aussi heureux pour le caractère *nestorien proprement dit* ou

oriental. Les Chaldéo-Nestoriens en font encore usage aujourd'hui. On le trouve dans les manuscrits du XIVe et du XVe siècle tel qu'il est maintenant; mais le défaut de documents a empêché de retrouver les anneaux à l'aide desquels il se relie au caractère commun à toute la famille araméenne, à l'esthranghelo [1].

Ces anneaux ne doivent pas être nombreux, car le caractère oriental ou nestorien a beaucoup plus d'analogie avec l'esthranghelo que le caractère occidental ou jacobite. Il présente quelque chose de plus archaïque; ses formes sont un peu moins élégantes et ses traits n'offrent pas la même régularité que ceux du précédent. Quoique son histoire soit moins connue, on sait cependant qu'il n'a pas subi de changements notables depuis cinq ou six cents ans. Le manuscrit 12138 du British Museum, qui est essentiellement l'œuvre d'un Oriental, nous montre une des premières transformations subies par l'esthranghelo en se rapprochant de la forme actuelle du caractère nestorien. M. Land a publié dans ses *Anecdota*, I, planche XVI, un fac-simile. Seulement il l'a choisi dans les deux premières feuilles, qui sont une addition d'une époque moderne. Notre cinquième planche donnera une plus juste idée de ce manuscrit, copié en 899 [2].

[1] On peut voir des spécimens de ce caractère : planche I, extraite d'un manuscrit de l'an 1685; planche VIII, extraite d'une lettre datée du 26 mars 1871; planches VII-VIII prises sur une copie de la préface du *Hondra* faite à Mossoul en février 1872.

[2] W. Wright, *Catalogue of syriac mss.* I, 101-108. Cf. *Journal asiatique*, 1869, II, 337.

Il n'est pas étonnant, d'ailleurs, que le caractère nestorien proprement dit soit plus imparfait que le caractère occidental, car la calligraphie ne fut jamais aussi cultivée au delà qu'en deçà du Tigre. Au VIIe siècle, c'est-à-dire à une des plus belles époques du Nestorianisme, l'art était encore florissant dans les écoles et les couvents de l'Adiabène; il sortait de beaux manuscrits des mains du scribe et on savait les enluminer de lettres d'or[1]. Chosroès Parviz secondait le zèle de Sabbaar-Ischou, fournissait de l'argent à ses studieux disciples et lui vendait ou lui donnait tous les manuscrits qu'il enlevait dans les couvents de la Syrie et du Djézireh. Et cependant, même alors, les copistes d'Édesse emportaient la palme sur tous les autres. Leur mérite était si reconnu, que le roi de Perse, voulant pourvoir de livres le monastère bâti pour son épouse Schîrîn, recourut à eux, afin de se procurer des Évangéliaires dignes de cette fondation royale[2].

Aujourd'hui, les peuples de race araméenne écrivent tous horizontalement; il est même douteux que les Nestoriens aient jamais écrit autrement, car leur caractère ne l'exige pas autant que celui des Jacobites. On ne trouve point d'ailleurs, chez leurs écrivains, comme chez les Syriens, des expressions inexplicables si l'on n'admettait point l'écriture verticale chez les Occidentaux. Quoique plusieurs au-

[1] Thomas de Marga, *Histoire monastique*, l. II, ch. XXVII, p. 188 de notre manuscrit.

[2] *Ibid.* Cf. Assemani, *B. O.* III, p. 451.

teurs aient déjà dit quelque chose sur ce point, on nous permettra de fournir des détails plus précis[1].

On rencontre fréquemment dans les grammaires d'Aboulfaradj les mots suivants : ܡܢ ܠܥܠ « en haut, » ܡܢ ܠܬܚܬ « en bas, » ܡܢ ܩܕܡ « en avant, » ܡܢ ܒܣܬܪ « en arrière. » Ces mots se présentent en particulier dans les endroits où il faut déterminer la position d'un point relativement à la ligne horizontale, ou bien la place d'une voyelle par rapport à la consonne qu'elle doit mouvoir. Jusqu'ici il n'y a rien que de fort naturel. Ce qui l'est moins, c'est que ces termes n'ont pas du tout la signification que nous y attacherions en les prenant à la lettre, ou la signification qui est déterminée par la nature même des choses. Si nous voulions traduire, par exemple, l'idée que les Syriens expriment par ce mot *en haut*, nous serions obligés de nous servir du mot *derrière*. Mais c'est là une terminologie étrange, et, pour la comprendre, il faut admettre que les Syriens renversaient le parchemin lorsqu'ils voulaient écrire, et traçaient ensuite leurs lignes *du haut en bas*. Citons un texte pour plus de clarté.

Bar-Hébreus décrivant les points-voyelles particuliers aux Nestoriens, points dont l'usage commençait dès lors à se répandre parmi les Occidentaux, s'exprime de la manière suivante : « Le signe du z'quofo consiste, dit-il, dans deux points inclinés vers *le haut* (ـَ) et par *devant* la lettre qui doit

[1] Land, *Anecdota syriaca*, I, 69.

en être munie. Pour le p'toḥo, on emploie deux points dont l'un se place *devant* et l'autre *derrière* la lettre (-̣̇). Le r'votso long est désigné par deux points verticaux *derrière* la ligne (_̤); le r'votso bref, au contraire, l'est par deux *points inclinés vers le haut* et *derrière la lettre* (_̣). Si l'on veut marquer un ḥ'votso long, on met un point *derrière* (_̣); si c'est un ḥ'votso bref, on place deux points *derrière* la consonne qui doit les porter et on les incline *vers le bas* (_̤). » Il est vrai que Bar-Hébreus ajoute : « Quant au ʿetsotso long, on l'indique par un point *au-dessous* du vaou (ܘ̣); le ʿetsotso bref se désigne par un point *au-dessus* de la même lettre (ܘ̇)[1]. »

Mais ce langage n'infirme point la thèse que nous démontrons, car on conçoit à la rigueur que les écrivains aient pu s'exprimer comme nous le ferions nous-mêmes, comme le fait le grammairien jacobite, *quand il parle du ʿetsotso dans les deux dernières lignes du texte que nous venons de citer*, parce qu'ils lisaient *horizontalement* tout en écrivant *verticalement*, et que les expressions dont ils se servaient, ayant dans l'une ou l'autre de ces circonstances leur explication naturelle, étaient toujours suffisamment comprises. Mais le commencement de ce passage et cent autres textes que nous pourrions citer seraient ils intelligibles, si l'on ne se rendait point compte de la ma-

[1] Bar-Hébreus, *K'ovo d'tsem'ḥe*, préface, section III, p. 5. Voir plus loin, p. 420.

nière dont les Syriens disposaient leur papier quand ils voulaient écrire, si l'on ne savait point qu'ils renversaient leurs livres dans le sens de la largeur pour tracer ensuite verticalement leurs lignes, ainsi que le montre la figure suivante?

Devant.

Bas. — Haut.

Derrière.

On trouvera dans le cours de ce mémoire plusieurs autres textes qui contiendront des allusions évidentes à cette manière d'écrire et qui viendront, par suite, confirmer les faits que nous établissons en ce moment. Il est donc certain que les Syriens occidentaux écrivaient autrefois *verticalement* et lisaient *horizontalement*[1]. Cet usage persista chez eux

[1] On aurait tort, ce nous semble, de conclure de semblables expressions que les Syriens aient jamais écrit *à la manière des Chinois*, c'est-à-dire *de haut en bas*. Il ne paraît pas non plus vraisemblable qu'ils aient jamais commencé à écrire à gauche. Nous trouvons une pareille interprétation forcée et dénuée de preuves; c'est pourquoi nous ne souscrivons pas à l'observation de M. Philipps (*Mar-Jacob and Bar-Hebreus on syriac accents*, p. 37, note 6), dont voici les paroles : « It seems, dit le docte éditeur de la lettre de Jacques d'Édesse, to have been the custom of at least some Syrians to write from *the top of the page to the bottom*, beginning *at the left hand*. Hence ܠܬܚܬ *under* would accurately express the position of this point of [illegible]. »

jusqu'au XIIIe ou XIVe siècle, époque à laquelle les rapports plus fréquents qui se nouèrent entre l'Europe et l'Asie finirent par déraciner complétement cette habitude, fortement ébranlée d'ailleurs. Il semble, en effet, que les Monophysites orientaux n'écrivaient plus verticalement, car on ne trouve point dans les auteurs de l'*école mixte*, dans Jacques de Tagrith[1] par exemple, les façons de parler de Bar-Hébreus. En combinant ce fait avec plusieurs du même genre, on arrive à reconnaître, ici comme en d'autres choses, une influence partie du sein de l'Église nestorienne. N'est-ce pas, d'ailleurs, à cette fraction de la race araméenne que nous ramènent sans cesse les origines de la littérature syriaque, et les traditions les plus autorisées, unies aux faits les plus nombreux, ne nous montrent-elles pas les sciences grammaticales passant d'Orient en Occident par un mouvement de translation lente, mais progressive? Ainsi, pour donner un exemple qui ne nous éloigne point de notre sujet, on ne rencontre jamais dans les auteurs nestoriens, même dans ceux qui ont précédé Bar-Hébreus de deux ou trois siècles, une terminologie analogue à la sienne. Ces écrivains s'expriment comme on l'a fait dans les temps postérieurs chez les Occidentaux, et ce langage paraît une preuve suffisante de l'opinion que nous développons. La manière d'écrire nous fournit donc une première occasion de constater la puissante influence de la

[1] Jacques de Tagrith, ms. du British Museum 21454, fol. 27, *b*. Voir plus loin, p. 438-440.

race nestorienne sur toute la race araméenne. Ce n'est pas la seule qui se présentera dans cette étude, ainsi qu'on le verra en avançant[1].

Vers les derniers temps du moyen âge, les Syriens perdirent jusqu'au souvenir de leur antique usage d'écrire, et l'on n'en retrouve plus aucune trace dans ceux de leurs grammairiens qui ont écrit en Europe, par exemple dans Isaac Bar-Sciadrensis.

§ 2. — Des permutations de consonnes entre elles.

Les consonnes constituent partout, mais en particulier dans les langues sémitiques, l'élément fondamental et saillant de l'écriture. Aussi devons-nous analyser certains phénomènes où elles jouent le rôle principal, insister sur leurs caractères et attirer, s'il est possible, sur quelques-unes de leurs propriétés l'attention de ceux qui se vouent à l'étude des dialectes araméens du Kourdistan et de la Perse. En effet, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs[2], *aucune langue ne se prononce longtemps comme elle s'écrit*, et s'il y a un moment où l'écriture et le langage s'accordent parfaitement, il ne tarde pas à se produire de nombreuses et notables divergences, par suite des permutations, des changements et des suppressions de tout genre que l'ignorance, l'usage et l'accentuation entraînent fatalement. Il y a des lettres qui tombent, des syllabes qui disparaissent, des

[1] Cf. Land, *Anecdota syriaca*, I, 88. Hoffmann, *Grammatica syriaca*, 72.

[2] *Revue critique*, février 1869, p. 82.

mots qui se déforment, de telle sorte que, si l'on reproduisait les sons perçus, on finirait bientôt par ne plus reconnaître les rapports qui relient les parties du discours les unes aux autres. La phonétique et l'étymologie sont deux sœurs, deux sœurs qui descendent toutes les deux d'une mère commune, la philologie, et ne devraient jamais aller l'une sans l'autre. L'étymologie sans la phonétique introduit dans l'écriture une foule de signes de convention qui l'obstruent et font s'évanouir un des principaux éléments dont le linguiste s'aide pour comparer, induire et déduire : pour comparer des faits, induire des lois et déduire ou formuler les vrais principes de la science du langage.

Un exemple fera bien saisir toute l'étendue et toute l'importance de cette observation. Supposons qu'un syrologue rencontre dans un livre, apporté de la Perse par les missionnaires américains d'Ourmiah, les termes suivants : ܣܚܪܐ, ܣܩܦܐ, ܦܘܣܡܬܐ, ܚܣܡܐ, ܢܣܡܪܐ, ܢܣܚܐ, ܐܣܚܐ. Il aura certainement de la peine à les comprendre; et, quand il voudra les traduire, il sera exposé à en tirer des sens tous plus fantastiques les uns que les autres. Que de fois la science n'a-t-elle pas été mise à cette rude épreuve, et que de fois aussi n'a-t-elle point fait naufrage contre cet écueil! Et cependant, il n'y a, dans tous ces mots, qu'une seule lettre de permutée avec une autre de même organe, et le changement de cette seule lettre suffit pour mettre

en défaut la science et la sagacité du savant. Qu'on écrive, au contraire, les mots ci-dessus : ܘܨܠܐ, ܐܬ̈ܐ, ܫܡܥܐ, ܟܠܒܐܐ, ܚܪܐܐ, ܦܓܘܪܐ, ܐܦܥܠܐ, et la difficulté s'évanouit comme par enchantement, parce que l'étymologie reprend sa place. Mais la vraie prononciation demeure incertaine pour celui qui n'est point familiarisé avec le langage parlé[1].

Ce n'est pas seulement dans les dialectes néo-syriens d'Ourmiah et du Kourdistan que la phonétique et l'étymologie sont en désaccord. Il en était déjà ainsi à l'époque où la langue syro-chaldaïque était florissante; et c'est pour cela que tous les grammairiens s'attachaient avec beaucoup de soin à fixer les lois exactes d'une bonne prononciation. Tout en étant désireux de concilier, autant que faire se pouvait, deux choses qui semblent incompatibles, l'étymologie et la phonétique, ils mettaient cependant la première de ces deux sciences au-dessus de la seconde et sacrifiaient la prononciation à la dérivation. En cela, ils avaient évidemment raison, car, s'il en était autrement, on enlèverait aux langues toute fixité; on les livrerait à tous les caprices de la mode; on les asservirait à toutes les bizarreries de l'ignorance. De combien d'erreurs et de combien de confusions la doctrine contraire ne deviendrait-elle point la source!

Rappelons ici que les grammairiens indigènes de

[1] Cf. Nöldeke, *Grammatik der neusyrischen Sprache*, Leipzig, 1868, préface, et *Revue critique*, 6 février 1869, p. 82.

la Syrie ont donné l'exemple aux modernes, et qu'ils ont décrit avec un soin minutieux les lois qui président aux diverses permutations de lettres. « Quand on rencontre un *zaï quiescent*, dit le ḳatholiḳos Élias Ier, parlant des deux premiers mots cités plus haut comme exemples, on le prononce comme un *semkath*, s'il est suivi d'un *kaf* ou d'un *ḳof* mus par une voyelle[1]. » Des auteurs sont même allés plus loin, et il n'est pas rare de trouver dans les manuscrits des mots où la lettre *permutable* est surmontée de celle qui la remplace dans la prononciation. C'est ainsi que le manuscrit 450 du Vatican, d'où nous avons extrait la citation d'Élias Ier, écrit les deux mots ܐܙܟܝܢܐ et ܐܙܩܦܐ de la façon suivante ܐܙܟܝܢܐ, ܐܙܩܦܐ, afin de faire bien saisir les rapports de l'étymologie avec la phonétique. Plusieurs autres manuscrits nous ont fourni de nombreux exemples du même fait; mais aucun n'est aussi riche en observations de ce genre que le célèbre manuscrit 12138 du Musée Britannique[2]. Bar-Hébreus à son tour s'exprime

[1] Ms. Vatican 450, fol. 19, *b*. ܟܕ ܐܫܟܚܬ ܙܝܢ ܡܬܬܢܝܚܐ ܡܬܡܠܠ ܐܝܟ ܣܡܟܬ ܐܢ ܒܬܪܗ ܟܦ ܐܘ ܩܘܦ ܢܩܝܫܐ ܒܙܘܥܐ ܀ ܐܝܟ ܐܙܟܝܢܐ ܘܐܙܩܦܐ

[2] Nous pouvons citer encore le ms. 15 de Paris décrit par M. Ewald (*Abhandlungen*, p. 56). On trouve des mots écrits de la façon suivante : ܫܢܝܐ, 3, *b*; ܒܚܒ, 4, *a*; ܡܣܡܣ, 9, *b*, 18, *a*; cf. ms. 167 de Paris, fol. 366, *a*.

à peu près dans les mêmes termes que le ḳatholiḳos nestorien. « Les permutations de lettres, dit cet illustre grammairien, sont communes quelquefois aux Orientaux et aux Occidentaux. Telle est, par exemple, celle du *zaï* en *semkath*, quand il est suivi d'un *thaou* muni du *roukokh*, ou bien d'un *kaf* muni soit du *roukokh*, soit du *ḳouschoï*, comme dans ܟܣܬܐ, ܦܣܘܬܐ, ܢܣܟܐ[1]. » Si le docte primat avait voulu rendre sensible cette loi au regard même, il aurait écrit, comme le ḳatholiḳos Élias Iᵉʳ dans le manuscrit 450 de la Bibliothèque Vaticane, ܟܣܬܐ, ܦܣܘܬܐ, ܢܣܟܐ.

On a pu s'apercevoir, en lisant le texte qui précède, que les deux principaux dialectes araméens avaient des permutations communes et d'autres qui ne l'étaient pas. Il appartient aux grammairiens modernes de s'occuper de toutes; mais notre rôle, à nous, se borne à signaler les permutations différentes, puisque nous voulons, avant tout, faire ressortir les divergences caractéristiques des deux idiomes. Or, voici quelles permutations étaient propres aux Occidentaux; c'est encore Bar-Hébreus qui va parler : « Ils changent, nous dit-il, ܚܐ suivi de ܗܐ en ܐ à cause de la difficulté qu'on trouverait à articuler deux gutturales l'une à côté de l'autre, par exemple dans ܚܘܘܪܬܐ, ܚܘܬܐ et leurs dérivés[2];

[1] *K'tovo d'tsem'ḥe*, IV, ch. 1, sect. x, p. 205 de notre édition.
[2] Cf. Merx, *Gramm. syr.* p. 10.

ܟܦ muni d'une voyelle (ܙܘܥܐ) devient ܦܐ dans ܟܘܠܐ, ܟܠܐ, ܐܪܙ, ܫܩܠܬ, ܟܪܝܬ, ܣܟܠܬ; on prononce ܦܐ comme ܟܦ dans ܒܚܡܐ, ܬܩܦܐ, ܬܚܬܐ; ܗܐ encore comme ܟܦ dans ܗܦܘܩܛܝܩܣ, ܗܦܘܣܣ, ܗܦܘܦܩܘܣ, ܦܘܠܘܪܘܣ; ܘܐܘ comme ܟܦ dans ܫܘܐܘܢ, ܫܐܘܘܢ, ܡܐܘܘܢ[1]; ܟܦ comme ܟܬ dans ܡܐܪܐ, ܓܛܪܐ, ܩܘܠܐ[2]. » Il leur reproche « de changer le ܛܘ non aspiré suivi de ܟܬ en ܓܡܠ dans le mot ܦܛܟܪܐ, le ܪܝܫ en ܓܡܠ dans le mot ܪܓܝ, le ܟܦ aspiré en ܟܬ dans ܓܟܝܢܐ, et de substituer, au contraire, au ܟܬ un ܟܦ aspiré dans le substantif ܟܒܪܐ et dans le verbe ܟܒܪ[3].

« Les Orientaux avaient aussi leurs permutations particulières. Ainsi ils changeaient le ܟܬ suivi du ܩܘܦ en ܣܡܟ dans ce verset de la Sainte Écriture : ܟܠ ܢܨܒܬܐ ܐܝܪܐ ܕܠܐ ܢܨܒܗ ܐܒܝ ܕܒܫܡܝܐ[4]; le ܦܐ en ܟܦ dans ܐܢܫܐ; le ܪܝܫ, suivi d'un ܟܒܪ ou d'un ܛܘ non aspirés en ܩܘܦܐ dans ces deux passages :

[1] Il faudrait lire, pour être exact, ܫܘܐܘܢ, ܡܐܘܘܢ, ܫܐܘܘܢ.

[2] *K'tovo d'tsem'he*, 4e part. ch. I, sect. X, p. 206.

[3] *Ibid.*

[4] Matth. XV, 13.

ܚܒܪܝ ܠܐ ܡܥܘܠ ܐܢܐ[1]، ܒܕܝܢܪܐ ܥܡܝ ܫܩܘܠ[2]..... Ils remplaçaient encore le ܟܦ aspiré suivi d'un ܬܘ non aspiré ou d'un ܥܐ par un ܦܐ aspiré dans ܡܟܬܒܐ, ܫܟܬܒܐ, ܐܬܚܫܒ; le ܕܠܬ non aspiré par un ܬܘ non aspiré, quand il était suivi d'un ܬܘ aspiré, comme dans ܩܕܬܐ, ܥܕܬܐ, ܐܘܣܕܬܐ; le ܓܡܠ suivi de ܦܐ par le ܕܠܬ dans les verbes ܢܓܓܦܘܢ, ܬܓܓܦܘܢ; le ܓܡܠ encore par le ܬܘ non aspiré, quand il était accompagné d'un ܬܘ aspiré ou d'un ܥܐ, par exemple dans ܚܘܓܬܐ, ܒܓܥܐ; le ܣܡܟܬ par le ܐܠܦ, s'il se trouvait après lui un ܟܦ ou un ܨܕܐ non aspiré, comme dans ܟܣܟܐ, ܢܣܟܟܘܢ, ܢܣܟܢܘܢ, etc.; le ܦܐ non aspiré par le ܟܦ non aspiré, quand il était suivi du ܕܠܬ aspiré, du ܫܝܢ ou du ܓܡܠ, comme dans ܦܫܦܪܐ, ܓܫܦܓ, ܟܦܫܓܦܢ; le ܙܝܢ accompagné d'un ܟܦ ou d'un ܕܠܬ aspirés par le ܐܠܦ, exemples : ܢܙܟܐ, ܢܙܕܩ, ܙܕܩ, ܙܕܩܐ; le ܩܘܦ suivi du ܟܦ ou du ܕܠܬ non aspiré ou du ܐܠܦ en ܨܕܐ non aspiré, ex. : ܢܩܕܐ, ܢܩܕܬܐ, ܟܩܕܬܐ, ܩܘܩܕܬܐ, ܟܘܩܕܐ,

[1] Matth. xx, 13.

[2] *Ibid.* Le ms. de Paris lit par erreur : ܫܩܘܠ.

ܐܣܛܘܢ ; le ܦܐ précédant un ܣܡܟܬ ou un ܬܘ non aspirés en ܦܐ non aspiré, ex. : ܦܘܣܦܣܐ, ܣܦܣܛܐ, ܣܦܣܛܐ, ܦܬܣܛܝܢ, ܐܣܦܣܛܝܢ ; le ܣܡܟܬ suivi de ܛܝܬ par le ܙܝܢ dans les mots grecs ܐܣܛܪܐ, ܐܣܛܘܡܟܐ, ܐܣܛܪܛܝܓܘܣ ..... ; le ܣܡܟ devenait un ܨܕܐ arabe devant ܛܝܬ, ܩܘܦ, ܕܠܬ, non aspirés, comme dans ܫܘܩܠܐ, ܐܣܛܐ, ܐܣܛܘܣ, ܛܘܣܐ, ܛܘܣܘܢ ; le ܬܘ aspiré se changeait en ܕܠܬ aspiré, quand il précédait ܛܝܬ non aspiré et ܩܘܦ aspiré ou non aspiré, comme dans ܩܛܘܠܐ, ܛܘܩܣ, ܛܘܣܘܢ[1]. »

Le grammairien occidental critique quelques-unes de ces permutations opérées par les Orientaux, par exemple « celle du ܛܝܬ et du ܦܐ aspirés, et munis ou privés de voyelles, en ܘܘ dans les mots ܐܦܐ, ܥܦܪܐ, ܢܦܫܐ, ܢܦܩܬ, ܕܚܦ, ܣܦܪ ; celle du ܗܐ en ܦܐ, qui leur faisait prononcer ces mots ܐܗܠܐ, ܐܢܗܐ, ܗܘܐ, comme s'ils avaient été écrits ܐܦܠܐ, ܐܢܦܐ, ܦܘܐ[2], celle encore du ܕܠܬ en ܛܝܬ dans le mot grec ܣܦܕܘܢ, parce qu'il est aspiré et que seul le ܕܠܬ non aspiré des Grecs se traduit

[1] *K'toro d'tsem'he*, *loc. cit.* p. 207-208; cf. ms. 12138, fol. 7, a.

[2] Le manuscrit du *K'toro d'tsem'he* de la Bibliothèque nationale lit, mais évidemment par erreur, ܦܠܐ ܐܦܠܐ ܐܢܦܐ.

en syriaque par le ܛܝܬ ; celles enfin du ܐܠܦ en ܝܘܕ dans ܓܪܘܡܛܐ, et de l' ܥܨܨ en ܘܐܘ dans les noms propres ܬܐܘܠܣ, ܡܩܕܘܠܣ, ܡܩܕܘܠܣ. »

Il est évident que ces permutations n'avaient lieu que dans la prononciation et nullement dans l'écriture. C'est tout au plus si quelques grammairiens, comme Jacques d'Édesse, ou quelques copistes, comme ceux des manuscrits 21238 du Musée Britannique et des manuscrits 15 et 101 de Paris, se permettaient, dans les ouvrages classiques, d'écrire la lettre qu'il fallait prononcer au-dessus de celle que requérait l'étymologie. Nous n'avons jamais trouvé un exemple du contraire.

Bar-Hébreus n'explique pas assez clairement, dans son grand ouvrage, quels sont les peuples qu'il a en vue dans les critiques qu'il vient de faire; mais, dans le commentaire qu'il a joint à sa petite grammaire, il nomme ouvertement ceux qu'il attaque. « Au lieu de prononcer ܐܚܐ ܡܚܐ, les Nestoriens balbutient ܐܗܐ ܡܗܘܪܐ, en sorte qu'il ne leur sert de rien d'écrire un ܚܝܬ qu'ils n'articulent pas [1]. » Jacques de Tagrith, plus explicite encore, nomme les provinces dont cette faute de prononciation caractérisait le langage. Le passage est assez curieux

[1] Bertheau, *Gramm. syr.* Göttingen, 1843, p. 36, 37. Cf. ms. *Casanat.* F., IV, 7 *pour le commentaire marginal*, et Ms. 167 de Paris, fol. 366, *b.* — Depuis que ces lignes ont été écrites, j'ai préparé une édition de la Petite grammaire de Bar-Hébreus. On trouvera le passage indiqué, p. 40.

pour que nous le citions intégralement : « Ne lisez point, dit cet auteur, comme les habitants de Garmaḳ[1], d'Assur et d'autres Syriens qui changent en *vau* le *beith* et le *pe* aspirés, avec ou sans voyelles, contrairement aux règles et au bon sens, dans ܐܒܐ, ܐܒ̈ܗܬܐ, etc..... Ces gens, ne prononçant ces lettres en aucune manière, les regardent comme superflues et glissent rapidement sur elles. Pour vous, aspirez le *beith* et le *pe;* lisez-les comme les habitants d'Édesse ou de Babylone, et, en articulant ces mots, songez que les lettres « ne souffrent de permutation « que lorsqu'elles sont quiescentes et privées de « voyelles. » Croyez-moi donc plutôt que ces hommes qui changent en *vau*, contrairement aux règles et mal à propos, le *pe* et le *beith* munis de voyelles[2]. »

En lisant ces détails, qui ne comprendra mieux combien il serait important de déterminer exacte-

[1] Probablement le Beith-Garma ou le Badjarmai des auteurs arabes.

[2] Manuscrit du Musée Britannique 21454, fol. 32, *b* :

ܐܢܬ ܠܐ ܬܩܪܐ ܐܝܟ ܒܝܬ ܓܪܡܩܝܐ ܘܐܬܘܪܝܐ ، ܘܫܪܟܐ ܐܚܪ̈ܢܐ ܡܢ ܣܘܪ̈ܝܝܐ ܕܡܚܠܦܝܢ
ܠܘܐܘ ܠܒܝܬ ܘܠܦܐ ܪ̈ܟܝܟܐ ܥܡ ܙܘ̈ܥܐ ܐܘ ܕܠܐ ܙܘ̈ܥܐ ܕܠܐ ܟܢܘܢܐ ܘܡܕܥܬܐ. ܡܥܠ
ܒܐܒܐ ܘܐܒ̈ܗܬܐ ܘܫܪܟܐ ، ܐܝܠܝܢ ܓܝܪ ܠܐ ܡܦܩܝܢ ܠܗܠܝܢ ܐܬ̈ܘܬܐ ܒܡܕܡ ܡܕܡ
ܐܝܟ ܝܬܝܪܬܐ ܚܫܒܝܢ ܠܗܝܢ ، ܘܥܠ ܓܒܝܗܝܢ ܪܗܛܝܢ. ܐܢܬ ܕܝܢ ܪܟܟ ܠܒܝܬ ܘܠܦܐ ܘܐܝܟ ܐܘܪ̈ܗܝܐ ܘܐܝܟ
ܒܒܠܝܐ ܩܪܝ ܐܢܝܢ ، ܘܡܐ ܕܡܦܩ ܐܢܬ ܡ̈ܠܐ ܐܬܚܫܒ ܕܐܬ̈ܘܬܐ ܠܐ ܡܫܬܚܠܦܢ
ܐܠܐ ܐܢ ܫܠܝܢ ܘܣܪܝܩܝܢ ܡܢ ܙܘ̈ܥܐ. ܘܗܝܡܢ ܠܝ ܝܬܝܪ ܡܢ ܗܢܘܢ ܕܠܘܐܘ ܡܚܠܦܝܢ
ܠܦܐ ܘܠܒܝܬ ܙܝ̈ܥܬܐ ܕܠܐ ܟܢܘܢܐ ܘܕܠܐ ܒܐܬܪܗ ܀

ment la vraie prononciation des lettres de l'alphabet occidental et oriental, avant de se livrer à l'étude des dialectes modernes, puisque, sans cette détermination préalable, on s'expose à prendre pour des phénomènes complétement nouveaux dans une langue des choses fort anciennes? N'est-ce pas, en effet, à ce défaut d'études préliminaires et complètes, à cette imperfection de la grammaire araméenne que sont dues, en grande partie, les erreurs dans lesquelles sont tombés les missionnaires américains et à leur suite quelques-uns des plus savants syrologues européens[1]? Il est vrai que ce travail offre de grandes difficultés, aujourd'hui que la langue syriaque n'existe pour nous qu'à l'état de squelette ou de cadavre, privée de cette vie et de cette âme que la parole prête au langage. Cependant les anciens auteurs peuvent fournir des données précieuses, et nous n'avons pas épuisé toutes les sources où l'on peut recueillir des renseignements.

Bar-Hébreus signale encore des permutations « qu'il faut attribuer, dit-il, soit à des traditions locales, soit aux négligences du langage usuel. On peut ranger dans ce nombre le changement du *thau* aspiré en *pe* dans les mots ܐܬܪܐ, ܐܬܐ; celui du *ḳof* en *olaf* dans ܩܠܐ et ܩܘܩܐ, qui était un des traits caractéristiques du dialecte palestinien[2]. »

[1] Merx, *Gramm. syr.* I, p. 7, cf. 95-103. Nöldeke, *Grammatik der neusyrischen Sprache*, Leipzig, 1868, 231, *b*, etc.

[2] *K'tovo d'tsem'ḥe*, *loc. cit.* p. 206. Cf. Merx, *Gramm. syr.* p. 10 et 11.

Des permutations aussi forcées créent à la philologie des obstacles quelquefois insurmontables, et le savant se voit arrêté par elles, sans pouvoir arriver à résoudre les difficultés qu'elles engendrent pour lui dans les questions, du reste, les plus simples et les plus faciles. Qui reconnaîtrait, par exemple, ܦܘܡܐ dans ܐܘܦܐ et ܦܐܪܐ dans ܐܐܪܐ, s'il ne s'était auparavant familiarisé avec les particularités du dialecte palestinien? Les auteurs araméens ont bien saisi, en général, les lois principales qui président à ces changements dans la même langue ou dans les langues limitrophes, et, s'ils demeurent au-dessous de nos grammairiens pour ce qui concerne la théorie, ils sont infiniment supérieurs à ces derniers dans l'exposé des faits [1]. Ils étonnent même quelquefois par la clarté avec laquelle ils développent leurs opinions. Jacques d'Édesse, pour citer en passant un exemple qui revient du reste à la matière que nous traitons, a formulé avec une netteté remarquable la loi fondamentale qui domine toutes les transformations dont nous venons de parler. Il est même, à ce point de vue, plus précis et plus clair que ses successeurs, et il nous en apprend plus en quelques lignes que les autres dans plusieurs pages. Rappelant d'abord une division qu'il avait peut-être empruntée aux grammairiens grecs, il range les *muettes* en trois classes correspondant aux

[1] Cf. Merx, *Gramm. syr.* p. 95-103. Élias de Nisibe, ms. du Musée Britannique 25876, fol. 28, *a*. Jean Bar-Zu'bi, *ibid.* fol. 65, *b*, et ms. 12138, *passim*.

douces, aux *fortes* et aux *aspirées*. Ensuite il établit ce principe général, si souvent formulé dans la langue grecque, « toute muette précédée d'une autre « muette la veut du même degré qu'elle[1], » et montre enfin comment on doit l'appliquer. Le passage du plus ancien de tous les grammairiens occidentaux mérite d'être cité en cet endroit : « Rappelez vous, dit-il, lecteur ami du travail, ce que j'ai dit dans le premier traité, à savoir qu'il y a des lettres si opposées les unes aux autres qu'elles ne supportent point la juxtaposition. Ainsi, les lettres *grasses* ne vont ni avec les *moyennes*, ni avec les *ténues*; les *moyennes* ne s'accommodent pas davantage des *grasses* ou des *ténues*, ni les *ténues* des *moyennes* ou des *grasses*. C'est pourquoi, s'il arrive qu'une lettre grasse vienne à tomber devant une moyenne ou une ténue, elle change et devient elle-même moyenne ou ténue. Ainsi, dans les mots que je viens de citer, ܢܫܟܬܐ, ܚܘܦܬܐ, ܢܟܘܕܬܐ, j'ai changé chaque lettre dans le même ordre pour l'harmoniser avec la suivante; dans ܢܫܟܬܐ et ܚܘܦܬܐ, le ܬ̄ ne pouvant pas tolérer devant lui le ܟ̄ qui est une lettre *grasse*, ou le ܦ̄ qui est une *ténue*, parce qu'il appartient aux *moyennes*, j'ai dû changer ces deux lettres en ܒ̄. De même, dans ܢܟܘܕܬܐ, qui dérive de ܢܟܘܪܐ et doit avoir un ܕ̄, j'ai dû chan-

[1] Burnouf, *Grammaire grecque*, 36ᵉ édition, p. 5.

ger ce ܪ̄ en ܦ̄ qui est *moyen*, parce que le ܠ̄ ne pouvait souffrir devant lui une lettre *grasse*[1]. » Cette classification des lettres, établie par l'illustre évêque du VIIe siècle, n'a pas complétement disparu dans les ouvrages de ceux qui l'ont suivi. On en trouve des traces dans les écrits de Jacques de Tagrith et de Bar-Hébreus, mais des traces effacées qui attestent une décadence. S'il fallait, en effet, juger de l'ouvrage de Jacques d'Édesse par les quelques fragments qu'on vient de retrouver, sa perte serait infiniment regrettable, car ces débris révèlent non-seulement un observateur profond, mais même un esprit beaucoup plus méthodique qu'on n'en trouve parmi les grammairiens orientaux.

§ 3. — Réunion et disjonction des consonnes.

Par suite de l'usage, du besoin de clarté et de la nécessité de distinguer des mots que l'on pourrait confondre, par suite encore des difficultés que présente la prononciation de certaines lettres, il s'opère dans toutes les langues des phénomènes d'*assimilation*, d'*occultation*, de *production*, de *métathèse* et de *prothèse*, etc. entre consonnes d'organes plus ou moins voisins. Nos auteurs exposent, en général, savamment ces divers cas; mais les grammairiens indigènes s'étendent plus encore sur ce sujet. Ils analysent, du reste, avec sagacité l'arti-

[1] W. Wright, *Fragments of the syriac Grammar of Jacob of Edessa*, p. ܟ. — Voir Theodor Nöldeke, *Göttin. Gel. Anz.* 1871, Stück 44, p. 1737. 1738.

culation d'où découlent, comme de leur source naturelle, tous les faits particuliers, et où remontent, comme à leur principe, toutes les explications vraiment scientifiques. Ainsi, ils ont constaté que tous les cas sont soumis aux trois règles suivantes :

1° Il n'y a d'occultation, d'assimilation, de permutation qu'entre consonnes de même organe ou d'organe limitrophe[1] ;

2° C'est l'articulation la plus forte qui absorbe l'autre ;

3° En général, une des consonnes qui provoquent l'un des phénomènes ci-dessus désignés est privée de voyelle, et c'est ordinairement la première[2].

Il ne régnait pas sur tous ces points un accord parfait et absolu entre les deux dialectes araméens; il y avait plus d'une différence d'opinion entre les Orientaux et les Occidentaux, mais nous n'en connaissons qu'un petit nombre. Ainsi, Bar-Hébreus reproche aux Orientaux « de ne pas prononcer le *beith* dans les deux mots ܐܪܒܥܐ et ܫܒܥܐ[3]. Il n'attribue qu'à eux l'occultation du *he* quiescent, placé entre deux consonnes munies de

[1] Voir Bar-Hébreus, *Petite Grammaire*, ms. 167 de Paris, fol. 366, *a*, *b*, et *Œuvres grammaticales* de Bar-Hébreus, II, p. 39-40.

[2] Merx, *Gramm. syr.* 104 et suiv. Amira, *Gramm. chald.* 24-31. Bar-Hébreus, *K'tovo d'tsem'he*, 4° part. ch. 1, sect. x, p. 206 de notre édition; cf. Jacques de Tagrith, ms. 21454 du Musée Britannique, fol. 32, *b*.

[3] *Ibid.*

voyelles, par exemple dans les mots ܒܣܡܐ, ܐܒܣܡܐ, ܒܣܒܣܡܐ, ܒܣܡܐ, ܐܒܣܡܐ[1]. »

En parlant des lettres *surajoutées* ou *auxiliaires* (ܐܬܘܬܐ ܡܬܬܘܣܦܢܝܬܐ) et destinées à distinguer les mots les uns des autres, il critique encore leur ponctuation dans ܦܗܪܣܐ. « Le *he* n'y est introduit, dit-il, que pour indiquer la voyelle *e*, comme dans ܣܘܢܗܕܪܘܣ, et nullement pour établir une différence entre ܦܗܪܣܐ et une autre expression assez semblable ܦܪܣܐ. C'est donc par une étrange confusion que les Orientaux marquent cet *he* de la voyelle *a*[2]. »

Une des lignes de démarcation les plus caractéristiques entre les deux dialectes était celle qui avait pour objet la classification des lettres en deux catégories : la première comprenait les consonnes qui *précipitaient* la prononciation et *faisaient courir* (ܡܪܗܛܢܝܬܐ) la voix; la seconde renfermait, au contraire, celles qui *ralentissaient* la parole et forçaient, en quelque sorte, le lecteur à s'arrêter sur certaines syllabes comme pour méditer (ܡܗܓܝܢܝܬܐ).

[1] *Loc. cit.* sect. VIII, p. 202.

[2] *Loc. cit.* sect. XI, p. 210. Cf. Martin, *Jacobi Episcopi Edesseni Epistola de Orthographia syr.* p. IX, 3. *Petite Grammaire* de Bar-Hébreus, *ms. Casa.* F., IV, 7, fol. 20. Cf. ms. 167 de Paris, fol. 359, *a*, *Œuvres grammaticales* de Bar-Hébreus, II, p. 25. Jacques de Tagrith, ms. 21454, fol. 32, *a*.

L'une supprimait des voyelles et des semi-voyelles, l'autre en introduisait de nouvelles[1].

D'après les Occidentaux, toutes les fois que deux consonnes quiescentes concourent, « soit à l'intérieur « d'un mot, soit à la fin d'un mot et au commence- « ment d'un autre, » on peut, et quelquefois même on doit, donner à la première de ces consonnes une voyelle auxiliaire pour faciliter la prononciation. C'est la nature même et l'organe qui l'exigent. « Dans les mots ܣܪܘܠܐ et ܟܪܡܠܐ, on doit lire, dit Aboulfaradj, le ܪܝܫ du milieu avec le *m'haghïono*, c'est-à-dire ܟܪ̈ܡܠܐ, ܣܪ̈ܘܠܐ. De même encore dans cette phrase ܘܟܕ ܚܙܐ ܬܫܡܫ ܒܝܬܩܠܐ, faut-il articuler à l'aide du *m'haghïono* le ܫ qui est à la fin du mot ܬܫܡܫ[2]. » En se conformant aux règles du dialecte occidental, Bar-Hébreus aurait donc ponctué ainsi la phrase et les mots suivants : ܘܟܕ ܚܙܐ ܬܫܡܫ ܒܝܬܩܠܐ, ܬܫܡܫܘܢ, ܬܩܝܡ, ܬܫܚܢܘܢ, ܬܫܡܫܘܢ, ܬܫܒܚܢ ܕܗܘ ܐܡܪ, ܬܫܡܫܫ ܘܬܫܒܚܢ ܒܬܘܕܝܬܐ[3]. Voilà un sujet qui mérite de fixer l'attention; car s'il n'y a pas un grand intérêt, au simple point de vue de

[1] Nous adoptons l'étymologie donnée par Amira, p. 40, plutôt que l'étymologie fournie par M. Merx, p. 70.

[2] *K'tovo d'tsem'he*, IV, P., sect. VI, p. 199 de notre édition. On pourrait, dans ce dernier cas, comparer le *m'hagh'ïono* des Occidentaux au *m'tafïana* des Orientaux. Voir plus loin.

[3] *Ibid.*

la grammaire, à savoir dans quelles circonstances une lettre peut recevoir une voyelle auxiliaire, il n'en est pas de même pour la poésie.

Les Occidentaux ne paraissent pas avoir établi de différence entre les diverses lettres de l'alphabet : ils admettaient que toutes pouvaient *recevoir* ou *imposer* aux précédentes, leurs voisines, le *m'haghïono*, et quand une lettre était affectée de ce signe, elle prenait ordinairement pour voyelle auxiliaire l'*e*. Avait-on, au contraire, le désir de ne modifier en rien les deux consonnes quiescentes, on marquait la première du *mar'h'tono*. Il est probable que ces deux signes, dont on faisait surtout un fréquent usage en poésie pour indiquer les changements que la mesure introduisait dans la forme naturelle et régulière de certains mots, se reliaient d'une manière assez intime à la doctrine de l'accentuation, et nous pensons qu'on les inventa de prime abord pour régler la lecture publique des livres saints. La manière dont les Orientaux s'expriment à ce sujet semble appuyer cette opinion. Pour eux, en effet, toutes les lettres étaient susceptibles de recevoir la voyelle indiquée par le *m'haghïono*, mais n'étaient pas capables de l'imposer aux lettres précédentes[1]. Ils divisaient donc les lettres en deux classes distinctes, les unes imposant le *m'haghïono* et les autres le *mar'h'tono* aux quiescentes qui les précédaient immédiatement, de telle sorte que, toutes les fois

[1] Il faut donc modifier un peu ce que disent Merx et Amira, le premier, p. 78, IV; le second, p. 41.

que deux consonnes quiescentes se rencontraient, il fallait, suivant eux, employer l'un ou l'autre de ces deux signes; le choix « dépendait de la nature de la seconde lettre. » Était-elle d'une prononciation facile, on employait le *mar'h'tono*. Était-elle difficile à articuler, on recourait au *m'haghïono*.

Cette observation étant bien comprise, voici quels étaient les principes des Orientaux. « Parmi les *Nisibites* (c'est ainsi que Bar-Hébreus appelle quelquefois les Nestoriens), les uns ne reconnaissent que cinq lettres capables d'imposer le *m'haghïono*, et elles sont comprises dans cette phrase ܡܪܢ ܥܠܠ; d'autres en reconnaissent six, d'autres sept, d'autres neuf, également comprises dans ces divers membres de phrase ܡܟܢܟ ܐܘܪܝ. ܟܡܟܘܢ ܢܪܫ. ܪܥܠ ܡܢܝܘܢ. Les derniers retranchent le ܢܣܐ, mais ils ajoutent les trois semi-voyelles et ils disent : « Quand ces « lettres sont quiescentes, elles imposent le *m'hag*-« *hïono* aux quiescentes qui les précèdent, c'est-à-« dire qu'elles les meuvent à l'aide d'une voyelle « auxiliaire. Quant aux autres consonnes, elles exigent « l'emploi du *mar'h'tono*, et alors ces deux lettres de-« meurent quiescentes. Le signe du *m'haghïono* est « une ligne placée au-dessous, celui du *mar'h'tono* « une ligne placée au-dessus[1] de la première quies-« cente. »

Bar-Zu'bi, grammairien oriental du XIII[e] siècle[2],

[1] *K'tovo d'tsem'he*, IV, P., ch. I, sect. VI, p. 200.
[2] Assemani, *B. O.* t. III, p. 307-308.

s'exprime plus clairement encore que Bar-Hébreus et formule les deux lois suivantes : « 1° Le *m'haghiono* accompagne tout verbe ou tout mot dont la troisième lettre est une des neuf suivantes : ܟܘܟܒ ܢܗܘܪܐ, pourvu que cette lettre soit quiescente, comme dans ܐܬܟܬܒ, ܐܬܪܫܡ, ܐܬܡܟܢ, ܐܬܟܪܙ, ܐܬܢܟܒ, etc.....; 2° toutes les fois, au contraire, qu'un verbe et un mot n'ont point pour troisième lettre une des neuf ܟܘܟܒ ܢܗܘܪܐ, ils tombent sous l'empire du *mar'k'tono*, ܐܬܓܠܝ, ܐܬܒܪܝ [1]. » Après avoir donné ces deux exemples où figurent le ܒ et le ܓ, l'auteur en cite d'autres dont les troisièmes lettres sont : ܚ, ܒ, ܕ, ܐ, ܓ, ܡ, ܦ, ܣ, ܫ, ܠ. Ce sont là toutes les ܡܪܟܟܢܘܬܐ.

Le Mafrien Jacobite prend occasion de ces divergences existant chez les grammairiens orientaux pour saper leur doctrine et attaquer leur manière de voir; mais on ne doit pas admettre, comme il le fait, que l'opinion des Occidentaux soit préférable. Car, en supposant que certaines lettres exigent

[1] Ms. Vatican 450, fol. 294. ܡܗܓܝܢܐ ܢܦܩ ܥܡ ܟܠ ܡܠܬܐ ܐܘ ܡܠܐ ܕܗܘܬ ܐܬܘܬܐ ܬܠܝܬܝܬܐ ܚܕܐ ܡܢ ܗܠܝܢ ܐܬܘܬܐ ܕܡܬܩܪܝܢ ܟܘܟܒ ܢܗܘܪܐ ܘܡܫܬܟܚܢܐ ܐܬܘܬܐ ܡܫܠܝܐ ܐܝܟ ܐܬܟܬܒ .... ܟܠ ܡܠܬܐ ܕܡܫܟܚܐ ܐܘ ܡܠܐ ܕܠܐ ܡܫܬܟܚܐ ܒܗ ܚܕܐ ܡܢ ܗܠܝܢ ܐܬܘܬܐ ܕܟܘܟܒ ܢܗܘܪܐ ܐܠܐ ܡܪܟܟܢܘܬܐ ܢܦܩ ܐܬܟܬܒ .....

l'insertion d'une voyelle auxiliaire pour être prononcées sans trop de difficulté, on ne voit pas pourquoi il en serait ainsi de toutes sans restriction. A quel signe reconnaîtra-t-on, d'ailleurs, qu'il faudrait employer le *m'haghīono* ou le *mar'h'tono*, si rien n'est déterminé par la nature même des choses? Pourquoi encore surcharger un alphabet de signes inutiles? A quoi bon, enfin, le *mar'h'tono?* Le *m'haghīono* est nécessaire quelquefois pour indiquer la présence d'une voyelle auxiliaire en poésie; mais ne peut-on pas supprimer le *mar'h'tono* sans inconvénient? Toutes les fois, en effet, qu'il n'y aura point l'autre signe, on articulera les deux consonnes sans voyelles.

Bar-Hébreus ajoute : « La poésie semble confirmer notre manière de voir, car on lit dans saint Éphrem :

[illegible]

« Or il est bien évident que (dans le premier vers) le mètre serait incomplet, si l'on n'affectait point du *m'haghīono* le [illegible] qui précède le [illegible] de [illegible]. » On peut répondre à cette objection du grammairien occidental : 1° que beaucoup d'Orientaux n'excluaient point le [illegible] du nombre des lettres qui imposent le *m'haghīono;* 2° qu'en eût-il été ainsi, il ne s'ensuivrait pas qu'on dût imiter en prose les licences de

[1] *K'toro d-tsemhe*, IV. P., ch. 1. sect. VI, p. 200. Cf. Amira, *Gramm. chald.* 46, 47. Merx, *Gramm. syr.* I, p. 79.

la poésie. Cet exemple est donc mal choisi et prouve, au contraire, que les Nestoriens avaient raison de classer les consonnes comme ils le faisaient.

Lorsqu'une lettre était affectée du *m'haghĭono*, on lui donnaït, en général, pour voyelle auxiliaire, l'*e*, quelquefois l'*i*, quelquefois l'*a*, comme dans ܢܶܕܪܳܐ, ܐܶܬܢܰܣܒ, ܠܶܡܪܳܐ. On ne trouve aucun renseignement sur ce point chez les grammairiens orientaux, et l'on se demande s'ils employaient ces trois voyelles comme les Jacobites. Il paraît probable qu'ils se servaient de la voyelle *a* dans le mot ܕܚܠܐ, ceux-là au moins qui admettaient le ܚ au nombre des lettres capables d'imposer le *m'haghĭono*. Le cas est cependant douteux, puisque, suivant Bar-Hébreus, cette lettre n'exerçait son influence sur ce mot que dans la conversation [1].

Les auteurs indigènes nous enseignent enfin qu'il faut placer le petit trait horizontal, indiquant le *mar'h'tono* et le *m'haghĭono*, *sur* ou *sous* la première quiescente. Mais on remarque les plus grandes variétés dans les manuscrits, et il est rare que ce trait occupe exactement la position que lui assigne son rôle. C'est surtout dans les ouvrages orientaux qu'on trouve les plus grandes anomalies, et il ne faut pas s'en étonner, parce qu'il y est employé beaucoup plus fréquemment que dans ceux d'Occi-

[1] *K'tovo d'tsem'he*, IV, P., sect. VI, p. 199. Amira, p. 40-47. Merx, *Gramm. syr.* 78, IV.

dent, où il ne fait son apparition qu'à une époque relativement moderne. Un ensemble de circonstances porte même à croire que c'est là aussi un emprunt fait par les Jacobites aux Nestoriens, et Bar-Hébreus le suppose, s'il ne le dit pas expressément. « Dans les noms pluriels et dans les noms accompagnés de leurs suffixes, dit ce grammairien, les Orientaux, ne pouvant redoubler les consonnes quiescentes qui suivent le *p'toho*, les lisent dans ce cas comme si elles formaient une syllabe et leur donnent pour voyelle auxiliaire le *r'votso*. Ils placent une petite ligne sous la consonne quiescente, et quelquefois ils ajoutent même les points du *r'votso*. C'est ainsi qu'ils lisent : [illegible], [illegible], [illegible]. Quant aux quiescentes précédées du *r'votso* dans les noms et dans les verbes où elles ne reçoivent pas de voyelle auxiliaire, ils mettent un petit trait au-dessus d'elles, par exemple au-dessus du ܥܡ de ܥܡܡܝܗܘܢ, du ܕܚܠ de ܢܕܚܠܘܢ, du ܠܘ de [illegible]. Ils nomment le premier trait *m'haghiono* et le second *mar'h'tono*[1]. » Un examen minutieux des

[1] *Petite Grammaire*, ms. Casan. F., IV, 7, fol. 4, b. [illegible]

manuscrits confirme pleinement les observations d'Aboulfaradj. Ainsi on lit dans le 15[e] de Paris :

[illegible] 4, *b*; 6, *a*; [illegible] 6, *a*; [illegible] 6 *b*;

et dans le 12138[e] du Musée Britannique [illegible] 159, *b*. Mais ne dirait-on pas, à la manière dont Aboulfaradj s'exprime, que les Orientaux connaissaient seuls de son temps ces deux signes orthoépiques? Ce n'est point, du reste, le seul emprunt que leur ont fait les Occidentaux. Beaucoup d'autres signes du même genre ont dû être inventés chez eux, et le sujet nous appelle naturellement à en parler, car l'un de ces signes est étroitement lié à la question que nous traitons. En effet, non-seulement les lettres se séparent ou se contractent par une prononciation plus ou moins rapide, mais quelquefois encore elles s'assimilent ou s'occultent les unes dans les autres. Aussi allons-nous parler immédiatement de l'occultation.

§ 4. — De l'occultation des consonnes.

Les auteurs indigènes distinguent des lettres que les modernes confondent trop souvent, et ils ont

[illegible]
[illegible]
[illegible]
cf. ms. 167 de Paris, fol. 352, *a*, et *Œuvres grammaticales* de Bar-Hébreus, II, p. 8.

dans leurs ouvrages des articles séparés pour les lettres qui *s'occultent* ou se *cachent* dans les voisines[1], pour les lettres *volées* ou *soustraites* à la prononciation[2], pour les lettres *avalées* ou *absorbées* par une prononciation rapide[3], et par opposition à ces dernières, ils signalent aussi des lettres qui *paraissent* et *se montrent* dans le langage[4]. Peu essentielles lorsqu'on veut se borner à connaître la langue syriaque toute seule, ces distinctions ont cependant leur importance quand on veut se livrer à des études de philologie comparée. Parlons d'abord de l'occultation.

Il arrive quelquefois qu'une lettre est répétée deux fois dans l'intérieur d'un mot et qu'elle est quiescente la première fois. Quand ce cas se présente, on prononce ces deux lettres d'une manière un peu plus forte, mais par une seule articulation, et on dit alors que la première lettre *s'occulte* dans la seconde, ex. : ܥܡܡܡܐ, ܡܥܡܡܝܢ. Si l'occultation n'embrassait que ce seul fait, elle n'aurait pas lieu très-fréquemment; mais elle s'étend à beaucoup d'autres, et elle comprend encore tous les cas où deux lettres de même organe ou d'organe voisin concourent dans les circonstances que nous avons énoncées. La plus forte absorbe l'autre, se l'assi-

[1] ܐܬܘܬܐ ܕܡܬܛܫܝܢ ܘܕܡܬܟܣܝܢ.

[2] ܐܬܘܬܐ ܓܢܝܒܬܐ ܘܕܡܬܓܢܒܢ.

[3] ܐܬܘܬܐ ܕܡܬܒܠܥܢ.

[4] ܐܬܘܬܐ ܕܡܬܚܙܝܢ.

mile et se redouble dans la prononciation : ܐܬܕܢܝ *edd'ni*, pour *ethd'ni*; ܐܬܕܘܝ *edd'vi*, pour *ethd'vi*; ܡܨܝܕܬܐ *m'tsitto*, pour *m'tsid'to*; ܐܬܛܝܒ *eṭṭaïab*, pour *ethṭaïab*[1]. Les Orientaux ne semblent pas avoir élargi davantage la sphère d'action de l'occultation. D'après eux, elle n'avait lieu : 1° qu'au milieu des mots; 2° qu'entre consonnes de même famille ou tout au moins congénères; 3° qu'entre consonnes dont la première était quiescente. C'était là l'opinion la plus reçue, et Jacques de Tagrith l'a formulée avec la plus grande clarté, quand il dit dans ses *Dialogues grammaticaux* : « Une lettre répétée deux fois au milieu du mot subit l'occultation, lorsqu'elle est quiescente la première fois et mue la seconde par une voyelle[2]. » Cependant il existait sur ce point quelques divergences parmi les Nestoriens, comme on le voit

[1] Ms. 12138 du Musée Britannique, 16, *a*; 18, *b*; 94, *a*; 104, *a*; 106, *a*; cf. *Catalogue of syriac mss.* etc. I, 103, 104. Cf. *Petite Grammaire* de Bar-Hébreus, ms. 167 de Paris, fol. 366, *a*, et *Œuvres grammaticales* de Bar-Hébreus, II, 38.

[2] Ms. 21454, 14, *b*, 15, *a*. Musée Britannique, ܐܬܘܬܐ ܟܕ
ܕܡܬܢܝܐ ܒܡܨܥܬܗ ܕܡܠܬܐ ܒܩܕܡܝܬܐ ܫܠܝܐ ܘܒܬܪܝܬܐ
ܡܬܛܫܝܢܘܬܐ ، ܡܬܛܫܝܢܐ ܡܬܟܬܒܐ ܘܐܝܬܝܗ ܡܬܛܫܝܐ . ܐܝܟ ܕ ܒܡܬܛܫܝܢܬܐ ......
ܕ ܕܐܕܢܝܐ ... ܠ ܕܡܬܟܬܒܝܢ ܘܡܬܩܪܝܢ ...
ܘ ܕܡܬܬܩܠܝܢ ... ܙ ܕܬܕܐܘ ... ܐ ܐܬܬܣܝܡ، ܘܐܬܬܣܝܡ. ܐܬܐܝܒ ܘܐܬܐܚܕ
.. ܡܛܠ ܐܝܟܢܐ ܕܐܬ ܐ ܕܡܬܟܬܒܐ ܡܬܐܡܪܐ. ܡܬܐܡܪܐ ܕ ܡܬܩܛܠܢܐ. ܡܬܛܫܝܢܐ
ܗܢ ܐ ܐܝܟ ܐܕܢܝ ، ܐܕܘܝ ܐܕܟ .. ܡܛܠ ܐܝܟܢܐ ܕܐܬ ܕ ܡܬܟܬܒܐ ܡܬܐܡܪܐ ܐ.
ܡܬܩܛܠܢܐ ܡܬܬܚܦܝܢܐ. ܡܬܛܫܝܢܐ ܗܢ ܐ ܐܝܟ ܐܬܛܝܒ ܐܛܝܒ (*sic*)

par leurs manuscrits[1], et on peut reconnaître dans ces divergences des traces de l'influence que l'arabe commençait à exercer sur eux au x[e] siècle, après avoir modifié profondément les idées des Syriens occidentaux. Ce n'est pas, du reste, une hypothèse dénuée de preuves, car nous voyons Jacques de Tagrith se plaindre, au commencement du XIII[e] siècle, des tendances qu'avaient quelques auteurs à plier la langue araméenne aux lois et au génie de la langue arabe[2].

Il y avait longtemps alors que les Syriens d'Occident avaient cédé à l'action de leurs dominateurs dans leur manière d'étudier leur propre langue. On en voit un exemple frappant dans ce qui concerne l'occultation, et il n'est pas difficile de saisir entre elle et le redoublement *euphonique* des Arabes des analogies nombreuses. Pour mettre ce point dans toute son évidence, il suffit d'exposer brièvement les principes admis par le plus célèbre de tous les grammairiens occidentaux, par Bar-Hébreus. D'après lui, l'occultation a lieu : 1° au milieu des mots; 2° entre les consonnes finales et initiales de deux mots voisins; 3° entre consonnes de même famille, ou de famille congénère; 4° quelques lettres ont une aptitude spéciale à s'assimiler à d'autres, par exemple

[1] Ms. 12138 du Musée Britannique, 18, *b*. Voir les exemples que nous citerons plus loin.

[2] Ms. 21454 du Musée Britannique, fol. 32, *b*. Cf. Bar-Hébreus, ms. 167 de Paris, fol. 350, *a*, et *Œuvres grammaticales* de Bar-Hébreus, II, 2.

le ܗܘ et le ܚܐ au ܢܘܢ, soit qu'ils le précèdent, ܢܚܙܘܗܝ ܢܚܙܢܗܝ. ܢܦܩܘܗܝ ܢܣܒܝܘܗܝ, soient qu'ils le suivent, ܦܬܚ. ܡܣܒ ܟܣܦܐ, ܐܬܚ ܕܐܙܠ, ܡܣܒܟܬ ܗܘܐ ܚܡܘܪܐ[1]; 5° le *noun* s'occulte surtout, avec une très-grande facilité, dans les consonnes initiales des mots qui commencent par ܦ, ܨ, ܩ, ܓ, ܫ, ܟ, ܛ, ܕ, ܓ, ܙ, ܣ, ܪ, ܚ, ܠ[2]. On trouvera dans l'ouvrage de Bar-Hébreus des détails plus étendus et de nombreux exemples; mais cette simple énumération ne montre-t-elle pas les rapports étroits qui existent entre la doctrine des Syriens sur l'occultation et celle des Arabes sur le redoublement euphonique?... Cette ressemblance devient encore plus évidente, quand on voit Bar-Hébreus attaquer le principe fondamental de l'occultation qu'Élias Ier formule dans ces termes catégoriques : « Aucune consonne ne peut être occultée si elle n'est quiescente[3]. » Aboulfaradj prétend, au contraire, qu'il y a des cas où l'occultation a lieu sans qu'il y ait aucune lettre quiescente, comme par exemple ܦܬܚܐ et ܣܢܐ. « Dans ce dernier mot, dit-il, on prononce le ܢܘ comme celui de ܦܢܝܐ[4]. »

[1] Il aurait donc fallu prononcer ces passages de la façon suivante, d'après le grammairien jacobite : *naf'tseh ham'reh, hal'tseh hav'reh*, etc. On voit, par ces exemples, que cet auteur admettait que les gutturales pouvaient être redoublées dans la prononciation. Nous l'entendrons, du reste, soutenir plus tard expressément cette doctrine. Voir plus bas, p. 444-449.

[2] *K'tovo d'tsem'he*, IV, P., ch. 1, sect. v, p. 197-199.

[3] Ms. Vatican 450, 19, *b*.

[4] *K'tovo d'tsem'he*, *loc. cit.* p. 199.

Lorsque les deux lettres occultées l'une dans l'autre étaient identiques, il arrivait quelquefois que l'une disparaissait de l'écriture, tout en se laissant percevoir dans la prononciation par le redoublement. On peut citer comme exemples ܕܚܠܬܐ, ܚܛܝܬܐ, ܐܠܐ, ܫܢܬܐ, etc. D'autres fois, la lettre a commencé par ne plus s'écrire; ensuite elle a disparu également de la prononciation, et, dans ce cas, on peut l'assimiler aux lettres *furables*, dont il nous reste à parler. C'est le sentiment du ḳatholiḳos Élias I[er], dans l'article qu'il consacre à ces dernières lettres. Elles sont en petit nombre; la formule ܐܢ ܗܘܝ ܠܟ les contient toutes, et elles ne sont même susceptibles d'être *volées* que dans un petit nombre de mots ou dans des cas bien déterminés, par exemple :

1° Le ܢܘܢ dans ܢܦܩ ܢܦܩܘ, ܢܦܩ ܩܕܡ, etc.

2° Le ܕܠܬ dans ܚܕܬܐ, ܫܕܬܐ.

3° Le ܠܡܕ dans ܐܣܬܠܝܐ, ܐܣܛܠܝܐ, ܐܣܛܠܐ, ܐܘܪܐ, ܐܘܪܫܠܡ, ܩܠ ܠܩܘܡ, ܢܦܠ ܠܩܘܡ, etc. Jacques d'Édesse enseigne, d'ailleurs, qu'il n'est point primitif dans quelques-uns de ces mots[1].

4° Le ܗܐ dans ܩܕܡܝܗܘܢ. « Les Orientaux, ajoute Bar-Hébreus, *volent*, c'est-à-dire omettent dans la

[1] W. Wright, *Fragments of the syriac grammar of Jacob of Edessa*, 1871, in-4°, p. ܗ.

prononciation le ܗܐ quiescent placé entre deux voyelles, comme dans ܒܗܡܬܐ, ܒܗܡܠ, mais ce ܗܐ reparaît aussitôt qu'il a sa voyelle[1]. »

5° Le ܘܐܘ dans ܩܘܘܪܬܐ, ܩܘܘܐܬܐ, ܪܘܘܬܐ, etc.

6° Le ܝܘܕ dans ܐܡܠܟܝ, ܐܬܡܠܝ, ܟܠܝ, ܡܠܝ, etc.

7° Le ܠܡܕ dans le verbe ܐܙܠ, toutes les fois qu'il est accompagné d'une voyelle.

8° Le ܢܘܢ, quand il est précédé d'une des voyelles *a*, *i*, et quand il est suivi lui-même d'un ܬܘ non aspiré, comme dans ܡܕܝܢܬܐ, ܫܢܬ, ܐܢܬܐ, ܐܢܬܬܐ, ܡܕܒܢܬܐ. Ce sont là les cas les plus fréquents d'occultation qui se présentent dans les livres ou dans les manuscrits. Les Orientaux y ajoutent encore le ܟܦ dans ܡܠܐ, ܩܘܡܠܐ, ܐܬܡܨܐܠ, etc.[2]

Les phénomènes dont nous avons parlé jusqu'ici sont gouvernés par des lois plus ou moins variables, et voilà pourquoi, à côté des exemples qui les suivent, on pourrait souvent en citer autant d'autres qui les violent. Il n'y a rien de général, d'universel et d'absolu dans les permutations des lettres, et

[1] *K'tovo d'tsem'ḥe*, IV. P., ch. 1, sect. VIII, p. 202. Voir plus haut.

[2] *K'tovo d'tsem'ḥe*, *ibid.* Jacques de Tagrith, ms. 21454, fol. 14, a. Cf. *Petite Grammaire de Bar-Hébreus*, *commentaire marginal*, ms. 167 de Paris, fol. 366, *a*.

c'est précisément cet indéfini, cette variété de cas qui crée la principale difficulté dans cette matière. Mais, en dehors de ces phénomènes à formes multiples et inconstantes, il en est un autre qui se présente dans la langue araméenne avec une grande régularité. Nous allons en parler, et nous terminerons par là ce que nous avions à dire sur les consonnes.

§. 5. — Des consonnes aspirées et non aspirées.

Tout le monde sait que les six lettres, *B*, *G*, *D*, *K*, *P*, *T*, donnent lieu dans la langue hébraïque et dans la langue syriaque à un fait des plus caractéristiques. N'est-ce pas une chose extrêmement curieuse de voir deux langues conserver ainsi, à travers les siècles, plusieurs consonnes à double ou à triple prononciation, sans qu'elles aient jamais essayé de combler efficacement cette lacune manifeste de leur alphabet? Les Arabes et les Arméniens [1], en empruntant une partie ou la totalité de leurs caractères aux Syriens, ont corrigé les défauts de l'écriture araméenne; mais leur succès ne fait que rendre plus étrange la conduite des autres peuples sémitiques, car on se demande pourquoi ces derniers n'ont pas imité les précédents. Jacques d'Édesse et Bar-Hébreus nous donnent la seule explication raisonnable de ce phénomène, quand ils nous montrent les Araméens arrêtés dans leurs pro-

[1] Emin, *De l'alphabet arménien*, Paris, Vᵉ Duprat, 1865. Évariste Prudhomme, *Journal asiatique*, 1867, I, p. 199-201.

jets de réformes par la crainte d'exposer à une perte irrémédiable les nombreux ouvrages des anciens pères de l'église syrienne[1].

Les Orientaux ont dû sentir aussi bien que les Occidentaux combien leur caractère était imparfait, mais on ignore complétement s'ils ont jamais songé à le corriger. Du moins, nous ne possédons encore sur leurs réformes, s'il y en a eu, aucun document. Comme les Syriens d'Occident, ils ont connu les six lettres à double et même à triple prononciation. Ici encore, néanmoins, il y avait quelques divergences entre les deux dialectes, et ce sont précisément ces divergences que nous voulons énumérer. La principale avait pour objet le *pé*, ainsi que nous l'avons indiqué autrefois. Aujourd'hui, nous tâcherons d'épuiser la matière[2].

« Chez nous, dit Bar-Hébreus, le *pé* est soumis aux mêmes règles que les autres lettres du *BGoD'K'-PhoTh;* chez les Orientaux, il n'en est pas ainsi[3]. » Il n'y a donc pas à se préoccuper du *pé* dans le dialecte occidental, puisqu'il suit les règles générales. Toutes les irrégularités auxquelles est sujette cette consonne se retrouvent uniquement chez les Nestoriens et chez les Monophysites, établis dans la Mésopotamie ou dans les régions plus centrales de l'Asie. Élias Ier, Bar-Zuʿbi, Bar-Malcon, etc. nous appren-

[1] W. Wright, *Fragments of the syriac grammar of Jacob of Edessa*, p. 5; cf. *K'toro d'tsem'ḥe*, IV, P., ch. I, sect. I, p. 194.

[2] *Journal asiatique*, 1869, I, p. 477 et suiv.

[3] *K'toro d'tsem'ḥe*, IV, P., ch. II, sect. I, p. 211.

nent, comme Bar-Hébreus, qu'on prononçait cette lettre de trois manières différentes, parce qu'elle représentait deux sons propres à la langue araméenne et le son du ϖ grec. Laissant de côté pour le moment ce dernier cas, sauf à y revenir plus tard, voici à quelles lois était soumise l'articulation du *pé* oriental. Elles sont au nombre de trois : 1° Tout *pé* initial et final se prononce sans aspiration; 2° au milieu des mots, le *pé* quiescent est seul susceptible d'être aspiré; s'il est mû par une voyelle, il ne reçoit jamais l'aspiration; 3° quand il survient, au commencement du mot, une des préfixes du ܒܕܘܠ, le *pé* ne s'aspire que dans un petit nombre de mots; peut-être même ne pourrait-on citer qu'un seul exemple tiré du livre de l'Exode[1]. Les passages des deux grammairiens que nous avons publiés, il y a deux ans, établissent clairement ces trois principes; mais comme il a régné là-dessus bien des erreurs, nous allons ajouter quelques développements et fournir des preuves ou des détails qui éclaircissent ce qu'on a déjà lu. « Chez les Orientaux, rapporte Bar-Hébreus dans son *K'tovo D'tsem'ḥe*, le *pé* initial n'est jamais aspiré, excepté dans un endroit de l'Exode : ܠܐ ܐܠܨܢܘܗܝ ܒܦܘܠܚܢܐ, où la préfixe *beith* lui communique l'aspiration. De plus, chez eux, tout *pé* aspiré doit être *quiescent* (et situé au milieu du mot, aurait-il dû ajouter pour être plus clair). Il y a donc un *pé* quiescent qui prend l'aspi-

[1] *Journal asiatique*, 1869, I, 478-482.

ration, comme dans ܢܦܠܟ, ܢܦܩܬܐ, ܢܦܠܐ, etc. et un autre qui ne la prend pas, ex. ܐܦܬܡ, ܐܦܣܠܐ. Chez les Nestoriens, reprend-il, aucun *pé* mû par une voyelle ne reçoit l'aspiration, de telle sorte qu'il n'existe pas de *pé* aspiré qui soit mû par une voyelle [1]. »

Entre les deux dialectes, toutes les différences relatives à la prononciation de la lettre *pé* se ramènent donc à ces deux points : « 1° Les Occidentaux aspiraient quelquefois le *pé* accompagné de sa voyelle, tandis que les Orientaux ne l'aspiraient jamais; 2° sous l'influence des préfixes, ceux-là aspiraient encore le *pé* initial comme les autres lettres, ceux-ci ne l'aspiraient que dans un seul mot tiré de l'Exode. »

En s'aidant des faits que nous venons d'établir, on comprendra enfin les auteurs que M. Merx cite dans sa grammaire, et on pénétrera mieux le sens de quelques passages que l'on rencontre chez les auteurs syriens. Jacques de Tagrith, ce grammairien jacobite par ses croyances et oriental par son origine, puisqu'il était né à Bar-Tella, aux environs de Ninive, résume d'une manière aussi concise qu'heureuse l'opinion des Nestoriens. Il avait été élevé au couvent de Mar-Mataï [2], avait vécu en rapports continuels avec les Occidentaux; et cepen-

[1] *K'tovo d'tsem'he*, IV, P., ch. II, sect. 1, p. 211. Cf. ms. de Paris 167, fol. 364, *b*.

[2] Assemani, *B. O.* t. II, p. 237.

dant, par ses opinions sur le *pé*, il appartient plutôt aux Orientaux. Nous tenons à citer ici son témoignage, pour fixer l'attention sur cette classe d'écrivains peu étudiés, qui ont exercé néanmoins une grande influence sur la grammaire araméenne, en fusionnant dans leurs œuvres les deux systèmes de ponctuation, la ponctuation nestorienne et la ponctuation jacobite. « Les six lettres ܒ, ܓ, ܕ, ܟ, ܦ, ܬ, sont aspirées ou non aspirées, quelquefois par leur nature, quelquefois par suite des circonstances : par leur propre nature et sans être précédées des prépositions, comme le ܒ dans ܐܒܐ et ܟܘܟܒܐ ; par suite des circonstances, lorsque l'aspiration est produite par une des quatre préfixes. Mais il faut remarquer immédiatement que le *pé* suit des règles toutes particulières. . . On le prononce de trois manières : *aspiré*, comme dans ܢܦܫܐ . . . ; *un peu dur* ou simplement non aspiré, comme dans ܦܛܘܪܐ . . . ; enfin *très-dur*, dans ܩܦܠܐ, ܫܦܝܪܐ . . . Il n'y a jamais de *pé* aspiré au commencement ou à la fin d'un mot. Si une des préfixes vient se joindre à un mot dont la première lettre est un *pé*, elle ne rend pas celui-ci aspiré comme cela a lieu pour les autres, excepté dans un petit nombre de cas. . . . . Aucun *pé* n'est aspiré s'il n'est *quiescent*[1]. » Élias I[er], Élias

[1] Ms. 21454 du Musée Britannique, fol. 11, *b*; 14, *a*; cf. fol. 29, *b*.
ܟܝܢܐܝܬ ܘܡܢ ܨܒܘ. ܐܘ ܕܒܝܕ ܐܬܘܬܐ ܡܫܡܫܢܝܬܐ، ܐܘ ܡܫܬܚܠܦܢܝܬܐ.
ܒܝܕ ܗܢܝܢ، ܘܡܢ ܕܡܫܡܫܢܝܬܐ ܡܢ ܩܕܡ. ܐܠܐ ܦܐ ܗܕܐ ܦܫܝܛܐ ܐܘܪܚܗ

de Nisibe, Jean Bar-Zuʿbi s'expriment dans des termes analogues, et Bar-Malcon les résume tous dans ces deux vers : « Tout *pé* aspiré doit être *nécessairement* quiescent, sans quoi on le lit dur ou même très-dur [1]. » Ces dernières paroles de Bar-Malcon et

[illegible] (*sic*) [illegible]

[1] Ms. Vatican 150, p. 326. [illegible]. Ajoutons ici un mot d'explication sur quelques vers de la *Petite Grammaire* de Bar-Hébreus qui ont créé de graves embarras à Hofmann, surtout à M. Merx (Hofmann, *Grammatica syriaca*, p. 113; Merx, *Gramm. syr.* 75). Aboulfaradj trace les règles relatives aux trois prononciations du [illegible], depuis le vers 286 jusqu'au vers 302, moins en éta-

celles de Jacques de Tagrith nous amènent tout naturellement à parler de la prononciation des lettres grecques et de leurs équivalents dans la langue syriaque; car la raison qui fait que le *pé* avait trois prononciations différentes, tandis que les autres n'en avaient que deux, c'est qu'il représentait quelquefois le ϖ des Grecs.

Ayant fait de nombreux emprunts à la littérature grecque, les peuples de la Syrie avaient adopté les mots de cette langue, en leur conservant leur prononciation primitive autant que faire se pouvait. Il paraît cependant que les Nestoriens, soit qu'ils se préoccupassent peu de ces minuties linguistiques,

blissant directement sa manière de voir qu'en combattant l'opinion des Orientaux. Sa forme est plutôt *polémique* que *didactique*, et c'est à tort que M. Merx a cru qu'il voulait parler d'une quatrième prononciation du ܦ dans le passage suivant :

ܡܟܝܟܐ ܐܘܦ ܕܪܟܟܐ
ܡܫܘܚܦܐ ܟܕ ܠܐ ܡܫܚܠܐ
ܐܢ ܢܦܠ ܢܦܩܐ ܘܦܦܐ

Pour bien faire comprendre ce texte, citons ce qui précède; cette traduction n'est pas inutile. Celle en latin, publiée par Bertheau, est beaucoup moins claire que le syriaque et ne saurait donner la moindre idée de ce dont il est question.

1° « Le ϖ grec, dit Bar-Hébreus, ne prend jamais l'aspiration, de même que le ܟ aspiré (ou le χ des Grecs) ne perd jamais son aspiration. Donc, quand ces lettres se présenteront, elles ne se soumettront pas aux règles des autres lettres du ܒܓܕܟܦܬ, comme dans ܩܦܠܐ, ܦܘܐ, etc.

2° « Quant au ܦ *qui se trouve au milieu des mots* — (*a*), il devient aspiré s'il est quiescent, ex. : ܐܦܦܐ, ܛܦܣܐ, ܛܦܣܟ, etc. — (*b*) Mû par une voyelle (*a*), il y a des cas où il cesse d'être aspiré, ex. :

soit plutôt qu'ils connussent moins bien toutes les nuances de prononciation de la langue d'Homère, n'observaient pas ces lois et se livraient à ce propos à des licences que le primat jacobite relève vertement. « Dans les mots grecs, dit cet écrivain, les cinq lettres (β, γ, δ, ϑ, χ) qui font partie du *BGoDKPhoTh*, étant aspirées par nature, reçoivent l'aspiration au commencement des mots, alors même qu'elles ne sont pas précédées des préfixes, pourvu qu'on observe la véritable règle. Il y a cependant des ignorants qui traitent les mots grecs comme des mots syriens, et qui enlèvent à ces lettres leur aspi-

ܡܦܩܦܩܬܐ, ܢܦܩܐ, etc. (β) d'autres (ܡܟܝܢܐ ܐܘܦ ܢܚܘܢܐ répond évidemment à ܚܒܘܦ qui précède) où il est aspiré, *quoique n'étant pas quiescent*, ex. : ܢܦܩܐ, ܢܦܩܬܐ, etc.

3° « Pour le ܦ̄ *initial*, il faut le rendre aspiré aussitôt qu'il a reçu une préfixe et, par suite, lire ܒܦܘܡܐ, ܒܦܬܐ, etc. (en aspirant le ܦ̄). Et gardez-vous bien, ajoute un peu ironiquement le grammairien *occidental*, de vous laisser tromper, parce qu'on vous fera remarquer que le ܦ̄ de ܦܨܚܐ est le seul à devenir aspiré au commencement des mots. C'est une erreur et cela en est encore une autre de prétendre que le ܦ̄ aspiré doit être toujours quiescent. Celui qui parle ainsi ne songe pas que les mots ܦܬܐ, ܐܦܣ et les verbes ܕܦ, ܢܦ, etc. ont le ܦ̄ aspiré (*quoiqu'il soit mû par une voyelle*). » (Bertheau, *G. Bar-Hebræi Gramm.* Göttingen, 1843, p. 32, 33.)

Rien n'est plus clair que ce texte après ce que nous avons dit plus haut des principes posés par les Orientaux. Aboulfaradj examine successivement, 1° le ϖ grec; 2° le ܦ̄ *syrien*, au milieu des mots; 3° le même au commencement des mots, et enfin il s'attache à montrer la fausseté des deux règles admises par les Chaldéo-Nestoriens : 1° *Il n'y a de* ܦ̄ *aspiré que le* ܦ̄ *quiescent; 2° aucun* ܦ̄ *initial ne peut devenir aspiré après une préfixe, excepté celui de* ܦܨܚܐ.

ration toutes les fois qu'elles sont privées des préfixes..... Qui ne voit, s'écrie avec une pointe d'ironie le célèbre grammairien, que c'est là une faute dont les *admirables Orientaux* ne manqueraient point de dévoiler la grossièreté dans une langue qu'ils sauraient à fond[1].» Bar-Hébreus lui-même et les Syriens occidentaux se trompaient quelquefois; et il faut avouer d'ailleurs que la traduction du grec en syriaque offrait de sérieuses difficultés, parce que cette dernière langue n'avait point partout de sons correspondants. Ainsi, par exemple, le ϖ leur manquait, et les peuples de race sémitique ont eu toujours une certaine peine à bien prononcer cette lettre grecque[2]. Les Arabes ne l'ont pas dans leur alphabet; les Arméniens la rendent tantôt par le բ, plus souvent par le պ; et les Palestiniens ont inventé, tout exprès pour la rendre, un caractère qui a beaucoup d'analogie avec celui que Jacques d'Édesse chercha à introduire dans l'alphabet araméen au VIIe siècle[3]. En étudiant ces faits et en les compa-

[1] *K'toro d'tsem'ḥe*, IV, P., ch. II, sect. 1, p. 211. On trouvera des détails fort étendus sur cette question dans le commentaire marginal que Bar-Hébreus a joint à sa grammaire en vers, dont M. Bertheau a publié le texte il y a trente ans. Comme ils sortent un peu des limites que nous devons nous prescrire, nous nous abstenons de citer ici les paroles mêmes du grammairien jacobite. (Ms. 167 de Paris, fol. 365, a.) Voir *Œuvres grammaticales de Bar-Hébreus*, II.

[2] Merx, *Gramm. syr.* p. 73.

[3] Hofmann, *Grammatica syriaca*, p. 78, annot. VII, tabula II, paleogr. Land, *Anecdota syr.* tab. pal. I. *Journal asiatique*, 1869, I, 458. *K'toro d'tsem'ḥe*, table paléog. I et p. 194. Prudhomme, *Journal asiatique*, 1870, II, 147, 153.

rant les uns aux autres, on arrive à s'étonner beaucoup moins des anomalies que la traduction du ϖ a fait naître chez les Syriens.

En effet, pour le traduire, on ne pouvait guère employer d'autre caractère que le ܦ; et aucun des deux sons que cette dernière lettre avait chez les Syro-Nestoriens ne répondait exactement à celui du ϖ grec. C'était donc là une première source de confusion. En outre, à côté du ϖ existait encore le φ qui avait un équivalent dans le ܦ aspiré des Orientaux. Mais cette circonstance multipliait les embarras au lieu de les diminuer; car, en rencontrant dans le syriaque un mot à tournure hellénique et commençant par un ܦ, le lecteur devait se demander s'il fallait le prononcer comme un ܦ aspiré, ou bien s'il était nécessaire de recourir à une articulation étrangère. Si le ܦ n'avait point servi d'équivalent graphique au ϖ et au φ des Grecs, les peuples de la Syrie auraient pu se dispenser d'inventer un nouveau caractère ou de modifier le ܦ, ainsi que nous l'avons raconté ailleurs[1]. Mais les choses étant tout le contraire de ce que nous les supposons, les Syriens se virent obligés, pour faire disparaître le doute, de distinguer le ܦ équivalent au ϖ grec des deux autres.

Après ces observations, on comprendra aisément des textes qui, comme les suivants, ont embarrassé beaucoup, jusqu'ici, les grammairiens modernes.

[1] *Journal asiatique*, 1869, I, 458, 478.

« Le *pé* (φ, ϖ) grec, dit Bar-Hébreus, est, ou toujours aspiré, comme dans le mot φιλόσοφος (φ), ou bien il ne l'est jamais, comme dans ϖέτρος (ϖ). Mais on ne peut distinguer (chez nous, aurait-il dû ajouter) ces deux cas (c'est-à-dire ܦܶܛܪܳܘܣ de ܦܺܝܠܳܣܳܘܦܳܐ) qu'au moyen de la tradition. Dans les noms grecs traduits en syriaque, le ܦ̄ non aspiré correspond au *bêta* non aspiré du grec (c'est-à-dire au ϖ); le ܩ au ܟ̄ non aspiré (c'est-à-dire au κ); le ܛ au ܬ̄ non aspiré (c'est-à-dire au τ). Quant au ܓ̄ non aspiré, il n'existe point chez les Grecs[1]. » C'est pour n'avoir pas eu présente à la pensée la théorie exposée dans les termes qu'on vient de lire que plusieurs auteurs n'ont jamais pu comprendre les passages des grammairiens indigènes relatifs au ܦܐ̄. Youssef d'Angora, cité par M. Merx, Élias de Nisibe, Jean Bar-Zu'bî, Bar-Malcon, Jacques de Tagrith, Bar-Hébreus, la supposent toujours quand ils parlent de cette lettre. « Quant au *pé*, dit Youssef d'Angora, il s'articule de trois manières différentes, *aspiré*, *non aspiré* et *quelquefois avec véhémence*. On le prononce aspiré dans ܢܰܦܫܳܐ, ܢܦܰܠ, ܢܰܦܫܳܐܝܬ, et autres mots semblables. Le *pé* non aspiré se présente dans ܦܠܘܪܐ, ܦܺܢܟܳܐ, ܐܘܦܳܐ. Il faut enfin l'articuler avec force dans ܦܽܘܪܝܳܐ ϖυρεῖον, ܡܰܪܦܳܐ μάρ-

[1] *K'tovo d'tsem'ḥe*, IV, P., ch. II, sect. I, p. 212. Merx, p. 72, XI.

πων (?), ܗܘܣܦܐ ὕσσωπος, ܦܘܠܘܣ παῦλος [1]. » Le terme dont se sert Youssef pour désigner la troisième prononciation du ܦ̄ répond évidemment au ܦܐ ܡܩܫܝܬܐ qu'emploient Élias de Nisibe, Bar-Hébreus et Jacques de Tagrith; et l'on peut reconnaître dans cette manière de parler comme un souvenir à moitié effacé de cette gamme à trois degrés ou à trois notes que les Grecs distinguaient dans leurs lettres par les mots : *douce*, *forte*, *aspirée*, et que les Syriens cherchaient à rendre sensible par la manière dont ils ponctuaient le ܦ. Avec le point en bas, il correspondait au φ et au *pé* aspiré des Araméens; avec le point au milieu, il représentait le *pé* non aspiré des Sémites, et enfin, avec le point au-dessus, il devenait l'équivalent du ϖ grec [2].

Il existait encore des divergences de détail, au sujet de l'aspiration des autres lettres, entre les Orientaux et les Occidentaux. Bar-Hébreus en relève un certain nombre dans son *K'tovo d'tsem'ḥe*. Il nous

[1] Merx, *Gramm. syr.* p. 73. وأمّا الفا ثلاث انواع واضراب
ثمّ مركّكة مقشّية ومفرّقعة فـ المركّكة ܢܦܫܐ ܡܢܗ ܘܦܫܝܛܐ
وما يشابه ذلك وفـ المقشّية مثل ܦܠܐܘܐ ܦܫܚܦܐ ܘܐܘܦܐ وف
المفرّقعة ܦܣܦܐ ܦܘܦܐ ܐܘܦܐ ܦܘܠܘܣ ܘܡܐ

Au lieu de ܦܣܦܐ, qu'on lit à la dernière ligne de ce texte, nous préférerions lire ܦܣܝܐ, qui est un des mots cités comme exemples par les autres grammairiens.

[2] Merx, *ibid.* et p. 7. Cf. Bar-Hébreus, *Petite Grammaire*, commentaire marginal, ms. Casan. F. IV, 7.

apprend : 1° que les Nestoriens aspiraient au pluriel le *beith* et le *gomal* des mots suivants : ܟ̈ܬܒܐ, ܡܠ̈ܟܐ, ܪ̈ܓܠܐ ; 2° qu'ils enlevaient, au contraire, l'aspiration au *thau* dans ce passage de Daniel (1, 5) : ܘܐܩܝܡ ܠܗܘܢ ... ܡܢܘܬܐ ; 3° les Orientaux se servaient encore du *qaouschaïa* dans ܦܬܐ, ܪܘܬܐ, ܐܬܐ, parce qu'ils dérivaient ces mots de ܦܬܝܐ, ܪܘܝܬܐ, ܐܬܬܐ ; 4° enfin, ils traitaient l'impératif *ethpa'al* comme le prétérit et l'affectaient des mêmes signes. Nous reviendrons plus loin sur ce dernier cas. Ce sont là à peu près toutes les variations que nous avons recueillies sur ce point chez les grammairiens orientaux. Il est probable, sans doute, que ce ne sont pas les seules différences qui existaient entre les deux dialectes; mais les autres échappent à notre observation [1].

En terminant ce paragraphe, nous appellerons l'attention des lecteurs de ce recueil sur une nouvelle lettre double dont aucun grammairien moderne n'a encore parlé. Nous avons dit plus haut que le primat jacobite comptait trente-six lettres dans l'alphabet araméen, et nous ajoutions qu'on pourrait augmenter encore ce nombre. Il existait, en effet, chez les Syriens un double *lomad*, et, pour en donner la preuve, il ne sera peut-être pas inutile

[1] *K'toro d't-em'he*, IV, P., ch. II, III, p. 212, 216, 217, 218, 223, 228; cf. III, P., p. 153 et suiv.

de reproduire le passage tout entier où Bar Hébreus établit le compte des caractères. « Les lettres qui constituent notre alphabet syriaque s'élèvent au chiffre de trente-six, à savoir : vingt-deux radicales, qui nous viennent de l'hébreu, et quatorze autres qui sont dérivées des précédentes, c'est-à-dire sept voyelles, le *p'toḥo*, les deux *r'votso*, les deux *ḥ'votso* et les deux *'étsotso* (on sait que nous désignons le *z'quofo* par l'*olaf*, une des vingt-deux radicales[1]), et six consonnes aspirées, le *beith*, le *gomal*, le *dolath*, le *kaf*, le *pé* et le *thau*, auxquelles il faut joindre le ϖ grec des mots ܦܪܨܘܦܐ, ܐܘܦܐ, etc.

« *Remarque :* Puisque nous désignons le *z'quofo* par *olaf*, il nous manque sept caractères pour les sept voyelles restantes qu'exige notre langue; et comme nous nous servons des caractères des six aspirées pour désigner celles qui ont le *quouschoï*, il nous faut encore six lettres pour elles avec un dernier type pour le ϖ grec.

« *Rayon :* Pour exalter le nom adorable de Dieu, les Occidentaux seuls, et non pas les Orientaux, se servent du *lomad épais*. Ceux qui ignorent la force précise des règles de la vraie prononciation articulent ainsi tous les *lomad* redoublés et émettent avec une *forte aspiration* celui qui se trouve dans ces paroles : ܫܘܒܚܐ ܠܐܠܗܐ[2]. »

[1] *Journal asiatique*, 1869, I, p. 463, 464. Cf. W. Wright, *Fragments of the syriac grammar of Jacob of Edessa*, 1871, p. 4.

[2] *K'tovo d'tsems'ḥe*, IV. P., ch. I, sect. II, p. 194. ܙܘܗܪܐ ܕܚܣܝܢܐ

Il a été publié dans ce journal[1] un fragment de Sa'adia, qui offre de nombreuses analogies avec le texte du grammairien jacobite, et montre que, durant le moyen âge, dans toutes les langues de la famille sémitique, soit par la nature commune de

ܠܡܕ. ܡܫܡܥܐ ܩܠܐ ܡܢ ܡܕܢܚܝܐ ܒܡܫܠܐ ܩܫܝܐ ܕܐܟܣܐ ܠܟܘܢܝܗ
ܦܣܝܩܬܐ. ܘܠܐ ܢܦܩ ܢܝܐ ܘܦܢܘܬ ܐܘܪܐ ܠܟܠܗ ܒܝܬ ܕܥܡܡܐ ܠܥܒܪܝܐ
ܥܡ ܐ ܐܪܡܝܐ. ܘܗܘ ܡܫܡܠܐ ܕܟܘܠܗܝܢ ܠܫܢܐ ܠܐܣܝܐ.

« *Littera Lomadh*, nous écrivait il y a peu de jours Mgr Micaël Bar-Tatar, archevêque chaldéen de Séert, *binos apud Syros obtinet sonos in pronuntiatione : alterum quidem dulcem et sine ulla aspiratione, ut apud Latinos in vocibus* latus *et* lepus ; *alterum autem ingratum, largiorem cum spissa aspiratione de faucibus ad oris cœlum, ut in voce* lolium *et* laudem ; *qui duplex sonus ejusdem litteræ* l *obtinet clare apud Albanenses et Epirotas. Hinc* ܠܐܟܣܐ *est sonus editus lingua supine depressa, largius et sua extremitate palatum tangente cum spissa aspiratione.* (19 novembre 1871.)

[1] *Journal asiatique*, 1870, II, 515. Plusieurs personnes qui liront ces pages, pouvant ne pas avoir à leur disposition le *Journal asiatique*, nous sauront gré de reproduire ici le principal passage du fragment de Sa'adia auquel il est fait allusion. Nous citons la traduction de M. Derenbourg : « D'après ce qui nous est parvenu, certaines personnes adoptent quarante-deux lettres : *elles* commencent par nos vingt-deux, y joignent les sept doubles, ajoutent les sept voyelles, savoir : kameṣ, pataḥ, ḥôlem, segôl, ḥirek, ṣêrê et schourek, ce qui fait trente-six lettres ; *elles* augmentent encore ce nombre par le dâd, le ṭa, le pê, comme dans le mot *appadnô* (*Daniel*, XI, 45), le lam comme dans le mot *allah*, le djim comme dans *djabir*, le schin, tel qu'on le rencontre dans la langue persane, et arrivent ainsi à quarante-deux lettres ..... Les autres six lettres sont prises chacune furtivement sur deux autres ..... le lam double sur le lam simple et le noun ; le pé lourd sur le bêt et le pé avec dâgesch ; le djim sur le gimel et le yôd. » (*Ibid.* p. 516, 517.) — Au lieu de *double* et de *lourd*, nous traduirions les deux expressions arabes par *épais* et *dur*, conformément aux analogies qu'elles ont avec les termes syriaques.

ces idiomes, soit par suite de l'imitation, il s'accomplissait presque en même temps sur des lignes parallèles un travail de coordination grammaticale. Le seul rapprochement des textes de Bar-Hébreus et de R. Sa'adia suffit pour rendre ce fait évident et pour le mettre hors de doute; car, en plusieurs endroits, ils développent la même idée, et quelquefois ils l'expriment dans les mêmes termes. Ainsi le ܠܡܕ ܠܚܡܬܐ de Bar-Hébreus répond évidemment au آللام ألمفخّمة du célèbre rabbin du x[e] siècle, et le ܦܐ ܩܫܝܐ ܡܩܫܩܫܐ au آلفاء آلصّلبة. Ce dernier n'est donc pas autre chose que le ϖ grec, ainsi que l'a très-bien conjecturé M. Derenbourg, le savant éditeur du *Manuel du lecteur*. Du reste, l'exemple cité par R. Sa'adia Gaon le démontre péremptoirement, car le mot *appadna* n'est pas différent du syriaque ܐܦܕܢܐ, et, dans ce mot, le ܦ est traité comme représentant le ϖ de la langue grecque[1].

[1] *Journal asiatique*, 1870, II, 515. *K'tovo d'tsem'ḥe*, I, P. ch. III, sect. III. «On ne saurait dire, remarque M. Derenbourg, pour quelle raison le mot *appadnó* est distingué par ce pê. Dans la version hébraïque cet exemple est remplacé par אפטרופא (*ἐπίτροπος*), ce qui n'est pas plus clair.» (*Journal asiatique*, 1870, II, 518.) Nous ne doutons pas qu'il ne soit ici question du ϖ grec, ainsi que nous l'observons dans le texte; seulement il est difficile de trouver le mot auquel correspond l'expression araméenne. Essayons cependant d'arriver à la découvrir. Ainsi que M. Derenbourg le conjecture, R. Sa'adia fait allusion au verset 45 du chapitre XI de *Daniel*, où on lit וְיִטַּע אָהֳלֵי אַפַּדְנוֹ, texte qui a été traduit en grec : Καὶ πήξει τὴν σκηνὴν αὐτοῦ ἐφαδανῶ, et en syriaque ܡܫܟܢܗ ܒܐܦܕܢܐ ܢܩܒܥ. Il est évident que

Ce ne sont pas, enfin, les seuls rapprochements qu'on pourrait établir entre les deux grammairiens, et il serait facile de retrouver encore dans le syro-

le mot grec *ἐφαδνῶ* est une traduction du chaldaïque אַפַּדְנוֹ, qui lui-même était déjà dérivé du grec. Dans ce mot, en effet, l'א est *prosthétique* et n'appartient nullement à la racine, qui devient alors פדן ou פד. Celle-ci signifie «diviser, labourer,» et donne naissance à une multitude de dérivés, à فَدَّنٌ «le taureau qui laboure,» à فَدَّانٌ, ܦܕܢܐ, ܦܕܢܐ, פדן, «une paire de bœufs, ou la partie du champ qu'une paire de bœufs peut labourer, un champ, une plaine.» פַּדַּן־אֲרָם signifie dans la Bible «les plaines de la Syrie» (*Genèse*, 31, 18; 28, 2); et, avec le *he*, qui indique le mouvement vers un endroit, on obtient la forme suivante פַּדֶּנָה אֲרָם (*Genèse*, 28, 2, 5, 6) «se rendre dans les plaines de la Syrie.» Si l'on ajoutait à cette dernière forme l'*alef* prosthétique, on obtiendrait le mot chaldaïque rendu en grec par *ἐφαδνῶ*, dont la version syriaque nous explique la vraie signification, quand elle le traduit par ܢܩܒܥ ܒܦܕܢܐ, «il dressera sa tente dans une plaine.» Il n'y a pas de doute que ce ne soit là le sens du verset de *Daniel*. Mais qui ne saisit tout de suite un rapport étroit entre le mot *appadnô*, étranger par sa forme aux langues sémitiques, et le grec *πέδιον*, *πεδινόν*, «la plaine?» Il est probable que la racine פדן avait été empruntée au grec et qu'on conservait, longtemps même après en avoir perdu le souvenir, un dernier vestige de cet emprunt dans la manière dont on prononçait le פ de אַפַּדְנוֹ.

Depuis que ces lignes ont été écrites, nous avons appris que M. Nöldeke est de notre avis sur la provenance du mot אַפַּדְנוֹ. «Als ein altes Lehnwort wird auch das durch alle aram. Dialecte verbreitete (schon in *Dan.* XI, 45, vorkommende, in's Arabische als فَدَن aufgenommene) Wort אַפַּדְנָא anzusehen sein (vergl. Gesenius, *Thes.*: Buxtorf und Payne-Smith, u. s. w.), das ich so durch die Restitution [אפ]פדנא erhalte.» (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, XXIV, 108.)

Le mot figure déjà dans la seizième inscription palmyréenne de M. le comte de Vogüé, et nous savons aussi par les lexicographes orientaux qu'une ville de la Mésopotamie portait encore le même nom. (Cf. W. Wright, *Catalogue of syr. mss.* 1127, *a*.)

chaldaïque plusieurs de ces lettres que les Juifs ajoutaient à leur alphabet. Est-ce donc qu'on ne reconnaîtrait point الْجِيمُ كَقَوْلِكَ جَابِرْ dans ce passage de l'écrivain jacobite : « On n'ignore point que ceux qui ont traduit les livres du grec en syriaque, en arabe et en sarrasin (ܛܝܝܐ)[1], ont rendu le *beith* non aspiré (ϖ) par le ܦ; le *dolath* non aspiré (τ) par le ܛ; le *gomal* (non aspiré) par le ܩ, comme dans ܩܘܛܪܘܣ, ܛܝܡܬܐܘܣ, ܦܘܪܦܘܪܘܣ, quoique le grec ne possède ni ܛ ni ܩ . . . Quant au *gomal* non aspiré (γ), qui n'a pas été changé en ܩ, ex. : ܐܘܪܓܢܘܢ, ܓܐܘܡܛܪܝܐ, ܓܢܘܣ, ܓܐܘܪܓܝܣ, il n'est pas, à proprement parler, dépourvu d'aspiration : il tient le milieu et ressemble principalement au *gomal* (*djîm*) arabe du mot ܐܒܘܠܦܪܓ (أَبُو ٱلْفَرَج). Le *pé* non aspiré n'est pas davantage, et à parler strictement, aspiré ou non aspiré. Lui aussi tient le milieu : il est moins aspiré que celui de ܢܦܠ et un peu plus que celui de ܐܦܐ ; c'est, d'ailleurs, seulement par la *tradition* que nous pouvons distinguer les lettres *gomal* et *pé* aspirées de celles qui ne le sont pas. Nous connaissons le *kaf* non aspiré (ξ) par le *semkath* qui l'accompagne, de telle sorte que si le *semkath* ne l'accompagne pas, c'est que le *kaf* est aspiré[2]. » Nous avons remarqué[3], il y a deux ans,

[1] Le manuscrit porte ܛܝܐ.

[2] Commentaire marginal à la *Petite Grammaire*, ms. de Paris 167, fol. 365, *a*. Cf. *Œuvres grammaticales de Bar-Hébreus*, II, 37.

[3] *Journal asiatique*, 1869, II, p. 378.

et l'on a remarqué depuis que le *gomal* se présentait sous trois formes analogues à celles du *pé* dans les manuscrits[1]. Le copiste du n° 12138 du Musée Britannique nous apprend, par une note marginale, que le ܓ s'articulait quelquefois comme un *djîm*[2], de telle sorte que les observations de Saʿadia relatives à la prononciation des lettres hébraïques peuvent s'appliquer entièrement à l'alphabet araméen. Il n'y aurait pas, enfin, jusqu'au *risch*, qui ne retrouvât une double prononciation dans cette langue comme il l'avait dans la langue hébraïque, puisque, suivant Bar-Hébreus, il y avait un petit nombre de mots où on pouvait le redoubler[3]. Mais c'en est assez et peut-être même trop sur ce sujet. Il est temps d'aborder un nouvel ordre de question.

CHAPITRE II.

DES LIGNES DIACRITIQUES.

L'occasion s'étant offerte de parler du *mar'h'tono* et du *m'haghîono*, nous avons décrit la forme de ces lignes, indiqué leur rôle et marqué la place qu'elles occupent. Il ne nous reste donc plus en ce moment qu'à signaler les autres traits diacritiques employés dans l'alphabet araméen pour combler quelques-unes de ses lacunes ou corriger certaines de ses imperfections. Le premier de ces signes est celui qui a été nommé chez les modernes *ligne occultante*.

[1] W. Wright, *Catalogue of syriac mss.*

[2] Fol. 7, a.

[3] *K'tovo d'tsem'he*, II, P., ch. VI, sect. VI, p. 132.

§ 1. — De la ligne occultante.

M. Merx a révoqué en doute l'antiquité de ce signe, tel que nous le trouvons dans les ouvrages des Maronites; et il s'est appuyé sur l'autorité de M. Ewald, qui a examiné ces questions un peu plus à fond sans les débrouiller complétement[1]. Nous allons reprendre cette matière en sous-œuvre, en exposant les faits aussi succinctement que possible.

Tant que la langue araméenne demeura vivante, on put se passer d'un signe pour indiquer ces diverses modifications introduites par l'usage dans la prononciation. L'habitude et la conversation suffisaient seules à enseigner dans quelles circonstances telle lettre conservait ou perdait sa valeur naturelle. Cependant, il est probable qu'on inventa de bonne heure un signe pour indiquer ce phénomène, sans qu'on puisse dire en quoi il consistait. Était-ce une ligne analogue au *mar'h'tono* ou au *m'haghīono?* Il semble difficile d'admettre une telle supposition; car on ne concevrait point que les grammairiens n'eussent rien dit là-dessus pour prévenir les confusions possibles, et tous ceux que nous avons consultés gardent sur ce point le plus complet silence. On serait donc tenté de croire, de prime abord, que la ligne *occultante* fut inconnue à l'antiquité, ainsi que l'a soutenu récemment M. Merx[2]; et cela

[1] Merx, *Gramm. syr.* p. 79-82. Ewald, *Abhandlungen zur orientalischen und biblischen Literatur*, 1832, t. I, 91-94.

[2] *Gramm. syr.* 79-82.

paraît d'autant plus vraisemblable que, l'occultation s'exerçant dans une sphère assez restreinte, la ligne *occultante* est souvent tout à fait superflue. Ainsi, Élias Ier range parmi les lettres *furables* le ܘܐܘ de ܩܛܠ, ܩܛܠܬܘܢ, ܡܩܛܠܘ, le ܗܘܐ de ܟܬܝܒ, ܩܕܡܝܢ. Mais un fait qui semble donner à ce sentiment toute la certitude d'une vérité démontrée, c'est ce que nous apprend Bar-Hébreus, par rapport au cas où nous faisons le plus fréquemment usage de la ligne *occultante*. Ceux qui ont parcouru avec un peu de soin les livres ou les manuscrits bien ponctués savent qu'on rencontre presque continuellement cette ligne à propos des pronoms de la troisième personne du singulier, faisant l'office de verbe auxiliaire, ou à propos du verbe auxiliaire lui-même. Or, Aboulfaradj nous apprend que les Syriens avaient inventé un signe pour indiquer quand devait avoir lieu le phénomène qu'ils appelaient *absorption* et *production* du ܗܘ[1]. Voici comment il s'exprime : « Pour faire comprendre que le ܗܘ doit être articulé (dans les mots que nous allons citer), nous plaçons (nous Occidentaux) un point *derrière*[2] lui. Les Orientaux en mettent deux; ex. : ܗܘܐ, ܗܘܬ, ܗܘܘ, ܗܘܝܢ. Nous nous servons d'un point de grandeur moyenne, et eux se servent de deux petits points. Si nous voulons indiquer, au contraire, que le ܗܘ doit être ab-

[1] ܡܦܩܐ ـ ܒܠܥܐ.

[2] Voir plus loin, p. 390-393.

sorbé, nous supprimons le point; eux en laissent subsister un[1].»

Ce fait étant bien établi et confirmé par les manuscrits, on doit se demander s'il est possible que les Syriens aient connu la ligne *occultante* au XIIIe siècle. Conçoit-on, en effet, que Bar-Hébreus n'en eût rien dit, si elle avait existé ou si elle avait été d'un usage un peu général? Il serait évidemment téméraire d'affirmer le contraire.

Mais n'y a-t-il rien de vrai dans ce que nous ont appris les grammairiens maronites sur la ligne *occultante*, et ce signe orthoépique est-il totalement de leur invention? Il y aurait, tout le monde le comprend, autant et plus de témérité à soutenir cette thèse que la précédente : il faut, par conséquent, que cette ligne ait laissé quelque part des traces qui permettent de remonter à son origine. Mû par ces diverses idées, nous avons soumis les manuscrits à un examen attentif et recueilli avec soin les enseignements qu'ils nous donnaient.

En parcourant ceux qui ont été rédigés après le XIVe siècle, on trouve fréquemment une ligne qui répond évidemment à ce que les modernes ont appelé du nom de *ligne occultante;* mais ce trait occupe une position différente, suivant que le manuscrit appartient au dialecte oriental ou au dialecte occidental. Dans le premier cas, il est placé au-dessus, et dans le second, au-dessous de la lettre à *occulter*. Dans les manuscrits 165 et 379 de la Biblio-

[1] *K'tovo d'tsem'he*, IV, P., ch. VI, sect. 1, p. 242-243.

thèque Vaticane, qui contiennent des écrits nestoriens[1], on rencontre souvent quelques-uns des mots suivants : ܡܫܡܫܢ ܗܘܐ, ܡܕܝܢܬܐ, ܟܐܘܘܐ, ܚܙܘ ܐܢܐ, ܐܝܬ ܗܘܐ, ܐܣܝܐ, ܟܠ ܐܢܫܝܢ, ܫܘܚܠܦܗ, ܟܠ ܗܘܐ, ܥܬܝܕܘܬܐ, ܕܐܠܐ, ܕܐܝܟܢ, ܠܐܝܟܢ, ܫܘܚܠܡ, ܕܐܢܫܐ. Un missel et un rituel, manuscrits. de l'an 1685, qui nous appartiennent, nous ont fourni des exemples analogues aux précédents : ܡܘܐܠܐ ܗܘܐ, ܒܝܬ ܗܘܐ, ܫܘܚܠܦ, ܕܠܐ ܡܘܡܬܗ ܗܘ, ܡܫܡܫܢܘܬܐ, etc. Nous pourrions citer encore de nombreux manuscrits du Musée Britannique où figure le même trait, qui n'a rien à faire avec le *mar'h'tono* et qui répond évidemment à la ligne *occultante*[2].

Mais allons plus loin, et demandons-nous si cette ligne ne remonte pas plus haut que le XIVe siècle.

Pour résoudre cette question, nous avons examiné les manuscrits les plus anciens qui existent en Europe, et voici quel a été le résultat de nos observations, en commençant par ceux qui se rapprochent un peu de notre époque et qui jouissent cependant d'une réputation méritée. Le manuscrit 15 de Paris, étudié autrefois par M. Ewald[3], présente fréquem-

[1] Le ms. 165 contient l'*Histoire monastique* de Thomas de Marga, et le ms. 379 les *Poésies* d''Abd-Ischou, métropolitain de Nisibe et d'Arménie.

[2] Ms. 14688, ܣܗܕܝ ܐܠܗܐ, ܣܥܝܪ ܐܢܫ, ܡܠܟܝ ܐܢܫ, fol. 8, *b*; 9, *a*.

[3] *Abhandlungen zur oriental. und biblischen Literatur*, etc. I, 55-130.

ment la ligne *occultante* dans le verbe auxiliaire, dans quelques pronoms et dans plusieurs mots; cependant elle n'est pas d'un usage absolument fréquent. Elle y affecte une forme toute particulière, qu'on peut voir dans les planches II-IV. On pourrait donc, d'après l'ensemble de ces circonstances, faire remonter le manuscrit 15 de Paris à l'époque où la ligne *occultante* commença à être employée par les Nestoriens; et comme ce manuscrit est du xe ou du xie siècle, autant qu'on peut en juger par la paléographie, il résulte de là que la ligne est du même temps.

Ajoutons, du reste, que cette conclusion est confirmée par ce que nous remarquons dans les manuscrits occidentaux. On sait que ces manuscrits forment le fonds principal de la littérature syriaque existant dans les diverses bibliothèques d'Europe, et que les signes diacritiques, avec tout l'appareil de points qui constituait le caractère propre de l'orthographe nestorienne, ne s'y montrent pas avant le xive ou le xiiie siècle[1]. Il y a, cependant, une catégorie de monuments écrits, appartenant à la race araméenne occidentale, qui présente un système de signes et de points assez développé, et ces monuments ont été ici même l'objet d'un long mémoire[2]. Si l'on pouvait espérer de trouver quelque part des documents utiles relativement à la question que nous

[1] *Journal asiatique*, 1869, I, mai-juin, *Jacques d'Édesse et les voyelles syriennes.*

[2] *Ibid.* t. II, octobre-novembre.

examinons, c'était certainement dans ces manuscrits, et voilà pourquoi nous les avons soumis à un examen minutieux, ayant soin de recueillir tout ce qui se rapportait à notre but [1]. Plusieurs ne nous ont absolument fourni aucun exemple d'un trait diacritique quelconque, et nous parlons des plus anciens, de ceux qui sont véritablement *ḳarḳaphiens*, et dont aucun, à notre avis, n'a été copié plus tard que le commencement du XIII[e] siècle [2]. D'autres, au contraire, contiennent des exemples certains de la ligne *occultante;* et cette ligne affecte chez eux des formes ou reçoit des positions diverses, qu'on peut voir dans les planches III et V. Ainsi, dans le manuscrit VI, 62, de la Bibliothèque Barberini, elle ressemble au *virama* du sanscrit, l'*olaf* et le *hé* étant munis d'un trait oblique de gauche à droite, qui indique leur occultation. Partout, cette ligne est placée au-dessous de la lettre, excepté dans le mot ܐܢܬܐ, où elle surplombe perpendiculairement le *noun*. Faut-il voir là-dedans une anomalie, un cas nouveau, ou bien une preuve de la liberté que les grammairiens conservaient encore, leur opinion n'étant pas bien fixée? On ne saurait le dire; mais il faut observer que la ligne *occultante* est employée

[1] Voici la liste complète de ces manuscrits : Vatican 152, Barberini VI, 62; Paris 142; Londres 7183, 12178, 17129, 14684. Ce dernier est le plus récent et beaucoup moins soigné que les autres.

[2] W. Wright, *Catalogue of syriac mss.* I, p. 108-115. Rozen and Forschal, *Codd. Orient. cat.* 1838, cod. XLII. Wiseman, *Horæ syriacæ*, I, 1828. *Journal asiatique*, loc. cit.

fort rarement dans les deux manuscrits où nous l'avons trouvée [1].

L'étude de ces faits parallèles dans les deux dialectes nous conduit donc à la conclusion que nous avons formulée plus haut, et nous porte à faire remonter le premier emploi de la ligne *occultante* au IXᵉ ou au Xᵉ siècle. A toutes ces probabilités vient se joindre une preuve véritablement concluante, c'est qu'on ne rencontre la ligne en question dans aucun manuscrit antérieur; et cependant il y en a où l'on devrait la retrouver, si elle avait existé.

Le British Museum possède un magnifique exemplaire de la *Massore orientale* ou *nestorienne*, remontant à l'année 899 [2]. Ce n'est plus seulement, comme dans les manuscrits *ḳarḳaphiens*, à quelques variantes, à l'indication des accents, au *roukokh* et au *qaouschoï*, que son copiste ou son auteur a fait attention : presque toutes ces nuances de lectures, ces permutations de lettres, ces ponctuations délicates, ces occultations de consonnes, etc., que nous avons décrites jusqu'ici, s'y trouvent signalées à la marge, avec des renvois indiquant sur quels mots roulent les observations marginales. Or, parmi ces notes, il y en a quelques-unes qui traitent la question que nous examinons en ce moment, et qui nous semblent contenir une démonstration de notre thèse. Citons d'abord quelques exemples :

[1] Voir *Tables paléogr.*

[2] W. Wright, *loc. cit.* p. 101-108. *Journal asiatique*, 1869, II, p. 337.

Texte.		Marge.
ܐܟܠܐ ܐܢܫ ܐܘܡ[1].	....	ܚܢܘܢ ܟܠܦ
ܘܩܡܝܠܪ[2].	....	ܚܢܘܢ ܕܟܡ
ܐܢܚܢ ܘܦܚܡ[3].	....	ܚܢܘܢ ܠ
ܡܢܐ ܚܟܒܐ[4].	....	ܚܢܘܢ ܕ
ܟܐܪܟܐ[5].	....	ܚܢܘܢ ܐ
ܟܕܐ ܗܘܪ[6].	....	ܚܢܘܢ ܪ
ܗܐܠܗ ܚܝܢ ܕܫܠܝܢ ܗܘ ܪܩܡ[7].	....	ܚܢܘ ܗ
ܐܢܐ ܐܝܠ ܐܢܐ ܘܠܐ ܚܢܢ[8].	....	ܚܢܘ ܐ
ܟܕܐ[9].	....	ܚܢܘ ܪ
ܐܚܝܕܐ[10].	....	ܚܢܘ ܢܩ

La plupart de ces exemples tombent sous le coup de ce que les modernes ont appelé la *ligne occultante*. Or, conçoit-on que, si le rédacteur du manuscrit l'avait connue, il ne l'aurait point ajoutée à côté de

[1] F. 2, *b*.
[2] *Ibid.*
[3] 4, *b*.
[4] 3, *a*.
[5] 6, *a*.
[6] 6, *a*.
[7] 7, *a*.
[8] *Ibid.*
[9] 10, *b*.
[10] 13, *b*.

la lettre, sauf à expliquer ensuite en marge, comme il l'a fait habituellement pour les autres signes qu'il emploie, quelle signification il attachait à ce trait? Il serait évidemment contraire au bon sens de penser le contraire; car quel est le but du *massorèthe* oriental, sinon de déterminer la lecture du texte biblique, en recourant d'abord à tous les signes de ponctuation universellement reçus, et même en employant quelquefois ceux qui ne l'étaient que dans certaines écoles[1]? Nous pouvons donc regarder comme une chose à peu près certaine que, vers la fin du IXe siècle, la ligne *occultante* n'était pas encore inventée ou adoptée dans les écoles nestoriennes. Cependant elle ne dut point tarder à l'être, car, par l'ensemble des documents entassés dans le précieux manuscrit de Londres, on voit que la *Massore* achevait alors de se constituer telle que nous la trouvons ensuite dans les trésors bibliques du XIIe siècle, dans le n° 15 de Paris, dans le n° 273 de la Bibliothèque Vaticane, dans les nos 14705, 14448, 14674, 17219, 17923, 181, etc. du Musée Britannique.

Pour terminer ce qui concerne la ligne *occultante*, il faut se demander si les anciens n'avaient pas un signe pour indiquer l'occultation des lettres, et chercher où il fut employé la première fois, pour déterminer à quel dialecte appartient la ligne elle-même.

On a observé déjà, en s'appuyant sur des faits

[1] Cf. W. Wright, *Catalogue of syr. mss.* p. 105.

douteux, que le point joua quelquefois le rôle de la ligne *occultante*[1], et, au milieu des inexactitudes auxquelles nous faisons allusion, il y a cependant une hypothèse qui est vraie et qui démontre une rare sagacité dans celui qui l'a formulée. Si l'auteur de la nouvelle grammaire syriaque avait pu feuilleter des manuscrits, il aurait évidemment évité les quelques erreurs où il est tombé. Voici, en effet, ce qu'ils lui auraient appris. En examinant les codes de la ponctuation nestorienne les plus complets et les plus anciens, on trouve sous quelques-uns des mots affectés plus tard de la ligne *occultante* un point qui semble en tenir lieu. C'est là, en effet, ce qu'on remarque dans le n° 12138 du Musée Britannique sous l'*olaf* de ܐܢܐ, sous le *noun* de ܐܢܬܘܢ, sous le *hé* de ܗܘ, ܗܝ, ܗܘܐ, ܗܘܘ, ܗܘܝ, etc.[2] Cette circonstance, jointe au témoignage d'Aboulfaradj que nous avons cité plus haut, paraît ne laisser aucun doute[3]. Mais, à côté de ce fait certain, il en est d'autres qui le sont moins, et on aurait grand tort de croire que, dès le VIIIe ou le IXe siècle, il y avait une harmonie parfaite dans tout le système de ponctuation : les notes du manuscrit 12138 du Musée Britannique attestent

[1] Merx, *Gramm. syr.* 79-82; 81, 85.

[2] Voir tableaux et ms. 12138, 23, *a*; 24, *a*; 24, *b*; 27, *b*. Ms. Vatican 1, 263. Dans le célèbre ms. 12138 du Musée Britannique, fol. 23, *a*, on lit ܢܦܫܗ avec un gros point rouge sur le *hé*, ܡܗܝܡܢܐ avec un point sous l'*olaf*, ܡܫܬܡܥܐ ܠܝ ܡܢܗ ܗܘܐ avec un point sous le *hé*. 24, *b*; il y a beaucoup d'exemples de ce dernier genre, fol. 27, *b*.

[3] Voir page 382.

le contraire. Disons-le toutefois : dans le dernier exemple cité plus haut, il y a sous le *noun* de ܐܢܚܢܐ un point, dont la remarque marginale semble donner l'explication : ܚܢܘܢ ܢܘ̄ܢ (pour ܚܢܘܢ) *faites disparaître le noun dans la prononciation*[1]. Si cette conjecture était vraie, il faudrait voir dans ce point une des premières manifestations de ce qu'on a plus tard appelé la *ligne occultante;* mais quand on n'a qu'un petit nombre de faits, et des faits douteux, à proposer à l'appui d'une opinion, il convient d'user de réserve et de ne signaler une telle hypothèse que comme un endroit où il y aurait un coup de sonde à donner, pour nous servir d'une élégante figure. Il est vrai que cette conjecture offre de grands degrés de probabilité, quand on compare le fait sur lequel elle s'appuie, à ce que nous observons dans des manuscrits plus modernes, où le point joue réellement le rôle de la ligne *occultante*. Nous pouvons citer comme exemple le n° 7201 du Musée Britannique (fol. 1-103). Le témoignage de Bar-Hébreus cité plus haut jette aussi sur cette dernière hypothèse une vive lumière, et l'élève presque à la hauteur d'une vérité démontrée.

En admettant cette opinion comme la seule vraie, il resterait à expliquer encore par suite de quelles transformations successives les Occidentaux ont été amenés à tracer la ligne *occultante* au-dessous de la lettre, tandis que les Orientaux l'écrivent au-dessus.

[1] Voir *Tables paléographiques.*

Personne ne serait capable de le dire. L'arbitraire, le désir de ne pas imiter servilement des rivaux, ou tout autre motif, ont pu présider à cette dernière création du système de ponctuation. Déjà dès le IXe et le Xe siècle, on remarque des différences entre les deux écritures, comme on pourra en juger par les tables paléographiques. Pendant que les Occidentaux ajoutent une espèce de *virama* à l'extrémité inférieure de l'*olaf* et du *hé*, les Orientaux prolongent en haut la pointe du milieu du ܫ, ou coupent l'*olaf* et les autres lettres par un trait vertical[1]. En comparant les deux méthodes, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la manière de procéder des Orientaux est plus rationnelle et plus en harmonie avec leur ponctuation, avec l'ensemble de leurs signes orthoépiques. Comme M. Merx l'a très-bien remarqué[2], la ligne *occultante* n'est qu'une nouvelle application, une application plus énergique du *mar'h'tono*, à des cas analogues et restreints en nombre. Rien n'était donc plus naturel que de placer les deux lignes au-dessus des mots, puisqu'il n'y avait aucun danger de les confondre.

Dans les temps modernes, on a élargi la sphère d'action de la ligne *occultante*; on a même quelquefois employé conjointement l'ancien et le nouveau système[3], et c'est dans les manuscrits de cette dernière époque qu'on la rencontre sur ou sous le ܗܘ,

[1] *Gramm. syr.* 79-82.
[2] Par exemple le ms. 7201 du Musée Britannique (fol. 1-103).
[3] Ms. 14705 du Musée Britannique, 66, *b*.

dans ܟܬ̈ܒܝܗܘܢ, ܡܠܟܘ̈ܗܘܢ, ܐܒܗ̈ܝܗܘܢ, etc.[1]; sur ou sous le ܐܠܦ de ܫܡܠܐܘܗܝ, ܫܡܠܐܘܢ, ܡܐܬܐ, ܚܐܪܐ, etc.[2] Quelquefois même les deux systèmes semblent mêlés ou confondus. Est-ce par ignorance? est-ce par l'effet du hasard? est-ce à dessein? On ne saurait le dire dans tous les cas.

Mais laissons de côté ces questions douteuses, et passons à l'étude de quelques faits plus neufs et plus certains.

§ 2. — Du maqqef.

Il est un autre ordre de faits qui paraissent plus importants, et nous rapprochent un peu plus du but que nous voulons atteindre. En effet, quand un participe ou un adjectif concourt à former, avec le verbe substantif ou avec des pronoms personnels, un composé équivalent à une proposition verbale, on observe l'emploi de certains traits qui ont quelques rapports avec la ligne *occultante;* et, quand on songe que ce fut là plus tard le cas où cette ligne devint d'un usage presque continuel, on ne peut pas s'empêcher de penser que celle-ci a son origine dans ceux-là. Ces traits ne ressemblent en rien à ceux dont nous avons parlé et dont nous parlerons

[1] Ms. 14705 du Musée Britannique, 66, *b*, *a*: 681, 31, *a*, etc.; ms. de Paris 15, pl. II-IV. Cependant on lit ms. 12138 du Musée Britannique, fol. 25, *a*, ܡܢ ܐܒܗܘܢ, mais cette ligne paraît signifier autre chose.

[2] Gesenius, *Lehrgebäude der hebräischen Sprache*, 1817, p. 116-118.

bientôt; nous les comparerions volontiers à notre *trait d'union*, parce qu'ils en ont la forme, qu'ils en occupent la place et qu'ils en jouent le rôle : ils indiquent l'union étroite qui existe dans la pensée, le sens et la prononciation, entre plusieurs mots. Citons d'abord quelques exemples extraits des tables paléographiques jointes à ce mémoire :

1° ܡܢ ܩܕܡ ܒܪ̈ܢܫܐ-ܗܘ ܗܘܝܐ[1];

2° ܩܘܡ-ܐܙܠ ܠܒܝܬܟ[2];

3° ܩܕܡ-ܕܒܪܐ[3].

On peut voir dans ces trois phrases qu'il y a une liaison intime entre les mots que le trait d'union sépare ou réunit, et que le sens devient seulement complet après le dernier. Dans l'exemple suivant, ces traits conjonctifs sont écrits à l'encre rouge : ܠܐ ܢܗܘܐ-ܠܟܘܢ-ܡܢܐ ܐܦ ܒܒܝܬܗ[4], et une note marginale nous révèle leur signification : « Ces deux traits, nous dit-elle, sont destinés à faire comprendre qu'on doit prononcer ces divers mots comme s'ils ne contenaient qu'un seul ܠܒܝ (ܢܗܘܐ-ܠܟܘܢ) et qu'un seul ܡܢܡ (ܠܟܘܢ-ܡܢܐ)[5]. » Quelquefois même on trouve des notes marginales qui expriment

[1] Ms. 12138, 16, *b*.

[2] *Ibid.* 25, *a*.

[3] *Ibid.* 27, *b*.

[4] *Ibid.* 18, *b*.

[5] *Ibid.* ܒܕ ܐܬܐ ܗ ܐܡܪܐ.

clairement l'idée de l'union existant entre les mots séparés par le trait dont nous parlons. A propos de ce texte de la Genèse : ܘܐܡܪ ܐܠܗܐ ܢܗܘܐ–ܢܘܗܪܐ, l'auteur ajoute en marge : « Ne séparez point le dernier mot, unissez-le au contraire étroitement avec les autres[1]. »

S'il faut s'en rapporter à une note explicative des signes de ponctuation usités dans le manuscrit 12138, ce trait d'union serait dû à un des maîtres les plus célèbres de l'école de Séleucie, à Ram-Îschou, probablement disciple et successeur de Mar-Abas le Grand dans la direction de cette académie. Il en généralisa l'emploi, s'il n'en fut pas l'inventeur; mais il est plus probable que ce trait est de son invention, car il figure rarement dans le répertoire de la Massore nestorienne déposé au Musée Britannique, tandis que dans le manuscrit 15 de Paris l'usage en est très-fréquent. Il relie toujours des mots étroitement unis par le sens et la prononciation : un nom et son attribut, ܢܘܣܟܐ–ܡܩܕܫܬܐ[2]; un verbe et son sujet, si le verbe précède, ܡܚܨ–ܢܦܫܗ[3]; un verbe et son régime, des mots enfin qui semblent n'en faire qu'un seul, ܘܐܬܐ–ܒܥܠܡ، ܩܡ–ܣܠܐ–ܐܝܟ ܢܦܫܗ ܒܟܦܪܢܘܬܗ[4]. On l'a même conservé après que la

[1] Ms. 12138, 11, *a*. Cf. W. Wright, *Catalogue of syriac mss.* I, 104.

[2] 3, *a*.

[3] 15, *a*.

[4] 4, *a*; 3, *b*.

ligne *occultante* a été inventée, ܦܘܪܫܢܐ – ܗܘ ܕܐܬܚܙܝ[1].
Lorsque deux expressions de ce genre se rencontrent, l'une à la fin, l'autre au commencement de la ligne, elles reçoivent chacune leur trait : ܫܡܐ –, à la fin de ligne; – ܐܣܬܐ, au commencement de la suivante[2].

C'est là, pensons-nous, qu'il faut chercher la véritable origine de la ligne *occultante*, qui n'est qu'une application du même principe à des cas déterminés et peu nombreux. Il parut, sans doute, bientôt plus simple et plus clair d'atteindre la lettre à occulter en la marquant d'un trait, et c'est alors que la ligne *occultante* prit la forme qu'elle a toujours conservée depuis. Pendant un certain temps, on fit usage des deux signes, comme on employa, à une époque plus récente, deux systèmes de voyelles chez les Occidentaux, deux systèmes appelés à s'éclaircir mutuellement; mais à la fin, l'un de ces signes ayant prévalu sur l'autre, celui-ci disparut sans retour. On ne retrouve plus, en effet, le trait d'union dans les manuscrits modernes, ou dans ceux qui ne remontent pas au delà du XIV[e] siècle[3].

Le titre seul de ce paragraphe a dû montrer aux lecteurs de notre mémoire que nous avons saisi quelque rapport intime entre ce trait d'union et le *maqqef* des Hébreux. Ces deux lignes jouent, en

[1] 5, *a*. Voir *Table paléographique*; cf. ms. 15 de Paris, 4, *b*. Manuscrit 12138 du Musée Britannique, 83, *b*, ܒܟܠ-ܚܕ ܒܟܠ-ܥܕܢ, le trait est en rouge.

[2] 4, *a*. Cf. 5, *a*; 4, *b*; 9, *a*; 26, *a*; 30, *a*.

[3] Cf. W. Wright, *Catalogue of syriac mss*. 371, I, 184, col. 1.

effet, absolument le même rôle dans les deux langues, et n'y aurait-il que ce motif, il suffirait déjà à légitimer le nom que nous donnons à notre trait d'union. Mais il y a plus encore, car le manuscrit 12138 du Musée Britannique nous indique expressément qu'il faut l'appeler ainsi. En effet, quand il emploie cette ligne, il ajoute quelquefois à la marge cette expression : ܐܨܡܕ ; on l'a vu plus haut, dans l'exemple que nous avons cité : ܘܐܡܪ ܟܒܪܐ ܗܘܐܗܘ—ܡܢܗ ; le copiste a placé un signe de renvoi sur le trait ـ, et il ajoute en marge ܐܨܡܕ [1].

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des Orientaux. Passons aux Syriens d'Occident. Chez eux, les manuscrits anciens ne contiennent aucun signe, aucune ligne ou aucun point qu'on puisse assimiler aux points ou aux lignes des Nestoriens. Il faut descendre jusqu'au x[e] siècle pour rencontrer quelque chose d'analogue au trait d'union. Ce sont encore les célèbres manuscrits ḳarḳaphiens qui nous fournissent les premiers exemples du phénomène que nous allons signaler. Il arrive quelquefois, on le sait, que la dernière voyelle d'un mot, s'unissant étroitement avec celle du pronom de la troisième personne ܗܘ, forme une des deux diphthongues ϵY ou AY, par suite de l'occultation du ܗ̄. Dans ce cas, les Karkaphiens écrivent presque toujours le signe de la diphthongue entre le pronom et le mot précédent,

[1] Cf. W. Wright, *Catalogue of syr. mss.* I, 154, col. 1.

afin de rendre, en quelque sorte, sensible même à l'œil l'union qui doit exister dans la prononciation entre les deux termes. Ils écriront, par exemple, ܗܘܦܟܐ ܕ ܗܘ[1], ܐܣܛܐ ܕ ܗܘ[2]. C'est évidemment la même idée que les massorèthes-ḳarḳaphiens ont voulu exprimer en modifiant leur système de points-voyelles, ainsi que nous venons de le dire. Chez eux, comme chez les Nestoriens, on a senti le besoin de relier plus étroitement certains mots entre eux, et l'on est arrivé des deux côtés à adopter presque le même signe. Il suffit donc de rapprocher les faits pour les voir s'éclaircir mutuellement et pour en déduire, sans crainte, des conclusions certaines ou du moins infiniment probables. Ce ne sont pas, du reste, les seules révélations que nous ait faites l'examen des manuscrits joint à l'étude des grammairiens orientaux.

§ 3. — Du nagouda et du m'ṭaf'iana.

Avant de passer à un autre ordre de questions, il faut dire un mot de quelques autres signes diacritiques, peu étudiés jusqu'à ce jour ou mal décrits quand ils ont été signalés à l'attention des grammairiens modernes. En parcourant deux manuscrits de la Bibliothèque Nationale, dont le plus ancien remontait probablement au xᵉ siècle, M. Ewald releva ce qu'il appelait, ignorant le nom qu'il fallait

[1] Ms. 12178 du Musée Britannique, 8, *b*.

[2] Ms. 14684 du Musée Britannique, 4, *a*. Voir les *Tables paléographiques*.

lui donner, *Hemmungsstrich* « le trait de suspension[1]. » C'était une petite ligne inclinée de droite à gauche et superposée à l'avant-dernière lettre d'un mot ܒܶ, ܐܰܚܳܐ. L'illustre orientaliste traita cette ligne comme un accent, et, à ne considérer les choses que d'une manière générale, il avait raison. Tel est, en effet, le rôle principal de cette ligne, quoique, par d'autres fonctions, elle se rattache aussi à ce que nous pourrions appeler les lignes diacritiques. Essayons de la décrire.

Avant d'avoir vu ce trait dans les manuscrits bibliques rédigés pour les écoles, ou destinés à former à la lecture des textes de l'Écriture dans les solennités ecclésiastiques, nous avions recueilli dans Bar-Zu'bî[2] et dans Bar-Malcon[3] les passages où ils en parlent, le premier dans sa grammaire, le second dans l'opuscule qu'il a intitulé le *Filet des points*[4]. Bar-Hébreus n'a pas omis de signaler ce trait à l'attention de ses lecteurs, et il lui consacre plusieurs pages de sa grammaire, notamment un article tout entier dans la quatrième partie[5]. Le primat jacobite commence par reconnaître que les signes dont les noms figurent en tête de cet article sont in-

[1] *Abhandlungen zur O. und B. L.* Göttingen, 1832, 92, 110. Cf. *Zeitschrift für die Kunde*, etc. I, 205; II, 109 et suiv.

[2] Ms. Vatican 450, fol. 189, *b*. Musée Britannique, 25876, fol. 167-172, *a*.

[3] *Ibid.* 450, 313, *b*. 25876, 252-265.

[4] ܡܨܝܕܬܐ ܕܢܘܩܙ̈ܐ.

[5] IV, ch. 1, sect. VII, p. 201 de notre édition.

connus aux Occidentaux; et, de son côté, le plus illustre des grammairiens nestoriens parvenus jusqu'à nous s'attache à les distinguer des diverses lignes avec lesquelles on aurait pu les confondre. « Il faut savoir, dit cet écrivain, que les *motions* (c'est-à-dire les voyelles et les accents) sont accompagnées de quatre traits, qu'on appelle *nagouda*, *m'ṭaf'īana*, *mar'k'ṭana*, *m'hagh'īana*. Les deux premiers, le *nagouda* et le *m'ṭaf'īana*, accompagnent les points *majeurs*, tandis que les deux autres, le *mar'k'ṭana* et le *m'hagh'īana* sont inséparablement unis aux points *mineurs*[1]. » M. Ewald n'a parlé que d'une espèce de *trait de suspension* (*Hemmungsstrich*) et n'a, par conséquent, découvert la vérité qu'à moitié. Il faut dire aussi que le *nagouda* est le seul trait qui se présente fréquemment; le *m'ṭaf'īana* est rare, et c'est probablement pour cette cause qu'il n'a pas attiré l'attention du savant allemand. On nous saura donc gré d'entrer ici dans quelques détails, vu la complète nouveauté de la chose :

[1] Ms. Vatican 450, 189, *a* : ܐܝܬ ܠܡܕܥ ܕܥܡ ܙܘܥ̈ܐ
ܠܡܥܒܕܢܘ̈ܬܐ ܐܪ̈ܒܥܐ ܣܘܪ̈ܛܐ ܕܡܬܩܪܝܢ ܠܢܓܘܕܐ ܘܡܛܦܝܢܐ
ܘܡܗܓܝܢܐ. ܐܝܟ ܡܢܗܘܢ ܓܝܪ، ܬܪ̈ܝܢ ܩܕ̈ܡܝܐ ܢܩܦܝܢ ܗܘ ܠܢܓܘܕܐ
ܘܡܛܦܝܢܐ. ܘܬܪ̈ܝܢ ܐܚܪ̈ܢܝܢ ܗܘ ܡܪܟܬܢܐ ܘܡܗܓܝܢܐ
ܠܡܥܒܕܢܘ̈ܬܐ ܕܢܘܩܙ̈ܐ ܙܥܘܪ̈ܐ ܢܩܦܝܢ. Le texte porte ܡܛܦܝܢܐ; mais une note marginale rétablit la vraie leçon ܡܗܓܝܢܐ. Nous regrettons que le manque de caractères nestoriens nous empêche de donner à ce texte sa physionomie *orientale*. (Cf. ms. 25876 du Musée Britannique, fol. 277, *b*.)

1° Quand deux lettres *quiescentes* se rencontrent, l'une à la fin d'un mot et l'autre au commencement du mot suivant, la lettre pénultième du premier mot reçoit le *nagouda;* ex. : ܡܢ ܡܫܝܚܗ ܕܐܢܫ, ܐܡܟܝܢ ܡܫܬܐ, ܐܝܟ ܟܠܗܘܢ, ܟܠܝܘܡ ܕܝܢ ܚܝܘܬ[1], ܫܠܐ ܕܐܬܐ[2], ܝܫܘܥ ܡܫܝܚܐ[3], ܫܘܪܝܐ ܕܐܘܢܓܠܝܘܢ[4], ܚܝܘܢ ܚܝܘܬ[5], ܐܝܟ ܗܘܐ[6], ܢܦܩ ܐܢܐ, ܗܘ ܐܢܐ[7].

2° Si le second mot commence par une lettre munie d'une voyelle, on emploie le *m'ṭaf'iana;* ex. : ܕܠܐ ܐܢܫ ܫܡܥܘܢ, ܐܝܟ ܡܫܝܚܐ, ܡܫܝܚܐ ܟܢܘܫܬܐ, ܫܡܥܘܢ ܟܢܘܫܬܗ[8], ܢܦܩܘ ܫܡܥܘܢ[9], ܠܐ ܐܢܫ[10].

3° Ici se produit un curieux phénomène : les particules finissant par une quiescente et, placées devant un autre mot commençant par une quiescente, reçoivent non pas le *nagouda*, mais le *m'ṭaf'iana;* ex. : ܕܝ ܕܐܠܗܐ, ܟܝ ܐܢܐ, ܐܘ ܐܡܬܝ[11]. Il en serait de même encore, si la première lettre du

[1] Bar-Hébreus, *loc. cit.*
[2] Ms. Vatican 450, fol. 199.
[3] Ms. Vatican I, fol. 10, *b.*
[4] Ms. Vatican 273. *Commencement de l'Évangile selon saint Marc.*
[5] Bar-Hébreus, *loc. cit.*
[6] Tableau III°.
[7] Ms. 14674 du Musée Britannique, 11, *b.*
[8] Bar-Hébreus, *loc. cit.*
[9] Ms. Vatican 273. *Évangile selon saint Matthieu*, XXVII, 32.
[10] Ms. 15 de Paris, 90, *a.*
[11] Ms. Vatican 450, *loc. cit.*

second mot avait une voyelle, pourvu que cette lettre ne fût ni *olaf* ni *ioud* munis du *ḥ'rotso*.

4° Le second mot commence-t-il, au contraire, par *olaf* ou *ioud* munis du *ḥ'rotso*, la pénultième du mot précédent reçoit le *nagouda*; ex. : ܕܰܒ ܬܫܠܡܐ[1], ܕܰܒ ܬܚܐ, ܒܝ ܐܝܐ, ܐܘ ܐܢܫܐ. ܐܘ ܬܢܐ. ܐܦ[2], ܟܠܐܦܐ[3].

5° Toute préposition ayant un suffixe et précédant un mot commençant par une lettre accompagnée de sa voyelle reçoit le *nagouda* sur le suffixe; ex. : ܥܡܗ ܢܦܫܗ, ܠܘܬܗ[4], ܠܗ ܐܡܪ, ܥܡܗ ܐܡܪ[5], ܥܡܗ ܐܡܪ[6]. Si la préposition n'a pas de suffixe, elle prend le *m'ṭaf'iana* (« pourvu, sans doute, qu'aucun des cas énumérés précédemment ne réclame le *nagouda* »).

6° Ces lignes servent aussi à indiquer l'emphase. Ainsi l'on affecte du *nagouda* les mots qui sont répétés dans la même phrase, comme dans ܠܐ ܩܛܠܐ ܠܐ ܡܫܠܡ ܗܘܐ ܠܡܫܘܚܐ[7]. Dans le cas contraire, le mot qui aurait dû ou pu être répété prend le *m'ṭaf'iana*.

Jusqu'ici, le grammairien occidental s'accorde

[1] Bar-Hébreus, *loc. cit.*
[2] Ms. Vatican 450, *loc. cit.*
[3] *Ibid.* I, fol. 10, *b*.
[4] Bar-Hébreus, *loc. cit.*
[5] Ms. Vatican 405, *loc. cit.*
[6] Cf. *Table paléographique*, III, l. 7.
[7] Ms. Vatican 450, *loc. cit.* Bar-Hébreus, *loc. cit.*

avec les auteurs nestoriens, mais ni ceux-ci ni celui-là ne nous disent un mot sur l'origine et sur l'utilité de ces deux signes orthographiques. Bar-Zu'bî énumère cependant quelques cas nouveaux qui nous découvrent un peu mieux la nature de ces traits.

7° Deux mots sont-ils *en construction*, sans qu'il y ait entre eux la particule *dolath*, le premier prend le *m'ṭaf'ïana*; ex. : ܡܠܟܬ ܫܒܐ[1], ܡܕܝܢܬ ܡܠܟܐ, ܐܦܝ ܟܠܗ ܐܪܥܐ[2]. Si la particule ܕ exprime le rapport qui existe entre les deux termes, le premier prend le *nagouda*; ex. : ܡܠܟܬܐ ܕܫܒܐ[3], ܡܕܝܢܬܐ ܕܡܠܟܐ, ܐܘܪܚܬܗ ܕܩܝܢ[4].

On voit, par ces derniers détails, que ces deux lignes se reliaient étroitement à l'accentuation, et étaient destinées, en principe, à faire saisir au simple aspect les diverses relations existant entre les mots et entre les parties d'une même phrase, comme les diverses inflexions de la voix dans la conversation rendent ces rapports sensibles pour ceux qui la suivent. Aussi Bar-Zu'bî et Bar-Hébreus observent-ils expressément que le *nagouda* et le *m'ṭaf'ïana* forment une des notes de la ponctuation nestorienne, de cette pòrtée de musique sur laquelle les

[1] Ms. 450, *loc. cit.*
[2] Ms. Vatican I, fol. 10, *b*.
[3] Ms. Vatican 450, fol. 190.
[4] Ms. Vatican I, fol. 10.

massorèthes orientaux s'ingéniaient à traduire les variations que la voix humaine peut parcourir, en exprimant tous les sentiments de l'âme, des plus simples aux plus sublimes. On prolongeait la voix[1] sur la syllabe affectée du *nagouda*, tandis qu'on la baissait ou qu'on la précipitait sur celle qui portait le *m'ṭaf'īana*[2].

Pour épuiser toutes les remarques que nous avions à faire sur les lignes diacritiques usitées dans les deux dialectes, remarquons encore que les manuscrits du xe-xiiie siècle semblent contenir des traits qui ne rentrent dans aucune des catégories précédentes. Nous ne parlons pas seulement de la note musicale, dont on peut voir des exemples dans notre première table paléographique, mais des lignes qui ont un rapport immédiat avec la grammaire. Les auteurs indigènes gardent sur elles le plus profond silence, et le seul document que nous ayons nous apprend qu'il y avait en cette matière plusieurs systèmes, chaque école avait souvent le sien. C'est pour rendre ces diverses théories plus sensibles que l'auteur du code de la Massore nestorienne, contenu dans le manuscrit 12138 du Musée Britannique, a écrit les traits ou les points avec des encres de trois couleurs. Le noir indique la ponctuation

[1] ܒܡܓܕܢܘܬܐ ܢܓܝܕܝܢ ܐܘܪܟܐ ܡܠܝܢ.

[2] ܒܡܛܦܥܢܘܬܐ ... ܡܟܟܝܢ ܐܘܪܟܐ ܐܣܝܢ. N'y aurait-il point quelque rapport entre le *nagouda* des Syriens et le *metheg* des Hébreux? Les paroles de Bar-Hébreus suggèrent l'examen de ce problème que nous négligeons pour le moment.

communément reçue; le rouge et le vert désignent les modifications ou les additions que des écoles ou des maîtres particuliers cherchaient à introduire dans le cadre général[1]. On appelait *maq'r'ïane* les livres, en quelque sorte classiques, où tous ces divers signes se trouvaient contenus; et ce sont ces livres qui nous aident aujourd'hui à retrouver le fil conducteur au centre du labyrinthe que forme la ponctuation araméenne.

La Massore nestorienne n'a atteint son complet développement qu'au XIIe ou au XIIIe siècle. La période qui précède l'a vue naître, se développer, se constituer insensiblement, quelquefois au détriment des lois de la symétrie. Aussi, à partir du XIIIe siècle, il s'accomplit un nouveau travail dont le but est de coordonner et de simplifier l'œuvre des massorèthes anciens. A mesure qu'on se rapproche de nos temps, plusieurs signes disparaissent, une forme se dégage au milieu des autres usitées jusqu'alors, et ces dernières, devenues inutiles ou nuisibles, tombent dans un abandon ou un oubli définitifs. C'est alors qu'on voit la ligne *occultante* prendre la place qu'elle a toujours conservée depuis. On peut voir ce dernier système de ponctuation appliqué dans le manuscrit 101 de la Bibliothèque Nationale, que M. Ewald a décrit dans ses *Abhandlangen*[2]. En fait de lignes diacritiques, on n'y

[1] W. Wright, *Catalogue of syriac mss.* I, 105.

[2] T. I, 57, 58. Cf. ms. du Musée Britannique, 1688, 14923, 14705, 681.

rencontre plus que le *mar'h'tana*, le *m'haghiana*, le *nagouda*, le *m'ṭaf'ïana* et la *ligne occultante*.

Après les faits que nous venons d'exposer, on comprendra mieux comment il devient possible, facile même jusqu'à un certain point, de fixer les époques auxquelles peuvent appartenir les manuscrits, et de retracer les phases parcourues par la ponctuation syro-chaldaïque; mais on ressentira avant tout la nécessité d'étudier avec beaucoup de circonspection les sources, afin de se préserver de toute erreur. Jusqu'ici on a trop négligé de distinguer les deux dialectes, leurs systèmes d'orthographe et leurs caractères propres; il est résulté de là une confusion inextricable, des inexactitudes nombreuses que nous ne voulons point relever, mais contre lesquelles nous voudrions prémunir les lecteurs des ouvrages les plus modernes, en leur rappelant encore une fois les paroles si vraies que nous avons choisies pour épigraphe de cette étude : « Entre toutes les langues sémitiques, il n'y en a aucune dont la grammaire ait été aussi négligée que celle de la langue araméenne[1]. » Le chapitre suivant ajoutera une nouvelle preuve, une preuve plus concluante, à celles que nous avons déjà données.

CHAPITRE III.

DES POINTS.

Quand on parcourt l'histoire littéraire des Syriens, et en particulier celle des Orientaux, on rencontre

[1] Merx, *Gramm. syr.* préf. v.

fréquemment la mention d'ouvrages assez curieux, rien que par leurs titres. Ils roulent sur les points et ont pour auteurs des hommes qui ne furent ni sans valeur, ni sans réputation, par exemple un Youssef d'Ahwaz au VIe siècle, un Ḥanan-Ischou au VIIe, un Ḥonaïn ben Ischak au IXe [1]. Et ce n'est pas encore tout, car les grammairiens accordent, en général, une large place au même sujet. On sent qu'ils se complaisent dans l'exposé de cette doctrine; on voit qu'elle leur tient au cœur, et l'on est plus d'une fois étonné, en ouvrant leurs livres poudreux ou leurs parchemins ridés, de n'y trouver presque pas autre chose qu'une nomenclature de points. Cela est si vrai que nous ne connaissons pas une seule grammaire écrite par un auteur oriental, par un Élias Ier, par un Élias de Nisibe, un Bar-Zuʿbî, un Bar-Malcon, un Jacques de Tagrith, qui ne rentre dans cette catégorie. Assurément, on aurait tort de prendre ces minuties pour de la grammaire, mais on doit les regarder comme le premier bégayement de la science du langage. C'est l'art à son enfance. Eh bien, faut-il le dire en commençant, si les grammairiens indigènes n'ont pas rompu les mailles enchevêtrées de ce que l'un d'entre eux appelle, avec une certaine originalité, le *filet des points* [2], les auteurs modernes n'ont pas même

[1] Assemani, *B. O.* t. III, 271-272. Ms. du Musée Britannique, 25876, fol. 92, *b*; 182, *b*; 21454, *f*.

[2] Ms. Vatican 450, fol. 313. Ms. du Musée Britannique 25876, fol. 252, *a*; 265, *a*. Cf. Assemani, *B. O.* t. III, p. 295.

essayé de dissoudre ce réseau artistement tissé. La matière ne manque donc pas de l'attrait inséparable de la nouveauté, même après les travaux qui ont paru dans ces derniers temps. Nous allons essayer de retracer les phases diverses qu'a parcourues la *ponctuation* proprement dite des Syriens; et, une fois les grandes lignes bien définies, nous nous attacherons à décrire les habitudes qui caractérisaient chaque dialecte. On verra apparaître ici encore les trois classes d'écrivains que nous avons signalées partout, les *écrivains orientaux*, les *écrivains occidentaux*, enfin les *écrivains mixtes*.

La ponctuation syrienne, vue d'un coup d'œil d'ensemble, paraît avoir passé par trois phases diverses, correspondant à trois périodes différentes. Nous ne faisons que les indiquer sommairement dans cette étude, nous réservant de revenir ailleurs là-dessus plus en détail, si la Providence et des loisirs plus nombreux nous le permettent.

La première phase correspond à la période qui s'étend depuis les origines les plus reculées de la littérature syro-chaldaïque jusqu'au v[e] siècle. Alors la ponctuation ne comprenait qu'un système de points très-incomplet, sur lequel nous avons déjà écrit quelques pages[1], et au sujet duquel nous citerons ces paroles de Jacques d'Édesse, qui caractérisent à merveille cette première époque : « Vu l'état d'imperfection de l'écriture araméenne, on ne peut

[1] *Journal asiatique*, 1869, I, 464-476.

lire correctement sans recourir à un des trois moyens que nous avons signalés plus haut. Il faut ou bien qu'on devine, ou bien qu'une certaine connaissance de la matière à lire, secondée par le bon sens, serve de guide, ou enfin qu'on s'appuie sur ce qu'on a entendu dire à d'autres. Ceux, en effet, qui se sont familiarisés avec le sujet et avec les termes qu'on y rencontre peuvent lire sans faire de fautes, et apprendre aux autres à lire pareillement[1]. Ce n'est donc pas en s'appuyant sur un système complet d'écriture qu'on arrive chez nous à lire correctement, puisque l'alphabet est imparfait, mais par la tradition qu'on a retenue, ou bien à force de travail. Aussi les lecteurs passent-ils rapidement sur les mots et presque en volant, comme s'ils faisaient un récit; car ils n'ont pour s'aider que quelques points apposés dans des buts particuliers. C'est pourquoi ceux qui sont capables de lire le sont moins parce qu'ils comprennent le texte que parce qu'ils se rappellent les paroles prononcées par les personnes qui leur ont transmis la connaissance de la lecture[2]. »

Les lignes que nous venons de citer confirment bien les assertions diverses que nous avons émises sur ce premier système de ponctuation, sur cette ponctuation rudimentaire qui sert de base ou de noyau à toutes les autres. Quoique plus développés

[1] Cf. *Journal asiatique*, 1869, II, p. 246. Bar-Hébreus, *K'tovo d'tsem'he*, IV, P., ch. 1, sect. 1, p. 193.

[2] W. Wright, *Fragments of the syriac Grammar of Jacob of Edessa*, p. ܣ, col. 1.

et plus complets, les systèmes postérieurs ne l'ont jamais supplantée ou fait disparaître; et elle est demeurée dans les manuscrits comme un souvenir du vieux temps, comme un témoin fidèle de ce que l'écriture araméenne était aux premiers siècles de notre ère. Occidentaux et Orientaux l'ont conservée partout, et c'est là une circonstance qui dépose en faveur de son antiquité.

A partir du v[e] siècle commence la seconde phase. Elle correspond à la période historique la plus brillante de la littérature araméenne. Elle comprend sept siècles et se clôt au xii[e] siècle. Durant cette époque, la ponctuation se transforme en Orient et en Occident, en suivant deux voies divergentes. Chaque dialecte se crée un ou plusieurs systèmes, qu'il modifie, abandonne et reprend pour les quitter encore. En attendant, les passions religieuses se calment; les barrières qui séparent les sectes orientales tombent; les Jacobites, établis entre les deux races qui parlent les deux dialectes, adoptent les usages de l'une et de l'autre, les fusionnent ensemble, et amènent, par l'influence qu'ils acquièrent, la troisième phase.

Celle-ci s'étend depuis le xii[e] siècle jusqu'à nos jours. Elle présente deux faits caractéristiques : dans l'Araméе orientale, l'immobilisation du système propre au dialecte nestorien; dans l'Araméе occidentale, l'adoption et l'emploi du système de ponctuation oriental, conjointement avec le système occidental. C'est aussi durant cette période que la

science coordonne les observations et en forme un tout harmonique, ce tout que Bar-Malcon nomme le *filet des points*. On voit surgir alors une division digne d'être retenue, parce qu'elle a été assez généralement admise, malgré certaines dissidences que nous aurons soin d'indiquer.

Quiconque a jeté un coup d'œil sur un manuscrit biblique du xe siècle a dû être frappé de l'énorme quantité de points qu'on y rencontre, et plus d'un lecteur s'est impatienté contre les copistes de la Syrie, quand il a cherché à s'en rendre compte, ou quand il a voulu les reproduire. Et cependant, il y a là un gage d'exactitude en faveur de ces scribes laborieux et intrépides qui notaient tous ces points; car il n'y a rien d'arbitraire : la place, le nombre, la couleur, tout enfin, jusqu'à la grosseur des points, est réglé, prescrit, déterminé. Bar-Hébreus, grammairien occidental, venu à une époque où l'Orient avait fini par introduire une partie de ses théories en Occident, classe les points en trois catégories : il distingue les *points majeurs*, les *points mineurs*, les *points moyens*[1], et l'examen des œuvres modernes confirme ses paroles, qui ne seraient pas exactes si on les entendait des manuscrits antérieurs au xiie siècle, ou même des manuscrits orientaux postérieurs à cette époque. Chez ces derniers, en effet, on ne rencontre guère que des points de deux grosseurs différentes; et, si l'on s'en tient aux paroles de

[1] *K'tovo d'tsem'ḥe*, IV, P., ch. IV, sect. I, p. 229.

Bar-Zuʿbi, on peut regarder cette division comme reçue parmi les Nestoriens. « Les *motions* de la langue syriaque, dit cet auteur, se rangent en deux classes : les motions des *grands* points et les motions des *petits* points[1]. » Jacques de Tagrith, le représentant de l'école mixte, ne classifie pas les points comme les deux auteurs précédents : il les divise en huit espèces, suivant les huit rôles qu'ils remplissent[2].

[1] Ms. Vatican 450, fol. 174, *b*. ܙܘܥܢܘܬܐ ܕܠܫܢܐ ܣܘܪܝܝܐ ܡܬܦܠܓܐ
ܠܬܪܬܝܢ ܦܠܓܘܬܐ ܐܝܟ ܕܗܘܝܢ ܒܙܘܥܢܘܬܐ ܕܢܘܩܙܐ ܪܘܪܒܐ
ܘܒܙܘܥܢܘܬܐ ܕܢܘܩܙܐ ܙܥܘܪܐ.

[2] Ms. du Musée Britannique 21454, fol. 26, *b*. ܬܘܒ ܥܠ ܢܘܩܙܐ
ܢܘܩܙܐ ܡܘܠܕܢܐ ܘܡܬܩܠܢܐ ܘܦܣܘܩܝܐ
ܘܫܪܟܐ ܕܥܡܗܘܢ

ܟܠ ܢܘܩܙܐ ܕܡܬܚܙܝܢ ܒܟܬܒܐ ܒܚܕ ܡܢ ܬܡܢܝܐ ܙܢܝܢ ܐܝܬܝܗܘܢ
ܕܦܘܚܡܐ. ܘܕܣܝܡܐ ܐܘ ܕܗܓܝܐ ܐܘ ܕܦܘܪܫܢܐ. ܐܘ ܕܪܘܟܟܐ.
ܐܘ ܕܩܘܫܝܐ. ܐܘ ܕܢܩܒܬܢܘܬܐ ܐܘ ܕܚܠܝܘܬܐ. ܗܠܝܢ ܐܢܘܢ ܙܢܝܐ
ܬܡܢܝܐ ܕܠܒܪ ܡܢܗܘܢ ܠܝܬ. ܘܕܦܘܚܡܐ ܕܝܢ ܣܓܝܐܝܢ. ܠܐܪܒܥܐ
ܡܢ ܗܠܝܢ ܡܬܦܢܝܢ. ܕܒܗ ܗܝ ܫܘܚܠܦܐ ܐܝܟ ܡܢ ܕܡܘܬܐ
ܗܘ ܦܘܚܡܐ ܗܘ ܕܡܬܚܙܐ ܐܝܟ ܡܕܡ ܕܡܬܦܢܐ ....

« Nous allons parler maintenant des points *générateurs*, des points *pondérateurs*, *intersecteurs*, etc.

« Tous les points qui figurent dans les livres se rangent dans une des huit catégories que nous allons énumérer : points du *pouḥomo*, des *s'ïome*, des *hegh'ïone*, du *pourchono*, du *roukhokho*, du *quouschoio*, du *neq'b'tonoutho*, du *chal'ioutho*. Ce sont les huit catégories en dehors desquelles il n'en existe point d'autres. Quant aux points du *pouḥomo*, qui sont très-nombreux, on les ramène aux quatre suivants, dont les fonctions peuvent dès lors se comparer à celles du

Mais les trois grammairiens appellent les points des mêmes noms, en les tirant soit de la place qu'ils occupent dans l'écriture, soit du motif qui les faisait noter. Ainsi, ils les nomment *appositions*, *mouvements* ou *motions*, parce qu'ils sont à l'écriture ce que l'âme est au corps, qu'ils l'animent, qu'ils lui communiquent le mouvement et la vie; *mesures*, parce que, semblables à des balances, ils pondèrent le discours, règlent la voix, son élévation, son abaissement, et font du langage une espèce de musique; *classificateurs*, ou *secteurs*, parce qu'ils rangent les consonnes en syllabes et déterminent leurs rapports mutuels [1].

Nous adoptons la division de Bar-Hébreus, et nous allons parler successivement des points majeurs, moyens et mineurs.

§ 1. — Des points majeurs.

Les points majeurs étaient affectés à l'interponction et à l'accentuation. Comme il n'entre pas dans notre plan d'exposer le système adopté dans chaque dialecte, système qui, étant fondamentalement le même, ne comporte que des différences de détail, nous nous bornerons à quelques renseignements généraux. D'ailleurs, ce sujet mérite d'être examiné à part et minutieusement, même après les savantes

genre : l'*eloïo*, le *ch'vaïo*, le *tah'toïo* et le *posouquo*, qui complète le sens.

[1] ܣܝܡܐ. ܡܙܝܥܢܘܬܐ. ܙܘܥܐ. ܦܘܣܩܐ ܬܘܩܠܐ.

pages que lui a consacrées M. Ewald, dans ses *Abhandlungen zur O. und B. Literatur.*[1]

Le plus illustre des grammairiens occidentaux, Aboulfaradj, comptait quarante points ou accents différents; son prédécesseur, Jacques d'Édesse, en énumérait quarante-sept, en y comprenant, il est vrai, plusieurs points qui ne rentrent pas dans cette catégorie. À son époque, en effet, on n'avait pas encore définitivement arrêté la classification que nous avons exposée précédemment.

Mais combien de points comptaient les Orientaux? Autant que les Occidentaux, et peut-être même davantage; car nous ne pouvons donner un chiffre exact, n'ayant trouvé aucune énumération dans leurs auteurs. Un certain nombre de ces points portaient des noms particuliers ou leur appartenaient exclusivement. Nous nous abstenons de citer des exemples, parce que nous serions obligé de dépasser les limites prescrites, si nous voulions parler pour être compris. Il y a là une mine à exploiter; nous l'indiquons, avec la certitude qu'il peut en sortir des renseignements utiles à l'intelligence de l'accentuation dans les langues sémitiques.

On nommait, en général, ces points ܙܘ̈ܥܐ, et communément ܢܩܫ ou ܫ̈ܡܗܐ ܕܟܬܝ̈ܒܬܐ ܘܦܘ̈ܣܩܐ ܘܢ̈ܩܫܐ ܙܘ̈ܥܐ. Arrivons aux points moyens.

[1] Göttingen, 1832, cf. *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, vol. I, II. Phillips, *Mar-Jacob and Bar-Hebreus*, etc. 1869. Martin, *Jacobi episcopi Edesseni epistola*, etc. 1869.

§ 2. — Des points moyens.

Cette seconde classe de points n'était connue que chez les Syriens occidentaux; elle était remplacée en Orient, quelquefois par les points majeurs, plus souvent par les points mineurs. Elle se subdivisait en plusieurs catégories, car elle contenait « les points dont on se servait pour noter le *roukokh*, le *quouschoï* (*aspiration* et *non-aspiration* de six lettres), le pluriel, le féminin et le changement de forme *πρόσωπον*. On les employait aussi quand on voulait distinguer certaines lettres semblables, quand il fallait montrer que certaines autres devaient disparaître ou reparaître dans la prononciation, etc. [1] » Nous allons dire un mot de chacune de ces espèces de points.

I. *Du signe du roukokh et du quouschoï.* On a vu plus haut que chacune des six lettres ܒ, ܓ, ܕ, ܟ, ܦ, ܬ, représentait deux sons différents correspondant à deux des degrés admis dans la langue grecque, c'est-à-dire qu'elles étaient tantôt *fortes* et tantôt *aspirées*. Plusieurs même de ces caractères avaient trois articulations diverses, par exemple le ܦ et le ܓ[2]. Et cependant, la lettre qui pouvait être prononcée de deux ou de trois manières n'avait qu'une seule et même forme pour tous les cas. De là naquirent de bonne heure des erreurs et des confusions qui

[1] Cf. Bar-Hébreus, *K'tovo d'tsem'ḥe*, IV, P. ch. v, sect. 1, p. 242.

[2] Voir plus haut, p. 382, et *Journal asiatique*, 1869, I, 477-482; II, 378.

firent sentir le besoin de suppléer à cette imperfection de l'alphabet araméen, soit en inventant des types complétement nouveaux, soit, du moins, en apportant quelques modifications à ceux qu'on possédait déjà. Jacques d'Édesse, en nous apprenant qu'on eut fréquemment cette pensée, ajoute qu'on aurait procédé de la première manière, si on n'avait pas craint de faire périr toute la littérature existante. Il est probable que diverses tentatives eurent lieu dans ce sens chez les deux fractions de la race araméenne; mais, comme la plupart des anciens manuscrits nestoriens ont péri, on connaît peu l'histoire de leur paléographie, les phases qu'elle a parcourues, et l'on retrouve moins bien les traces des réformes relatives à l'alphabet.

Il n'en est pas de même des Syriens occidentaux, et il y aurait des renseignements intéressants à donner sur le point dont nous nous occupons, s'ils ne devaient nous faire sortir des bornes prescrites, en s'écartant peut-être un peu du plan de cette étude[1]. Rappelons néanmoins ici que les Syriens d'Occident ont eu plusieurs systèmes pour indiquer l'aspiration et la non-aspiration, avant de s'arrêter à celui qu'on rencontre le plus souvent dans les manuscrits. Bar-Hébreus attribue ce dernier à Jacques d'Édesse, et il nous dit que « les points sont de couleur rouge chez les Occidentaux et de couleur noire

[1] Nous saisirons, du reste, la première occasion qui s'offrira pour les publier.

chez les Orientaux[1]. » Chez les derniers, les points de forme *mineure* adhéraient à la lettre; chez les premiers, ils étaient séparés du caractère par un léger intervalle; chez les uns et les autres, on plaçait le point au-dessous de la lettre quand on voulait montrer qu'elle était aspirée, et au-dessus quand on désirait faire comprendre qu'elle perdait l'aspiration[2]. Il y avait cependant une ou deux exceptions dans les deux dialectes pour les lettres qui avaient trois prononciations différentes. En Occident, on procéda avec symétrie: on mit le point du ܓ et du ܦ aspirés au-dessous; on le posa dans le milieu du ܦ non aspiré des Syriens et du γ des Grecs équivalent du *djim* arabe; enfin, on le superposa au ܦ représentant le ϖ et au ܓ non aspiré de la langue syriaque[3]. Quoique les Syriens orientaux paraissent avoir connu le ܓ ayant la prononciation du *djîm* arabe, on ne voit point qu'ils aient cherché à distinguer ce son par quelque caractère particulier. Quant au signe du ܦ = ϖ, il n'était point le même chez les deux fractions de la race araméenne. Le plus souvent, et probablement toujours, chez les Nestoriens, on superposait *un* point au ܦ non aspiré des Syriens et *deux* au ܦ = ϖ. Dans certains manuscrits appartenant à l'école mixte, c'est-à-dire émanés de copistes monophysites établis au delà de

[1] *Journal asiatique*, 1869, I, 477. Cependant les Monophysites *orientaux* emploient aussi quelquefois des points rouges.

[2] *Ibid.* Ms. 21454 du Musée Britannique, fol. 141, *a*.

[3] *Journal asiatique*, 1869, II, 378, et *Table paléographique*. Cf. W. Wright, *Catalogue of syriac mss.* I, p. 111.

l'Euphrate ou du Tigre, on trouve le point au milieu du ܦ = ܦ̣, par exemple dans ܦܣܘܦܐ, ܣܘܦܐ, ܦܐܠܛܘܣ, etc.[1] Dans plusieurs manuscrits de la même famille, le ܠ présente aussi trois points, l'un au-dessous, l'autre au milieu, l'autre au-dessus. Serait-ce là un indice que cette lettre était articulée de trois manières? Nous laissons à d'autres à prononcer, en attendant que quelque texte de grammairien vienne nous fournir l'explication de ce fait paléographique[2].

II. A la classe des points moyens appartenaient aussi les deux points qui indiquent le pluriel dans les noms, les adjectifs et les verbes féminins. C'est pour cette raison que Jacques d'Édesse les appelle ܣܝ̈ܡܐ[3]. Il ne les introduisit point dans la langue syriaque, mais il en généralisa l'emploi parmi les Syriens occidentaux; car, avant lui, on les notait assez rarement dans les manuscrits, ou du moins on ne les notait que d'une façon irrégulière. C'est pour cela que les Orientaux s'en servaient fort peu dans les verbes féminins, à la troisième personne plurielle du prétérit, ainsi que le leur reprochait Aboulfaradj au XIIIe siècle[4]. Dans des temps plus

[1] Ms. 21454 du Musée Britannique, fol. 14, *a*; 29, *b*.

[2] Ms. du Musée Britannique 14671, 21, *a*; 18715, 15, *b*, 169, *a*.

[3] *Jacobi episcopi Edesseni epistola de orthographia syriaca*, ed. Martin, Paris, 1869, p. 1.

[4] *Petite Grammaire*, ms. de Paris 167, fol. 369, *a*. Cf. ms. du Musée Britannique 25876, 17, *a*.

modernes, ils les ont adoptés, et l'on trouve ces deux points dans les productions des derniers âges de la littérature nestorienne. En se combinant avec un point qui figure quelquefois au-dessus de certaines lettres, par exemple au-dessus du *vau* de ܚܘ̈ܠܐ[1], du *beith* de ܚܒ̈ܒܐ[2], les deux points forment une figure semblable à celle du *segol* hébreu renversé ∵. On rencontre fréquemment cette notation dans les œuvres des Nestoriens. Les Orientaux et les Occidentaux emploient un signe ayant la même forme, quand ils veulent indiquer que deux mots sont à transposer à la place l'un de l'autre.

Il semble que les points du pluriel se placent de préférence sur certaines lettres; mais on ne saurait formuler une loi générale, l'usage étant sujet à trop de variations dans les manuscrits émanés de copistes différents. Il n'y a que le ܪ̈ qui les prenne toujours dans le mot où il se trouve.

III. Bar-Hébreus classe parmi les points moyens ceux dont on se servait pour distinguer la troisième personne du féminin singulier au prétérit; et, en combinant les renseignements qu'il nous donne avec ceux de Jacques de Tagrith, on constate que chacune des trois écoles avait son système particulier ou du moins un système plus généralement usité

[1] Ms. 101 de Paris, fol. 5, *a*, ligne 23.

[2] Ms. 681 du Musée Britannique, fol. 31, *a*. W. Wright, *Catalogue of syriac mss.* I, p. 56, col. 1.

que les deux autres [1]. Les Occidentaux plaçaient un point de grosseur moyenne à côté du *thau*, en avant ou en arrière : ܬ, ܬ݂; les Nestoriens mettaient deux petits points sous la lettre qui précédait le *thau;* l'école mixte posait un point derrière le *thau* et un autre sous la lettre précédente. Chaque école aurait donc ponctué de la façon suivante le verbe ܦܩܕܬ : ܦܩܕܬ, ܦܩܕܬ, ܦܩܕܬ. Dans les plus anciens manuscrits et dans tous les manuscrits nestoriens, on ne rencontre que la ponctuation nestorienne; dans les manuscrits occidentaux, on trouve les deux autres, et les plus modernes présentent même quelquefois les trois systèmes [2].

IV. Le grammairien jacobite aurait pu rapporter le point caractéristique du féminin à ce qu'il appelle le signe du changement de forme πρόσωπον; car c'est le même besoin qui fit inventer l'un et l'autre, le besoin de distinguer les mots semblables entre eux par l'écriture. L'usage de ces points est ancien dans l'écriture araméenne, et ce sont ceux qu'avait en

[1] Bar-Hébreus, *K'tovo d'tsem'ḥe*, IV, P., ch. v, sect. 1, p. 242. Jacques de Tagrith, ms. du Musée Britannique 21454, fol. 29, *a*. ܡܛܠ ܕܢܫܒܘܩ ܐܢܘܢ ܠܗ ܦܪܘܫܐ ܢܩܒܐܝܬܐ ، ܢܫܒܘܩ ܢܩܒܐ ܡܢ ܗܠܝܢ ܣܡܢܐ ܐܣܛܐ ... ܢܩܒܬ. ܐܝܠܐ. ܐܠܒܬ. ܟܬܒܬ ܘܐܚܪܢܝܬܐ. ܐܦ ܦܩܕܬ ܐܝܟ ܣܡܠܐ ܢܩܦܬ ܦܩܕܬ ܘܦܩܕܬ ܠܗ ܠܐܢܫܐ ܢܩܦܐ ܘܡܩܪܒ ܡܩܪܒܝܢ ܚܕܐ ܘܦܩܕܬ ܦܩܕܬ (ܦܩܕܬ serait la vraie leçon) ܠܡܩܕܡܘܬܐ.

[2] Sachau, *inedita*, *passim*. W. Wright, *Apocryphal acts of the apostles*, I, *passim*. Cf. ms. 17219 du Musée Britannique, ܐܡܪܬ, fol. 11, *a*.

vue Jacques d'Édesse quand il nous parlait plus haut des ܪ̈ܘܫܡܐ ܡܥܒܪ ܡܥܒܪ ܕܡܢ ܦܘܩܕ̈ܐ ܐܝܟ ܚܘܫܒܢ comme d'un moyen dont on pouvait s'aider pour bien lire un texte araméen. Le docte réformateur de la langue syriaque a composé un traité qui roule en partie sur ces points[1], et ce traité a été reproduit, quant au fond, dans la grammaire de Bar-Hébreus ainsi que dans celle de Jacques de Tagrith. On connaît peut-être le passage de Bar-Hébreus publié déjà depuis deux ans[2]; il mérite d'être étudié, car il résume brièvement tout ce que la science et l'observation nous apprennent sur cette matière. Si l'on ne tenait compte que du titre de la section du *K'tovo d'tsem'ḥe* d'où ce passage est tiré, on pourrait croire que les Syriens d'Occident connaissaient seuls cette espèce de points. Le grammairien intitule, en effet, ce paragraphe : *Des signes au moyen desquels les Occidentaux distinguent les formes les unes des autres*[3], et s'exprime ainsi : « Ces points se rencontrent surtout dans les verbes et dans les substantifs. Les Orientaux ont un système plus exactement défini (que les Occidentaux), parce que chez eux chaque voyelle a son caractère particulier, et que ce caractère est placé à côté de la consonne même qu'il doit

[1] *Journal asiatique*, 1869, I, 464-474. Martin, *Jacobi episcopi Edesseni epistola de orthographia syr.* 1869, p. ܗ.

[2] *Ibid.* p. ܟܘ

[3] ܦܪ̈ܨܘܦܐ ܡܦܪܫܝܢ ܕܡܥܪ̈ܒܝܐ ܢܝ̈ܫܐ. Nous traduisons le mot ܦܪ̈ܨܘܦܐ par « forme. » C'est le seul qui convienne, par sa généralité, à tous les exemples cités par le grammairien.

mouvoir. Nous, au contraire, nous n'avons qu'un signe pour indiquer plusieurs voyelles, parce que nous aimons la brièveté, et ce signe est encore placé très-souvent à côté de la lettre à laquelle il n'appartient pas. Par exemple, dans le mot *BRaK*, où le *risch* a pour voyelle le *ptoḥo*, ils mettent le point par derrière le *B* (*sous le B, dirait un Européen*)[1]. »

Nous ne voulons pas discuter ici une question qui paraît un peu oiseuse, à savoir si ce point a une valeur *phonétique* ou *grammaticale*, parce qu'on peut soutenir le pour et le contre avec une égale apparence de raison[2]. Toutefois, à en juger par les derniers mots de Bar-Hébreus, on peut croire que les Orientaux lui attribuaient plutôt une valeur *grammaticale* que *phonétique*. D'ailleurs, ainsi que l'a fort bien remarqué M. Merx, la question des voyelles n'est-elle pas secondaire dans la conjugaison du verbe sémitique? Que faut-il déterminer tout d'abord? La forme; car une fois la forme déterminée, les voyelles le sont par là même. Mais laissons de côté l'examen de ce sujet accessoire, et déduisons du texte ci-dessus, en le comparant avec les textes des autres grammairiens, quelques conclusions importantes :

1° Au XIIIe siècle, à l'époque où écrivait Bar-Hébreus, les Syriens d'Occident n'avaient pas encore adopté un système complet de points-voyelles pro-

[1] *Journal asiatique*, 1869, I, 474. Voir plus haut, p. 328-332.

[2] Merx, *Gramm. syr.* 22, 85, 34. Nöldeke, *Ueber den christlich-palästinischen Dialect* (*Zeitschrift d. D. m. G.* XXII, 481).

prement dits, celui, par exemple, qui était usité depuis longtemps chez les Nestoriens[1].

2° De là il résultait pour les mots écrits de la même manière, comme le sont beaucoup de *formes* verbales, une grande ambiguïté; et cette ambiguïté, on tâchait de la faire disparaître en recourant à un ou deux points au moyen desquels on déterminait, suivant le lieu où on les plaçait, la *conjugaison*, le *temps*, la *personne* et, par suite, les *voyelles*.

3° Ces points étaient les seuls usités au XIIIe siècle chez les Occidentaux.

Il reste ici à se demander : 1° si ces points étaient complétement inconnus aux Orientaux, et 2° quelles étaient les règles qu'on suivait dans la manière dont on les plaçait sur ou sous les lettres de l'alphabet.

On pourrait croire que les Nestoriens et les Monophysites orientaux ne faisaient aucun usage de cette classe de points; et cependant, rien ne serait moins conforme à la vérité. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur les tables paléographiques jointes à cet essai; on y constatera la présence de ces points dans les verbes et dans les noms; ils sont plus rares peut-être dans les manuscrits orientaux, mais on les y rencontre à peu près tous. Les exemples que nous pourrions citer, en les extrayant d'autres sources, sont innombrables[2]. Le doute n'est donc pas possible, d'abord pour les Ja-

[1] *Journal asiatique*, 1869, I, 473.

[2] Cf. Mss. Vatican 165, 379, 381, 382, 1, 273, etc. Mss. du Musée Britannique 681, 12138, 7157, 18715, etc.

cobites orientaux, puisque Jacques de Tagrith, leur représentant dans les sciences grammaticales, les décrit au long, ainsi que nous le dirons bientôt. Il ne l'est pas davantage pour les Nestoriens, quoique leurs auteurs en parlent à peine. Leurs manuscrits déposent clairement en faveur de notre opinion.

Mais quelles règles suivait-on dans l'apposition de ces points? C'est ce qu'il faudrait examiner ici, si nous ne l'avions déjà fait suffisamment dans un article intitulé *Jacques d'Édesse et les voyelles syriennes*, qui a paru ici même[1]. On a pu y voir que Bar-Hébreus exposait la même doctrine que son prédécesseur, en se servant le plus souvent des mêmes termes et en donnant les mêmes exemples, de telle sorte que c'est à peine si, dans l'espace de six siècles, la science a fait un pas en avant sous ce rapport. Les deux grammairiens distinguaient trois espèces de voyelles : les voyelles *hautes*, *basses* et *moyennes*. Ils désignaient les premières par le point en haut, les secondes par le point en bas, les troisièmes par deux points, l'un en haut, l'autre en bas, mais en les plaçant obliquement, celui d'en haut à droite, celui d'en bas à gauche. Citons Jacques de Tagrith, le grammairien de l'*école mixte*. On trouvera dans son exposé, comme dans un écho fidèle, les mêmes idées et presque les mêmes expressions que dans Jacques d'Édesse : « Quand les sons pleins (ou épais) dominent dans un mot, on place un point au-dessus

[1] *Journal asiatique*, 1869, I, 471 et suiv.

de ce mot... Est-il, au contraire, formé de voyelles légères, on met le point en bas. Si ces voyelles sont moyennes, c'est-à-dire ni pleines ni légères, et qu'il existe deux mots semblables par l'écriture, on pose deux points en forme de freins, l'un au-dessus l'autre au-dessous du mot[1]. » Les Jacobites orientaux, qui formaient ce que nous appelons l'*école mixte*, avaient donc conservé la véritable doctrine sur ce point; et cependant, ils avaient déjà adopté les voyelles d'origine nestorienne. Mais comme l'introduction de ce dernier système était récente parmi eux, ils n'avaient pas encore eu le temps d'oublier les opinions qu'ils avaient reçues de leurs premiers aïeux. Chez les Nestoriens, au contraire, on ne trouve aucune allusion à cette classification des voyelles en trois catégories, qui semble primitive dans les langues sémitiques; et c'est une preuve que l'emploi séculaire de leurs voyelles leur avait fait perdre de vue la signification des points qu'ils apposaient encore par suite de l'habitude. Une remarque d'Aboulfaradj, qui n'est malheureusement pas aussi claire qu'on pourrait le désirer, ferait croire que

[1] Ms. du Musée Britannique 21454, fol. 29. *b.* [illegible]

les Nestoriens ne se servaient plus, de son temps, des deux points nommés *m'pagdono*. En effet, un des cas où les Syriens d'Occident employaient le plus fréquemment ce signe se présentait au participe passif présent *peʿal* des verbes ܠܐ, qu'il fallait distinguer de la troisième personne singulière du prétérit *peʿal* et du participe présent actif[1]. Par exemple, ܒܪܐ, tenant le *milieu* entre ܒܪܐ et ܒܪܐ, c'est-à-dire n'étant ni un mot ܟܬܒܐ, ni un mot ܡܫܒܚܐ, recevait le *m'pagdono*. Or, Bar-Hébreus fait à propos de ce mot cette observation : « Dans ܒܪܐ, beaucoup d'Occidentaux imitent les Orientaux qui placent deux points derrière le *risch*[2]. » Il est évident que ces deux points n'étaient pas le *m'pagdono*, mais tout simplement la voyelle *r'vatsa*.

Il resterait peut-être à énumérer les points qui rentrent dans cette catégorie de points moyens, mais cela nous entraînerait trop loin. Le travail est déjà fait d'ailleurs dans les divers manuscrits ḳarḳaphiens[3].

V et VI. Bar-Hébreus range enfin dans cette classe les points caractéristiques du *risch* ou du *dolath*, et ceux au moyen desquels on indiquait quand avait lieu l'occultation du *hé* dans les pronoms ܗܘ, ܗܝ, ou dans le verbe ܗܘܐ. N'ayant rien à ajouter à

[1] W. Wright, *Apocryphal acts of the apostles*, passim.

[2] Martin, *Jacobi episcopi Edesseni epistola de orthographia syr.* 1869, 14.

[3] *Journal asiatique*, 1869, II, p. 312 et suiv.

ce qui a été dit précédemment[1], nous passons aux points mineurs.

§ 3. — Des points mineurs.

Section 1. — Des points-voyelles.

Ces points, d'une forme en général extrêmement grêle, étaient exclusivement propres aux Orientaux, et Aboulfaradj aurait pu se dispenser d'en parler, s'il n'eût pas écrit pour tous les Araméens, soit qu'ils appartinssent à sa secte et parlassent son dialecte, soit qu'ils eussent une langue et des croyances différentes. Se proposant d'être utile à tous les peuples de la Syrie, ou voulant tout au moins fournir un ouvrage classique aux Monophysites d'Occident et d'Orient, il insérait dans ses grammaires, dans son lexique, dans son commentaire sur l'Écriture sainte, ces détails qui constituent, à l'heure présente, presque tous nos renseignements sur les dialectes syriaques. « Les petits points servent, dit cet auteur, à noter les voyelles, et nous les avons fait connaître au commencement de ce volume[2]. » Iouḥanan Bar-Zuʿbî développe et complète la même idée quand il écrit : « Les motions des petits points sont au nombre de dix, savoir : le *quouschaïa*, le *roukhakha*, le *z'quafa*, le *p'taḥa*, le *z'lama dar*, le *z'lama facile* (ou *doux*), le *r'vaḥa*, le *r'vatsa*, le *ḥ'vatsa*, l'*asaqua*[3]. » Au commen-

[1] Voir plus haut, p. 382, 390.

[2] *K'toro d'tsem'ḥe*, IV, P., sect. 1, p. 239.

[3] Ms. Vatican 450, fol. 194, *b*. Cf. 209, *b*. [illegible]

cement du *K'tovo d'tsem'ḥe*, Aboulfaradj s'explique assez au long sur la matière que nous allons traiter, et nous paraît mériter d'être cité intégralement. La troisième section de sa préface porte le titre suivant : *Du nombre et de la figure des voyelles.* « J'examinerai, dit-il, complétement cette matière dans le quatrième traité de mon ouvrage consacré aux questions communes à toutes les parties du discours. Ici, cependant, la nécessité me force d'indiquer le nombre et la figure des voyelles : ces voyelles, qu'on nomme encore ܢܩܫ̈ܐ et ܙܘ̈ܥܐ, sont au nombre de huit : *z'quofo*, *p'toḥo*, *r'votso long*, *r'votso bref*, *ḥ'votso long*, *ḥ'votso bref*, *'e'tsotso long* et *'e'tsotso bref;* exemples : ܐܘܪܚܐ, ܐܒܐ, ܐܣܝܐ, ܐܡܚܝܢܐ, ܐܢܐ, ܐܟܠܐ, ܐܘܡ, ܐܘܪܫܠܡ[1]. Le Religieux (Jacques d'Édesse) comptait aussi huit voyelles, mais il retranchait le *r'votso* bref, *qui est cependant nécessaire*, pour introduire *entre le long et le bref un 'e'tsotso moyen superflu*[2]. Le

ܘܩܘܫܬܐ ܕܢܩܙܐ ܠܚܕܕܐ ܐܡܩܦܝܢ ܚܣܪ ܡܩܦܝܢܐ. ܐܘܡܚܬܐ. ܪܘܝܚܐ. ܡܠܝܐ.
ܠܒܬܐ ܩܫܝܐ. ܠܚܡܐ ܩܕܡܝܐ. ܪܡܝܐ. ܪܚܝܐ. ܣܒܝܐ. ܐܫܡܐ.

[1] La première voyelle de chacun de ces mots correspond à l'énumération précédente.

[2] On a pu lire le passage relatif à Jacques d'Édesse dans le *Journal asiatique* (1869, I, 463), avec la traduction que nous en avons donnée. Quelques mots difficiles à déchiffrer dans le manuscrit de Paris, et le désaccord qui existait entre ce passage et celui où Bar-Hébreus parle plus en détail des voyelles de Jacques d'Édesse, nous empêchèrent alors de le comprendre parfaitement, ainsi que nous en faisions l'aveu. On ne s'étonnera donc pas de trouver quelques



ʿe'tsotso moyen se trouve dans ܐܘܪܢܐ, comme le bref dans ܐܘܪܗܝ ; mais cet *ʿe'tsotso* est évidemment bref. Des Ḳarḳaphiens, c'est-à-dire des docteurs occidentaux, ne reconnaissaient de voyelles distinctes les unes des autres que le *z'quofo*, le *p'toḥo*, et les trois autres formées chacune d'une couple de voyelles (*d'une longue et de la brève correspondante*) de même famille. Ils n'admettaient donc en tout que cinq voyelles : le *z'quofo*, le *p'toḥo*, le *r'votso*, le *ḥ'votso* et l'*ʿe'tsotso*, renfermées dans cette phrase : ܒ ܫܘܒ ܩܘܐ ܒ [1]. On a assigné, chez les Occidentaux, pour caractères aux voyelles les lettres grecques et quelques points; mais ces points ne sont ni suffisamment exacts, ni suffisamment complets, ainsi que nous le montrerons plus tard [2]. Chez les Orientaux, au contraire, les points sont parfaitement exacts [3]. »

Il est inutile de rappeler quelques-unes des conclusions que nous avons déjà tirées à propos des points-voyelles occidentaux, que le grammairien

modifications dans notre traduction. Depuis, en effet, toutes les difficultés se sont aplanies : des fragments importants de la Grammaire de Jacques d'Édesse ont été retrouvés et publiés cette année même, d'après les indications que nous avons fournies en 1869. Or, on ne trouve dans ces fragments aucun caractère pour l'*ĕ*, tandis qu'il y en a trois pour l'*ou*. M. Wright, le docte éditeur de ces fragments, a relevé lui même ce fait, dont Bar-Hébreus nous fournit l'explication. (Cf. W. Wright, *Fragments of the syriac Grammar of Jacob of Edessa*, 4.)

[1] *Journal asiatique*, 1869, I, 455.

[2] Voir ce que nous avons dit plus haut, p. 421-424.

[3] *K'tovo d'tsem'ḥe*, préface, p. 5. Cf. Jacques de Tagrith, manuscrit 21454 du Musée Britannique, fol. 28, *a*.

jacobite range parmi les points de grandeur moyenne. Son langage est clair et formel, si formel qu'on a de la peine à concevoir comment des erreurs aussi considérables ont pu subsister tant de temps sur des questions aussi élémentaires et aussi importantes. Le texte que nous venons de citer sera désormais un texte classique pour tous ceux qui voudront écrire sur les voyelles syriennes. Il n'y avait donc que les Orientaux (Monophysites ou Nestoriens) qui eussent, à l'époque de Bar-Hébreus, un système complet de points-voyelles; et parmi eux encore les grammairiens étaient loin de s'entendre. « Quelques-uns, dit Bar-Hébreus au même endroit à la suite du passage que nous avons cité p. 328, appelaient le *r'votso long*, *z'lama doux*; le *r'votso bref*, *z'lama dur*; le *'e'tsotso long*, *ïoud ḥ'vits'ta*; le *ḥ'votso bref*, *ïoud masaq'ta* ou *asaqua*; le *ḥ'votso long*, *vau alits'ta*; le *'e'tsotso bref*, *vau r'viḥta*. D'autres nommaient le *z'lama dur* et le *ïoud masaq'ta*, c'est-à-dire le *r'votso* et le *ḥ'votso bref*, *asaqua*, et ne comptaient que sept voyelles. D'autres encore appelaient le *z'lama dur* et le *z'lama doux*, c'est-à-dire les deux *r'votso*, *r'vatsa*, comme nous. Ceux-ci ne comptaient pareillement que sept voyelles; un auteur traitait de *r'vatsa* le *vau* comprimé, c'est-à-dire le *'e'tsotso long*; quelques-uns, enfin, nommaient *z'lama*, les deux *r'votse*; *ḥ'vatsa*, les deux *ḥ'votse*; *'e'maqua*, le *'e'tsotso long*; *asaqua*, le *'e'tsotso bref*, et réduisaient à six le nombre des voyelles[1]. »

[1] *K'toro d'tsem'ḥe*, préface, sect. III, p. 5, 6.

Le tableau synoptique suivant, que nous avons extrait des œuvres d'Aboulfaradj et complété d'après les renseignements divers qu'il nous fournit, présente une vue comparée du système vocalique occidental et oriental.

SYSTÈME VOCALIQUE

ORIENTAUX.

ܡܫܚܐ	ܐܫܕܐ	ܡܩܠܐ	ܡܩܩܝܘܐ	ܡܢ ܐܣܛܪܐ	ܡܢ ܐܣܛܪܐ	ܡܢ ܐܣܛܪܐ
ܐܰ	ܐܦ	ܦܬܚ	ܦܬܚܐ	....	....	....
ܐܳ	ܐܣܘ	ܙܩܦ	ܙܩܦܐ	....	....	....
ܐܶ	ܡܥܠܝ	ܐܚܠܐ	ܟܪܝܐ	ܐܚܒܨܐ	....	ܢܚܪܐ
ܐܷ	ܐܕܐ	ܐܚܡܠܐ	ܐܪܝܟܐ		....	
ܐܺܝ	ܚܝܗ	ܒܥܚܠܐ	ܐܒܥܚܠܐ	ܣܚܪܐ	....	ܡܘ ܣܚܪܐ
ܐܻ	ܒܐ	ܒܐܚܠܐ	ܚܠܐ		....	ܡܘ ܡܥܨܨܐ
ܐܘܿ	ܐܘܦ	ܒܚܡ	ܣܘܚܠܐ	ܚܡܨܐ	ܢܚܪܐ	ܘܐܘ ܚܡܪܐ
ܐܘܼ	ܚܘܘ	ܒܨܡ	ܐܘܨܐ	ܐܨܨܐ	....	....

Le tableau précédent ne contient pas tous les systèmes qui ont eu cours chez les Syriens, et nous ne pouvons pas épuiser à fond ce qu'il y aurait à dire sur ce sujet, sans sortir des bornes que nous impose un simple mémoire. Quelques détails de plus ne sauraient cependant être déplacés, et peuvent être utiles.

On serait facilement tenté de croire, vu ces dis-

DES SYRIENS

		OCCIDENTAUX.			
ܡܪܝ ܐܠܝܐ	ܡܕܢܚܝܐ	ܒܪ ܥܒܪܝܐ	ܝܥܩܘܒ ܐܘܪܗܝܐ	ܡܪܘܬܐ	ܡܥܪܒܝܐ ܕܐܚܝ
....	....	....	....	....	ܙܩܦܐ
....	....	....	....	....	ܦܬܚܐ
....	ܐܚܝܕܐ ܕܦܫܝܩ	ܪܒܨܐ ܐܪܝܟܐ	....	....	ܪܒܨܐ
ܐܣܩܐ	ܐܚܝܕܐ ܕܦܘܡܐ	ܪܒܨܐ ܟܪܝܐ			
....	ܡܗ̄ ܚܒܝܫܐ	....	ܚܒܨܐ ܐܪܝܟܐ	....	ܚܒܨܐ
ܐܣܩܐ	ܡܗ̄ ܡܩܡܨܐ	....	ܚܒܨܐ ܟܪܝܐ		
....	ܘܐܘ̄ ܡܠܝܨܐ	ܥܨܨܐ ܐܪܝܟܐ	ܥܨܨܐ ܐܪܝܟܐ	....	ܥܨܨܐ
			ܥܨܨܐ ܡܨܥܝܐ		
....	ܘܐܘ ܪܒܝܨܐ	ܥܨܨܐ ܟܪܝܐ	ܥܨܨܐ ܟܪܝܐ		

sidences entre les grammairiens orientaux, que les divergences entre les deux dialectes étaient peu profondes et qu'elles n'existaient, pour ainsi dire, qu'à la surface. Quand on examine cependant la question de plus près, on s'aperçoit qu'il y avait une scission radicale, non-seulement dans les signes, mais encore dans le nombre et la classification des voyelles. Aussi faut-il se garder de prendre trop à la

lettre quelques textes du *K'tovo d'tsem'ḥe* qui paraissent réduire tout le différend à une simple querelle de signes. Bar-Hébreus est plus explicite et plus vrai dans sa Petite Grammaire, bien qu'il défende ses coreligionnaires d'Occident avec un peu trop d'esprit de parti. Il y a là, dans le texte et dans le commentaire marginal, de curieux passages qui méritent d'être connus, parce qu'ils intéressent la philologie et l'histoire de la formation des langues sémitiques. Nous allons en exhumer quelques-uns.

« Le principal dialecte araméen, dit le primat jacobite, celui d'Édesse, ne renferme que cinq voyelles contenues dans ce mot ܟܰܢܶܘܽܫܳܡܺܫ (ܰ, ܶ, ܽ, ܳ, ܺ), et il pose ceci comme une règle fondamentale, parce qu'elle empêche toute confusion. . . . . Mais les admirables Orientaux, fils des anciens Chaldéens, continue avec un peu d'ironie l'écrivain occidental, distinguent encore d'autres voyelles, *dont le savant Jacques d'Édesse a fait mention*[1] . . . . . Ils ne discernent point dans leur dialecte le *p'toḥo* du *z'quofo*, et cependant ils multiplient des signes de voyelles qui ne diffèrent en rien dans la prononciation[2]. »

Dans le commentaire, encore manuscrit[3], joint par Bar-Hébreus lui-même à ce passage, l'auteur,

[1] Malheureusement, ce passage de Jacques d'Édesse ne figure point parmi ceux que l'on a retrouvés.

[2] Bertheau, *Gramm. ling. syr.* 1843, p. 3,4.

[3] Ce commentaire va paraître dans le tome II des *Œuvres grammaticales de Bar-Hébreus*.

après un court exposé historique déjà publié dans ce recueil[1], continue en ces termes : « Il est évident, et cela pour bien des raisons, que le langage (araméen) le plus correct et proprement appelé *syrien* est celui qui a été usité en Syrie depuis le commencement jusqu'à nos jours. C'est d'abord l'Écriture sainte qui nous l'apprend, parce qu'elle l'appelle, comme nous le faisons dans l'usage ordinaire de la vie, tantôt *syrien* et tantôt *mésopotamique*. Et maintenant, qui ne sait où est la Syrie, où est la Mésopotamie et quelle est la langue qu'on y parle? Une seconde raison à faire valoir est la distinction entre les voyelles qui a seule lieu dans le dialecte occidental. Tous les sons s'y trouvent, en effet, classés à l'imitation de ce qui a lieu dans la nature, où l'on voit le port et la taille caractériser les hommes et les femmes, les grands et les petits, les savants et les ignorants. Chez les Orientaux, au contraire, quand on a fait de longues études, quand on s'est familiarisé avec la clef de la vocalisation, on ne peut pas encore lire les livres saints sans tomber dans des erreurs. Néanmoins, les Orientaux savent, dans leurs histoires frivoles et dans leur langue profane, reconnaître le caractère qu'il faut marquer du *p'toḥo* ou du *z'quofo*, sans se soumettre à toute cette fatigue. Enfin, une dernière raison nous est fournie par la comparaison de l'alphabet oriental et de l'alphabet occidental ; car qui peut ne pas reconnaître

[1] *Journal asiatique*, 1869, II, 249.

que ce dernier est plus beau, l'autre ayant conservé une apparence de rudesse antique? Il est clair par toutes ces raisons, conclue-t-il, que le dialecte occidental, c'est-à-dire celui que parlent les habitants d'Édesse, de Mélitine, de Mardin et des cités environnantes, est, à proprement parler, le syriaque. C'est à ce dialecte qu'il faut s'attacher. Ce sont ses règles qu'il faut suivre, à l'exclusion de celles de tous les autres[1]. »

Jacques d'Édesse tenait déjà de son temps un pareil langage[2], et il faut avouer, même en faisant une large part à la partialité naturelle qui inspirait ces paroles à ces deux écrivains, que l'opinion et les raisons de Bar-Hébreus ne sont pas dénuées de valeur; car les nombreux systèmes vocaliques des Orientaux, donnant lieu à de nombreuses confusions, méritaient de susciter de sévères critiques. Comme ils n'admettaient pas le même nombre de

[1] *Petite Grammaire*, *commentaire marginal*, cod. Cas. F. IV. 7, fol. 4, *b*. Ms. 167 de Paris, fol. 351, *a*. Aboulfaradj ou quelqu'un de ses lecteurs a ajouté en carschuni : « Le vrai syriaque est celui d'Édesse, de Mélitine et de Mardin. C'est celui-là qu'il faut étudier. Quant au dialecte *oriental*, c'est-à-dire celui qui est né à Nisibe et qui porte le nom de nestorien ou de chaldéen, il ne faut en tenir aucun compte. »

السرياني الحقيقي هو الرهاوي والملطي والمرداني وهو ينبغ أن يحفظ والمشرقي الذي أصله من نصيبين والنسطوري والكلداني يجب هملهما

Voir tome II des *Œuvres grammaticales de Bar-Hébreus*, p. 6, et table paléographique.

[2] W. Wright, *Fragments of the syriac Grammar of Jacob of Edessa*, 1, 2, 3.

signes, il arrivait qu'un seul de ces signes représentait quelquefois des sons parfaitement distincts entre eux et bien distingués dans la Syrie occidentale. C'est pourquoi, quand on ouvre un manuscrit appartenant à l'école nestorienne ou à l'école mixte, il faut commencer par prendre une connaissance générale du système de ponctuation qui y est adopté, avant de se prononcer sur la valeur de tel signe en particulier. Citons quelques exemples : Jacques de Tagrith, le grammairien le plus remarquable et même actuellement le seul connu de l'école mixte, n'admettait que six voyelles, et en marquait une d'une façon toute particulière. Il employait les signes suivants : ÷ = ă; ܳ = o, ā; ܝ ܻ = ī; ܘܿ = ŭ; ܘܼ = ū; ܶ = ē, ĕ, ĭ. « Et pour le *r'vatsa*, dit-il, nous plaçons deux points en ligne perpendiculaire au-dessous de la lettre..... Pour le *ḥ'vatsa*, nous mettons un point au-dessous du *ïoud*[1]. » On devrait conclure, semble-t-il, d'après les paroles de cet auteur, qu'il n'admettait point d'ĭ, et dans les manuscrits qui sortaient de son école, le caractère ܶ équivalait aux trois suivants du système à huit voyelles : ܻ = ĭ, ܶ = ē, ܷ = ĕ. On entrevoit d'avance les nombreuses erreurs qui devaient résulter d'une théorie aussi compliquée dans ses éléments et aussi dépourvue de cohésion dans ses parties; car un seul point mal formé, omis ou incliné du côté où il n'aurait point fallu, suffisait pour amener de grandes con-

[1] Ms. du Musée Britannique 21454, fol. 4, *a*, *b*.

fusions. Ainsi, le manuscrit 15 de Paris, qui est cependant un des plus soignés qu'on puisse voir, nous fournit dans le même feuillet, 90, *a*, les exemples suivants où ◌ܺ = ĭ, ī, *ē* : 3e ligne, ܐܡܝܠܐ, ܡܥܕܝܢ ; 4e ligne, ܐܡܝܢܐ ; 13e et 14e ligne, ܘܚܝܐ ; 15e ligne, ܚܝܘ. Quand il faut représenter le son *e*, le manuscrit emploie le signe ◌ܶ ; mais ce qui est extrêmement curieux, c'est que ce même caractère sert aussi à désigner le son ī dans les verbes finissant en ܝ◌ܶ, comme ܐܡܝܢ, ܐܬܝ, ܡܚܝ, etc. (voir *ibid.* ligne 15). Ces deux points sont, en général, beaucoup plus gros que les autres [1].

Nous croyons devoir publier ici le texte de Jacques de Tagrith, parce qu'il confirme, de la manière la moins équivoque, plusieurs des idées ou des théories que nous avons avancées précédemment. Voici comment s'exprime ce grammairien de l'école mixte : « *Demande quatrième.* Combien y a-t-il de mesures et de motions (de voyelles) dans les noms et les verbes de la langue syriaque ?

« *Réponse.* Il y en a six, qui s'appellent ainsi : *z'quafa*, *r'vatsa*, *p'taḥa*, *ḥ'vatsa*, *ʿe'tsatsa*, *ʿe'maqua*... Toutes les fois qu'une lettre ne reçoit pas une de ces six motions, elle est dite *quiescente.* Il est bon de savoir encore que l'*ʿe'tsatsa* et l'*ʿe'maqua* accompagnent

[1] Voir *Table paléographique.* Ms. 101 de Paris, fol. II, *b*, l. 1, 3, 4, 7, 28, 6, 9, etc.

le *vau*, et le *ḥ'vatsa* le *ïoud*. On trouve les six motions réunies dans cette expression : ܘܒܥܒܕܐ ܐܩܫܝܬܘܢ . . . . . Pour marquer ces mesures, par exemple le *z'quafa*, on met deux points perpendiculairement au-dessus de la lettre qui doit en être affectée; pour le *r'vatsa*, les points sont au-dessous en ligne verticale; pour le *p'taḥa* ou le *pougada*, un point est au-dessus et l'autre au-dessous; le *ḥ'vatsa* est caractérisé par un point sous le *ïoud*, le *'e'tsatsa* par un point sur le *vau*, et l'*'e'maqua* par un point sous le *vau*. »

On voit que les Monophysites orientaux faisaient déjà usage des points nestoriens, et par la manière dont ils indiquent la position qu'ils leur donnaient, on est amené à penser que, déjà dès cette époque (XIIIe siècle), ils avaient adopté la coutume nestorienne d'écrire horizontalement. Continuons : « Les Occidentaux, ajoute Jacques de Tagrith, ponctuent leurs livres avec des voyelles grecques, « au lieu de « se servir des points dont nous venons de parler. « Nous aussi, nous employons quelquefois le même « système, » et voici en quoi consistent ces caractères, que nous plaçons *au-dessus* des mots, afin qu'ils soient mieux en évidence. ܐܠܗܐ reçoit deux voyelles : le premier *olaf* prend au-dessus la lettre grecque *alpha*, pendant que le *lomad* et le *hé* prennent l'*omicron*. De même, on place sur le premier *olaf* de ܐܒܝܠܐ la lettre grecque *epsilon*, tandis que

sur celui de ܐܶܣܳܐ on met l'*éta*, et sur celui de ܐܽܘܪܳܐ l'*upsilon*[1]. »

On le voit, au commencement du XIIIᵉ siècle, les Jacobites orientaux avaient seuls adopté le système de points-voyelles, primitivement propre aux Nestoriens. Chez eux, la fusion des deux traditions grammaticales était déjà accomplie, et cela nous explique un fait paléographique curieux qui a souvent embarrassé jusqu'ici les syrologues. En effet, à côté des manuscrits qui portent des caractères évidents d'une origine orientale ou occidentale, on en rencontre d'autres qui tiennent des deux, le caractère est occidental, et la ponctuation, c'est-à-dire les points proprement dits, les signes diacritiques, etc. se rattache à l'Orient. Jacques de Tagrith et l'école

[1] Manuscrit du Musée Britannique 21454, fol. 4, *a*, *b*. Cf. fol. 28, *a*.
ܗܳܕܶܐ ܕܬܰܚܬܳܝܳܐ. ܗܳܟܢܳܐ ܐܺܝܬ ܦܽܘܫܳܩܳܐ ܕܡܫܰܡܠܝܳܢܽܘܬܳܐ ܕܺܝܠܶܗ ܒܡܶܩܪܝܳܢܳܐ ܡܶܬܚܙܝܳܐ.
ܒܟܬܳܒܳܐ ܗܳܘܳܐ ܗܽܘܢܳܝܳܐ.
ܦܽܘܫܳܩܳܐ. ܘܐܰܝܟܰܢܳܐ ܕܰܢܦܶܩ. ܕܦܰܠܶܓ ܡܶܠܬܳܐ. ܐܶܣܳܐ. ܘܐܽܘܪܳܐ. ܕܩܶܢܝܳܢܳܐ. ܕܰܡܚܳܪܳܐ.
ܕܰܡܚܳܪܳܐ. ܘܡܰܚܫܰܚܬܳܐ. ... ܦܶܬܳܚܳܐ ܠܐ ܟܽܠܶܗ ܬܚܘܡܗ ܣܳܡ ܡܶܢ ܩܘܕܡ ܢܦܩ
ܕܡܫܰܡܠܝܳܢܽܘܬܳܐ ܡܶܢ ܗܳܕܶܐ ܡܶܠܬܳܐ. ... ܐܰܝܟ ܒܢܦܫܗ ܕܰܡܚܳܪܳܐ ܘܡܰܚܫܰܚܬܳܐ ܒܟܽܠܗ
ܢܦܫܗ. ܣܳܡ ܐܰܝܟ ܒܟܠܗ. ܘܡܶܬܚܰܫܚܳܐ ܐܰܝܟ ܢܦܩ ܕܡܫܰܡܠܝܳܢܽܘܬܳܐ ܠܡܫܰܡܠܝܽܘ
ܒܗܳܢܳܐ ܡܶܢ ܡܚܰܘܝܳܢܽܘܬܶܗ ... ܡܶܬܚܙܶܐ ܐܰܝܟ ܕܚܰܙܝܢ ܘܦܽܘܫܳܩܳܐ
ܕܝܠܗܘܢ ܘܡܶܠܬܳܐ. ܐܶܣܳܐ. ܐܰܝܟ ܕܰܢܦܶܩ ܕܡܫܰܡܠܝܳܢ ܠܗ ܡܶܢ ܣܳܡ ܐܰܬܪܳܝܳܐ.
ܠܗ ܡܶܢ ܐܶܬܪܳܐ ܐܰܚܪܳܝܳܐ ܕܡܫܰܡܠܝܳܢܳܐ ܘܡܶܠܬܳܐ. ܐܽܘܪܳܐ ܐܰܝܟ ܐܰܝܟ ܢܦܶܩ
ܕܡܶܬܦܰܩܰܢ ܐܰܬܪܳܝܳܐ ܠܗ ܡܶܢ ܐܶܬܪܳܐ. ܗܟܢܐ ܐܰܦܩܶܗ ܦܘܢܩܐ ܐܰܝܟ ܢܦܩܐ
ܕܡܦܩܝܢ ܣܳܡ ܡܶܢ ܠܗ ܘܣܳܡ ܡܶܢ ܠܗ. ܣܳܡ ܐܰܝܟ ܐܝܠܝܢ. ܢܦܩܐ ܣܳܡ

mixte qu'il représente nous révèlent la cause de cette union disparate et étrange, en nous montrant là-dedans des manuscrits copiés par des Jacobites orientaux, parce que les Nestoriens n'ont jamais adopté les voyelles occidentales. Toutes les vérités se tiennent, s'enchaînent et s'éclairent mutuellement, dit-on, et nous en voyons ici un frappant exemple, car la géographie et l'histoire de l'Asie centrale nous aident à comprendre des phénomènes linguistiques singuliers, en nous révélant comment les Monophysites, transplantés au delà du Tigre par Chosroès, furent conduits, par la nature même des choses et par la force des événements, à adopter des habitudes et des opinions qui leur étaient d'abord étrangères, sinon antipathiques.

[illegible]

Et fol. 28, a : [illegible]

Section II. — Des voyelles longues et brèves.

On s'est demandé si les Syriens distinguaient réellement les longues des brèves, et plusieurs opinions ont eu cours là-dessus. Jacques de Tagrith, on vient de le voir, ne semble pas s'en douter; il est vrai que son témoignage n'a pas ici autant de force que celui d'un autre auteur, parce qu'on peut considérer son opinion comme une de celles que l'école mixte avait empruntées aux Occidentaux. Ces derniers, en effet, suivant ce que nous apprend Bar-Hébreus, ne connaissaient point la distinction des voyelles en longues et en brèves, au moins dès le principe. Ainsi les Ḳarḳaphiens, auxquels on doit, suivant toute probabilité, attribuer l'introduction des lettres grecques, comme signes graphiques, dans l'alphabet syrien, ne voulaient pas admettre plus de cinq voyelles [1]. Après eux, Jacques d'Édesse, que nous avons considéré un moment comme leur chef, mais que nous serions plus porté à regarder maintenant comme un de leurs plus remarquables disciples [2], chercha à établir une certaine classification du genre de celle dont nous parlons [3]; il ne réussit pas à la faire accepter, comme le témoignent les codes de la *Massore ḳarḳaphienne*, composés depuis [4],

[1] Voir plus haut, p. 429.

[2] *Journal asiatique*, 1869, II, 317.

[3] Voir plus haut, p. 428.

[4] Les Ḳarḳaphiens semblent avoir vu une différence entre η et ῃ; mais il est impossible de découvrir laquelle. (Cf. Wiseman, *Horæ syriacæ*, 1828, I, 192, 193.)

et, plus expressément encore, le célèbre Bar-Hébreus. On a entendu plus haut ce grammairien s'appuyer sur l'existence des cinq voyelles admises par les Karkaphiens, comme sur une des preuves les plus solides en faveur de la supériorité du dialecte occidental. Il faut bien dire cependant, pour ne manquer en rien à la vérité, que, dans le *K'tovo d'tsem'ḥe*, il est moins tranchant que dans la grammaire en vers. Si l'on met de côté son témoignage pour se former une opinion d'après les faits qu'il signale, on croit bien retrouver quelques vestiges d'une distinction ancienne; mais ce sont des traces trop effacées pour nous conduire à une conclusion certaine[1].

Chez les Orientaux, au contraire, et en particulier chez les Nestoriens, la division des voyelles en longues et en brèves semble être un fait ancien et primitif, un fait qui est confirmé par une série d'autres faits auxquels il sert de base ou de principe. Ainsi la plupart des auteurs nestoriens admettent huit voyelles, et notent avec soin la différence qui sépare chaque longue de sa brève, sous le rapport du signe et de la prononciation. De leurs ouvrages, cette classification a passé peu à peu chez les auteurs occidentaux, par exemple dans les écrits d'Aboulfaradj; car l'illustre primat, que nous avons entendu

[1] Voir plus loin, p. 445, note 2. M. Derenbourg a émis sur ce point quelques considérations érudites sur la manière dont les grammairiens juifs envisagent cette question de grammaire et d'autres (*Journal asiatique*, 1870, I, 513).

plus haut critiquer amèrement le système vocalique des Orientaux, consacre néanmoins de longues pages de son *K'tovo d'tsem'ḥe* à exposer quelles sont les voyelles longues et quelles sont les voyelles brèves. Il est vrai que cette doctrine semble lui être étrangère, et il observe expressément, en plusieurs endroits, qu'on ne peut distinguer ces deux espèces de sons que par la tradition et la conversation. Tel est, dit-il, principalement le cas du ܘ̣ et du ܘ̇. Revenons aux Nestoriens.

Un des faits qui démontrent le mieux l'existence des voyelles brèves et des voyelles longues dans leur dialecte est celui du redoublement. Tandis que les Syriens d'Occident avaient perdu tout autre redoublement que l'*euphonique*, les Orientaux, au contraire, avaient conservé soigneusement le redoublement *étymologique*, redoublement qui se rattache de près à la théorie des longues et des brèves. Bar-Hébreus saisit ce rapport, mais ne le comprend pas : « Lorsque nous voulons prononcer le *z'quofo*, dit ce grammairien, nous poussons le souffle vers la partie supérieure du palais, en serrant un peu les lèvres. Quand nous articulons le *p'toḥo*, nous poussons le souffle vers le bas de la mâchoire inférieure, en ouvrant la bouche, contrairement à ce que font les Orientaux. Eux, en effet, articulent si fortement la lettre précédée du *p'toḥo* qu'elle paraît être double. Quant à celle que précède le *z'quofo*, ils la prononcent simplement et telle qu'elle est. Ainsi, dans ܡܫܰܚܳܐ,

dont le *mim* a le *p'toḥo*, on entend deux ܡ : le premier est quiescent et le second est marqué du *r'votso*. Dans ܥܡܳܐ, où le *mim* a pour voyelle le *z'quofo*, on ne perçoit qu'un seul ܡ avec le *r'votso* pour voyelle. Mais n'est-il pas évident, ajoute le primat jacobite, que les Orientaux doivent renoncer à ce redoublement (caractéristique de l'ă), lorsque la lettre suivante est quiescente[1]? »

Les Orientaux, et spécialement les Nestoriens, avaient donc deux voyelles *a*, l'une longue *ā*, l'autre brève *ă*. Le caractère ܳ représentait la première et le signe ܰ la seconde, tandis que chez les Occidentaux ܳ équivalait à l'*o*[2]. La théorie des longues et des brèves était tellement oubliée en Occident que Bar-Hébreus reproche aux Nestoriens d'avoir recouru tout exprès au redoublement pour distinguer l'*ā* de l'*ă*. C'est là une accusation qui montre jusqu'à quel point étaient confuses les idées qu'il avait de ces deux choses, le redoublement et la longueur ou la brièveté des voyelles.

Le redoublement étymologique avait lieu dans

[1] *K'tovo d'tsem'ḥe*, IV, P., ch. IV, p. 228.

[2] Il y a cependant, chez le grammairien jacobite, certaines manières de parler d'après lesquelles on pourrait conclure que la distinction entre l'*ā* et l'*ă* ne s'était pas totalement perdue en Occident. Ainsi, à propos du verbe ܐܬܛܠܠ, il observe que le premier *lomad* est marqué de ce *p'toḥo que les Orientaux nomment z'quofo*. On peut conclure, ce semble, de cette expression, que Bar-Hébreus ne considérait point dans ce cas-ci le *p'toḥo* comme le *p'toḥo* ordinaire; mais c'est là un indice bien léger, quand il s'agit d'admettre que les Syriens distinguaient réellement l'*ā* de l'*ă*.

la forme *pa'el*, à l'actif comme au passif, et dans beaucoup d'autres mots après le *p'toḥo*, probablement dans les dérivés de la forme que nous venons de nommer; et c'est là, sans doute, ce qui a donné occasion à Bar-Hébreus de signaler des exceptions. «Le redoublement n'a point toujours lieu, dit-il, après toute lettre marquée du *p'toḥo*. Ainsi, dans les mots ܐܠܗܐ[1], ܡܕܒܪܐ, ܐܚܕ, les Orientaux ne redoublent point le *lomad*, le *beith* et le *dolath*. Ils agissent de même dans les noms et dans les verbes où la lettre à redoubler est le *risch*[2].»

Que faut-il penser des gutturales? Pouvait-on les redoubler? On ne peut, semble-t-il, élever un doute en présence du témoignage d'Aboulfaradj. Le *ḥeith* au moins se redoublait, car le langage du gram-

[1] Il y a un siècle qu'il est admis en Europe de traduire ce mot par *Allaha*, sur l'autorité d'Assemani (Assemani, *Bibl. orientalis*, III, part. II, p. 372); mais cette transcription ne paraît point fondée. Le primat jacobite nous apprend, en trois endroits de sa *Grammaire*, que ce mot fait exception à la règle générale admise chez les Nestoriens.... «Chez eux, nous dit-il en effet, le mot ܐܠܗܐ se prononce sans redoublement du ܠܡܕ, quoique l'*olaf* précédent ait pour voyelle le *p'toḥo* (*K'tovo d'tsem'ḥe*, II, P., ch. VI, sect. VI, p. 132). Ajoutons, du reste, que le passage de la *Bibliothèque orientale*, auquel on renvoyait toujours jusqu'ici, contient plusieurs graves erreurs. La méprise de l'illustre Maronite paraît même être complète; car, toujours d'après le témoignage d'Aboulfaradj, ce seraient les Jacobites et les Maronites qui auraient une façon particulière de prononcer le nom de Dieu. (Voir plus haut, p. 375.)

[2] *K'tovo d'tsem'ḥe*, IV, P., ch. IV, sect. I, p. 229. Un peu plus loin, Bar-Hébreus nous apprendra cependant que le *risch* se redoublait quelquefois.

mairien est formel. Quant aux autres gutturales, on doit croire qu'elles suivaient quelquefois les lois générales.

Il faudrait peut-être déterminer les cas où les Orientaux employaient le ܰ et le ܳ; mais, comme les auteurs indigènes gardent le silence là-dessus, il devient difficile de formuler une loi. Un reproche qui échappe à Bar-Hébreus nous amène à penser qu'ils suivaient la règle commune en plaçant la voyelle ܳ surtout dans les syllabes ouvertes et la voyelle ܰ dans les syllabes fermées; le grammairien blâme, en effet, les Orientaux de ce qu'ils plaçaient « le *z'quofo* sur toute lettre précédant le *vau* faisant l'office de consonne, » excepté dans les quatre mots : ܓܘܡܬܐ, ܓܘܘܬܐ, ܕܘܬܐ, ܩܘܡܬܐ[1]. C'est pour cela qu'on lit partout : ܠܗܘܦܟܐ, ܡܘܠܟܗ, ܐܘܣܦ, ܣܘܗ, ܐܠܗܘܗܝ, etc. Cette observation n'est peut-être pas absolument juste, et il vaudrait mieux considérer le *vau* comme une simple lettre de prolongation : les analogies grammaticales existant dans les dialectes sémitiques et dans le dialecte araméen appuient cette manière de voir. Bar-Hébreus lui-même la suggère, quand il nous dit que les Nestoriens lisaient les quatre exceptions citées plus haut absolument

[1] *K'tovo d'tsem'ḥe*, IV, P., ch. v, p. 229. Il faudrait peut-être ajouter deux autres expressions à celles que mentionne Bar-Hébreus, car le manuscrit 12138 du Musée Britannique, traitant des ܡܠ̈ܐ et de la manière dont elles s'agglutinent les unes aux autres, ponctue ainsi les mots suivants, fol. 308, *b* : ܓܒܠܐ, ܓܕܠܐ, ܕܘܠܐ, ܓܡܠܐ.

comme si ces mots eussent été écrits avec le *z'quofo* sur la première radicale. L'orthographe primitive, respectée après la transformation du son, attesterait donc, dans le dialecte oriental, une tendance à faire du *vau* une simple lettre de prolongation [1].

Bar-Hébreus nous apprend enfin une particularité fort curieuse qui éclaire et confirme les théories que nous venons d'émettre. « Dans les verbes bisyllabiques, dit-il, dont la première voyelle est le *p'toḥo* et dont la seconde radicale est *risch* ou *ʿaïn*, comme dans ܓܥܰܪ, ܩܪܶܒ, ܚܪܰܒ, « les Orientaux lisent la « première lettre comme si elle avait le *z'quofo*, et « ne redoublent point la seconde suivant leur habi- « tude [2]. » Ainsi, dans ܓܥܰܪ ܒܣܘܣܝܳܐ, ܩܪܶܒ ܩܘܪܒܳܢܳܐ, ܙܥܰܪ ܒܥܒܕܗ, ܚܪܰܒ ܒܩܪܒܳܐ, où les premières radicales ont chez nous le *p'toḥo*, ils les lisent comme dans ܩܪܳܐ, ܩܪܶܒ ܕܢܩܪܘܒ, ܓܥܰܪ ܒܠܠ ܒܣܘܣܝܳܐ, ܙܥܰܪ ܒܥܒܕܗ, ܐܚܪܒܳܐ, où elles sont affectées du *z'quofo*. Ils agissent de même dans les autres conjugaisons, par exemple, ܐܓܥܰܪ ܐܢܐ, ܐܓܥܰܪ ܐܢܬ..... , ܡܓܥܰܪ, ܐܬܩܪܶܒ, ܡܙܥܪܐ..... , c'est-à-dire qu'ils ne redoublent ni le ܪܝܫ, ni le ܥܐ. Cependant, pour le verbe ܚܪܰܒ, il y a trois cas où le ܪܝܫ

[1] *K'tovo d'tsem'ḥe*, loc. cit.

[2] *Ibid.* II, P., ch. VI, sect. IV, p. 132.

se redouble, et pas davantage; ces trois cas sont : ܡܩܛܠܐ, ܢܩܛܠܐ, ܩܛܠ ܐܢܐ. Ailleurs, par exemple dans ܩܛܝܠ ܐܢܐ et aux autres personnes du verbe, ils notent le ܥܨܝ du z'quofo, comme le ܚܒܨ, le ܡܩܦ, le ܦܬܚ de ܟܬܒ, ܩܕܫ, ܦܬܚ[1]. » C'est, croyons-nous, un des faits les plus dignes de remarque du dialecte nestorien, un fait où l'on retrouve un souvenir vivant de ce qui avait lieu autrefois dans les idiomes sémitiques, et en particulier dans la langue hébraïque. On pourrait formuler la loi qui le régit dans les termes suivants : « Toute syllabe ouverte a une voyelle longue et toute syllabe fermée une voyelle brève. » Lorsque, pour une cause ou pour une autre, une syllabe devient ouverte, de fermée qu'elle était, sa voyelle éprouve un changement analogue en s'allongeant.

Tel est précisément le sens de la remarque faite par le grammairien jacobite; mais on voit qu'il ne peut dégager la formule des faits où elle s'incarne. Il signale le phénomène linguistique, sans pouvoir en donner la raison; il ne connaît que l'application; il ignore la théorie, et nous montre, par suite, que, de son temps, les Syriens occidentaux avaient perdu l'intelligence de la distinction entre les longues et les brèves. On peut conclure, en outre, du langage de Bar-Hébreus que les Nestoriens connaissaient le

[1] *K'tovo d'tsem'he*, II. P., ch. VI, sect. VI, p. 132.

son *o* et qu'ils l'employaient quelquefois au lieu de celui de l'*ā*. On retrouve, du reste, la même habitude chez leurs descendants d'Urmiah[1].

Le redoublement avait lieu encore en Orient après le *r'votso* long, tandis qu'après le *r'votso* bref on prononçait la lettre simplement[2]. Bar-Hébreus critique cette manière d'agir en divers endroits de sa grande et de sa petite grammaire. Dans le commentaire qu'il a joint à cette dernière, il résume sa pensée tout entière en quelques mots et propose, pour réfuter les Orientaux, les raisons suivantes, qui, à ses yeux, condamnent leur manière de voir : le redoublement est d'abord, assure-t-il, un emprunt fait aux Arabes, car les Syriens ne recourent au redoublement que dans un petit nombre de mots.

[1] Nöldeke, *Grammatik der neusyrischen Sprache*, p. 7, 8.

[2] « Pour prononcer le *r'votso* long, dit Aboulfaradj, nous inclinons le souffle sur les côtés du palais en élargissant la bouche. Nous en faisons autant pour prononcer le *r'votso* bref, mais en rétrécissant la bouche. Les Orientaux redoublent la lettre qui suit le *r'votso* long, nommé par eux *z'lama pachiqua*, comme ils le font après le *p'toḥo*. Après le *r'votso* bref, appelé par eux *z'lama quach'ïa*, ils prononcent la lettre toute seule. Ainsi, ils articulent le ܡܝܡ de ܐܡܐ comme s'il y en avait deux, tandis qu'ils profèrent un seul ܡܝܡ dans ܐܡܬܐ. Ici encore, toutes les fois que la lettre accompagnant ces voyelles est quiescente, ils la prononcent telle qu'elle est. Ainsi, ils ne différencient en aucune manière le ܦܐ ayant le *z'lama pachiqua* dans ܓܦܐ du ܦܐ ayant le *z'lama quasch'ïa* dans ܢܦܫܐ. Ils ne distinguent pas davantage en parlant le ܟܦ de ܒܟܝܐ du ܟܦ de ܕܟܝܐ, sans mentionner beaucoup d'autres choses du même genre. Chez nous, il n'en est pas ainsi. » (*K'tovo d'tsem'ḥe*, IV, P., ch. IV, sect. II, p. 231.)

D'ailleurs, comment les Orientaux et les Nestoriens peuvent-ils distinguer certains mots semblables, comme ܟܰܒܳܠܳܐ et ܟܳܒܳܠܳܐ, ܪܰܚܳܐ et ܪܳܚܳܐ? Cela leur est impossible, puisqu'ils ne peuvent redoubler la seconde radicale, et que les voyelles dans ce cas se trouvent être les mêmes[1]. Ne semblerait-il pas, enfin, que, si quelque lettre devait souffrir quelque modification à cause du *p'toḥo* (ou du *z'lama pachiqua*), ce devrait être avant tout celle qui porte ces voyelles? Et cependant cela n'est pas. Les Orientaux ont donc eu grand tort d'introduire le redoublement dans leur dialecte.

S'il fallait apprécier la valeur des deux opinions mises ici en présence l'une de l'autre, nous n'hésiterions pas à nous prononcer en faveur des Orientaux, dont le dialecte semble s'harmoniser beaucoup mieux avec l'ancienne langue chaldaïque et avec les autres dialectes sémitiques. Aboulfaradj expose bien les faits, signale les nuances de langage, les délicatesses de prononciation avec une rare finesse; mais, quand il porte un jugement, on voit qu'il se laisse entraîner par l'amour de sa secte et par le désir d'exalter sa langue maternelle. Son éducation l'égare; son cœur l'empêche de bien voir; il devient partial et injuste. Bar-Hébreus parle aussi des voyelles ī, ĭ, ū, ŭ, mais nous ne pouvons le suivre dans ces détails. Avant de finir cette première partie, disons encore un mot des diphthongues.

[1] Voir plus haut, p. 446, note 2.

Section III. — Des diphthongues.

On a pendant longtemps révoqué en doute l'existence des diphthongues dans la langue syro-chaldaïque; mais aujourd'hui on ne peut plus contester qu'elle n'ait connu trois sons doubles, provenant chacun de la combinaison de deux voyelles : l'un de la réunion de la voyelle *a* et *ou*, l'autre de celle des voyelles *e* et *ou*, le dernier enfin de la fusion des sons *ou* et *i* en un seul. Le fait est certain pour les Occidentaux, et l'on sait même qu'ils essayèrent de les exprimer par des caractères spéciaux formés aussi par le rapprochement des signes indiquant les deux voyelles qui composaient la diphthongue. Voilà ce que nous révèle l'examen des manuscrits de l'école ḳarḳaphienne [1]. Quant aux diphthongues *aï*, *oï*, *eï*, on ne voit point qu'on ait jamais tenté de les exprimer graphiquement autrement que par le caractère *a*, *o*, *e*, suivi du *ïoud*.

Mais que faut-il penser des Orientaux et des Chaldéo-Nestoriens en particulier? Admettaient-ils ou n'admettaient-ils pas des diphthongues?

Commençons d'abord par ce qui est certain, et constatons qu'on ne trouve chez eux aucun caractère propre à exprimer des sons doubles; car les huit, les sept ou les six voyelles ne sont destinées qu'à traduire des sons simples. Quant au fait lui-même, il nous semble difficile de ne pas admettre que les

[1] Wiseman, *Horæ syriacæ*, 191-193. W. Wright, *Catalogue of syriac mss. etc.* I, p. 108-115.

Orientaux, tout au moins les Jacobites, ont connu des sons doubles, en se bornant à les exprimer par le caractère de la voyelle et de la semi-voyelle qui entraient dans leur composition. Il faut cependant faire une restriction pour la diphthongue *au* ou *aou*. Cette diphthongue paraît s'être à peu près complétement perdue dans le dialecte oriental, en se fondant avec le son *ô* résultant de la contraction des voyelles *a* et *ou*, et c'est ainsi qu'on explique fort naturellement comment le signe ـܵ a été adopté chez les Occidentaux pour rendre la voyelle *o*. Chez les Orientaux, le *z'quofo* ـܵ se place sur toutes les lettres qui précèdent le *vau*, à l'exception d'un petit nombre de mots[1]. Il est vrai, car il faut bien le dire pour ne pas avoir l'air d'esquiver la difficulté, que les Orientaux prononcent aujourd'hui le *z'quofo* presque comme un *ā*; mais on peut se demander si, dans ce cas, ce son est réellement le son primitif, s'il n'y a pas eu, au contraire, déviation et transformation. On ne doit pas oublier, en effet, trois circonstances qui rendent ce doute légitime : 1° que les points-voyelles sont d'origine nestorienne et qu'ils ont été empruntés au dialecte oriental, d'abord par les Monophysites établis sur les bords du Tigre, ensuite par les Syriens d'Occident; 2° que, d'après le témoignage de Bar-Hébreus, les Orientaux employaient quelquefois le son *ô*; 3° que les Néo-Syriens possèdent encore aujourd'hui un son qui en

[1] Voir plus haut, p. 447.

approche. Ces trois faits semblent autoriser notre doute au sujet de la prononciation primitive de la voyelle; car on ne concevrait point que les Syriens, en recevant les points-voyelles, eussent affecté au son *o* un signe qui traduisait le son *ā*.

On n'éclaircira peut-être jamais ces hypothèses; mais il est utile de les soulever et de réagir contre des erreurs invétérées, parce qu'on peut ainsi atteindre quelquefois au vrai. La vérité n'existe dans les intelligences et dans les faits qu'à l'état de tronçons; et ces tronçons, il faut les rapprocher tous ensemble avant d'arriver à la reconstituer tout entière.

DEUXIÈME PARTIE.

DE LA GRAMMAIRE.

Pour nous faire une idée complète des principaux caractères des deux grands dialectes araméens, après avoir exposé tout ce qui regarde la phonétique, il nous reste à signaler certains procédés particuliers aux Orientaux et aux Occidentaux dans la grammaire. Tels sont le but et l'objet de cette seconde partie; elle sera courte, et on y remarquera encore que presque toutes les divergences se ramènent à *une question d'orthographe ou de prononciation*. Supposant donc connues les règles qui gouvernent la langue syriaque, nous nous bornerons à noter rapidement les divers points où les deux traditions, la tradition orientale et la tradition occidentale, s'écartaient l'une de l'autre. Nous renverrons

même à la troisième partie plusieurs remarques relatives à certains mots, parce qu'elles sont moins du domaine de la grammaire que de la lexicographie.

CHAPITRE PREMIER.

DU NOM.

Dans le nom, la seule divergence un peu importante dont Bar-Hébreus fasse mention, et dont les manuscrits confirment l'existence, est relative aux suffixes singuliers de la première personne, dans les mots qui se terminent par ܬܐ, comme ܫܡܫܬܐ, ܩܫܬܐ, ܟܠܬܐ, etc. « Voici ce qui avait lieu dans ce cas : ܩܫܬܐ et ܟܠܬܐ... faisaient ܩܫܬܝ, ܟܠܬܝ, avec *ḥ'votso* sur la seconde lettre. Il en était de même de ܫܡܫܬܝ, ܐܚܬܝ, ܟܠܬܝ, ܫܢܬܝ, etc. (chez les Occidentaux). Quant aux Orientaux, ils ne mettaient point de *ḥ'votso* sur la seconde lettre. Ainsi, dans ܐܡܪܬ ܟܠܬܝ ܩܫܬܝ, la seconde lettre du dernier mot était quiescente chez eux, comme dans ܡܪܝ. Il est évident, toutefois, que ces deux expressions ne sont pas à comparer, puisque dans ܩܫܝ il y a deux ܬܘ, tandis que ܡܪܝ n'en a qu'un seul. C'est en effet à ܡܪܐ, et non pas à ܡܪܬܐ, que se joint le pronom de la première personne. Les Orientaux observent la même règle dans ces exemples : ܡܪܝ

ܐܠܗܘܬܝ، ܡܢܘܬܐ ܐܣܛܘܟܣܐ ܠܒܢܝܢ، [1] ܠܗܘܢ ܦܬܐ ܒܟܢܫܐ ܟܬܒܝܢ ܩܠܐܠܐ, etc. » Le grammairien jacobite, auquel nous empruntons les paroles qui précèdent, formule, à cette occasion, une loi générale relativement aux deux semi-voyelles *olaf* et *ïoud*. « Dans tous ces mots, dit-il, la règle demanderait qu'on donnât au premier *ïoud* la voyelle, en laissant quiescente la lettre antécédente; mais comme le *ïoud* est faible et porté à la quiescence, il ne s'articule point. Les Occidentaux le conservent toutefois dans l'écriture en transportant sa voyelle à la consonne de devant. Chez les Orientaux, au contraire, on ne donne point de *ḥ'votso* à cette consonne; on n'articule point le *ïoud*, on le fait même totalement disparaître[2]. » Bar-Hébreus, cherchant à expliquer ailleurs la cause de cette divergence, attribue la prononciation des Occidentaux au besoin qu'ils éprouvaient de distinguer quelques mots semblables, par exemple ܠܗܘܢ et ܠܗܘܢ; mais la raison est plus profonde et réside tout entière dans la diversité des deux thèmes auxquels vient s'ajouter le suffixe. Cependant c'était là une opinion assez généralement reçue, car nous la trouvons dans les œuvres du grammairien de l'école mixte, dans Jacques de Tagrith[3].

[1] Les ms. 15, fol. 8, *a*, et 101, fol. 7, *a* portent en effet la leçon *orientale* ou nestorienne.

[2] *K'tovo d'tsem'ḥe*, I, P., ch. XI, sect III, p. 54. Cf. Amira, *Gramm. chaldaïca*, l. II, p. 192, 193. Hoffmann, *Gramm. syr.* 159.

[3] Bar-Hébreus, *Petite Grammaire en vers*, ms. de Paris 167, fol. 362

Puisque nous parlons des suffixes, et que nous avons signalé ܡܳܪܝܳܐ comme faisant une exception, nous devons mentionner ici une des particularités du dialecte des Libaniotes. Bar-Hébreus nous apprend, au même endroit, que les habitants du Liban traitaient le *ïoud* de ܡܪܝܐ comme une lettre ordinaire. Ils écrivaient donc ܡܳܪܝܟ, ܡܳܪܝܗ, ܡܳܪܝܢ, pour ܡܳܪܟ, ܡܳܪܶܗ, ܡܳܪܢ; et, en agissant ainsi, ils étaient plus conséquents avec eux-mêmes que les autres Syriens d'Occident. Il faut dire, il est vrai, que le témoignage du primat jacobite pourrait être un peu infirmé par celui d'Amira, si un intervalle de trois siècles ne séparait ces deux écrivains; car le grammairien du Liban semble avoir en vue l'auteur jacobite et conteste la justesse de ses assertions[1].

Bar-Hébreus attribue aux Palestiniens un double diminutif en ܐܘܢܐ, comme ܐܣܩܘܢܘܢܐ, ܒܪܘܢܘܢܐ[2], et aux habitants de Samosate des diminutifs en ܐܝܢܐ, comme ܐܘܦܪܝܢܐ, ܙܘܦܪܝܢܐ. Il nous apprend même que quelques personnes voulaient faire rentrer dans cette classe de noms les mots suivants : ܟܘܙܝܢܐ, ܟܘܣܩܝܢܐ, ܩܘܩܩܝܢܐ[3]. Une forme plus étrange en-

a. Cf. Jacques de Tagrith, ms. 21454 du Musée Britannique, fol. 8, *a*, *b*.

[1] Amira, *Gramm. chald.* l. II, p. 195 : « *Hoc tamen nomen* ܡܪܝܐ Dominus, vel *nunquam, vel raro cum affixis legitur, quidquid quidam effutiat. Pro eo enim* ܡܳܪܳܐ *Dominus, cum affixis usurpari solet.* »

[2] *K'tovo d'tsem'he*, I, P., ch. XVI, sect. III, p. 66.

[3] *Ibid.*

core était celle qu'admettait le langage populaire dans certains pronoms. Ainsi, le peuple disait quelquefois ܗܠܘܠܝܢ, ܗܠܘܠܐ, *illulas*, *illala*[1].

CHAPITRE II.

DU PRONOM.

La seule observation qu'il y ait à faire en ce qui concerne le pronom est relative aux pronoms personnels, formant par leur agglutination avec des participes ou des adjectifs un composé équivalent à un verbe ordinaire. « Il faut ranger, dit le ḳatholiḳos Élias Ier, parmi les lettres *furables* le ܚ et le ܢ, dans les mots ܚܕܒܢܐ, ܪܚܡܢܐ, ܩܐܡܢܐ. On ne les trouve, en effet, que dans les livres saints, parce que les Palestiniens, qui les ont traduits[2], avaient l'habitude de les écrire à part, ainsi qu'on le voit par les ouvrages des anciens docteurs juifs qui ont parlé ou écrit dans le syriaque usité en Palestine. Jacques d'Édesse pensait qu'on avait ajouté le *ḥeith* et le *noun* pour distinguer les mots semblables les uns des autres, par exemple ܩܐܡܢܐ de ܩܐܡܢܐ,

[1] *K'tovo d'tsem'ḥe*, loc. cit.

[2] On s'est souvent demandé où et par qui a été faite la version des Saintes Écritures en syriaque. On voit qu'Élias attribue la *Peschito* aux *Palestiniens*; le primat jacobite semble être de son avis, car, parlant encore dans un autre endroit de la question qui nous occupe en ce moment, il nous fait connaître ce qu'il entend quand il dit les *Anciens*. Ce sont les *habitants de la Palestine*. (Voir *K'tovo d'tsem'ḥe*, I, P., ch. XVIII, sect. 1, p. 73. Cf. Jacques de Tagrith, cod. Musée Britannique 21454, fol. 9, *b*.)

ܪ̈ܚܡܝܢܢ de ܪܚܡܝܢܢ[1]. » C'est bien là, en effet, l'opinion que le réformateur de la langue syriaque développe dans sa lettre à Georges de Sarug[2], et que lui attribuent fréquemment les auteurs indigènes, Bar-Hébreus dans ses deux grammaires[3], et Jacques de Tagrith dans ses dialogues[4]. Mais la réforme qu'il voulait introduire sur ce point demeura lettre morte, et l'usage contraire alla toujours se propageant de plus en plus, en particulier chez les Nestoriens. C'est chez eux, en effet, que l'on trouve plus habituellement que chez les autres Syriens les pronoms apocopés unis avec les participes, de manière à ne former qu'une seule expression verbale; ex. : ܐܡܪܢܐ, ܩܝܡܝܢ, ܪܚܡܝܢܢ, ܩܝܡܝܢܢ, au lieu de ܐܡܪ ܐܢܐ, ܩܝܡܝܢ

[1] Ms. Vat. 450, fol. 5. Cod. Musée Britannique 25876, fol. 7, a, b. [illegible]

[2] *Jacobi episcopi Edesseni epistola de orthogr. syr.* Paris, 1869, p. x.

[3] *K'tovo d'tsem'he.*

[4] Ms. du Musée Britannique 21454, fol. 8, 9, 21-32. Ms. 25876, fol. 7, a.

ܪ̈ܚܡܝ ܐܢ̄ܬܘܢ, ܐܢ̄ܬܘܢ[1]. Il semble même que c'est un usage antique dans l'écriture araméenne, puisqu'on retrouve cette orthographe dans les plus anciens manuscrits. Elle y est quelquefois constante[2]. A mesure qu'on se rapproche de notre temps, on remarque dans les manuscrits nestoriens une tendance à résoudre ces formes contractées dans leurs éléments, et l'on peut reconnaître dans ce fait une influence partie de la Syrie occidentale. On emploie dans ce cas la ligne occultante, pour indiquer les lettres qui disparaissent de la prononciation. Cependant, l'antique usage a toujours été dominant chez les Orientaux, et l'orthographe dont nous parlons forme un des traits saillants de leurs œuvres.

Nous ne devons pas omettre de mentionner ici une *crase* très-fréquente chez les Nestoriens modernes et que nous n'avons pas souvenir d'avoir rencontrée chez les Syriens d'Occident. Lorsque le pronom personnel ܗܘ suit immédiatement le verbe auquel il sert de sujet *pléonastique*, il se combine avec ce verbe, par la suppression du ܗܘ̄ܐ, de manière à constituer un seul mot, qui, orthographiquement parlant, ressemble à la troisième personne masculine du pluriel. Voici un exemple extrait du *Beith-gaza* nestorien : ܒܗܪܘ ܘܡܫܡܫܘ ܥܡ ܐܪ̈ܚܐ ܥܘ̈ܕܐ ܘܐܬ̈ܐܝܢ ܘܦܪܚܘ ܥܡܐ ܒܫܡܝܐ «(Pierre et Paul) déra-

[1] Ms. du Musée Britannique 14620, fol. 9, *b*; 14705, fol. 23, *a*.

[2] W. Wright, *Apocryphal acts of the apostles*, 1871, I, voir la vie de saint Thomas en particulier. Cf. ms. 144 de Paris, 65, *b*.

«cinèrent et firent disparaître de la terre les épines «et l'ivraie que le démon avait semées dans le «monde [1].» Dans ce cas, le *vau* final prend un point au-dessous pour montrer qu'il doit être prononcé avec la voyelle longue *ou*, tandis qu'il est quiescent dans les troisièmes personnes du masculin pluriel. On trouvera cette orthographe chez les anciens, mais elle est surtout fréquente dans les manuscrits nestoriens.

CHAPITRE III.

DU VERBE.

§ 1. — Du verbe régulier.

Il y a plus d'observations à faire sur le verbe, quoiqu'elles ne soient pas très-nombreuses; mais il faut dire de celles-ci ce que nous avons déjà dit des précédentes, c'est qu'elles se ramènent presque toutes à des omissions de lettres, à des additions de voyelles, en un mot à de minutieuses questions d'orthographe. En général, les Orientaux se montraient plus fidèles aux anciennes traditions et adoptaient une écriture plus simple ou moins surchargée d'éléments inutiles à l'intelligence du sens. C'était là le trait caractéristique des premiers écrits de la langue syriaque, et ceux qui ont pu se familiariser un peu avec les manuscrits antiques savent qu'on n'y rencontre jamais, pour ainsi dire, le *vau* ou le *ïoud* des

[1] Ms. du Musée Britannique 7179, fol. 96, *b*.

troisièmes personnes de l'aoriste pluriel. Ils n'ignorent pas davantage qu'on y écrit indistinctement les points nommés, par Jacques d'Édesse, ܦܢ̈ܐ, sur les formes masculines ou féminines et quelquefois même sur les pronoms[1]. Du reste, on aurait tort de s'étonner de ces anomalies, parce que, dès le principe, on n'était pas absolument fixé sur ces questions : on écrivait la langue à peu près comme on la prononçait; mais, un pareil système engendrant des méprises ou des confusions regrettables, les premiers grammairiens connus se hâtèrent d'y remédier, en fixant par des règles la véritable écriture. Au VIIe siècle, Jacques d'Édesse se distingua en Occident par les réformes qu'il s'efforça d'introduire dans l'alphabet, l'orthographe et la grammaire araméennes[2]; et si l'on pouvait émettre une supposition, en s'appuyant sur quelques mots dits en passant par Bar-Hébreus, on serait tenté de croire que l'exemple des Orientaux le poussa dans cette voie. Il y avait plusieurs siècles, en effet, que les Nestoriens s'occupaient des questions grammaticales à l'époque où parut Jacques d'Édesse; ils avaient eu quelques écrivains célèbres sous ce rapport, et c'est peut-être là une des causes qui les ont empêchés d'accepter les innovations du grammairien occidental. Celui-ci prescrivit aux scribes d'écrire un *vau* et un *ioud* au pluriel comme caractère des troisièmes personnes masculines et féminines. En Occident,

[1] Par exemple dans le ms. 14592 du Musée Britannique.

[2] *Journal asiatique*, 1869, I, mai-juin; cf. octobre-novembre.

ses opinions acquirent force de loi; elles furent universellement appliquées, et il est rare de les trouver violées à partir du VIII[e] ou du IX[e] siècle. Chez les Nestoriens, au contraire, on se montra rebelle à ses préceptes, de telle sorte que Bar-Hébreus put signaler l'omission du *vau*, du *ïoud* et des points du pluriel comme un des côtés les plus saillants de l'orthographe orientale. On écrivait donc chez les Orientaux ܢܫ̈ܐ ܢܦܩܢ pour ܢܫ̈ܐ ܢܦܩܝܢ[1]. Bar-Hébreus attribue aussi aux habitants de la Mésopotamie et de l'Adiabène l'orthographe suivante : ܡܩܛܠܢܗܘ pour ܡܩܛܠܝܢܗܘ, ܙܒܢܝܢ pour ܙܒܢܝ̈ܢ, ܐܚ̈ܝܢ pour ܐܚܝ̈ܢ, etc., et peut-être pourrait-on les accuser encore d'avoir ajouté souvent un *ïoud* à la troisième personne du féminin singulier[2]; mais ce dernier usage s'évanouit de bonne heure. Plus tard même, les grammairiens orientaux parlèrent du *vau* et du *ïoud* des pluriels, sans que l'emploi de ces lettres parvînt à devenir général.

Une des particularités les plus remarquables de la conjugaison du verbe chez les Syriens orientaux se montrait à la deuxième forme, où l'on redoublait la seconde radicale, conformément à une loi des

[1] *K'tovo d'tsem'ḥe*, IV, P., ch. V, sect. II, p. 243; II, P., ch. I, sect. I, 90; ch. V, sect. VII, 122. Ms. de Paris 167, fol. 369, *b. Journal asiatique*, 1869, I, p. 462. Pohlmann, *Sancti Ephremi syri commentariorum in Sanct. Script. commentatio*, p. 11.

[2] Polhmann, *ibid.* W. Wright, *Apocryphal acts*, etc. I. *Vie de saint Thomas*, passim. Cf. Pohlmann, *loc. cit.* p. 11.

langues sémitiques. On avait donc *quattel* et *ethquattal*, pendant que les Occidentaux lisaient *quatel* et *ethquatal*. A cette première divergence, qui se faisait sentir dans toute la conjugaison à l'actif et au passif, venaient s'en ajouter d'autres, par exemple à l'impératif. Jusqu'à ces derniers temps, on avait éprouvé une certaine peine à fixer nettement la forme des deux impératifs *ethpe'el* et *ethpa'al*. Quelques auteurs croyaient que les formes étaient absolument identiques; d'autres assignaient à chaque impératif une forme particulière qu'ils empruntaient aux deux dialectes, et assignaient à l'impératif *ethpe'el* la forme suivante ܐܬܩܛܠ, tandis que l'impératif *ethpa'al* ne différait point du prétérit. Mais cette dernière opinion, peut-être la plus reçue parmi les grammairiens modernes, était attaquée et ébranlée fortement, parce que les manuscrits ne sont pas uniformes [1].

Il est facile de voir ici encore que la confusion vient de ce qu'on n'a pas assez approfondi les deux dialectes. Les Syriens occidentaux ne distinguaient point les deux formes d'une manière bien sensible. Il n'y avait de différence pour eux que dans les verbes où la cinquième radicale appartenait aux six lettres du *BGoDKPhoTh*. Alors, mais alors seulement, les deux impératifs *ethpe'el* et *ethpa'al* différaient l'un de l'autre par le *roukokh* et par le *quouschoï*, par le

[1] C. B. Michaelis, *Gramm. syr.* 8, 20, 60. Hoffmann, *Gramm. syr.* 117, 181. Amira, *Gramm. chald.* 339. Merx, *Gramm. syr.* 77, III°.

m'haghīono et par le *mar'h'tono*. Bar-Hébreus examine ce sujet assez au long dans plusieurs endroits de son grand ouvrage, et on peut résumer ainsi toute sa pensée : « Dans la conjugaison *ethpeᶜel*, les Orientaux et les Occidentaux suivent les mêmes règles, tandis que, dans la conjugaison *ethpaᶜal*, l'impératif ne diffère point, chez les Orientaux, du prétérit[1]. » Le primat jacobite s'appuie là-dessus pour critiquer le dialecte nestorien; et, comme s'il prévoyait qu'on pourrait retourner contre lui l'arme dont il se sert, il cherche à faire voir comment on peut distinguer les deux impératifs dans le dialecte occidental. Il n'y a qu'un seul cas, c'est lorsque la cinquième lettre est une de six, *B*, *G*, *D*, *K*, *P*, *T*, parce qu'elle prend alors le *qaouschoï* dans la conjugaison *ethpeᶜel*, et le *roukhokh* dans la conjugaison *ethpaᶜal*[2]. On affecte, par suite, l'impératif *ethpeᶜel* du *mar'h'tono*, et l'impératif *ethpaᶜal* du *m'haghīono*. Ce sont là deux circonstances qui, quoi qu'en dise Bar-Hébreus, condamnent les Occidentaux. En effet, le *roukhokh* qu'ils conservent à la forme *ethpaᶜal* est comme un dernier vestige d'une voyelle disparue, et le *m'haghīono*, en tendant à la faire revivre, contient un hommage implicite à l'orthographe des Nestoriens[3].

[1] *K'tovo d'tsem'ḥe*, II, P., ch. IX, sect. VII, p. 153, 154, 155. Cf. ms. 15 de Paris, 9, *a* : الجخف جد.

[2] *K'tovo d'tsem'ḥe*, II, P., ch. IX, sect. VII, p. 153; IV, P., ch. III, sect. VII, 227, 228. Merx, *Gramm. syr.* 97. Cf. ms. 167 de Paris, 373, *a*, et *Œuvres grammaticales* de Bar-Hébreus, II, 50.

[3] *K'tovo d'tsem'ḥe*, II, P., ch. IX, sect. VII, p. 153. Cf. Amira, *Gramm. syr.* p. 339. Hoffmann, *Gramm. syr.* 181.

§ 2. — Des verbes irréguliers.

Parmi les verbes irréguliers, ceux qui commencent ou finissent par une lettre faible sont soumis à une irrégularité générale. Toutes les fois que cette lettre initiale ou finale se change en *vau* ou se confond avec lui, la voyelle précédente, si elle est *p'toḥo*, devient *z'quofo* chez les Orientaux. Ils écrivent donc ܚܙܘ, ܡܢܘ, ܡܘܕܝܢ, ܡܘܕܥ, ܐܘܕܝܢ, ܐܘܕܥ, ܡܛܘ, ܐܬܘ, ܒܥܘ, conformément à un de leurs principes signalé plus haut[1].

A ces irrégularités générales s'en ajoutaient quelques autres particulières à certains verbes. Plusieurs de ceux qui commençaient par *olaf* recevaient le *p'toḥo* comme voyelle auxiliaire au prétérit, au lieu du *r'votso* qu'employaient les Occidentaux. De même encore, au futur, quelques-uns des verbes qui prenaient la voyelle *ḥ'votso* en Occident adoptaient la voyelle *r'votso* en Orient. Là où les uns auraient lu ܐܙܠ, ܐܡܪ, ܐܟܠ, ܐܚܕ, ܐܟܪ, ܐܦܐ, ܢܐܡܪ, ܢܐܟܠ, ܢܐܚܕ, ܢܐܦܐ, les autres lisaient ܐܙܠ, ܐܚܕ, ܐܟܠ, ܐܡܪ, ܐܦܐ, ܐܟܪ, ܐܚܕ, ܐܙܠ, ܐܡܪ.

[1] *K'tovo d'tsem'ḥe*, II, P., ch. VI, sect. VII, p. 134; ch. IV, sect. VI, p. 109; ch. VIII, sect. III, p. 142; IV, P., ch. IV, sect. I, p. 229. Voir plus haut. Dans le ms. 101 de Paris, on lit, fol. VI, *b*, ܡܘܕܥܘ et ܡܘܕܥ dans le ms. 14674 du Musée Britannique.

ܐܬܪܐ [1]. Quelquefois, cependant, ils suivaient l'orthographe occidentale dans certains passages de l'Écriture sainte [2].

Les verbes ܚܙܐ, ܐܬܐ, ܩܪܐ, quand ils recevaient l'adjonction des suffixes, n'étaient point traités de la même manière dans les deux dialectes. Chez les Syriens d'Occident, la seconde radicale conservait sa voyelle, tandis que chez les Syriens d'Orient elle la perdait. Ceux-ci écrivaient donc ܚܙܐܘܗܝ, ܩܪܐܘܗܝ, ܐܬܐܘܗܝ, et ceux-là ܚܙܐܘܗܝ, ܩܪܐܘܗܝ, ܐܬܐܘܗܝ [3].

Mais un phénomène plus curieux, c'est la manière dont les Orientaux formaient l'impératif *ethpe'el* des verbes ܝ, et aucun auteur n'a encore, à notre connaissance, signalé, de près ou de loin, cette particularité du dialecte oriental. En Occident, les nombreux verbes de cette classe ont leur impératif singulier masculin en ܶܒ, comme ܐܬܝܠܶܕ, ܐܬܝܬܶܒ, ܐܬܝܕܰܥ, etc. Chez les Nestoriens, au contraire, par une anomalie dont il est impossible de se rendre compte, on ajoute un autre *ïoud* et l'on ponctue ensuite l'impératif comme celui d'un verbe

[1] *K'tovo d'tsem'he*, II, P., ch. VI, sect. I, p. 124; ch. VII, sect. V, p. 149; IV, P., ch. V, p. 239.

[2] *Ibid.* II, P., ch. VII, sect. III, p. 126, 127.

[3] *Ibid.* sect. V, p. 149.

ordinaire; ex. : ܐܠܟܬܒܝܢ, ܐܠܡܘܬܝܢ, ܐܠܐܒܢܝܢ, ܐܠܟܬܒܢ, etc.[1]

CHAPITRE IV.

DE LA PARTICULE.

Il n'y a ici qu'une seule observation à faire, c'est la manière dont les Orientaux agglutinent les préfixes ܒܘܕܠ à certains mots. On connaît là-dessus les règles qui dirigeaient les Syriens d'Occident. Nous croyons inutile de les rappeler.

Dans le dialecte nestorien, on trouve des exceptions plus ou moins nombreuses aux divers points de cette règle. Ainsi : 1° dans certains mots commençant par une consonne accompagnée de sa voyelle, les Syriens qui habitaient la Mésopotamie donnaient encore une voyelle auxiliaire à la préfixe. Ils écrivaient, par exemple, ܒܝܫܘܥ, ܕܝܫܘܥ, ܕܫܘܫܢܐ, ܒܫܘܫܢܐ[2]. 2° On pourrait croire qu'ils ne transportaient pas à la préfixe la voyelle de l'*olaf* ou du *ioud* initial, puisque, le plus souvent, leurs manuscrits placent la voyelle sur ces deux lettres. Cependant il ne paraît pas qu'il en fût réellement ainsi; car quand d'autres préfixes survenaient, ils

[1] *K'tovo d'tsem'he*, ch. IX, sect. VII, p. 152, 154. Cf. *Petite Grammaire* de Bar-Hébreus, *commentaire marginal*, ms. 167 de Paris, fol. 373, *a*, et *Œuvres grammaticales* de Bar-Hébreus, II, 50.

[2] *K'tovo d'tsem'he*, I, P., ch. VII, sect. 1, p. 41. Cf. ms. 167 de Paris, fol. 364, *a*. Cf. Ms. 15 de Paris et ms. 101, fol. 2, *b*, ligne 27. 32. Ms. 25876 du Musée Britannique, fol. 9, *b*.

les traitaient comme si la première avait appelé à elle la voyelle initiale. Voici l'orthographe que l'on rencontre dans les manuscrits nestoriens : ܠܐܝܚܝܕܐ, ܕܐܝܚܝܕܐ, etc. ܒܠܐܝܚܝܕܐ, ܘܒܐܝܚܝܕܐ[1]. 3° En Occident, le *ioud* ne perdait sa voyelle, pour la donner à la préfixe, que lorsque cette voyelle était le *ḥ'votso*, et dans ce cas, la transposition avait lieu presque toujours. Les Orientaux écrivaient, au contraire, ܒܝܡܝܬܘܬܐ, ܘܝܡܝܬܘܬܐ, ܒܝܡܝܢ, pour ܒܐܝܡܝܬܘܬܐ, ܘܐܝܡܝܬܘܬܐ, ܒܐܝܡܝܢ[2]. 4° Ils affectaient du *p'toḥo* les préfixes du mot ܪܘܡܚܐ, comme si le *risch* eût été quiescent; mais il faut peut-être voir dans cette anomalie un souvenir de l'élision du ܗܘܐ[3]. 5° Enfin, on pourrait trouver une dernière divergence dans la manière dont les deux dialectes ponctuaient le verbe ܐܬܐ et ses préfixes. Les Syriens occidentaux écrivaient ܘܐܬܐ[4], ou plus communément ܘܐܬܐ, suivant la leçon de l'exégète ḳarḳaphien connue sous le nom

[1] Ms. 12138 du Musée Britannique, 106; cf. 94, 104, etc. Le ms. 15 de Paris écrit tantôt ܠܐܝܬܝܐ, 6, *b*, ܠܐܝܕܥܘܢ, 6, *b*, ܠܐܝܬܘܗܝ, 6, *b*, tantôt ܘܐܝܕܥܘܢ, 6, *b*, ܠܐܝܕܥܘܢ, 4, *b*, ܠܐܝܬܝܐ, 7, *b*, ܠܐܝܩܪ, 8, *a*, ܠܐܝܩܪܐ, 9, *b*. Le manuscrit Vatican ponctue ainsi : ܕܐܝܬܝܐ, ܕܐܝܩܪ, ܕܐܝܩܪ, 176, *b* et *passim*. Cf. ms. 101 de Paris, fol. 69, *b*, ligne 16.

[2] *K'tovo d'tsem'ḥe*, I, P., ch. VII, sect. 1, p. 41, 42.

[3] *Ibid.* p. 42.

[4] Ms. Vatican 14, fol. 11, *a*.

de ܗܡܟܠܐ[1], tandis que les Orientaux écrivaient ܦܛܐ ܒܥܘܢ ܢܩܘܫ ܘܐܡܪ[2].

TROISIÈME PARTIE.

DE LA LEXICOGRAPHIE.

Nous arrivons enfin à la dernière partie de cette étude sur les deux dialectes araméens qui ont laissé le plus de traces dans l'histoire, et nous ajoutons seulement quelques courtes observations sur le lexique des Syriens occidentaux et orientaux; car, dans l'état actuel de nos connaissances, il nous est impossible de pénétrer bien avant dans cette matière délicate. Il y aurait lieu, pour être complet, de diviser ces observations en trois parties : les unes se rapporteraient aux expressions orthographiquement différentes dans les deux dialectes, mais identiques quant au sens; les autres auraient pour objet les mots ou les racines dont le sens n'est point le même chez les Syriens d'Occident et d'Orient; et les dernières rouleraient sur les termes exclusivement propres à chacune des deux fractions de la race araméenne. Quelques mots résumeront notre

[1] Ms. Vatican 14, *loc. cit.* Cf. *Journal asiatique*, 1869, II, 247. Dans un article paru dans ce numéro du *Journal asiatique*, nous avons émis la pensée que l'expression ܗܡܟܠܐ désignait Jacques d'Édesse. D'après un docte prélat d'Asie, il faudrait voir dans le ܗܡܟܠܐ des manuscrits ḳarḳaphiens le patriarche jacobite Théodose (887-896), cité quelquefois comme autorité dans ces recueils massoréthiques.

[2] Ms. Vatican 14, fol. 9, *b*.

pensée et suffiront pour tracer les lignes générales du travail qu'il y aurait à accomplir.

I. *Des mots identiques quant au sens, mais différents par l'orthographe.* Bar-Hébreus signale, dans ses grammaires, son Trésor des mystères et son Lexique, un grand nombre de termes de cette classe, qui est extrêmement nombreuse, la plus nombreuse des trois. Il a résumé dans un chapitre de son *K'tovo d'tsem'ḥe*[1] tous les détails épars dans ses œuvres; mais son énumération est bien loin d'être complète. On trouvera à la fin de cet article une liste de ces expressions, que nous aurions pu grossir beaucoup, si le résultat final eût dû nous dédommager de la peine que nous nous serions imposée pour la dresser.

II. *Des mots différents par le sens et par l'orthographe.* Le primat jacobite consacre une section du même livre à cette catégorie de mots[2], beaucoup moins nombreuse que la précédente. Ses observations se rapportent, en général, à des verbes ayant deux ou plusieurs significations; et ces significations, que les Orientaux ne distinguaient par aucun signe extérieur, les Occidentaux les indiquaient par un changement de voyelle. C'est ainsi qu'ils écrivaient ܒܪܶܟ quand ils voulaient exprimer l'idée d'*adoration* : ܠܐ ܒܪܟܘ ܘܠܐ ܣܓܕܘ ܠܒܥܠܐ ; voulaient-ils, au contraire, rendre l'idée de *chute*, ils orthographiaient ܒܪܰܟ,

[1] *K'tovo d'tsem'ḥe*, IV, P., ch. IV, sect. V, p. 237-240.
[2] *Ibid.* II, P., ch. V, sect. IV, p. 118, 119.

par exemple, ܕܢܚܝ ܒܪܗ ܘܒܩܠܗ[1]. Nous nous sommes abstenu d'essayer de donner aucune nomenclature de ces expressions, parce que nous ne pouvions rien fournir d'étendu ni de complet. Bar-Hébreus en cite une dizaine, que les lexicographes pourront recueillir à l'endroit indiqué plus haut. Encore a-t-il toujours en vue certains passages de la version *Peschitho*, et se propose-t-il d'éclaircir les endroits qui lui semblent présenter quelque obscurité. Cette traduction célèbre forme, du reste, la base de tous ses travaux linguistiques, et il la cite si souvent ou il y fait tant d'allusions, qu'on pourrait presque la reconstituer avec ses seules œuvres[2].

III. *Des termes exclusivement propres à chaque dialecte.* Ici les renseignements ne sont guère plus abondants que par rapport aux mots de la classe précédente. Bar-Hébreus garde un silence à peu près absolu, et cependant il suppose en plus d'un endroit qu'il y avait autre chose que des différences orthographiques entre les deux idiomes parlés par les deux grandes fractions de la race araméenne. Il ne signale que deux mots employés exclusivement par les Nestoriens : au lieu de se servir de ܐܠܐ, ils se servaient d'un mot d'origine étrangère ܡܠܐ. Ainsi, ils disaient à un homme qu'ils invitaient à dîner et qu'ils craignaient de ne pas voir venir : ܡܠܐ

[1] *K'tovo d'tsem'ḥe*, loc. cit.

[2] Voir, sur Bar-Hébreus étudié comme exégète, *Zeitschrift der Deutschen morg. Ges.* Band XXIV, p. 495 et suiv.

ܐܢܫ ܡܢ ܒܢܝ̈ ܒܝܬܟܘܢ ܫܕܪܘ « venez vous-même, ou si « vous ne pouvez venir en personne, envoyez quel- « qu'un de chez vous. » — « Aidez-moi par vos actes, « sinon aidez-moi par votre parole ܡܠܐ ܒܡܠܬܐ [1]. » Pour rendre la même idée, les Occidentaux avaient emprunté aux Grecs la particule ܛܐܘܣ (τέως?).

Bar-Hébreus ne nous en apprend pas davantage sur ce point, et, pour trouver quelque chose qui se rapporte à cette partie de notre travail, il faut feuilleter les œuvres lexicographiques de Bar-ʿAly et de Bar-Bahlul; mais ici encore il n'y a rien de complet, rien de clair, rien d'incontestable, rien de méthodique; car les lexicographes syriens citent plutôt des expressions propres à certaines localités qu'à l'un des deux dialectes, expressions dans lesquelles, d'ailleurs, nous serions moins porté à voir des débris d'anciens dialectes araméens que des emprunts faits aux langues voisines, que des importations dues aux fusions et au mélange des races, que les premiers jets d'idiomes ou de dialectes nouveaux. Il y avait alors, en Orient et en Occident, des formes de langage que Bar-Hébreus appelle ܡܫܘܪ̈ܐ, et ces formes de langage, d'abord uniquement reçues dans la conversation et les usages ordinaires de la vie, ont fini peu à peu par s'étendre, par prendre des proportions considérables avec de nouveaux apports faits d'ailleurs; et c'est ainsi que se sont constitués

[1] *K'tovo d'tsem'he*, III, P., ch. III, sect. VII, p. 183.

très-probablement les dialectes modernes de la Syrie, de la Mésopotamie et de la Perse[1].

M. Larsow a extrait de Bar-ʿAly et de Bar-Bahlul quelques-uns des passages où ces auteurs mentionnent les expressions dont nous parlons[2]. On pourrait grossir un peu le nombre de ces mots, sans atteindre jamais les proportions du plus maigre dictionnaire; car, dans les trois ou quatre lettres du lexique de Bar-Bahlul que nous avons parcourues intégralement, c'est à peine si nous avons pu recueillir quatre ou cinq exemples du même genre. Les voici :

ܐܝܟ ܡܡܠܠܐ ܕܛܝܪܗܢ الرّارُ والرَّيْرُ والمُخّ : ܪܘܪܐ (ms. ܛܝܪܗܘܢ).

« C'est-à-dire *roura* signifie, dans le dialecte de « Tirhan, la même chose que l'arabe *râron*, *raïron*, « *mouḫḫon*, ou bien la moelle gâtée dans l'os. »

ܠܐ ܐܬܦܫܩ ܡܢ ܩܕܡ ܡܢܢ ܐܠܐ ܕܣܒܪܝܢ ܗܘܝܢ ܕܦܫܩܗ : ܪܣܢܐ
ܡܝܐ ܕܡܫܬܚܪܝܢ ܗܢܘܢ (sic) ܡܐܢܐ ܒܬܪ ܕܡܫܬܚܓܝܢ ܡܢ
ܗܘ ܒܠܚܘܕ ܒܠܫܢܐ ܡܫܬܡܫܐ ܗܕܐ ܡܠܬܐ ܒܒܢܝ
ܛܝܪܗܢܝܐ

« Le mot *rasana* n'a pas été expliqué avant nous. « Nous croyons qu'il signifie ces eaux qui restent lors- « qu'on a lavé des vêtements. C'est un terme dont

[1] Nous ne partageons pas tout à fait les opinions de M. Nöldeke sur ce point.

[2] *De Dialectorum linguæ syriacæ reliquiis*, Berlin, 1841.

« nos compatriotes se servent à Tagrith. Nous avons « trouvé mentionnés ܒܥܡܕܐ (?) les *rasané iourd'na-* « *naïé*, c'est-à-dire les lavages faits dans le Jourdain. »

ܪܩܢܐ : ܐܝܟ ܛܝܝܐ. الرندج ܘܡܬܩܪܐ ܩܕܡ ܒܬܓܪܝܬ
ܒܪܣܪܘܫܝ ܪܩܢܐ ܐܘܪܓܢܘܢ ܕܒܗ ܢܓܪܐ ܠܡܦܣܩ ܘܡܫܥ
ܚܣܝܢܘܬܗ.

« *Raqna* signifie la même chose que l'arabe *ran-* « *dadj'*. C'est ainsi qu'on appelle à Tagrith le *gou-* « *riza* (?). Suivant Bar-Sarvaï, *raqna* indique l'instru- « ment dont le charpentier se sert pour couper et « polir les aspérités du bois. »

ܪܩܘܬܐ : ܪܩܘܬܐ ܒܟܬܒܐ ܩܕܝܫܐ ܐܝܟ ܡܣܠܝܐ ܕܡܘܨܠ
النعنع وقال مسيح سحلب راقوثا هو النعنع

« *Raquoatha*, dans la sainte Écriture, signifie *une* « *chose vile.* Dans le dialecte de Mossoul, on appelle « ainsi la menthe. Messîh Saḥlab (?) a dit que *ra-* « *quoutha* signifiait *la menthe.* »

Bar-Bahlul mentionne encore la langue de *Garmaḳ*[1] ou *Badjarmaï*, dont nous avons déjà parlé avec Jacques de Tagrith[2], celle de la *Syrie damascénienne*[3], celle de *Tagrith*[4], et le *langage commun*, etc.; mais nous avons beaucoup de peine à prendre les expressions étranges qu'il cite comme des termes

[1] ܠܫܢܐ ܓܪܡܩܝܐ au mot ܫܘܫܦ.
[2] Voir plus haut, p. 341.
[3] Au mot ܫܢܐ.
[4] Au mot ܫܩܠܐ.

syriaques pour des restes d'idiomes araméens disparus. Nous ne voyons dans ces mots que des termes le plus souvent étrangers au syriaque, et par suite incapables de nous donner une idée exacte des dialectes que renfermait cette langue aux xe-xiie siècles. Bar-Bahlul observe lui-même plus d'une fois que ces termes barbares n'appartiennent pas au vocabulaire-syro-nestorien. Ainsi, en expliquant le mot ܡܩܕܐ, il ajoute : لَيْسَ سُورْيَانِيّ *le terme n'est pas syrien*.

Nous croyons, dès lors, inutile de nous appesantir davantage sur ce sujet. Ces quelques exemples donneront à ceux qui ne pourraient se procurer l'opuscule de Larsow une idée du peu de profit qu'on recueillera de la publication des œuvres lexicographiques de Bar-ʿAly et de Bar-Bahlul, au point de vue de la connaissance des dialectes araméens [1]. On a fondé sur ces deux lexicographes beaucoup trop d'espérances, et plus d'une illusion sera déçue lorsque leurs œuvres auront vu le jour.

Arrivé au terme que nous avions entrevu, arrêtons-nous un instant pour contempler l'espace que nous avons parcouru, pour saisir, dans leur ensemble, les faits divers que nous avons énumérés, et pour tirer une conclusion des observations accumulées dans les pages qui précèdent.

[1] On trouvera à la fin, dans les notes lexicographiques, tous les mots que Bar-ʿAly cite comme appartenant aux dialectes syriens. N'ayant eu qu'un seul manuscrit à notre disposition, il ne nous a pas été toujours possible de reconnaître la vraie leçon du texte arabe.

CONCLUSION.

On le voit, quand on étudie les deux principaux dialectes araméens, l'*oriental* et l'*occidental*, sous toutes leurs faces, dans la phonétique, dans la grammaire et dans la lexicographie, on est toujours ramené à des nuances d'articulation ou d'orthographe. C'est qu'en effet, aux bords du Tigre et dans les plaines de la Mésopotamie orientale, on parlait absolument la même langue que dans la Syrie et sur les rives de l'Euphrate. S'il y avait quelque différence, elle consistait tout entière dans l'émission des consonnes, dans la prononciation des voyelles et dans des variétés de sons peu appréciables pour une oreille étrangère. Des permutations de caractères, des phénomènes d'occultation et d'assimilation, des changements de voyelles, voilà tout ce que nous saisissons dans la langue parlée; et si, du langage, nous passons aux monuments écrits, nous y découvrons encore deux façons d'écrire, de ponctuer et d'élucider le même texte; de telle sorte que tout nous rappelle à la ponctuation et à l'orthographe. Et ce que nous arrivons à constater par un examen minutieux des faits, nous le trouvons encore dans l'histoire littéraire de la race araméenne; car, toutes les fois que les écrivains indigènes traitent la question des dialectes, ils nous en parlent comme de deux manières différentes de lire[1]. Orientaux et

[1] Voir plus haut, p. 313.

Occidentaux, comme Bar-Hébreus appelle les deux fractions de la race araméenne, ont la même langue; les règles sont identiques dans leur ensemble; les procédés ne diffèrent pas; il n'y a tout au plus que des divergences de détail, encore sont-elles et peu nombreuses et très-légères.

Et pendant que nous établissons ces faits en étudiant, d'une manière attentive, la langue syriaque, ceux qui fouillent les anciens monuments de la langue hébraïque y découvrent deux ordres de phénomènes analogues et parallèles : là aussi il y a deux systèmes de ponctuation et d'accentuation, deux systèmes, dont l'un naît et se développe en Palestine, tandis que l'autre prend naissance dans les écoles de la Babylonie. Ce qui ne mérite pas moins de fixer l'attention des savants, c'est que ces deux ordres de phénomènes semblent s'être développés presque en même temps dans les deux langues. En parcourant les pages de ce mémoire, plus d'un lecteur aura fait cette observation; car il y a dans les deux systèmes de ponctuation, correspondant dans chaque langue à deux dialectes, des faits similaires, une conception de moyens analogues, une terminologie souvent identique, une organisation de préservatifs externes qui dénotent, dans les grammairiens ou dans les massorèthes juifs et syriens, des rapports fréquents, intimes et prolongés.

Tout semblerait donc nous inviter à comparer la ponctuation et l'accentuation hébraïques à la ponctuation et à l'accentuation syriaques. Une telle étude

offrirait quelque intérêt, et, en tout cas, elle ne manquerait point de faire jaillir quelques rayons de lumière capables d'éclairer les origines si obscures des deux massores. Mais une comparaison minutieuse (et, pour qu'elle conduisît à des résultats sérieux, il faudrait qu'elle fût minutieuse) nous entraînerait bien au delà des bornes que nous devons nous prescrire. Nous nous contentons de signaler ce point de vue nouveau aux patientes et laborieuses recherches des savants qui disposent de plus de loisirs que nous n'en avons nous-même; car il ne faut pas se dissimuler que l'examen et la discussion d'une matière aussi abstruse présentent des difficultés nombreuses, de ces difficultés dont on ne triomphe que par la patience, le temps et le travail.

Redisons-le donc en terminant : Si l'on veut faire des progrès dans la connaissance des dialectes araméens, et posséder à fond la langue syriaque, il est nécessaire de se familiariser avec les écrits de Jacques d'Édesse, de Denys Bar-Tsalibî, et surtout d'Aboulfaradj. Lorsque la littérature syrienne aura été sérieusement explorée, lorsqu'elle aura été publiée, mais alors seulement, on pourra combler les lacunes qu'on rencontre dans sa grammaire et dans son histoire. En attendant, la seule publication des œuvres de Bar-Hébreus, de ses grammaires, de ses commentaires, de ses histoires, de ses ouvrages de théologie, de morale et de philosophie, serait un grand bienfait; car ce fécond écrivain résume à lui seul toutes les connaissances de ses devanciers et

toutes les sciences cultivées de son temps. Il y a peu de questions qu'il n'ait examinées; il les a traitées, en général, avec une érudition rare, avec un sens droit, une critique sévère pour son époque, et il expose ses opinions avec une clarté de langage que beaucoup d'auteurs modernes pourraient lui envier. Les archaïsmes disparus et ceux que l'usage a conservés [1]; les leçons des vieux manuscrits [2]; les fautes imputables aux scribes [3]; les endroits et les mots où les copistes se trompaient le plus fréquemment [4]; les traditions diverses, leurs origines et leur histoire; celles qu'il faut retenir [5] et celles qu'il faut abandonner [6]; les mots, les formes, les variantes de prononciation ou d'orthographe [7]; les dialectes populaires [8]; les significations diverses des mots; les nuances de ponctuation et d'accentuation, etc., rien ne lui échappe, et il a condensé dans quelques pages de ses grammaires plus de renseignements utiles à la philologie ou à l'histoire littéraire des langues sémitiques que tous les autres écrivains syriens ensemble.

Si nous n'avions pas eu, pour nous aider, les documents entassés dans ses ouvrages, nous n'au-

[1] *K'tovo d'tsem'ḥe*, p. 73, 91, 202, 203, 205, 209, 234.
[2] *Ibid.* 24, 25.
[3] *Ibid.* 127.
[4] *Ibid.* 203, 206, 234.
[5] *Ibid.* 106, 151, 193, 203, 212, 230, 234, 245, 247.
[6] *Ibid.* 67, 150, 201, 233.
[7] *Ibid.* 26, 35, 128, 171, 205, 231, 233, 244, 249.
[8] *Ibid.* 62, 66, 70, 115, 174, 186, 206, 249.

rions jamais pu aborder cette étude sur les deux principaux dialectes araméens. Nous lui avons emprunté tout ce que nous avons dit sur le syriaque parlé en Palestine et en Arménie[1]; il nous a appris encore « qu'à Mélitine on changeait le *quof* de ܩܘܡ en *gomal*[2], » et il nous a fait connaître certaines particularités du dialecte de Samosate[3], si on peut donner ce nom à des formes de langage aussi restreintes. Bar-Hébreus possède tellement à fond sa langue et l'histoire littéraire de sa nation que rien ne lui semble étranger : les leçons particulières à certains hommes comme Jacques d'Édesse, Paul de Tella, Mar-Narsaï, Mar-Éphrem, Antoine le Rhéteur, et à plus forte raison à certaines écoles comme les Ḳarḳaphiens[4]; les diverses versions de saint Grégoire, les particularités linguistiques, les variétés d'orthographe, rien ne lui est inconnu, et toutes ces choses, en apparence si disparates, viennent se ranger à leur place tout naturellement.

Il y a toutefois un point où il faut se défier de ses appréciations linguistiques : c'est lorsque, comparant les dialectes, il place toujours le sien au premier rang, ainsi que Jacques d'Édesse le faisait déjà au VIIe siècle. Il manifeste surtout une aversion

[1] *K'tovo d'tsem'ḥe*, p. 23, 66, 73, 206.

[2] Lexique *de vocibus æquivocis* à la fin de sa *Petite Grammaire.*

[3] *K'tovo d'tsem'ḥe*, p. 85.

[4] Aux leçons déjà signalées (*Journal asiatique*, 1869, II, p. 259-272) j'en ajouterais une autre, *K'tovo d'tsem'ḥe*, p. 28, ܓܡܠܐ pour ܚܡܠܐ.

extrême pour le dialecte des Orientaux, qu'il critique avec un acharnement et une constance infatigables dans ses deux grammaires; il commence même son grand ouvrage par ces mots significatifs : « Ô Dieu, je vous remercie de m'avoir préservé des corruptions du vil chaldéen et de m'avoir fait connaître les élégances du pur araméen [1]. »

Au fond, cependant, les deux grands dialectes araméens n'étaient pas aussi différents qu'on pourrait le croire avant tout examen. Les divergences étaient même si peu saillantes qu'avant le xe siècle, c'est-à-dire avant la propagation des deux alphabets exclusivement propres aux Orientaux et aux Occidentaux, il n'eût pas été facile de savoir auquel pouvait appartenir un manuscrit. C'était surtout par la phonétique, par les voyelles que les deux dialectes différaient l'un de l'autre; et voilà pourquoi Bar-Hébreus les désigne toujours, non pas par les mots de *langue*, ܠܫܢܐ ou ܠܥܙܐ, mais par ceux de *traditions*, ܡܫܠܡܢܘܬܐ, de *manières particulières de lire*, ܡܦܩܢܐ. Tous les auteurs qui l'ont précédé lui dictaient ce langage, et ceux qui l'ont suivi ont marché sur ses traces. On s'expliquera donc sans peine, maintenant, que la première partie de cette étude soit beaucoup plus étendue que les deux autres. C'est qu'à elle seule elle résume à peu près toute la matière [2].

[1] *K'tovo d'tsem'he*, préface, invocation, p. 3.

[2] Renan, *Histoire des langues sémitiques*, liv. III, ch. III, § IV, p. 272.

Était-ce là tout ce qu'on aurait pu dire sur ce sujet? Nous sommes éloigné de le prétendre et nous n'osons pas l'espérer. Sans doute, si nous eussions différé de quelques années encore la publication des pages qui précèdent, nous aurions pu enrichir ce mémoire d'aperçus nouveaux, de faits plus nombreux, de rapprochements plus ingénieux; mais peut-être nous serait-il arrivé aussi ce qu'ont éprouvé tant d'autres avant nous. En publiant le résultat de nos recherches passées, nous ne renonçons pas à chercher encore; si nous découvrons mieux, nous tâcherons d'en faire profiter les lecteurs de ce recueil. Si quelquefois nous nous sommes trompé, nous l'avouerons ingénument, et s'il nous fallait alléguer une excuse, nous dirions volontiers avec l'auteur syrien auquel nous avons fait jusqu'ici tant d'emprunts : « Comment pourrait-on trouver étrange que nous ayons erré ici ou là, en essayant les premiers de présenter ce sujet aux méditations des savants? N'avons-nous pas eu soin, d'ailleurs, de confirmer, autant que cela nous a été possible, notre opinion par des témoignages écrits [1]? » C'est là notre excuse, et c'est aussi le côté méritoire de notre travail, s'il est digne de quelque considération.

[1] *K'tovo d'tsem'he*, I, P., ch. 1, sect. vi, p. 9.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 12 AVRIL 1872.

La séance est ouverte à huit heures; le procès-verbal est lu et la rédaction en est adoptée.

M. Mohl expose au Conseil l'état de la publication du *Tarikh al-Hind* d'Albirouni. Le Conseil sait que M. Wœpcke en fut chargé; il avait à sa disposition le manuscrit de la Bibliothèque et celui de M. Schefer. Il trouva que le manuscrit de la Bibliothèque était une copie de celui de M. Schefer, mais qu'il avait son utilité en aidant au déchiffrement de celui-ci, qui est d'une main assez difficile à lire. M. Wœpcke copia une grande partie du manuscrit et ajouta sur chaque page la restitution des noms sanscrits en caractères dévanagaris. Après la mort de ce savant tant regretté, tous ses papiers furent remis par sa famille à M. Mohl, qui y trouva, outre la copie incomplète du texte, un assez grand nombre de notes sur Albirouni. Le Conseil de la Société pria alors M. de Slane d'entreprendre la publication de l'ouvrage. M. de Slane s'en chargea conditionnellement dans l'espoir que la Société pourrait obtenir un manuscrit d'Albirouni dont M. Cowell avait appris l'existence à Bombay, entre les mains d'un musulman. Ce manuscrit est, à ce qu'il paraît, incomplet, en ce que les chiffres sont restés en blanc, de sorte qu'à lui seul il est à peu près inutile, mais serait d'une grande utilité pour la critique du texte. M. de Slane s'occupa pendant quelque temps de la traduction de l'ouvrage; mais lorsque peu à peu l'espoir d'obtenir le manuscrit de Bombay se perdit, il y re-

nonça. Pendant ce temps le Comité de traduction de Londres, qui a toujours attaché la plus grande importance à la publication des différents ouvrages d'Albirouni, avait chargé M. Sachau, professeur à Vienne, de la traduction d'un autre ouvrage de cet auteur, et exprimé à plusieurs reprises le désir que notre Société lui abandonnât aussi l'édition du *Tarikh al-Hind*, qu'il lui tardait de voir paraître.

M. Mohl pense que, dans ces circonstances, il vaut mieux renoncer à cette entreprise et l'abandonner à M. Sachau, qui, par l'étude qu'il a déjà faite du style d'Albirouni, est très-préparé à la mener à bonne fin, et qui se propose de collationner à Constantinople le manuscrit qui s'y trouve. Après une courte délibération, le Conseil accepte cette proposition, et M. Mohl annonce qu'il remettra à M. Sachau le travail et les notes de M. Wœpcke, qui sont à sa disposition [1].

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par le Comité de rédaction. *Journal des Savants*, mars 1872, in-4°.

Par les rédacteurs. *Revue africaine*, janvier-février 1872, in-8°.

Par la Société. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, part I, n° 2, et part II, n° 3, 1871, in-8°.

Par la Société. *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, n°s IX, X-XI, september, october and november 1871, in-8°.

Par l'éditeur. *The Indian Antiquary*, edited by Jas. Burgess, n° III, march 1872, in-4°. Bombay.

Par les rédacteurs. *The Academy*, Monday, april 1, 1872, in-4°.

Par la Société de Calcutta. Bibliotheca indica. *Ain i Akbari*, edited by H. Blochmann, M. A. fasc. XIII, in-4°.

— *Farhang i Rashidi*, edited and annotated by Maulawi Zulfaqar 'Ali, fasc. III and IV, 1871, in-4°.

[1] Cela a été fait depuis la séance, et M. Ch. Schefer a, de son côté, bien voulu confier à M. Sachau son manuscrit du *Tarikh al-Hind*. — J. M.

Bibliotheca indica. *Maásir i 'Alamgírí*, edited in the original persian, by Maulawi Agha Ahmad 'Ali, fasc. IV et V. 1871, in-8°.

— *A biographical dictionary of persons who knew Mohammad*, by Ibn Hadjar, edited by Maulawi 'Abd-ul-Hai. Vol. IV, fasc. X, 1871, in-8°.

— *Sáma veda Sanhitá*, fasc. III, 1871, in-8°.

— *Nrisinha Tápani*, fasc. III, 1871, in-8°.

— *Gobhiliya Grihya Sútra*, fasc. II, 1871, in-8°.

— *Chaturvarga-Chintámani*, fasc. II, 1871, in-8°.

— *Mimánsá Darsana*, fasc. XI, 1871, in-8°.

— *Taittiriya Prátisákhya* with the commentary entitled the Tribháshyaratna, edited by Rájendralála Mitra, fasc. I, 1871, in-8°.

Par l'auteur. *Dictionnaire turk-oriental de M. Pavet de Courteille*. Article de M. Defrémery. (Extrait du *Journal des Savants*, 1871, in-4°.)

Par l'auteur. *Sur quelques opinions singulières des Musulmans*, par M. Defrémery (extrait des *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 2e série, t. VII, 1871), in-8°.

Par l'auteur. *Fragments of the Syriac grammar of Jacob of Edessa*, edited from mss. in the British Museum and the Bodleian library, by W. Wright, *s. l. n. d.*, in-4°, 8 pages. (Tiré seulement à cinquante exemplaires.)

Par l'auteur. *Dialogues chinois-latins*, traduits mot à mot avec la prononciation accentuée, publiés par Paul Perny. Paris, 1872, in-8°, 232 pages.

Par l'auteur. *Indische Studien*, Beiträge für die Kunde des indischen Alterthums, im Vereine mit mehreren Gelehrten herausgegeben von Dr A. Weber, XI Band. *Die Taittiríya-Samhitá*, 1er Theil, Kaṇḍa I-IV. Leipzig, 1871, in-8°, 416 p.

Par l'auteur. *Notices of sanskrit mss.* by Rajendralala Mitra, published under orders of the government of Bengal, n° III. Calcutta, 1871, in-8°.

APPENDICE DU DICTIONNAIRE FRANÇAIS-LATIN-CHINOIS DE LA LANGUE MANDARINE PARLÉE, par Paul PERNY. Paris, 1872, in-4°, IV-270, II-173 pages. (Chez E. Leroux. 60 fr.)

M. l'abbé Perny, à peine échappé aux prisons de la Commune, se remit à son travail, et il vient de publier la seconde partie de son Dictionnaire, dans laquelle il traite d'une manière systématique d'un nombre de matières qui sortent du cadre étroit d'un dictionnaire, mais dont la connaissance importe à l'intelligence de la littérature. Voici la liste des chapitres qui composent ce volume.

I. *Académie chinoise.* Histoire et fonctions de cette grande institution politique et littéraire. — II. *Bibliothèques.* C'est plutôt une énumération sommaire des ouvrages contenus dans la grande collection de Kien-long. — III. *Botanique.* Cet article donne une courte analyse de l'herbier de Chên-long. — IV. *Chine.* Ce sont de très-brèves réflexions sur l'antiquité et l'état social de la Chine. — V. *Dictionnaires.* Caractéristique de treize dictionnaires chinois et de huit dictionnaires chinois-européens, dont quelques-uns inédits. — VI. *Des éclipses.* Ce chapitre est uniquement destiné à l'usage des Européens en Chine. — VII. *Noms des empereurs de la Chine.* Liste des empereurs, leurs noms, titres de leurs règnes et indication de leurs actes principaux. Cet article, fort étendu, sera d'une grande utilité pour ceux qui s'occupent de l'histoire de la Chine, par la quantité de termes techniques qu'il contient. — VIII. *Encyclopédies.* Énumération de dix-sept ouvrages de ce genre. — IX. *Noms des constellations et des principales étoiles.* — X. *Arbre généalogique.* Grand tableau de tous les termes de parenté que reconnaît la loi en Chine. — XI. *Les principaux historiens chinois.* Cet article est tiré principalement des *Mémoires sur les Chinois*, ce qui fait que les noms des historiens ne sont en grande partie indiqués qu'en transcription. On peut compléter cet article par le chapitre correspondant des *Notes on*

chinese literature, par M. Edkins. — XII. *Tableau des mandarins de la Chine.* Cet article est tiré des Almanachs officiels et donne une liste complète et très-utile des titres et rangs des employés de tous grades. — XIII. *Tableau de la mortalité.* Ces tables sont uniquement destinées à servir aux Européens en Chine. — XIV. *Musique des Chinois.* Histoire et système de cet art en Chine et liste d'ouvrages chinois sur ce sujet. — XV. *Le livre des cent familles.* Texte chinois, avec un commentaire détaillé sur les noms et localités d'origine des clans chinois. — XVI. *Système monétaire.* — XVII. *Des sociétés pécuniaires.* Chapitre trop court sur un sujet très-curieux. — XVIII. *Villes de l'Empire chinois.* Liste alphabétique contenant les noms des villes en chinois et en transcription, l'indication du chef-lieu dont chacune dépend, de la province, et de la latitude et longitude de sa position.

La seconde partie du volume est entièrement composée de listes de noms de plantes, d'animaux et de minéraux, avec leurs équivalents scientifiques européens; ces listes, quoique nécessairement encore incomplètes, sont de beaucoup les plus considérables qu'on ait encore publiées. Elles sont suivies de deux tables, l'une contenant les noms des objets en latin, et l'autre les noms chinois avec les renvois aux listes.

Les sujets que l'auteur a réunis dans ce volume sont traités très-inégalement, quelques-uns avec tous les détails qu'on peut désirer, d'autres avec une brièveté que le lecteur regrette; mais l'ouvrage, tel qu'il est, forme un supplément extrêmement utile à tous les dictionnaires chinois; car dans quel dictionnaire trouverait-on les milliers de noms propres et de noms de localités, de noms de dignités et titres des emplois de tout degré, de noms des règnes, des innombrables degrés de parenté, et surtout de noms d'objets d'histoire naturelle? Quiconque se sert de dictionnaires d'une langue orientale sait combien ils sont pauvres en termes techniques de toute espèce, et combien ils nous laissent dans l'embarras.

J. M.

ORTHOGRAPHE

Occidentale.	Orientale
[2]	
[3]	

[1] Toutes les fois que je ne citerai aucune autorité particulière, l'exemple sera extrait du K'tovo d'tcemhe IV.e partie, chapitre IV, section V. [2] K'tovo d'tcemhe page 234 de mon édition. [3] ibid.

[1] Mr. Vatic. 282, f. 74 a, 2. [2] K'tovo d'Awin &c, p. 199. [3] ibid 187, 124. 167. [4] Mr. 13178 du British M. 18, b, 2. [5] K'tov. d'&. 127. [6] ibid 179. [7] 124. 187. [8] 21 cfr. Wright, Apocry. Acts, 1, 74. [9]. Mr. Barberini VI. 62. [10] K'tov. d'&. 97. [11] ibid 118.

[illegible]

[illegible]

---

[1] Ms. Vati. 282. 185. [2] K'lono d'Lr. 66 [3] Ms. Vat. 282. f. 208. K'lono d'Lr 147. [5] 118. [6] 68. [7] 27. [8] 113. [9] 129.

ܐܰܟ݂	ܐܰܟ݂
ܐܰܪܺܝܣܛܘܛܶܠܺܝܣ	ܐܰܪܺܝܣܛܘܛܶܠܺܝܣ
ܐܶܟ݂ܛܳܐ	ܐܶܟ݂ܛܳܐ
ܐܶܦܬܳܐ	ܐܶܦܬܳܐ
ܐܰܠܬܳܐ	ܐܰܠܬܳܐ
ܐܰܪܢܒܬܳܐ	ܐܰܪܢܒܬܳܐ
ܐܶܣܡܘ	ܐܶܣܡܘ [1]
ܒܰܪܳܐ	ܒܰܪܳܐ
ܒܪܦܐ	ܒܪܦܐ [2]
ܒܩܪܐ	ܒܩܪܐ
ܒܰܝܬܶܗ	ܒܰܝܬܶܗ [3]
ܒܦܬܐ	ܒܦܬܐ
ܒܰܪܢܳܫ	ܒܰܪܢܳܫ [4]
ܒܦܪܙܠܝܐ	ܒܦܪܙܠܝܐ
ܒܩܪܐ	ܒܩܪܐ
ܓܙܘܪܐ	ܓܙܘܪܐ
ܓܛܠܠ	ܓܛܠܠ [5]
ܓܛܪܝܦ	ܓܛܪܝܦ
ܓܥܝܢܬܐ	ܓܥܝܢܬܐ
ܓܠܙܘ	ܓܠܙܘ
ܓܠܠܠ	ܓܠܠܠ [6]
ܓܢܙܒܪ [7]	ܓܢܙܒܪ
ܓܠ ܕܙܒܪܘ	ܓܠ ܕܙܒܪܘ [8]

[1] id. 215. [2] 253. [3] 147. [4] 231. [5] 55. [6] 55. [7] Ms. 1258 du Musée Brit. 10. a. [8] Ktobo d'ts, 171.

ܒܫܡܝܐ
ܢܦܪܘܣ ܡܢܗ
ܡܛܠܬܐ
ܒܢܘܪܐ ܚܘܛܐ
ܒܡܝܐ ܚܡܝܡܐ
ܒܫܠܡ ܡܠܐ
ܠܒܪ
ܦܢܘܗ
ܠܒܪܪ
ܬܗܪܐ
ܬܦܘܫ
ܒܦܘܡܐ
ܒܠܫܢܐ
ܒܩܠܐ
ܡܘܒܐ
ܠܚܘܒܗ
ܠܗܒܐ
ܕܢܚܙܝܢܗ
ܠܓܘܪ
ܢܘܠܐ
ܢܒܠܘܢ
ܡܘܪܐ ܘܝܬܠܘܢ
ܢܦܠ

ܒܫܡܝܐ
ܢܦܪܘܣ ܡܢܗ
ܡܛܠܬܐ
ܒܢܘܪܐ ܚܘܛܐ
ܒܡܝܐ ܚܡܝܡܐ
ܒܫܠܡ ܡܠܐ
ܠܒܪ
ܦܢܘܗ
ܠܒܪܪ
ܬܗܪܐ
ܬܦܘܫ
ܒܦܘܡܐ
ܒܠܫܢܐ [1]
ܒܩܠܐ
ܡܘܒܐ [2]
ܠܚܘܒܗ
ܠܗܒܐ
ܕܢܚܙܝܢܗ
ܠܓܘܪ
ܢܘܠܐ
ܢܒܠܘܢ
ܢܦܠ

[1] Ms. Vat. 282, 189, b — 152, 155, b. [2] K'tovo d'ixmihe, 118.

ܥܦܪܢܐ	ܥܦܪܢܐ
ܥܪܘܩܐ	ܥܪܘܩܐ
ܦܘܡܐ	ܦܘܡܐ
ܦܫܝܐ	ܦܫܝܐ
ܦܣܐ	ܦܣܐ
ܦܠܓܐ	ܦܠܓܐ
ܦܚܪܐ	ܦܚܪܐ
ܦܪܨܐ	ܦܪܨܐ
ܦܪܨܘܦܐ	ܦܪܨܘܦܐ
ܩܘܡܬܐ	ܩܘܡܬܐ
ܩܪܝ	ܩܪܝ
ܩܘܡܪܣܛܐ	ܩܘܡܪܣܛܐ [1]
ܩܢܘܦܐ	ܩܢܘܦܐ
ܩܛܠܐ ܩܛܠܐ ܕܝܘܡܐ	ܩܛܠܐ ܩܛܠܐ ܕܝܘܡܐ [2]
ܩܫܘܕܝܢܘܬܐ	ܩܫܘܕܝܢܘܬܐ [3]
ܩܠܝܘܦܐ	ܩܠܝܘܦܐ
ܩܛܝܪܐ	ܩܛܝܪܐ
ܩܛܪ	ܩܛܪ
ܩܛܪ ܚܠܒܐ	ܩܛܪ ܚܠܒܐ [3]
ܩܒܪ	ܩܒܪ [4]
ܩܦܪܘܣ	ܩܦܪܘܣ [5]
ܩܫܬ ܐܘܪܢܐ	ܩܫܬ ܐܘܪܢܐ [6]

[1] K'mon d'l. 27. [2] 216. [3] 27. [4] 118 [5] 61. [6] 70.

[illegible]

[illegible]

[1] id. 218. [2] 118. [3] 205. [4] 233 [5] ibid [6] Ms. de Paris XV, 5. ܐ

ܡܫܐܠܬܐ	ܡܫܐܠܬܐ
ܢܫܐܠܗ	ܢܫܐܠܘܗ [2]
ܡܓܢܢܐ	ܡܓܢܝܢܐ
ܒܢܝܐ	ܒܢܝܐ
ܒܠܘܓܝܬܐ	ܡܠܘܟܫܬܐ [1]
ܒܣܡܐ	ܒܣܡܐ
ܒܪܐ ܒܪܫ	ܒܪܐ ܒܪܝܫ
ܒܫܠܡܐ	ܒܫܠܡܐ
ܒܠ ܦܣܩ [3]	ܒܠ [3]
ܒܠܐܗܡܐ [4]	ܒܠܐܗܡܐ [5]
ܒܠ ܐܘܪܐ	ܒܠ ܐܘܪܐ.
ܒܠܠܝܐ	ܒܠܠܝܐ
ܐܘܦܠܐ	ܐܘܦܠܐ
ܐܪܝܘܣ	ܐܪܝܘܣ [6]
ܐܘܪܐ	ܐܘܪܐ
ܐܣܟܘܠܐ	ܐܣܟܘܠܐ
ܐܦܩܘܬܐ	ܐܦܩܘܬܐ

[1] _bid 26. [2] Ms. Vat. 165. 129, b. [3] K'tovo. d. 70. [4] ibid [5] Fr. Ms. XV. de Paris. 7. b. [6] K'tovo d'ts. 231

II.

Notes Lexicographiques

[illegible]
[illegible] [1]

[illegible]
[illegible] [2]

[illegible] [3]

[illegible]
[illegible]
[illegible] [4]

[illegible] [5]

[illegible]
[illegible] [6]

[illegible] [7]
[illegible]
[illegible] [8]

[9] [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] [10]

[illegible]
[illegible] [11]

---

[1] Ms. CLXVII, 21, a. [2] ibid 44, a. [3] ibid [4] 48, b [5] 67. b. Ms.
[6] 80, b. [7] 88, b. [8] 105, a. [9] 108, b [10] 111. b. [11] 112. b.

[illegible] [1]

[illegible] [2]

[illegible] [3]

[illegible] [4]

[illegible] [5]

[illegible] [6]

[illegible] [7]

[illegible] [8]

[illegible] [9]

[illegible] [10]

[illegible] [11]

---

[1] Ms. CLXVII, 116, a [2] ibid 124, b. [3] 130, a [4] 136, a [5] 142, a [6] 156, b. [7] 161, a [8] 200, a [9] 275, a [10] 285, b [11] ibid

[illegible]
[illegible]
[illegible] [1]
[illegible] [2]
[illegible] [3]
[illegible]
[illegible] [4]
[illegible]
[illegible] [5]
[illegible]
[illegible]
[illegible] [6]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
Larrow, p. 15. [illegible] [7]
[illegible]
[illegible]
Larrow, p. 17. [illegible] [8]
[illegible]
[illegible]
Larrow, p. 24. [illegible] [9]

---

[1] Ms. CLXVII, 287,a [2] 305,a. [3] 312,b. [4] 314,b [5] 337,a [6] 343,a [7] 36,a [9] 127,b.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] *cfr. Larsow, p. 27.*

III.

Voyelles Ms. 101 de Paris

[illegible] = o, ā
[illegible] = a, ā
[illegible] = i, ē
[illegible] = ë
[illegible] = ī
[illegible] = ou
[illegible] = ou

Ms. 15 de Paris.

[illegible] = o, ā
[illegible] = a, ā
[illegible] = i, ē
[illegible] = ĭ
[illegible] = e
[illegible] = ou
[illegible] = ou

[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]

IV

Contraria

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

ܘܐܬܘܕܝ ܘܐܫܬܘܝ ܘܢܛܪ ܠܗ ܠܡܥܒܕܘܬܗ
ܘܐܡܪ. ܢܦܩܘ ܐܫܬܘܝ ܥܡܗ ܠܟܠܗܘܢ.
ܗܢܘ ܕܝܢ ܕܒܢܝܫܐ ܣܓܝܐܐ ܕܡܠܟ
ܗܘܝܐ ܗܘܐ ܐܝܟ ܠܡܘܗܒܬܐ ܕܡܠܟܘܬܐ.
ܘܗܘܝܐ ܗܘܐ ܡܫܡܫ ܠܗ ܘܚܕܐ ܟܕ
ܒܬܪܟܢ ܕܐܬܚܡܣ ܟܘܠ. ܟܕ ܐܬܝܗܒ ܠܗ
ܕܐܬܒܠܥܘ ܢܒܝܐ ܠܫܘܟܢܐ ܗܘܐ. ܘܡܬܡܠܐ
ܒܡ ܚܘܫܒܐ ܗܘܐ. ܘܫܡܠܝ ܗܘܐ ܡܥܡܘܕ ܒܝܘܡ
ܚܕܐ ܠܐܝܠܝܢ. ܘܟܠܗܘܢ ܗܘܘ ܡܬܚܫܒܝܢ
ܕܒܗ ܡܬܚܫܒܐ ܕܥܡܕܝܬܐ. ܘܐܡܪ ܕ ܘܢܗܘܐ
ܡܢܗܘܢ. ܐܝܟܢܐ ܠܗ ܐܡܪ ܠܡܥܒܕܗ
ܕܢܘܪܐ. ܘܠܡܫܡܫܢܐ ܕܡܠܟܘܬܐ ܘܠܡܥܡܕܗ
ܕܝܢ ܟܕܗ ܡܢܗܘܢ ܘܠܟܗܢܐ ܢܒܝܐ ܟܠܗܘܢ
ܕܥܡܕܐ ܗܘܐ ܘܡܬܚܫܒܢܐ
ܘܐܡܪܐ ܡܢܗ ܕܒܗ ܘܚܕܐ ܢܗܘܐ.
ܠܗ ܐܦ ܗܘ ܒܕܐ ܘܠܒܕܘ ܢܠܐ ܥܡܕܝܬܐ
ܘܠܕܘܫܐ ܢܫܐ ܡܥܒܕܢܐ ܘܟܗܢܐ ܡܥܐ
ܘܒܟܠܗ ܘܠܟܠܗ ܟܠܗܝܢ. ܘܕܥܡ ܟܠ
ܐܬܘܐ. ܡܚܫܒ ܐܢܫ. ܘܐܡܪ ܡܬܚܫܒܢܐ
ܢܒܝܐ ܥܠܡܐ ܒܟܠܗ. ܐܘ ܗܘ ܠܗ
ܘܗܠܐ

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

XV, 90, a, 1.

3, a. [illegible]

3, a. [illegible] 3. b. [illegible]

3, a. [illegible]

3, a. [illegible] 4. b. [illegible]

4, a. [illegible] 6. b. [illegible]

2, b. [illegible] 3. b. [illegible]

4, b. [illegible]

[illegible]

XV. 90. a. 2.

1.

59/65

col. 1

col. 2

10, a, 7.

5, a, 2.

6, a, 2.

13, 6, 9.

R, 6, 7.

18, 6, 7.

F 1, 6 col. 1

8, 6 col. 9

XV, 90 f b

[illegible]

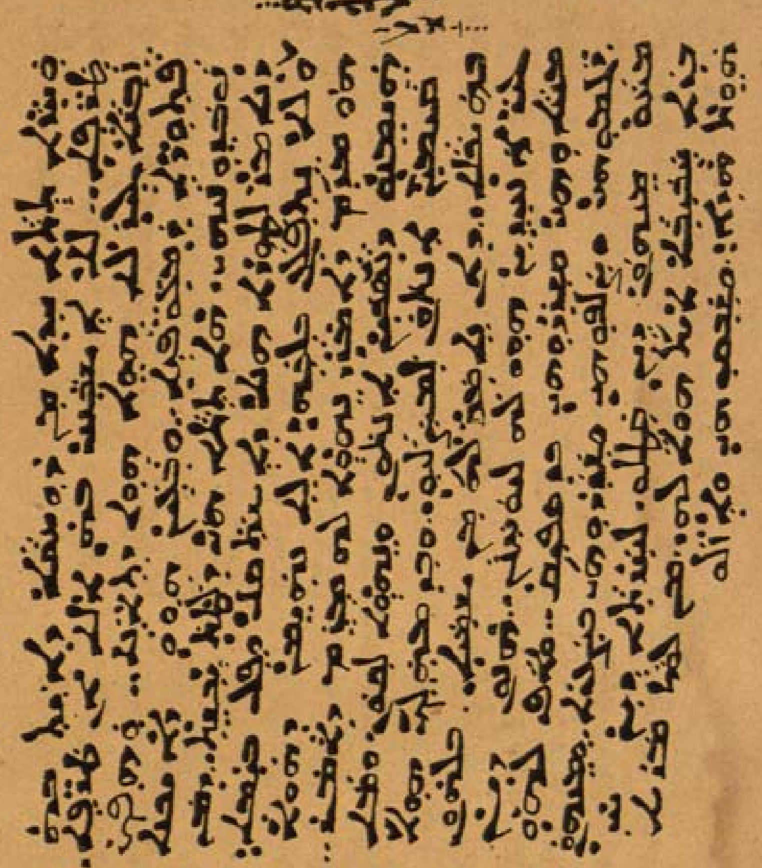
3, a. [illegible]

2, b. [illegible] 3, a. [illegible]

3, b. [illegible] 3, b. [illegible]

3, b. [illegible] 4, a. [illegible]

Musée Britannique. *12138, 245, 6.*



Marc XI, 13 – XII, 15.

Ms. VI, 62. Bibl. Barberini

[illegible]

[illegible]

[XI. Siècle.] [illegible]

Lettre du Mois

de Septembre

1871

101 F.ᵗ 100, a.

Biblioth. Nation.ᵉ

Copie faite à Mossoul en Février 1872.

[illegible]

[illegible]

JOURNAL ASIATIQUE.

JUIN 1872.

INSCRIPTIONS SABÉENNES.

IV.

TRADUCTION PARTIELLE ET PROVISOIRE DES INSCRIPTIONS[1].

1. — (Ṣan'â 1.)

...[1] et Nischakarib et...[2].....

2. — (Ṣan'â 2.)

...[1]ʿael et Doudkarib et leurs fils et...............[2] du sommet de la montagne (?) de Madr^{m} (?).

3. — (Ṣan'â 3.)

[1]ʿAbd-koulal^{m} et sa compagne Abʿali, fille de Ilah...[2]... et leurs fils Hana^{m} et Haʿl-Albat Qaoul^{m}, fo[3]ndèrent et couvrirent la maison de Irat (?) avec des architraves de marbre. Ils ont jeté les fonde[4]ments dans le mois de ḍha-kharif de l'an 375. Ḥayw [2].

[1] Nous réservons pour un travail ultérieur l'analyse détaillée des textes et la justification de notre traduction. Cependant nous y ajoutons déjà aujourd'hui quelques courtes notes pour expliquer certains points importants, dans lesquels nous nous sommes écarté de nos devanciers. Nous noterons également les noms géographiques que nous avons pu identifier avec les expressions mentionnées dans les anciens auteurs. — Les chiffres insérés dans les traductions indiquent les lignes des inscriptions.

[2] La traduction de cette inscription diffère entièrement de celle qui en a été donnée par MM. Fresnel et Lenormant. Le dernier nom propre paraît être celui du graveur.

4. — (Ṣan'â 4.)

[1]Makr[m] Arschew... et son fils......, [2]Akhyam[m], et ils confièrent.....

5. — (Ṣan'â 5.)

Ṭaour[m] Youhamn[m], roi de......

6. — (Ṣan'â 9.)

.....tat et Sa'dschams[m].

7. — (Ṣan'â 10.)

[1]Wahbawwâm et ses fils, fon[2]dèrent et couvrirent leur maison.......

8. — (Ṣan'â 12.)

[1]Par (la grâce) de Elmaqqahou, maître de...... [2]et par Elmaqqahou.

13. — (Zoubayra 1.)

...... et leurs fils........

14. — (Zoubayra 2.)

Ḥafn[m] et Wahb[m].

15. — (Zoubayra 3.)

...... leurs fils Wahb él et 'Abd...

17. — (Djirâs 1.)

..... et Ṭaouban Yehoufra'.

20. — (Ghâymân 3.)

Schaou' de Makhaḍ.

22. — (Ghâymân 5.)

Waq'aṭat Yatam et son fils H...

24. — (Ghâymân 7.)

. . . par Ḍat-Baʿdân, et ils lui posèrent une pierre rouge (jaune).

26. — (Ghâymân 9.)

Khêl-Aschwaʿ. . .

27. — (Ghâymân 10.)

Hadad^{m} Adh. . .

36. — (Ghâymân 19.)

[1]Schabaʿ de [2]Yemen (?).

42. — (Ṣirwâḥ 1.)

[1]Saʿd^{m} et Kayw (?). . . . . [2] ʿAns construisirent. . . . .

43. — (Ṣirwâḥ 2.)

. . . [1]et Saʿdṭaoun, fils de Saʿdêl, et N. . . [2]de Berân, construisirent, arrangèrent et couvrirent [3]la tour de. . .[4]. . . et leur pays. . . . .

44. — (Ṣirwâḥ 3.)

[1]Wadadêl ʿAnnân. . . . . et renouvela. . . .[2] Ikribmalik. . .[3] au maître de Awwâm. Qu'il le bénisse.

45. — (Ṣirwâḥ 4.)

Samaḥʿali Yanouf, fils de Iṭaʿ-amir, construisit. . .

47. — (Ṣirwâḥ 6.)

. . . roi de Saba, fils de. . .

48. — (Ṣirwâḥ 7.)

. . . [1]et Baʿli (?), fils de Ragag^{m}. . . [2]de Ḥabab et leurs enfants. . . . . [12]dans le mois ḍa-fals^{m} de l'année. . . Karib, fils de Nischakourayb, fils de Fadhḥ^{m}. . .

49. — (Ṣirwâḥ 8.)

[1]. . . Halkamir, fils. . . et [2]Ḥama'ṭat 'Abd de Bahmel (?), fils de [3]Ida'ab pour Youhafra, fils de Ḍharḥêl. . . 'Ab'ali ef Youkafra', fils de Ḍharḥêl et [4]Halkamir, fils de 'Anamatan et Ḥam'aṭat serviteur de Ḍharaḥêl, fils de Jda'ab, dans le pays. . . [5]. . . . consacra à Élmaqqahou Ab'ali et Youhafra. . . . .

50. — (Ṣirwâḥ 9.)

Jd'aêl Dhali de la vallée (?) de Saba, entoura d'un mur la maison de Élmaqqahou, le jour. . . . . . et y plaça (?) toutes les images de El^{m} et de Scheyoum^{m}, et de Ḥobâl^{m} et de Ḥomâr^{m}, par la grâce de 'Aṭṭar et de Élmaqqahou et de Dhat-Ḥamy^{m} et de 'Aṭṭar-Scheyoum^{m}.

51. — (Ṣirwâḥ 10.)

. . . [1]Jkribmalik l'Éminent roi de Saba, par Jd'a'êl le Sage et 'Adaêl (?), qui. . . . . [5]et Nafq^{m}, fils de 'Ali, le vassal de Saba. . . . . et leurs enfants. . . . . [9]Saba et leurs peuples . . . . . de[10] l'année de B'aṭṭar, fils de Ḥoud[11]mat. . . . . Ida'êl le Sage, [12]roi de Saba. . . [13] dans la ville de Ṣirwâḥ[1]. . . [16]Id'aêl le Sage . . . . [17]Cette décision (?) fut prise [18]le 8e du (mois) dhafara'-biny^{m} de l'année de Nischa[19]karib, fils de Kabir khalil. . . . . [20]Ikribmalik et 'Amamir, fils de Bahl^{m}, et Samahkarib[21], fils de Karib^{m}, et Halkamir, fils de Ḥatafar^{m}, et. . . . .

52. — (Ṣirwâḥ 11.)

Karibaêl le Sage, fils de Iṭa'amir, construisit. . .

54. — (Ṣirwâḥ 13.)

. . . raḥ, fils de Samaha'. . .

[1] C'est le nom que porte actuellement la ruine que Th. Arnaud a appelée *Kharibé*, mot qui, loin d'être un nom propre, indique en général une ruine. L'identification de cette ville avec la *Caripeta* de Pline, proposée par Fresnel, manque de toute base solide.

55. — (Ṣirwâḥ 14.)

Idʿaël Dhariḥ, fils de Sam......

56. — (Ṣirwâḥ 15.)

Idaël Dh......

57. — (Sirwâḥ 16.)

ʿAṭtar-Scheyoum^{m}.

58. — (Siriwḥ 17.)

... de [17]Ḥobâl^{m} 2) et de Ḥomâr^{m}, par la grâce de ʿAṭ...

59. — (Ṣirwâḥ 18.)

[E]lmaqqahou et de Dhat-Ḥamy^{m}.

64. — (Schira' 2.)

... et Qalal^{m} (?) Aschwaʿ.

65. — (Schira' 3.)

Ḥagt^{m} de Maoulam^{m}......

69. — (Schira' 7.)

Ḥayw^{m}, fils de Schaʿbân.....

84. — (Schira' 22.)

[1]ʿAmmischafq....... construisit[2] le jour.......[3] par Karibâël.....

87. — (Schira' 25.)

... [1]et Aschwaʿ et Fahd^{m} leurs [2]fils, fils de Akhṭam^{m}.

88. — (Elmédid-Ḍabou'a 1.)

...ḥayn, fils de Wafd.......

89. — (Elmédid-Ḍabou'a 2.)

[1]Abschammar, fils de [2]Kḥasr^{m} Marṭad.....

94. — (Elmédid-Ḍabou'a 7.)

Naṣirat, serviteur de Youhafra^{c}.....

109. — (Elmédid-Ḍaboua' 22.)

[1]^{c}Ammikarib, fils (?) de [2]Haoufa^{c}ṭat (?)...[3]

141. — (Djebel Scheyḥân 29.)

[1]Baouṭêl (?) et...... et leurs fils, Riyâm^{m2} et Elrams et Manahqaoum^{m}......

144. — (Médinet Haram 1.)

[1]Aous, fils de Aousaêl[2] de la tribu de Râymân, [3]adorateur (?) de Él et de ^{c}Aṭtar[4], serviteur de Iḍmarma[5]lik et de Watraêl, [6]voua (ceci) à Moutbannathiy'ân....... par (la grâce) de [8]Wadd^{m2} et de Ida^{c}simhou et les (autres) dieux de Harm^{m} [4]. [1]

145. — (Médinet Haram 2.)

[1]Halkyafa^{c}, fils de ^{c}Am^{c}a[2]hr de la tribu de Ḥariṭ Sak[3]an, voua (ceci) à Moutbannathiyân[4]..... par la grâce[5] (?) de Moutbannathiyân et les (autres) [6]dieux de Harm, au jour de [7]Iḍmarmalik et de Watraêl.

148. — (Médinet Haram 5.)

[1]Laḥm^{m}, fils de Iftaḥêl, [2]le père de Habraêl et Haqa[3]mêl et Aboukarib de la tribu de [4]Aboum^{c}aṭtar, érigea (?) à Moutban[5]nathiyân...[6]... Moutbannathiyân... 50 [7]et fit...[8]... et dans la ville....[9].... quatre, par la grâce de Wadd [10]et les (autres) dieux de Harm^{m}, [11]au jour de Iḍmarmalik [12]et de Watrâêl.

[1] Capitale des *Charmaei*.

[2] Le Cupidon des Sabéens. Ce dieu était également adoré des Arabes antéislamiques sous le nom de ودّ.

150. — (Médinet Haram 7.)

[1]Élaous, fils de Ifaʿël[2] de la tribu de Raymân, serviteur[3] de Iḍmarmalik et de Watr[4]aël et de Èl et de ʿAṯtar [5]Basan et de Harm[m], [6]érigea à Moutbannathiyân . . [7] . . . au jour . . [8] . . . 3oco (?) par la grâce de Idʿasim[9]hou et de Moutbannathiyân [10]et par Iḍmarmalik et Watraël.

151. — (Médinet Haram 8.)

[1]Youhaqim Ṭamran, fils de [2]Dakhtʿam[m], père de Laḥayʿa[3]-ṭas, de la tribu de Râymân[4], serviteur de Iḍmarmalik[5] et de Bʿaṯtar et de Harm[m], érigea à (ceci) à Moutbannath[7]iyân.... au jour[8] . . . . . [9]3 ans, [10]et . . . . . Ḥaḍramaout, [11]par la grâce de Wadd et de ʿAṯtar[12] de Raḥabahou et Moutbannathiyân[12] et Dhat-Ḥamy[m], et ʿAṯtar[13] Basan et par [14]Idhmarmalik et Bʿaṯtar[15] et Harm[m].

153. — (Médinet Haram 10.)

[1]Idhkarêl, fils de Haḳoud[2], père de Maʿdan [3]de la tribu de Akawi, érigea[4] (ceci) à Moutbannthiyân[5] . . . . . par la grâce de [6]Idaʿsimhou et de Mouth[7]annathiyân et de Wadd, [8]au jour de Iḍhmarma[9](l)ik et de Bʿaṯtar.

154. — (Médinet Haram 11.)

Ḥaybaṣ[m], fils de Ḥalw[m], [2]père de Natan[m] Ṣidqyafaʿ [3]de la tribu de Nouʿmân, érigea (ceci) à Mout[4]bannathiyân . . . . . au jour où le fit présider (?) Iḍmarmalik [5]l'armée de Aousân et l'armée de Habdh . . . . 2 ans . . . . [20] . . . . et Iḍhmarmalik donna en possession [21] des trésors à Ḥanbaṣ[m], et [22] il sacrifia à Ḍaqabdh et à [23]Wadd[m] . . . par la grâce de Elmaq[24]qahou et de Moubannathiyân, et de Idhmar[25]malik et de Bʿaṯtar et de [26]Harm[m] et de Elmounabbith . . . . . .

155. — (Médinet Haram 12.)

[1]Aousan fils de Kam[2] le grand de Nahn[3], serviteur de Wa-

tra[4]êl, voua...., [5]par la grâce de Dhat-Ḥamy[6m] et de ʿAṯtar [7]Basan et des (autres) [8]dieux de Harm[m] et par la grâce de Watraêl.

158. — (Médinet Haram 13.)

[1]ʿAmans, fils [2]de Kam le grand [de Nah]³n, serviteur [de Watraê]l[4]; v[oua (ceci) à Mout[5]ban]natiyân...[6] par Dhat-[Ḥamy[m]] [7]et par ʿAṯ[tar [8]Ba]san et par [9]les dieux de Harm[m]; par la [10]grâce de Watraêl [11]et de Harm[m].

159. — (Médinet Haram 16.)

[1]ʿAyr, fils de B..., [2]père de Laḥayaʿth....[3].... de la tribu...[4] érigea (ceci) à Moutbannathiyân... [5]par Ḥamy, par ʿAṯ[tar, par Wa][6]dd et Idʿasim[hou et par les [7]dieux de Harm et par Watra[8]êl et Harm.

160. — (Médinet Haram 17.)

[1]Watraêl Ḍhariḥ,... [2]fils de Iḍmar[3]malik, roi de Ha[4]rm[m], voua à [5]Moutbannathiyân....

162. — (Médinet Haram 19.)

...[Moutban]nathiyân et Ḍat-Ḥamy[m] et [2]Harm[m].

169. — (Médinet Haram 26.)

[1]Agour[m] le juste... fils de Nabathkarib .. construisit...

172. — (Elḥazm Ḥamdân 1.)

[1]Ḥayw[m], fils de Haouḍ, voua (ceci) à Elmaqqahou, [2]le maître de la terre (?) et.....

174. — (Elḥazm Ḥamdân 3.)

Iṯaʿkarib...... de Naschq [1], [2]fils de Samahkarib, fils de Raschwân...[3] cent...[4]... Elmaqqahou, le maître de...[5] ... par ʿAṯtar.....

[1] Voyez p. 502, note 1

176. — (Elḥazm Hamdân 5.)

[1]ʿAmkanis (?), fils de ʿAmiṭaʿ, fils de Schaoubat[m] [2]fit tout..... et construisit...[3]..... [4]par ʿAṯtar et par Elmaqqahou et par Ḍhat........

187. — (Mé'in 1.)

[1]ʿAmyadaʿ et ʿAmmikarib et Ḥayw[m] et Basl[m], et Yaḥmêl, fils de ʿAmmiṣidq et......... et Abamir et Aousʿaṭat et Khêlyadaʿ et Waddadêl et Saʿdêl [2]et Idhkarêl et Ismaʿêl de la tribu de Gaban[1], l'amie de Elyafaʿ Riyâm et son fils Haoufʿaṭat, rois de Méʿin[2], érigèrent à ʿAṯtar de Qabḍ[m] toutes les constructions.......[3]....... ʿAmmiyadaʿ à ʿAṯtar de Qabḍ..........

188. — (Mé'in 2.)

[1]ʿAṯtar de Qabḍ[m] et Wadd[m]..... des sacrifices 30; et au jour... ʿAmyadaʿ et son frère et leurs fils.......... [2]de tout Méʿin[m] et de Iṭal....... jusqu'au mois de dhaḥaḍr... et son frère et leurs fils et leurs pères et leurs oncles......

189. — (Mé'in 3.)

.... par la grâce de Wadd et de Nakraḥ et de Moutbaqbith au jour de Iṭaʿêl et de Ḥayw......

191. — (Mé'in 5.)

...[1][El]yafaʿ Riyâm, roi de Méʿin.... [ʿAṯ][2]tar de Qabḍ[m] et par Wadd[m] et par Nakraḥ[m] et par ʿAṯtar........ et [3]par tous les dieux de Méʿin....... ʿAmyaṭaʿ et ses gens et ses fils.........

192. — (Mé'in 6.)

[1]ʿAlmân, fils de ʿAmmikarib de..... père de Yaousaêl et

[1] Les *Gebanitae* de Pline; ce peuple paraît avoir formé une division des Catabani, que nous rencontrerons plus loin; il était en possession du port d'Océlis.

[2] Capitale des *Minaei*, un des peuples principaux de l'empire Sabéen.

Idhkarêl et Saʿdêl et Wahbâel et Ismaʿêl de la tribu de Gaban, amie de Abyadaʿ Iṭaʿ, roi de Méʿin, érigea, construisit, voua à ʿAṯtar de Qabḍ[m] et à Wadd[m] et à Nakraḥ[m].... dans l'enceinte de la ville[2] de Qarnaou[1]... ʿAṯtar de Qabḍ...[3]... et sacrifia à ʿAṯtar de Qabḍ et à Wadd des sacrifices....15 .... Abyadaʿ Iṭaʿ, roi de Meʿin.........

193. — (Méʿin 7.)

...[4]Karib, roi de Ḥaḍramaout, voua à ʿAṯtar de Qabḍ[m] .....[5].... et par Wadd[m] et par Nakraḥ[m] ...... Abyadaʿ Iṭaʿ, roi de Méʿin et par le peuple de Méʿin.....

195. — (Méʿin 9.)

[1]Kam, fils de Ḥaouham....... [6]Wahban et Agour, fils[7] de Ṣabḥ de Mataʿ et [8]Nabth, fils de Wahb....[10]..... roi de Méʿin.

196. — (Méʿin 10.)

[1]Ab[m] et [ses frè]res, [2]fils de Ḥamʿat[at].....[3]..... vouèrent à ʿAṯtar [5]de Qabd[m] ces stèles........ [7]et sacrifièrent à ʿAṯtar de [8]Qabd[m]... [9]et des sacrifices [10]25.....

199. — (Méʿin 13.)

[1]Babhan (?), fils de Taʿmat (?)..... quarante-sept coudées | 47 | et sa hauteur (?) dix-sept coudées | 17 | ...[2]... par ʿAṯtar oriental et par ʿAṯtar de Qabd[m] et Wadd et Nakraḥ[m] et par ʿAṯtar de Ihraq et par tous les dieux de Méʿin et de Iṭal et par Abyadaʿ Iṭaʿ, [3]roi de Méʿin et par le peuple de Méʿin et de Iṭal, et ʿAlman et ses fils vouèrent leurs édifices et leurs constructions et leurs possessions à ʿAṯtar oriental et à ʿAṯtar de Qabḍ et à Wadd, et à Nakraḥ[m] et à tous

[1] La ville de *Carnon*, située à une demi-journée au sud de Mareb; elle fut prise et détruite par l'armée romaine, sous le commandement d'Aelius Gallus, en l'an 24 av. J. C.

les dieux de Mé'in et de Iṭal, et.....; celui qui les endommagerait et les....... que son pays soit maudit!

200. — (Mé'in 14.)

...[1]et le roi de Mé'in....[2]. ... et un tiers de coudée.

202. — (Mé'in 16.)

...[1]Wadd, par la grâce (?) de Wadd et de 'Aṯtar oriental et de Mouthaqbath [2]et de Nakraḥ.......... de Abyada' et de Iṭa'êl......

204. — (Mé'in 18.)

...[1]par (?) Iṭa'karib et Ḥamaṭat et......[2] tous les puits, par 'Aṯtar oriental.......

208. — (Mé'in 22.)

[1]Idhkarêl, fils de El'at de Ḥadbar......... [2]fit et construisit......... 'Aṯtar de Qabḍ des sacrifices | 8 | par les dieux de Mé'in.......

209. — (Mé'in 23.)

...[1]ṭat, fils de Elyada', érigea...[2]... au jour de Abyada' et de Iṭa'êl.

221. — (Mé'in 35.)

...[1][érige]a à 'Aṯtar de Qabḍ[m] tous les édifices...[2]..... Abyda' Riyâm, roi de Mé'in...... Celui qui les endommagerait, que son pays périsse!

222. — (Mé'in 36.)

...[1]Wadd et Mouraḍawaï... par les dieux de Mé'in[m]...

229. — (Mé'in 43.)

...[1]et Elyafa' Riyâm érigea et voua à [2]Wadd et à Mouraḍawaï nos dieux.....

231. — (Méʿin 45.)

[Ḥay]w[3], fils de Asl^{m} de Y...[4]... de la tribu de Lab(?)... fit un don (?).....; Élʿat, fils de [5]Tayd de Galaran ? de la tribu de Maouqah, fit un don (?......

232. — (Méʿin 46.)

[1]Ṣala't, fils de Laʿs^{m} de Rat....... de la tribu de Gaban, fit un don (?)......

233. — (Méʿin 47.)

[6]Ṣabḥ, fils de Ḥayw, de Y...[7]mat, de la tribu de ʿAgb, fit un don[8] (?)..... Ḍamd, fils de Dadan[9]....... ʿAbd, fils de ʿAmmkarib de Khaḍlân, de la tribu de Gaban, fit un don (?)......

234. — (Méʿin 48.)

[4]Wahm, fils de Mataʿèl de Schaʿ..... [de la tri[5]]bu de Aṣar^{m}, fit un don (?)... [6]Abḥayl, fils de Ba'lat...[7] Iḥamaël, fils de Ḥaouh^{m} de Rataʿ[8] de la tribu de Gaban, fit un don (?) .... [9]Takhbaṭ, fils de Maṣ........ [10] ḥamâl, fils de Ḥaouh^{m} de Rataʿ de la tribu de Laban (?), fit un don (?)...

239. — (Méʿin 53.)

...Celui qui déplacerait dans cette maison de dalles une pierre sculptée.......

240. — (Méʿin 54.)

[4]Ḥ(?)élʿaṭat et....[5] et Abamir....[6]b et son fils..... [fi]ls[7] de Ismaʿel....n[8] de la tribu de Baʿd[an, [9]vou]èrent à ʿAṭtar de..... [10]ces stèles.....

242. — (Méʿin 56.)

...[4]par ʿAṭtar de Qabḍ[5] et par Wadd et par Nakraḥ [6]et par ʿAṭtar de Takhraq et [7]par Khélkarib le juste, [8]roi de Méʿin et de Maoun^{m}.

243. — (Méʿin 57.)

[1]Maschk[m], fils de Ḥaouh... de la [2]tribu (?) de Dhakhadman de Mal...[3]tan et Aous[m], fils de [4]Ṭasl (?), de Wakil et [5]Mataw, fils de Ḥam[m], de [6]Wakil et Basl, fils de [7]Liḥyân de Wakil et [8]Ṭanaï, fils de Absana[9] de Maʿhar et [10]Madhkar, fils de ʿAmans [11]de Kha-dh et B....., [12]fils de Ḥam[m], de Naman, [13]érigèrent à ʿAṯtar de Qabd (?) [14]ces stèles.......

244. — (Méʿin 58.)

[1]ʿAmsamʿ et ʿAmmidhakhar et ʿAmans et ʿAmmiḍarâ...[2] par les dieux de Méʿin, au jour.....

249. — (Méʿin 63.)

......ël et Ḥayw et Abamir........

250. — (Méʿin 64.)

Anf Maous[m], fils de Maḥ.....

255. — (Méʿin 69.)

[1]Waqhaël le juste, fils de Elyafaʿ, roi de Méʿin [2]et Ḥafaïnafs, érigèrent et vouèrent à ʿAṯtar de Qabḍ[m] et à Wadd[m] et à [3]Nakraḥ[m], les dieux de Méʿin, toutes les constructions.....

257. — (Méʿin 71.)

Voyez appendice III.

258. — (Méʿin 72.)

[1]Idhkarël, [2]Rayman, [3]Gaban, [4]roi.

260. — (Méʿin 74.)

...[1]yafaʿ et par M........ [Méʿî]n[m] et Iṯal et par le roi...

261. — (Mé'in 75.)

...[1]Aboukarib (?) et Ṣabḥ...... leurs [2]fils (?) par ʿAṯṭar de Qabd[m]......

263. — (Mé'in 77.)

[1]Aousaël et Baouṭaël et W...... [ont ér]igé à leur oncle ʿAliël....

275. (Kamna 7.)

[1]Dhahbamir de Raou (?), fils de Elmaydaʿ.

278. — (Kamna 10.)

Nabthʿali Amir, fils de Elsamaʿ, construisit (ceci).

280. — (El-Bayḍâ 2.)

Haydaël le Sage (?), fils de Iṯaʿamir l'Excellent, de la vallée (?) de Saba, entoura d'un mur la ville de Naschq[m] [1].

324. — (El-Bayḍâ 46.)

Dhamarkarib de Madhab, renouvela.....

327. — (El-Bayḍâ 49.)

[1]Elsamʿa Nabth, fils de Nabthʿali, roi de [2]Kaminahou [2] et le peuple de Kamina[hou, consacrèrent[3]...] à Elmaqqahou et ....[4]..... et à Saba.

334. — (El-Bayḍâ 56.)

Hadkamir, fils....

[1] C'est la ville que les auteurs classiques appellent *Nescus* ou *Nesca*; elle était la résidence d'un roi vassal de l'empire de Saba; sa destruction a eu lieu lors de l'invasion romaine.

[2] Le *Caminacum* de Pline, chef-lieu d'un petit royaume dépendant de Saba et détruit par Aelius Gallus.

335. — (El-Bayḍâ 57.)

. . . [par Dhat-Ḥam]y^{m} et par Dhat-Baʿdan et par. . . .

336. — (El-Bayḍâ 58.)

. . . par Naschq^{m}, par ʿAṯtar et par Elmaqqahou. . . .

337. — (El-Bayḍâ 59.)

Samahʿali le Haut, fils de Id. . . . .

342. — (El-Bayḍâ 64.)

[1]Basl Dhabḥ^{m}, fils de ʿAbd^{m}[2]. . . . .

346. — (El-Bayḍâ 68.)

. . . Que Elmaqqahou, le maître de Schabʿân [préserve ses serviteu]rs Agour^{m} et Wadkh^{m}, et Ṭaschb (?), fils de ʿAtat de[1] mal. . . . . et de danger et de maladie (?), et de dommage, et qu'il détruise et [frappe leurs ennemis (?)]. . .

352. — (El-Bayḍâ 74.)

[1]Karibaël le Sage, fils de Iṯaʿ[2]amir, élargit (?) (la ville de) Naschq^{m}, jusqu'à ces idoles, de soixante pieds (?) | 60 | . . .

353. — (Es-Soud 1.)

Saʿdaël (?) et [1]Raabaël, fils de Wahboumm et Haoufʿaṯat, fils de Iḥmaël et leur oncle Haoufaʿël et son fils Dhakhayr[3], fils de Haoufʿaṯat, hommes de Neyth, érigèrent et vouèrent à ʿAṯtar de Qabḍ^{m} tous les. . . . . . . [8]par ʿAṯtar de Qabḍ^{m} et par Wadd^{m} et par Nakraḥ^{m} et par les dieux de Méʿin^{m}, au jour de [10]Elyaschar, roi de Méʿin. Et les hommes [de Neyth] confièrent leurs bâtiments et leurs assises (?) à ʿAṯtar de Qabḍ^{m} et aux dieux du Méʿin. Celui qui les endommagerait. . . . .

[1] Le mot בן est à prononcer *bin* et représente le מן *min* des autres langues sémitiques signifiant «de». Sur l'autre prononciation et signification de ce mot en sabéen, voyez appendice III, p. 540.

365. — (Es-Soud 13.)

...[1]ran et leur fils Sa'daêl et Ṣidqyafa', fils de........ [consacrèrent à 'Aṭṭa]r[2] toutes les maisons de Hirrân......

368. — (Es-Soud 16.)

Ḍakhr de Milḥân......

372. — (Es-Soud 20.)

...[1]par la grâce de 'Aṭṭar oriental......... par..... de Elmaqqahou et de Karibaêl et de Saba.

377. — (Es-Soud 25.)

Ḍamd et Ṣoubḥah^{m} (?), érigèrent....... Mé'in.......

379. — (Es-Soud 27.)

...[1]la maison de 'Aṭṭar de Garb^{m}, au jour de........; par Garb^{m} et par 'Aṭṭar de......

380. — (Es-Soud 29.)

...et par Garb^{m} et par 'Aṭṭar de Naschq.....

382. — (Es-Soud 30.)

[1]......'Aṭṭar de Garb^{m}, le jour de...... par la grâce de 'Aṭṭar oriental et de Wadd et....... et de Elmaqqahou et de Ida'êl et de......

388. — (Es-Soud 36.)

Yaouschakêl.

389. — (Es-Soud 37.)

[1]Elkabir et Abamir [2]et 'Ammamir et Khêla......... [3]fils de Elqaoum de B...... [4]et 'Aṭṭar...... et Nabth'ali et 'Amm...... et par Elqaoum.

396. — (Es-Soud 44.)

...et Kalb, érigèrent à Dhagharb (?).....

397. — (Es-Soud 45.)

[1].[.. ʿAṯtar de Qa]bḍ[m] et (?) et les dieux de Méʿin....[2]. Ḥayw[m].

398. — (Es-Soud 46.)

Ḥamʿaṭat (?) et Haoutarʿaṭat....

399. — (Es-Soud 47.)

[1]Lahayʿaṭat et Ḥamʿaṭat, érigèrent à ʿAṯtar.....

402. — (Es-Soud 50.)

Ḥamy, fils de Maoukhasch de Z.....

405. — (Es-Soud 53.)

...[1]les dieux de Méʿîn[m], au jour de El........le mur de la maison.

410. — (Es-Soud 58.)

Dhamarkarib Amir, fi[ls........]...ʿasan et les Beni-Akhthab.....

413. — (Es-Soud 61.)

[1]...r, a érigé à ʿAṯtar de Habḍ cinq coudées dans le bâtiment.....[2]ran; alors il sacrifia à ʿAṯtar de Qabḍ | 5 | ...

416. — (Es-Soud 64.)

......[1]Waddâdêl érigea à ʿAttar de Qabḍ cin[q.....

417. — (Es-Soud 65.)

Ismaʿoumm, fils de ʿAmmans de ʿAḍq (?)..... [érigea à ʿA]ṯtar...... cinq coudées dans le mur de la mais[on....

418. — (Es-Soud 66.)

[1]. . . . . Celui qui le d[érangerait] de sa place. . . . .

419. — (Es-Soud 67.)

. . . [3]érigea. . . [4]alors, il sacrifia. . . . . [5]de Qabḍ, et. . . . . [6]ʿAṭṭar de Rah. . . . . . et le roi de Bʿatḥ[tar]. . . . et ce. . . . fut par la grâce de Nabʿa. . . et de ʿAṭṭar. . . . .

424. — (Béraqisch 1.)

[1]. . . . . depuis les fondations jusqu'au toit (?); alors il fit des dons (?) à Wadd^{m}, alors il sacrifia à ʿAṭṭar de Qabḍ et à Wadd^{m} des béliers (au nombre de) |40|; et alors il sacrifia à ʿAṭṭar de Ihraq des offrandes de béliers |5|; et alors il adora (?) Abyadʿa Iṭaʿ et Waqhaël Riyâm le Juste et Saʿd. . .

426. — (Béraqisch 3.)

. . . [1][. par Nakra]ḥ^{m} et (par) ʿAṭṭar de Iḥraq. . . . .

427. — (Béraqisch 4.)

. . . . [2]et celui qui (le) remuerait de [sa place]. . . . .

428. — (Béraqisch 5.)

. . . [3]son fils Ḥayw. . .

431. — (Béraqisch 8.)

. . . son fils Saʿdaël. . . . . . ʿAṭṭar de Qabḍ^{m} ces. . . . .

437. — (Béraqisch 14.)

. . [. vouèrent à Wadd^{m} et à] [1]Nakraḥ^{m} et à ʿAṭṭar de Ihraq toutes les constructions des tours (?). . . . . [de Meʿin^{m} dans toutes les parties (?), et alors ils les conférèrent à Abyadaʿ Iṭaʿ et Waqhaël Ri[yâm].

443. — (Béraqisch 20.)

. . .[1]et alors il bâtit et. . . . . [dans le m]ur[2] de la ville de Qarnaou. . .

445. — (Béraqisch 22.)

. . . [1]et par Elyafaʿ Ri[yâm. . . et par les di]eux[2] de Méʿin et de Iṭal. . .

453. — (Béraqisch 30.)

. . .[de la tribu de Ga]ban, amie de Abyadaʿ Iṭaʿ et de Waqhaêl[l. . . . . sacrifièrent à ʿAṭtar de Ihraq cinq béliers; et alors ils construisirent ces tours (?). . . . .

458. — (Béraqisch 35.)

. . . ʿAṭtar de Qabḍ et de Wadd et de Nakraḥ et (à) ʿAṭtar de. . . .

462. — (Béraqisch 39.)

*. . .[1][A]byadaʿ Iṭaʿ et son fils. . . . . Riyâm, rois de Méʿin, érigèrent[2]. . .; alors ils sacrifièrent à ʿAṭtar de Qabḍ. . .[3]. . .; alors ils firent et construisirent la maison de Igar (?) dans la ville

465. — (Béraqisch 42.)

Ikilêl (?) et ses fils Elwahb et Elischarh, fils de. . . . . . de Ḥafid, hommes de Gaban, reconstruisirent et relevèrent dans le mur de la ville de Iṭal. . . . .[2]. . . . . à ʿAṭtar de Qabḍ[m] et à Wadd[m] et à Nakraḥ[m], et à ʿAṭtar de Ihraq et à Dhat-Naschq[m]. . . avec les dieux de Méʿin et de Naschq[m]. . .[3]. . . et Ikilêl et son fils, confièrent à ʿAṭtar de Qabḍ[m] et de Wadd[m] et de Nakraḥ[m] et de ʿAṭtar de Ihraq et de Dhat-Naschq[m] et de tous les dieux de Méʿin[m] et de Iṭal, leurs personnes et leurs biens (?) et leurs acquisitions, et les constructions qu'ils ont érigées et arrangées. Celui qui les endommagerait, les détériorerait (?). . . [4]et les dérangerait de leur p[l]ace. . . . . . .

474. — (Béraqisch 51.)

......[2]hommes de Gaban (tribu) amie de Abyada' Iṭa' érigea à 'Aṯtar de........(des dieu)x[7] de Mé'în et de Iṭal. Celui qui les détériorerait et celui qui les dérangerait de leur place......

475. — (Béraqisch 52.)

Abyada' Iṭa', roi de M[é'în].....

476. — (Béraqisch 53.)

Iṭa'êl le Juste, roi de......

477. — (Béraqisch 54.)

[1]Khêlyad'a et son fils, fil[s de] Ma'dikarib, homme de If'an, érigèrent à 'Aṯtar de Qabḍ[m].

478. — (Béraqisch 55.)

[1]Daḥmal et son fils Badayt de la compagnie (?) de 'Aṯtar de Ihraq et J...[2].... hommes de Haouman (?), homme de Gaban (?), (tribu) amie de Elyafa' Ischar et de son fi[ls... vouèrent à....... et à] [3]Nakraḥ[m] et à 'Aṯtar de Ihraq et à 'Aṯtar........ toutes les constructions...[9]....; alors ils sacrifièrent à 'Aṯtar de Qabḍ[m] et à Wadd[m] des sacrifices (consistant en) béliers 27 (?)...... [13] et les hommes de Haouman (?) confièrent leurs constructions et les objets qu'ils avaient érigés[14] et arrangés à 'Aṯtar oriental et à 'Aṯtar de Qabḍ[m] et à Wadd[m] et à Nakraḥ[m], et [15] aux dieux de Mé'în[m] et de Iṭal et à tous les dieux des contrées (?) et des peuples, et à tous les dieux de la mer et du continent, et de l'orient et de l'occident, et aux rois de Mé'în[m]. Celui qui les endommagerait[17], les disperserait (?), les mutilerait, les dérangerait de leur place, puisse périr[18] son pays et son peuple, et puisse périr sa ville!

480. — (Béraqisch 57.)

[1]Baṭadêl, fils de Waddadêl de Baṭ..[2]..., vassal (?) du roi de Mé[c]in[3] et vassal du roi de Maoun, érigea[4] et construisit la tour (?)......

481. — (Béraqisch 58.)

...[2]et par [c]Aṭṭar, maître de Ḥadiṭ...

482. — (Béraqisch 59.)

[1]Wahbaêl et ses (?) fils, fils de [c]Abd[2] de Scha[c]ṭ[m], construisirent la tour (?)...

484. — (Béraqisch 61.)

[1c]Ammyaṭa[c] Nabbâth (?).... [2]Aboukarib, roi de Mé[c][in] [3]et de Maoun et de Iṭal... [4]et voua à [c]Aṭṭar [de] [5]Ihraq..[6]. dans la ville de [7][I]ṭal.....

485. — (Béraqisch 62.)

[1]Ṭaoubael et son fils Islam, fils de Hana, homme de.... ...r.. érigèrent et construisirent, et renouvelèrent en l'honneur de Nakraḥ leur [2]patron tous les....[3]..... au jour de Iṭa[c]êl Riyâm et de son fils Tobakarib, rois de Mé[c]în; et les hommes[4] de Dabar mirent les objets par eux érigés et arrangés sous la protection de [c]Aṭṭar oriental et de [c]Aṭṭar de Qabḍ et de Wadd et de Nakraḥ et de [c]Aṭṭar de Ihraq[7] et de tous les dieux de Mé[c]în et de Iṭal et de tous les dieux, patrons, rois et peuples de Saba.....; quiconque[8] les endommagerait ou qui disloquerait et remuerait de leur place une image sculptée ou une idole, puisse son pays périr!

491. — (Béraqisch 68.)

[1]Wahbaêl et son fils..... [2]érigèrent à [c]Aṭṭar de Qabḍ...

504. — (Béraqisch 81.)

[1]Ischrahêl, fils de Aydha, et ses fils Ihramêl et Ḥaram, et

Ma'dikarib et Dharakarib et Elba (?), fils de Iḥramêl et Ischraḥêl et Scharḥaêl et Scharḥad, fils de Iḥramêl[6] et Ḥaram et Hana [7]fils de Ma'dikarib et Dharakarib, hommes de Ḍamran... érigèrent à 'Aṯtar de Qabḍ et à Wadd[8] et à Nakraḥ et à 'Aṯtar de Ihraq toutes les constructions....... dans l'enceinte de Iṭal; et les[9] hommes de Ḍamran confièrent aux dieux de Mé'in et de Iṭal leurs biens et leurs personnes, et leurs acquisitions et les objets par eux élevés et arrangés, pour qu'ils sévissent contre quiconque les endommagerait et les déplacerait; au jour de leur maître Waqhaêl Iṭa' et de son fils Elyafa' Ischar, rois de Mé'in; et par leur maître Schahr..... roi de Qatabân [1].

509. — (Béraqisch 86.)

......Ṣadiq et Sa'daêl, et Iḥmaêl et leurs fils Ṣidqaêl et Sadiq, et Isma'êl et Hana, et Raṭad et Aous, et Yaousaêl et Sam'i, et Mourad et Wahbaêl, et Taḥi et Banan, et Raṭadêl et Ibkarêl, fils de Sam'i........ érigèrent et vouèrent à 'Aṯtar........

520. — (Béraqisch 97.)

.....[1]et 'Ammyada' et 'Ammikarib, fils de [2]Ham'aṭat de If'an.... [3]fils de Ma'dikarib, fils de A.... de [4]Elyafa' Iṭa', roi de Mé'in....[5] et Ma'dikarib [6]dans la ville de Wakil...[9] dans le mur d'enceinte de la ville de Qarnaou... [12]et alors il fit et bâtit dans le mur de la ville de Iṭal..[14]... et alors il éleva des constructions dans la ville de [15]If'an, de Hirrân et de.... et [16]alors il construisit dans Iṭal les maisons de.... et [17]fit creuser et nettoyer (?) les puits...... la maison de 'Aṯtar......

[1] Les *Catabani* (*Catabanes*) des anciens géographes; ils occupaient la partie sud-ouest de l'Arabie méridionale et formaient, avec les Sabéens, les Minéens et les Hadramotites, les peuples les plus importants de la péninsule.

527. — (Béraqisch 104.)

[1]... dans la ville de Iṭa[l, au jo]ur[2] de Iṭaʿel le juste et de son fils Waqhaël Soter, rois de Méʿinm.

529. — (Béraqisch 106.)

.....[1]et ses fils Elʿamd et Waddâdêl, hommes de Ifʿan, ér[igèrent]...

532. — (Béraqisch 109.)

[1]Basl, fils de Maʿs de Schaʿṭm, construisit la maison de Wadd.....

533. — (Béraqisch 110.)

....à ʿAṭtar de Qabḍ et à Wadd et à Nakraḥ et à ʿAṭtar de [Ihraq].....

534. — (Béraqisch 111.)

[1]Taydaël et Tayd et Aous, fils de Eldhara de Schaʿṭm, construisirent, érigèrent et renouvelèrent à ʿAṭtar de Qabḍm et à Waddm et [à Nakraḥm]... ...[7]et par ʿAṭtar de Ihraq, et par tous les dieux de Méʿinm... et [8]les hommes de Schaʿṭm, confièrent les objets par eux érigés à..... Elyafaʿ[[9]I]schar et à son fils Ḥafnm Riyâm, rois de Méʿinm.....

535. — (Béraqisch 112.)

[1]ʿAmmiṣidq, fils de Ḥamʿaṭat de Ifʿan et Saʿd...... de Ḍaflan (?)...... érigèrent, construisirent et consacrèrent à ʿAṭtar de Qabḍm....[3].... par ʿAṭtar oriental et par ʿAṭtar de Qabḍm et par Waddm, et par Nakraḥm et par ʿAṭtar de Ihraq et par Dhat Naschqm et par tous les dieux de Méʿin et de Iṭal et par Abyadaʿ Soter, roi de Méʿin, et par les fils de Maʿdikarib, fils de Elyafaʿ, et les peuples de Méʿin et de Iṭal, et par Saʿdm it ʿAmmiṣidq et [4]Saʿd et..... confièrent les objets par eux consacrés et arrangés aux dieux de Méʿin et de Iṭal et aux rois de Méʿin et de Ma[ou]nm. Celui qui

détériorerait et délogerait leurs assises (?) de leur place... et par ʿAmmisimʿ, gouverneur (?) de Iṭal.

541. — (Béraqisch 118.)

[2]...et ʿAṯtar Ihr...... par ʿAṯtar et par tous les dieux de Méʿin^{m}....

542. — (Béraqisch 119.)

[2].....et les dieux de la ville de Iṭal....... et de (?) la ville de Akhr par....... de ʿAṯtar oriental et de ʿAṯtar de Qabḍ et de Wadd^{m}, et de Nakraḥ^{m} et de ʿAṯtar.......

561. — (Béraqisch 138.)

...[1]consacra à ʿAṯtar de Qabḍ^{m} et à [2]Wadd et à Nakraḥ, et à ʿAṯtar.....

574. — (Béraqisch 151.)

....[Alors[1] il sacrifia à ʿAṯtar de Ihraq des béliers.. .. par .....[2] Ḥafn le juste, rois de Méʿin, et par....... [3]et de Iṭal. Celui qui les détériorerait.....

577. — (Béraqisch 154.)

...[1]fils de Tayd, et Simʿ, fils de Elwahb et Hana, fils de Aousaël, et son fils Aousaël et Benwadd et ʿAmmidhakhr et ʿAmmidha..... [2]et Karibaël et Saʿdilat et ʿAoul, fils de Benwadd, et son fils Saʿdaël, et Ays, fils de Wahbaël, et Ḥayw et Mak... [consacrèrent à ʿAṯtar de Qa]bḍ[3] et à Nakraḥ^{m}, et à ʿAṯtar de Ihraq et à ʿAṯtar Ihr, toutes les constructions ...... [4]par ʿAṯtar de Qabḍ^{m} et (par) Wadd^{m} et par ʿAṯtar de Ihraq et par ʿAṯtar I[hr]....

580. — (Medinet-el-Khoudoud 1.)

ʿAmmiṭaʿ.

581. — (Medinet-el-Khoudoud 2.)

Silyam^{m}.

582. — (Medinet el-Khoudoud 3.)

Wadd^{m}.

583. — (Medinet-el-Khoudoud 4.)

ʿAmmikarib.

584. — (Medinet-el-Khoudoud 5.)

Waddab.

585. — (Medinet-el-Khoudoud 6.)

Waddab et son fi[ls]...

586. — (Medinet el-Khoudoud 7.)

Wadd—ab.

587. — (Medinet-el-Khoudoud 8.)

Tarf^{m} de Garb (?), Waddab...

588. — (Medinet-el-Khoudoud 9.)

Waddab et Damahnakhaʿ^{m}, fils de Hanbat^{m}.

589. — (Medinet-el-Khoudoud 10.)

ʿAmmiṭaʿ, ʾTad^{m}, Saʿd...

596. — (Ḥizmat-Abou-Ṭaour 1.)

[1]Mamar, fils de Ab[2]amir de Ibran (?), [3]ami de Samahʿali et de [4]Iṭaʿamir, construisirent la maison[5] de Mardaʿ^{m} dans l'enceinte de [6]la ville de Maniat^{m} pour Iṭaʿʾamir, par (la grâce de) Elmaqqahou et de Dhat...

597. — (Beyt-Nimrân 1.)

Nimran.

606. — (Djâr-el-Labba 9.)

Labahou[1].

620. — (Silyâm 14.)

Khêlyafa'.

622. — (Silyâm 16.)

Laḥay'aṭat.

624. — (Ed-Dâbir 1.)

[1]...karib Kabiraqyan[m] [2]consacra à Haoubis...

626. — (Ed-Dâbir 3.)

[1]Iṭa'amir... (de) [2] Saba, fils de..[3]..raḥ, renouvela.

627. — (Ed-Dâbir 4.)

...[1]Wattâr....(.fils (?) de) Ida'êl (renou)vela......en l'honneur de Haoubis.

628. — (Kharibat-es-Se'oud 1.)

[1]Amir, fils de May.... [2]au jour de leur patron.... [3]les constructions de la maison de [4]Dhat-Ḥamy[m]; par 'Aṭtar... [5]par Dhat-Ba'dan[m] et..... [6]par Sim' et par I..... [7]et par Katl[m].

629. — (Kharibat-es-Se'oud 2.)

Hayw... consa[2]cra à Dhat-Ḥamy[m]...

630. — (Kharibat-es-Se'oud 3.)

[1]Nabthkarib et N....[2]bm, fils de 'Aschr[m], [3]serviteur de Ida'êl.... de [4]Laḥayaṭat et.... de [5]'Ammiamir.... [6] les

[1] Identique à la *Labecia* de Pline, Certaines éditions portent «Labe etiam,» ce qui revient au même.

constructions de la [7]maison de Dhat-[8]Ḥamy^{m}, par Dhat-Ba[9]-dan et par Simʿ et par [10] Idaʿab et par Katl^{m}.

631. — (Kharibat-es-Seʿoud 4.)

([1]N)bthyafaʿ, fils de... [2]aoum^{m}... [3]Iṭaʿamir consa[4]cra à Dhat-Ḥamy^{m}... [5]Idaʿab les [6]habitants de Katl^{m}; [7]par ʿAṭtar et par El[8]maqqahou et par Dhat..... et par [9]Idaʿêl et par [10]Iṭaʿamir et par...

632. — (Kharibat-es-Seʿoud 5.)

...mar et Ṣadiq.... [2]Idaʿab.... [Ka[3]]tl^{m} et par ʿAl... ʿAṭtar[4] et par Elmaqqahou et [5]par Dhat-Ḥamy^{m} et [par I][6]daʿêl et par Iṭaʿ[7]amir et par Idaʿab.

633. — (Kharibat-es-Seʿoud 6.)

...[1]par ʿAṭtar et par Elmaqqahou, et [2]par Dhat-Ḥamy^{m} et par Karibaêl (?).

634. — (Kharibat-es-Seʿoud 7.)

...[1]Akhoukarib et par Katl^{m}.

635. — (Kharibat-es-Seʿoud 8.)

...[par Kari]baêl (?) et par Idaʿab et par Katl^{m}.

637. — (Kharibat-es-Seʿoud 10.)

...[consacra à Dha]t Ḥamy^{m} toutes les constr[uctions]...

639. — (El-Fathia 1.)

Monument de Rabansar^{m}... Que ʿAṭtar oriental punisse celui qui démolirait (?) ce monument.

640. — (El-Fathia 2.)

...[de Sa]ba et de Raydan.

643. — (El-Fathia 5.)

...[2]fils de Elʿaṭ et Halkamir de Nat... et par Iṭal...

647. — (Ḥouṣn-el-Djerâdân 4.)

Samahriyâm, fils de Dhamar...

648. — (El-Ḥizma 1.)

Autel..... sacrifia..... au jour.....

649. — (El-Ḥizma 2.)

Maousa, fils de Dasamʿa.....

650. — (El-Ḥizma 3.)

[2]Mamar, fils de Ḥaṭfar^{m}, et Aboukarib, fils de Maqar^{m}, [3]et Samahamir, fils de Halk^{m}, et Maʿdikarib de [4]Khalfan et Samahkarib de Ṭaouranhan et Nabthaêl.....

651. — (Mareb 1.)

[1]ʿAmmikarib, fils de Khêlkarib, fils de...

652. — (Mareb 2.)

...par ʿAṭṭar et par Elmaqqahou, et par Dhat-Ḥamy^{m} et par Dhat-B[aʿdan^{m}].

653. — (Mareb 3.)

...[5]consac[ra à ʿAṭṭa]r[6]... [7]par Elmaqqa[hou (?) et par] [8]Dhat-Ḥamy^{m} et [9]par Baʿdan... et par I[daʿ]êl[10], et par Karibaêl[11]... [12]par ʿAṭṭar...

654. — (Mareb 4.)

[1]Iṭaʿ Yafaʿ, fils de Matany^{m} (?) fit et construisit...

657. — (Mareb 7

Wafʿaṭat (?) Aschwaʿ et ses fils [?]Tayd^{m}..... les habitants de Hirrân et de Nouʿmân fondèrent...

658. — (Mareb 8.)

. . . roi de Saba et de Raydân, fils de. . .

660. — (Mareb 10.)

Daous[m] construisit. . .

661. — (Mareb 11.)

[1]Ab[m] de Ḥaḍran fit et construisit. . .

662. — (Mareb 12.)

[1]Elischarḥ, fils de Kalb[m]. . . et Naṣr [2]de Siḥar renouvelèrent. . . du tombeau. . .[3] de Siḥar. . . et le confièrent[4] (?) à Elmaqqahou, maître de Awwâm.

665. — (Cimetière de Mareb 3.)

Samahʿâli Yanouf. . .

667. — (Cimetière de Mareb 5.)

[1]Halamir, (?) fils de Azkh[m], fit. . .[2]. . . Ḥamʿaṭat[3], fils de Ḥaraʿhr; par Elmaqqahou. . .

670. — (Digue de Mareb 1.)

Iṭaʿkarib, fils de Samahkarib, fils de. . .

671. — (Digue de Mareb 2.)

Idaʿêl Watr[m].

672. — (Digue de Mareb 3.)

Karibaêl le Sage, fils de Iṭaʿamir, construisit. . .

679. — (Aden 1.)

Maʿdikarib de Dan[m] (?). . .

680. — (Aden 2.)

Image de Ghalalat, fille de Maoufidat; que ʿAṯtar punisse celui qui la briserait.

681. — (Aden 3.)

[1]Margalat, fille de Taḥayli, [2]destina (?) et voua au maître[3] du temple Souʿaydm, [4]parce que.... [6]et elle [7](l')invoqua, et il l'exauça. Qu'il la récompense[8] par des bienfaits!

682. — (Aden 4.)

[1]Oukhayt, fille de Ṭaouban de Ḥank[2], destina (?) et voua à [3]Dhasamawaï... [5]et elle l'invoqua, et il l'exauça...

686. — (Aden 8.)

[1]Bahl Aḥṣan et Ḍhabḍm (?)...[2] de Yaabnat, fondèrent[3] et couvrirent le sanctuaire de [4]Kaoukaban en l'honneur (?) de Elmaqqahou[5], et ils le confièrent à... Waddab.

APPENDICE I.

ALPHABETS COMPARÉS.

SABÉEN.	HÉBREU.	ARABE.	TRANSCRIPTION FRANÇAISE.
ሰ	א	ا	a
ח, ꟿ, ◻, ᒥ	ב	ب	b
⅂, ᒣ	ג	ج	g
⋈	ד	د	d
Ħ, Ħ, H	דֿ	ذ	dh
ᛘ	ה	ه	h
⊖, ∞	ו	و	w, ou
X	ז	ز	z

SABÉEN.	HÉBREU.	ARABE.	TRANSCRIPTION FRANÇAISE.
𐩢	ח	ح	ḥ
𐩭	ח̄	خ	kh
𐩷	ט	ط	th
𐩼, 𐩼	ט̄	ظ	ṭh
𐩺	י	ى	i, y
𐩫	כ	ك	k
𐩡	ל	ل	l
𐩣, 𐩣	מ	م	m
𐩬	נ	ن	n
𐩯	ס	س	s
𐩲	ע	ع	ʿ
𐩶, 𐩶	ע̄	غ	gh
𐩰	פ	ف	f
𐩮, 𐩮, 𐩮	צ	ص	ṣ
𐩳	צ̄	ض	ḍ
𐩤	ק	ق	q
𐩧, 𐩧, 𐩧	ר	ر	r
𐩦	ש	ش	sch
𐩩	ת	ت	t
𐩪	ת̇	—	't
𐩻	ת̄	ث	ṯ

APPENDICE II.

EXAMEN CRITIQUE DU TÉMOIGNAGE D'HÉRODOTE SUR LA RELIGION DES ARABES [1].

Hérodote est le premier auteur classique qui mentionne des divinités arabes. Ces divinités portent le nom de Ὀροτάλ et Ἀλιλάτ, que le père de l'histoire identifie sans hésitation avec *Dionysos-Bacchus* et *Aphrodité-Vénus* [2].

Plusieurs linguistes ont cherché à expliquer ces noms avec le secours de la langue arabe. L'explication la plus généralement adoptée est celle de Gesenius, d'après lequel *Orotal* serait l'altération de l'expression arabe الله تعالى *Allah Taaʿla*, « dieu, qu'il soit exalté, » et *Alilat* répondrait à l'arabe الالاهة *Al-Ilâhat* pris dans un sens abstrait : divinité.

Cette étymologie paraît de prime abord n'avoir qu'un intérêt linguistique fort secondaire. Cependant des écrivains modernes ont donné à cette étymologie une importance extraordinaire et une valeur philosophique d'une grande portée. Les ethnologues de nos jours ont coutume de regarder l'Arabe nomade comme le vrai représentant de l'esprit sémitique, dont le trait le plus caractéristique serait le monothéisme, produit supposé d'un senti-

[1] Cette dissertation et celle qui suit ont été lues à l'Académie des inscriptions et belles-lettres avant l'élaboration des traductions que nous venons de publier.

[2] Hérodote, III, 8.

ment instinctif qui proviendrait lui-même d'une stérilité d'imagination propre à toute la race. Pour prouver une énonciation si grave, on s'est mis à analyser les noms des divinités sémitiques, où l'on a cru découvrir des attributs d'un être unique[1]. C'est à cette occasion que l'explication donnée par Gesenius des noms des deux dieux arabes rapportés par Hérodote est devenue précieuse. On avait la preuve que la religion primitive des Arabes était un monothéisme assez pur, fort semblable à celui des Juifs, et que l'idolâtrie était une importation étrangère, introduite en Arabie quelques siècles seulement avant la naissance de Mahomet.

Sans m'occuper précisément de la valeur intrinsèque de cette ingénieuse hypothèse qui fait du monothéisme le trait caractéristique de toutes les religions sémitiques[2], je me propose d'énumérer ici les raisons qui me défendent d'adhérer à l'explication de Gesenius, et je vais en proposer une autre, qui me paraît plus admissible. Si, par suite de ma nouvelle interprétation, une des colonnes qui soutiennent le prétendu monothéisme sémitique est

[1] Renan, *Nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques et en particulier sur leur tendance au monothéisme* (*Journal asiatique*, 1858, p. 214 et 417. M. de Vogüé, *Journ. asiat.* 1867, p. 132. Schrœder, *Gr. phén.* p. 11 et 13.)

[2] L'hypothèse d'un monothéisme instinctif chez les Sémites ne me paraît pas compatible avec cette foule de divinités dans les nouveaux textes, qui met hors de doute que le panthéon sabéen (et les Sabéens étaient bien une branche très-pure et très-ancienne de la famille sémitique) ne le cédait en richesse et en variété à celui d'aucun autre peuple de l'antiquité.

ébranlée, ce n'est point que j'aie poursuivi un tel but, car la nouvelle étymologie m'a été uniquement suggérée par la lecture des nombreux textes sabéens que j'ai eu le bonheur de découvrir dans le Yémen et dont l'autorité est incontestable.

Je crois pouvoir soutenir les trois points suivants :

1° Que l'explication de Gesenius est insoutenable en elle-même;

2° Qu'Hérodote n'a pas pris ses renseignements auprès des Arabes nomades maadites ou ismaéliens, mais auprès des Arabes sédentaires, sabéens ou himyarites;

3° Que la relation d'Hérodote sur la religion des Arabes est en substance d'une extrême exactitude, quoique le rapprochement qu'il établit entre les dieux arabes et ceux de la mythologie grecque laisse bien à désirer.

Le premier point s'appuie sur diverses raisons, dont voici les plus saillantes. Le mot *Orotal*, d'après l'explication adoptée, serait le correspondant de *Allah Taʿâlà;* mais la dissemblance de ces deux termes saute aux yeux, car en admettant la permutation de *l* et *r* comme chose très-naturelle, on ne saurait jamais expliquer le double changement de *a* en *o* dans *Oro* pour *Allah*. On ne pourrait pas comprendre non plus comment il se fait que le double *l* de *Allah* soit devenu *r*, tandis que le *l* de *Taʿâlà* et les deux autres du nom *Alilat* sont restés intacts. Enfin, on trouverait difficilement une raison plausible pour

expliquer l'omission de l'*à* final et radical de *Taʿâlà* (pour *Taʿâlay*) dans le *tal* d'Hérodote. Remarquons encore, et cette remarque n'est certainement pas dénuée de quelque valeur, que l'épithète : *Taʿâla* « qu'il soit exalté » est, sans aucun doute, une de ces nombreuses formules eulogiques empruntées par Mahomet au rite juif (تبارك وتعالى = יתברך ויתעלה de la prière dite קדיש) et qui ne pouvaient par conséquent pas être en usage chez les Arabes au temps d'Hérodote.

Quant à *Alilat-al-Ilâhat*, malgré la ressemblance du son, l'identité en est fort invraisemblable, car on ne voit pas trop pourquoi ceux qui instruisirent Hérodote se seraient servis de deux formes distinctes du radical اله en donnant une contractée الله, et une régulière الاهة, au lieu de donner الاه et الاهة ou bien الله et اللات, forme très-fréquente dans les inscriptions nabatéennes.

Outre ces difficultés purement linguistiques qu'elle présente, l'explication de Gesenius pèche par la base, car elle repose sur la prévention non justifiée contre la substance même du récit d'Hérodote relativement à la religion des Arabes. Or Hérodote montre toujours assez de bon sens et une grande fidélité dans les descriptions qu'il fait des cultes religieux des peuples orientaux comme les Égyptiens, les Babyloniens, etc.; pourquoi voudrait-on rejeter d'emblée son jugement au sujet de la religion des Arabes? On peut s'attendre de la part d'un étranger à quelque méprise de détail; mais supposer qu'un

esprit aussi sagace et aussi observateur se fût grossièrement trompé sur le culte d'un peuple qu'il rencontrait fréquemment pendant son voyage en Égypte et en Syrie me paraît difficile à croire.

J'arrive maintenant au second point. Pour le démontrer, je n'ai qu'à présenter une considération à laquelle Gesenius n'a pas pensé du tout, car, s'il y avait pensé un seul instant, il se serait bien gardé d'expliquer les mots transmis par l'historien grec au moyen de l'arabe qoreischite du Qoran. La considération est celle-ci : il est avéré que les habitants de l'Arabie méridionale parlaient jadis une langue différente de celle des Arabes du nord de la péninsule; on devait donc se demander : où Hérodote a-t-il puisé les mots qu'il rapporte? Est-ce dans la langue des Arabes maadites ou ismaéliens, ou bien dans celle des Arabes sabéens ou himyarites? En posant ainsi la question, la réponse n'est pas douteuse, et elle doit se prononcer en faveur de la seconde alternative.

Car, pour Hérodote, *Orotal* est identique avec *Bacchus* le dieu du vin, ce qui concorde avec une tradition, rapportée par le même auteur, que *Bacchus* aurait été élevé en Éthiopie; or, la culture de la vigne fait presque complétement défaut dans l'Éthiopie africaine aussi bien que dans le nord de l'Arabie; elle est très-rare dans les parties du milieu de ce dernier pays et ne devient d'un usage général que dans le Yémen; il s'ensuit forcément que les mots transmis par l'auteur grec appartiennent

au langage sabéen et non pas à l'arabe proprement dit.

Ayant ainsi acquis la certitude que nous sommes en face de deux termes sabéens, nous essayerons de les expliquer en profitant du nouveau jour que les inscriptions récemment découvertes jettent sur la religion de l'ancien peuple de Saba.

J'ai hâte de constater que les deux mots en question se trouvent effectivement dans les textes sabéens, le premier avec une altération légère et naturelle, le second avec la plus rigoureuse exactitude.

Je crois reconnaître dans l'*Alilat* d'Hérodote l'expression 𐩱𐩡𐩱𐩡𐩩, qui se présente d'innombrables fois dans les inscriptions du Wadi-Saba, où l'on entend parler des Alilat de plusieurs villes et même de différentes régions célestes et terrestres. Sur la signification de ce terme, il ne peut subsister le moindre doute. Il est prouvé par le concours de tous les textes que 𐩱𐩡𐩱𐩡𐩩 doit être considéré comme la formation plurielle d'une réduplication du mot 𐩱𐩡 = אל « dieu, » mot étranger à la langue arabe, mais très-commun en sabéen, en hébreu et en phénicien. Cette forme redoublée, dont l'orthographe sabéenne révèle l'origine d'une manière si lucide, dissipe en même temps toute l'obscurité qui planait jusqu'à présent sur l'origine de l'expression hébraïque אֱלִילִים, « dieux étrangers, démons, » que notre 𐩱𐩡𐩱𐩡𐩩 couvre parfaitement. On voit maintenant qu'Hérodote a transmis ce terme avec une admirable fidélité; il s'est seulement mépris sur sa signification, en

prenant pour un nom propre ce qui est en réalité un nom collectif. Malgré l'esprit critique de notre époque et les ressources de la philologie comparée dont elle dispose, il était impossible au plus profond connaisseur de l'antiquité sabéenne, à Osiander, d'éviter des méprises analogues, comme je vais le prouver à une autre occasion. La petite erreur d'Hérodote est du reste très-concevable, pour le motif que j'exposerai plus bas.

Si l'on s'en tient à la conviction acquise à l'aide des textes authentiques, que *Alilat* représente un nom collectif, on est amené à constater que le terme *Orotal* doit représenter le nom propre d'un dieu sabéen, car autrement le récit d'Hérodote serait une fable grossière et dépourvue de toute réalité. Après un mûr examen, je n'hésite plus à voir dans *Orotal* la divinité sabéenne oX8o ʿAṯṯar, qui figure déjà dans les inscriptions rapportées par Arnaud, et qui occupe la place d'honneur dans la plupart des documents du Beled-Hamdan, où אלמקה apparaît rarement. Contre cette identification on ne peut faire qu'une seule objection : c'est la dissemblance apparente entre *r* et Θ. Quant à la permutation des consonnes *l* et *r*, elle se rencontre partout en passant d'un peuple à un autre. Ainsi, pour citer deux exemples, *Mercurius* est rendu dans le Talmud par מרקולים. Virgile rend le mot phénicien *magar* (*ia*) par *magal* (*ia*) :

Miratur molem Æneas, *magalia* quondam [1].

[1] Virg. *Aen.* I, 425, d'après la juste observation de Servius, que

Cette dissemblance peut s'expliquer de deux façons : on peut sans inconvénient supposer qu'Hérodote avait involontairement commis une faute d'ouïe, faute qui arrive souvent aux voyageurs, en dépit de leur meilleure volonté; ou bien, on peut soupçonner que le Θ primitif se trouvant oblitéré dans le plus ancien manuscrit d'Hérodote aurait été pris pour P par les copistes, trompés par la ressemblance de ces deux caractères dans l'écriture grecque. Je penche vers cette dernière hypothèse, parce qu'elle explique mieux l'existence du second *o* dans *Orotal*. En effet, la prononciation de ΘT sans voyelle intermédiaire est très-difficile, surtout pour un organe grec. Le premier *o* est au contraire le remplaçant régulier de l'ʿaïn sémitique. Quelle que soit du reste l'origine du P en question, il me paraît évident que le OPOTAA d'Hérodote est la même divinité que >8Xo des textes sabéens.

Mais *ʿAṯtar*, de son côté, est déjà pour nous une ancienne connaissance, car il est identique avec l'Astarté

magaria était la forme correcte « quia *magar* non *magal* Pœnorum lingua *villam* significet. » Isidore (ap. Orig. 15, 12) constate même que *magar* signifie : *nova villa*. M. Schrœder (*Gr. phén.* p. 104, note 7) s'est trop hâté d'accuser ces deux écrivains de profonde ignorance. Je crois au contraire que c'est M. Schrœder qui se trompe singulièrement en faisant dériver *magal-magar* de מערה, « grotte, caverne. » S'il en était ainsi, on l'aurait sans doute transcrit *magarta* (*magalta*) ou *magartia* (*magaltia*), puisque le ה féminin n'est jamais omis dans l'ancien phénicien. *Magar* répond plutôt à l'hébreu מגור *magor* (comparez la prononciation ענק et ענוק, מצר et מצור, etc.), « habitation provisoire, non fixe, qu'on élève à la hâte, » signification qui renferme en effet l'idée de *nova villa* et de Καλύβαι que lui donnent les auteurs grecs et romains.

phénicienne, et tout nous porte à croire que l'idée que l'on se faisait de cette divinité était, dans ses grandes lignes au moins, la même en Phénicie et à Saba, c'est-à-dire qu'elle a été considérée comme déesse de l'amour. Maintenant Hérodote, se trouvant en présence de deux mots arabo-sabéens qu'il croyait être des noms propres, et sachant en outre que Dionysos et Aphrodité sont adorés par les Arabes, mais ignorant l'identité de ʿAṭṭar et d'Astarté-Aphrodité, a été naturellement porté à rapprocher *Orotal* de Bacchus et *Alilat* de Vénus.

Il résulte de toutes les considérations exposées jusqu'ici que la relation d'Hérodote relativement à la religion des Arabes est en substance d'une remarquable exactitude : l'abondance du vin [1], le culte d'Aphrodité à Saba, et l'existence des termes Ὀροτάλ-ʿ*Aṭṭar* et *Alilat* dans la langue arabo-sabéenne, tout cela constitue des faits réels et indubitables. Ces renseignements sont trop importants pour que l'on ne pardonne pas à l'éminent voyageur d'avoir pris un appellatif pour un nom propre, erreur qui est surtout facile à commettre lorsqu'on a affaire aux

[1] Je peux parler en témoin oculaire de la grande extension de la vigne dans l'Yémen. Malgré la maladie qui a frappé les arbres vinifères depuis quatorze ans, j'ai trouvé d'excellent raisin dans la plupart des territoires que j'ai parcourus, et à un bon marché fabuleux. Vu la défense du vin imposée par l'islamisme, il n'y a que les Israélites qui jouissent de cette boisson, qu'ils préparent eux-mêmes. Les Arabes se consolent de cette privation par la ferme croyance que dans l'autre monde ce sera leur tour, tandis que les Juifs auront à peine quelques gouttes d'eau pour étancher leur soif.

peuples si peu communicatifs de l'Orient. Hérodote, après s'être bien renseigné sur le culte en usage chez les Arabes méridionaux, a naturellement voulu savoir les noms de leurs divinités. Les Arabes lui auront répondu avec leur laconisme habituel 𐩱𐩺𐩩𐩧 𐩱𐩰𐩰𐩡𐩩 *ʿAṯtar* et *Alilat*, c'est-à-dire *ʿAṯtar* divinité principale, reconnue par toutes les populations sabéennes, et d'autres dieux régionaux ou locaux. Peut-on s'étonner de ce qu'il a cru entendre prononcer deux noms propres? Le rapprochement qu'il a fait après en était la suite logique.

Notre manière d'envisager le témoignage d'Hérodote a l'avantage de rendre justice à la clause importante ajoutée par cet auteur, que les Arabes n'adoraient d'autres dieux que Orotal et Alilat; ceci est parfaitement vrai dans le sens que ces autorités arabes ont donné à l'expression 𐩱𐩺𐩩𐩧 𐩱𐩰𐩡𐩰𐩡𐩩, par laquelle ils entendaient exclure le culte des divinités étrangères à leur pays. D'après l'explication que je combats, la remarque de l'auteur grec serait tout à fait contraire à la vérité.

De cette manière tout devient clair, et le rapport du père de l'histoire dont on a suspecté la véracité reçoit la plus éclatante confirmation.

APPENDICE III.

L'INSCRIPTION DU TEMPLE DE ʿAṬTAR À MEʿIN.

Dans une courte notice récemment lue à l'Aca-

démie, j'ai cherché à établir l'identité des divinités arabes *Orotal* et *Alilat*, rapportées par Hérodote, avec 𐩲𐩻𐩩𐩧 et 𐩱𐩡𐩱𐩡𐩩 des inscriptions sabéennes.

J'ai pensé, en outre, que l'auteur grec, qui savait de source certaine que le culte des divinités de l'amour et du vin était pratiqué chez les populations de l'Arabie méridionale, était porté à rapprocher Orotal de Dionysos-Bacchus, et Alilat (qu'il croyait être un nom propre de femme) de Aphrodité-Vénus, tandis qu'en réalité ʿAṯtar-Astarté se rapproche de Vénus, et Alilat est la forme plurielle de 𐩱𐩡 dans le sens abstrait : divinité, dieu.

Pour expliquer l'origine de la méprise, d'ailleurs si peu grave, du père de l'histoire, j'ai supposé que les Arabes auxquels il avait demandé les noms de leurs dieux lui auraient répondu laconiquement 𐩲𐩻𐩩𐩧 𐩥𐩱𐩡𐩱𐩡𐩩, voulant dire ʿAṯtar, la plus grande divinité nationale, et d'autres divinités moins imposantes. Le voyageur grec avait cru entendre deux noms propres, et de là son système de rapprochement avec les personnages de la mythologie grecque.

Cette explication a soulevé des doutes légitimes de la part de plusieurs savants, qui n'y voyaient qu'une hypothèse artificielle et gratuite. L'interprétation de Gesenius, adoptée depuis longtemps, ne pouvait pas céder devant une nouvelle explication qui ne s'appuyait pas sur des preuves suffisantes. Ma conviction fut ébranlée, et j'en étais venu à regretter presque d'avoir émis une pareille opinion devant votre assemblée.

Cependant, en parcourant les nombreux textes de ma collection, je remarquai plusieurs passages qui paraissent contenir des renseignements curieux sur la question qui nous occupe. L'inscription dont je vais parler est un de ces textes intéressants dont l'autorité est irrécusable. Pour comble de bonheur, son interprétation ne laisse rien à désirer, les difficultés philologiques sont levées et la traduction peut en être effectuée avec pleine certitude.

L'inscription porte le numéro 71 du recueil fait sur les ruines de Mé'în, ville qui représente, j'espère le prouver ailleurs, la capitale du peuple minéen, mentionnée par les géographes grecs et romains, et située à deux jours de marche au nord de Mareb, à deux heures à l'est de Haram ou El-Fer', et à égale distance de El-Ḥazm-Hamdân. Cette inscription consiste en trois longues lignes, gravées en très-beaux caractères sur le linteau de la porte d'un grand temple consacré au dieu 'Aṭtar, à un quart d'heure au nord-est de la ruine principale. Dans l'antiquité, tout cet espace était rempli de maisons dont on voit encore les fondements. Les murailles du temple sont complétement détruites, il ne reste qu'un certain nombre de stèles, qui occupaient jadis l'enceinte; le même fait s'est produit pour un autre temple tout contigu, mais plus petit; il n'en reste que l'arc de la porte et quelques stèles formant également deux rangées parallèles.

La langue de cette inscription diffère quelque peu du sabéen ordinaire. On en voit un échantillon

sous les numéros 28 et 29 du recueil d'Osiander.

Ce savant croyait que ces textes appartenaient à un dialecte propre au Ḥaḍramaout, ce qui paraît difficile à admettre, puisque les inscriptions de Ḥouṣn Ghourâb ou Cana sont absolument conçues dans la même langue que les textes de Saba. Mes propres recherches me portent à croire que c'était le dialecte particulier des Minéens, qui, d'après les anciens auteurs, formaient une subdivision de la nation sabéenne. Ils peuplaient une partie du *Wadi Saba* ou Djaouf, et semblent avoir formé la classe dominante dans le Ḥaḍramaout. C'était une des populations les plus civilisées du Yémen. Sur les ruines de trois villes minéennes, j'ai pris 305 copies, presque la moitié de mon recueil provenant de plus de trente-cinq endroits différents.

L'inscription se divise en deux parties inégales. La première contient la dédicace, la seconde prononce des malédictions contre quiconque oserait endommager l'édifice sacré ou les objets du culte qui y sont enfermés.

I.

חֹלכרב | צדק | בן | אבידע | יתֹע | מלך | מען |

בני | וסחרתֹ | רצפם | בית | עתֹתר | דֹקבצֹם |

ורתֹד | ביתן רצפם | עתֹתר | שרקן | וכל |

אלאלת | אשעבם | באלם | ושימם | וחבלם |

וחמרם |

II.

בן | דׄיסנכרם | ובן | דׄיסצׄאם | ובן | דׄיחׄרג |

ובן | דׄיעתכר | בביתן | רצפם | בצׄרם | וסלטם |

יומי ! ארצׄם | וסמהם

NOTES EXPLICATIVES.

חׄלכרב, nom propre composé, חׄל, signifiant probablement « force, puissance », comme le gueez ኀይል et l'hébreu חַיִל, entre comme premier composant dans les noms propres : חׄלידע (*M.* I, I), חׄלשפק (*Kam.* v, 3). Le phénicien עזבעל et l'hébreu עַזְמָוֶת, עֲזִיאֵל offrent une parfaite analogie.

La signification du second composant est plus obscure. Comme élément de composition, il se place surtout en seconde position : עמכרב (*M.* I, I), תבעכרב (*Ber.* LXII, 5), etc. il précède cependant le nom de la divinité : כרבאל. On trouve aussi la racine כרב employée comme verbe à la voix safél, qui remplace, dans le dialecte minéen, la forme הפעל du sabéen commun dans la phrase סכרב וחׄור (*M.* IV, 2, 5, 8, 11, 14, 15, etc.), où elle paraît avoir nécessairement le sens de sacrifier, comme l'hébreu הִקְרִיב. Si l'identité des radicaux כרב et קרב était établie, on pourrait interpréter כרבאל, prochain du dieu El, et notre חׄלכרב signifierait « force du prochain, parent. »

צדק, le juste. Les rois yéménites, comme les Pharaons, les Ptolémées et les Césars, aimaient à se

parer de titres honorifiques; ainsi : בין, « le sage; » ותר, « l'excellent; » רים, « l'élevé. » On verra un nouvel exemple dans le titre du père de notre roi.

אבידע répond exactement au nom donné par la tradition mosaïque à l'un des princes midianites issus d'Abraham (*Gen.* xxv, 4); il signifie : le père a connu.

יתֿע, titre honorifique, « sauveur, » ὁ σωτήρ, répond au radical hébreu ישע. L'arabe possède les verbes وسع et ثيع avec la signification primitive de « être large, » il a les noms propres يثيع et ايثع, mais il lui manque le verbe يثع.

מען « Méʿin, » nom de la ville de laquelle le peuple minéen a reçu sa dénomination nationale. Les géographes romains, ignorant ce fait, ont répandu la fable, inventée apparemment par quelques Minéens philhellènes, que les Minéens descendaient de Minos. מען paraît avoir le sens de l'hébreu מָעוֹן « demeure, habitation[1]. » Les Arabes orthographient معين.

בני = بنى = בנה « bâtit, construisit. »

סחדת, safél du radical חדת = حدث « être neuf. » La locution בני וסחדת « bâtit et renouvela » est pour exprimer l'idée : rebâtit à neuf; comparez l'expression phénicienne פעל וחדש « fit et renouvela, » c'est-à-dire « refit à neuf. » (*Melit.* v, 1.)

רצפם, ce mot, sans mimmation, רצף, revient dans les numéros 54 et 57 des inscriptions de Méʿin. Il est intéressant de remarquer que nous sommes en

[1] Comp. מָעוֹן, ville située dans le désert de Pharan, au sud de la Judée (I Sam. xxv, 2), peut-être la *Maán* actuelle.

face d'un terme qui s'emploie également dans le langage religieux des Phéniciens, et qui a la signification de « pierre consacrée à une divinité. » Nous lisons sur un sceau trouvé à Tyr : לבעליתן איש אלם אש למלקרת רצף, *Baaliatonis viri deorum qui Melcarto lapis*[1]. Le substantif רצף indique proprement une table de pierre, une dalle, de là רָצַף « paver, daller, » et, au figuré, « succéder immédiatement. »

Comme nous ne présumons pas que la mimmation reste à l'état construit, on ne peut pas rattacher רצפם à בית עתתר, et traduire « les dalles de la maison de ʿAṭṭar. » On est donc amené à considérer רצפם comme indiquant la matière qui a servi à la construction du temple, précisément comme la phrase hébraïque וַיַּעַשׂ אֶת הַשֻּׁלְחָן עֲצֵי שִׁטִּים (*Ex.* XXXVII, 10) « il fit la table avec du bois de Sittim. » L'épithète דְּקבצם signale ʿAṭṭar comme étant l'objet d'un culte particulier dans une certaine région, dont il est le suprême patron. Le polythéisme des autres peuples offre de fréquentes analogies : *Δωδωναῖος*, *Παφία*, *Ἀφροδίτη Βυβλίη*[2]. Chez les Sabéens, la localisation des divinités était d'usage universel. On connaît depuis longtemps דחרות, דנעמן, אלמקה דהרן ; mon recueil fournit des exemples encore plus nombreux. La particule דְ, qui répond au ד araméen et au *H* éthiopien, est toujours le signe du génitif, et ne

[1] Voy. M. Derenbourg, dans le *Journ. asiat.* 1867, II, 498. — L'opinion de Levy, qui considère מלקרתרצף comme un nom propre, est inadmissible.

[2] Lucien, *De dea Syr.* 6.

doit jamais être prise dans le sens du ذو arabe, ainsi que l'a pensé Osiander.

רשׁד = رشد « diriger, » assume, en sabéen, le sens de mettre quelque chose sous la protection d'une divinité particulière; ce sens se déduit de nombreux passages de mes inscriptions. De ce radical se forment les noms propres רשׁד = رشد ou راشد, et מרשׁדם = مرشد, que le Qamous explique par الرجل الكريم « vir magnanimus, nobilis. »

Les mots בית רצפם ne forment qu'un groupe dans ma copie; cependant à la troisième ligne, ainsi que dans l'inscription *M.* (53), il y a un trait de séparation après le ן. Le suffixe singulier ם, qu'affectent les verbes יסנכר, יסבא (*L.* 2), se rapporte indubitablement à ביתן. La particule ן paraît avoir le sens d'un démonstratif. Nous lisons par exemple מחרבן כוכבן « ce sanctuaire de Kaukabân » (Inscriptions de provenance incertaine, VIII, 3, 4), הגרן הרמם (*H.* IV, 2) « cette ville de Harma. » מזנרן (*Am.* I, 4; IV, 2; VI, 3; X, 2; XI, 5; XIII, 2; XVI, 3; XVII, 3; XXI, 3; XXII, 3; XXIV, 2; XXVI, 4) à côté de רן מזנרן (*Am.* VII, 2; VIII, 2; IX, 3; XII, 2; XIV, 2; XV, 3; XVIII, 5; XIX, 3; XXVII, 2) « cette table (?). » On remarque le même phénomène dans l'adverbe הנ, qu'on voit sous la forme הנן (*Am.* IV, 3; V, 1; VII, 2; IX, 4; XIII, 2; XVI, 4; XVII, 3; XVIII, 4; XIX, 4; XXI, 3; XXII, 4; XXIV, 2; XXV, 2), remplacé quelquefois par הנ דת (*Am.* I, 4), par בדת (*Am.* VI, 4; XII, 3) « à cause de cela, » ou par d'autres locutions adverbiales. Ce fait gram-

matical est très-singulier et, autant que je sache, n'a aucune analogie dans la famille sémitique. Le kabyle offre pourtant un fait analogue, où le suffixe ـَنْ sert de démonstratif, par exemple : أَخَّانْ « cette maison. » Pour la construction de notre phrase il faut encore remarquer que le verbe רתד régit deux accusatifs.

שרקן, autre épithète distinctive de ʿAṭṭar, qui est visiblement un adjectif dérivé du verbe שרק « se lever (en parlant du soleil), » et signifie « oriental. » C'est l'origine vraie du mot *Saraceni*, par lequel on désignait les habitants de la péninsule arabique, les בְּנֵי קֶדֶם des Hébreux. La forme masculine de cet adjectif montre jusqu'à l'évidence que ʿAṭṭar est considéré comme une divinité mâle, ce qui était aussi le cas chez les Moabites [1].

אלאלת, forme redoublée de אל « dieu, » jointe au pluriel [2]. Le redoublement du radical a lieu dans le רברבן chaldéen, mais l'analogie la plus frappante est dans la forme hébraïque אֱלִילִים « dieux étrangers, » du singulier אֱלִיל, qui a fort embarrassé les étymologistes. Il n'y a pas de doute que אֱלִיל ne soit pour

[1] Inscr. de Méscha, l. 17. Cependant l'existence d'une ʿAṭṭar femelle chez les Sabéens paraît aussi constatée par l'expression לאלת עתתר « à la déesse ʿAṭṭar » (H. 9, 5), ce qui resserre encore le lien qui rattache ʿAṭṭar à l'Astarté phénicienne, qui est notoirement une divinité hermaphrodite.

[2] Un grand nombre de substantifs masculins forment leur pluriel par la terminaison ות, ـَاتْ, qui paraît propre au genre féminin. La langue amharique se sert de *oty* pour les deux genres indistinctement.

אִלְאָל. C'est notre Alilat qu'Hérodote a si fidèlement transmis, sans en avoir toutefois compris la vraie signification.

אשעבם « les peuples, » pluriel interne avec le א préformatif du singulier שעב = شعب, que le Qamous explique par القبيلة العظيمة « grande tribu. » Le sens primitif de ce mot est celui du substantif hébreu סָעִיף « branche. » En éthiopien, ce radical revêt la forme étrange ሕዝብ, et au pluriel አሕዛብ.

Avec le terme באלם commence une série de mots liés ensemble par le waw conjonctif, et affectés de mimmation. Cette dernière circonstance les fait aussitôt reconnaître pour des substantifs. Pour comprendre leur nature, il faut rappeler l'usage sabéen de terminer les inscriptions votives par une invocation à plusieurs divinités à la fois[1]. Entre tant d'exemples, citons de préférence le passage très-curieux : בעתתר | וב | אלמקה | וב | דת | חמים | וב | עתתר שימם (*Sir.* 9), parce qu'il nous apprend en même temps que שימם est une épithète de divinité, et cette interprétation est corroborée par l'expression שימהמו אלמקה (*Am.* 1, 3). Osiander, en rappelant l'hébreu שים et le gueez ሤመ « *posuit*, » n'a pu obtenir que le sens vague de « chose établie, fondée, » sens qui n'explique nullement la locution. Je crois plutôt pouvoir identifier le sabéen שימם avec le gueez ሥዩም, dont le sens primitif est « posé, » et par extension « préposé, maître, patron; » שימהמו אלמקה

[1] Voyez, par exemple, Har. 1, 5, 7, 11; Mar. 3.

veut donc dire « leur maître, leur patron Elmaqahou, » exactement comme le לארנן למלקרת (*Melit.* I, 1) « à notre maître (seigneur) Melqart. » Cette analogie devient encore plus complète lorsqu'on considère qu'à l'instar du ארן et du בעל phéniciens, le שים sabéen s'est aussi individualisé pour devenir le nom propre d'une divinité concrète et personnelle.

Ayant ainsi acquis la certitude que שימם est le nom propre d'une divinité sabéenne, on est forcé d'admettre que les autres mots de la série désignent également des divinités particulières. Analysons-les successivement : אלם, dépouillé de mimmation, se fait immédiatement reconnaître, à notre grand étonnement, comme le dieu primordial sémitique אֵל, le fameux Ilos-Cronos des Phéniciens[1]. Les autres divinités ne sont pas moins intéressantes. Je suis porté à croire que חבלם « Ḥobâl » représente le grand dieu arabe dont le culte était répandu jusqu'à la Mecque, et devant lequel les Arabes jetaient leurs flèches en guise de sorts quand ils voulaient connaître l'avenir. Je suis amené à ce sentiment, parce que le mot חבל a effectivement la signification de *sort* dans la langue hébraïque. L'orthographe arabe moderne, qui écrit هبل avec un ה au lieu de ח, n'a pas plus d'autorité que leur عسقلون relativement à l'orthographe hébraïque אַשְׁקְלוֹן. Les écrivains de l'islamisme

[1] Le dieu אֵל *El*, sans mimmation, se rencontre deux fois dans les inscriptions de Haram, à côté de 'Aṭṭar (H. 1, 2. 7. 4).

étaient les moins capables de conserver une tradition correcte sur un culte polythéiste d'une époque antérieure, qu'ils flétrissaient par la dénomination ignominieuse de جاهلية « ignorance. » Enfin le dieu חמרם « Ḥomârm » est particulièrement remarquable, car, rien qu'à regarder le radical חמר, qui signifie « vin » dans presque toutes les langues sémitiques, on ne peut pas s'empêcher de sentir que nous sommes en présence du dieu Dionysos-Bacchus, qui, au rapport d'Hérodote, était né en Éthiopie, c'est-à-dire dans l'Arabie méridionale.

בן. Ce mot a, ainsi que le אש phénicien, causé de grands embarras aux commentateurs. Osiander, croyant avoir toujours affaire au « ben » ordinaire qui signifie « fils, » a interprété certains passages des inscriptions de ʿAmrân d'une manière fort étrange. Un examen minutieux m'a montré que les Sabéens substituaient dans leur idiome בן au מן des langues congénères, et qu'ils prononçaient *ban* lorsqu'il s'agissait du pronom *qui*, *celui qui*, en arabe مَنْ, et *bin*, lorsqu'ils voulaient indiquer la préposition « de » en arabe مِنْ. C'est dans l'acception *qui*, *celui qui*, que בן est employé dans notre passage.

ויםנכרם. La racine sémitique נכר comporte deux significations opposées : *étranger*, *méconnaissable*, et *se faire connaître*; ces deux conceptions vont pourtant ensemble, ou plutôt la seconde est la conséquence de la première, car l'étranger se fait remarquer par son air insolite.

(ד̇)יסנכר. La troisième personne masculine du verbe נכר mis au safèl doit se comprendre : « celui qui la rendrait méconnaissable en la mutilant, » ou, pour employer une expression plus générale, « celui qui l'endommagerait. » ד̇ est un pronom relatif comme l'araméen ד et le gueez *H*. Le suffixe ם se rapporte à בית, ainsi que je l'ai remarqué plus haut. Le dialecte minéen change régulièrement le ה servile commun aux langues sémitiques en ם, par exemple ולדם וקנים (*T.* II, 7) « ses enfants et ses acquisitions, » דדסם (Soud I, 1) « leur oncle, » pour ולדהו, קניהו, etc. des autres inscriptions.

ד̇יסצ̇אם. Visiblement le safèl de וצ̇א, qui existe aussi dans le gueez; le waw est retranché dans l'écriture. La signification usuelle de « faire sortir » doit être prise dans un sens amplifié : faire sortir de l'état actuel : détruire.

Le verbe ח̇רג signifie à coup sûr « déplacer, disloquer, » signification conservée dans un seul exemple en hébreu, וְיַחְרְגוּ מִמִּסְגְּרוֹתֵיהֶם (*Psaumes*, XVIII, 46) « et ils seront déplacés de leurs châteaux. » En arabe, خرج prend le sens énergique de « sortir. » Les compléments directs de ce verbe sont les substantifs סלמם, בצ̇רם, qui viennent après.

יעתכר, voix iftéal du verbe עכר, qui signifie « troubler, » en hébreu; cependant le contexte paraît exiger ici le sens « d'arracher; » il serait ainsi synonyme de עקר, et nous aurions un exemple de plus pour la permutation de כ et ק. Dans *M.* LXXIII,

6, on voit le verbe עבר au qâl, où l'acception d'arracher convient parfaitement.

בצרם. Une racine בצר n'existe pas en arabe. L'idée principale de בצר est « retrancher, » tout en étant susceptible d'un grand nombre de nuances; ainsi בָּצִיר, « retranchement des grappes, vendange; » מִבְצָר, בְּצוּרָה « lieu retranché, forteresse; » יִבְצֹר (*Psaumes*, LXXVI, 13) « il retranche, abat le courage. » En sabéen, בצר a pris un sens artistique : retrancher certaines parties de la pierre pour lui donner une forme voulue = « sculpter; » comme substantif, בצרם désigne une pierre sculptée.

סלמם correspond à l'hébreu צֶלֶם « figure, idole. » Ce mot se trouve aussi orthographié avec צ dans אצלמן (*Os.* XXXI, 2), qu'Osiander a pris à tort pour l'équivalent de l'arabe صمم « épée. » Les synonymes de צלם sont les mots מתל et ותן, qui reviennent si souvent dans les inscriptions.

יומי. A première vue, on est tenté d'y trouver l'état construit pluriel de יום « jour; » mais cette interprétation n'est pas conforme au contexte. Cette expression est la plus difficile de notre document. J'espère pourtant en avoir la vraie signification. Je pense que יומי est l'aoriste du verbe ומי, qui apparaît en chaldéen (voix *afél* אומי) avec la signification de « jurer; » en sabéen, il indique par extension l'action de maudire, absolument comme l'hébreu אָלָה, qui s'emploie pour jurer et maudire. יומי est ici passif « soit maudit. »

ארצם וסמהם. Le suffixe paraît tout d'abord un pluriel « leur pays et leur nom, » et alors on est obligé de prendre les quatre verbes précédents au pluriel; cependant le fait que במסאלם remplace quelquefois la forme ordinaire במסאלהו (*Am.* I, I) fait supposer la possibilité que le suffixe du pluriel servait aussi pour désigner le singulier, fait qui a également lieu en phénicien, et dont la constatation est due à la sagacité de M. Schlottmann. D'ailleurs, dans notre phrase, cette présomption s'impose d'elle-même, car, dans les langues sémitiques, les pronoms מִי, مَن, ⲙⲓ, « qui, » s'emploient uniquement au singulier.

TRADUCTION.

[1]Khêlkarib le Juste, fils de Abyada' Soter, roi de Mé'in, reconstruisit avec des dalles la maison de 'Aṭtar de Qabḍ^{m}, et mit cette maison de dalles sous le patronage de 'Aṭtar oriental et de tous les dieux des populations. Par (la grâce de) El^{m} et de Scheyoum^{m} et de Ḥobâl^{m} et de Ḥomâr^{m}.

Celui qui l'endommagerait, ou celui qui la démolirait, ou bien celui qui déplacerait ou chercherait à arracher de cette maison de dalles une image sculptée ou une idole quelconque; que son pays et son nom soient maudits!

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Sans avoir l'intention de nous occuper pour le moment de toutes les observations auxquelles cette curieuse inscription donne lieu, nous ne pouvons pas nous soustraire au besoin d'émettre quelques considérations générales que réclame la nouveauté du sujet.

Il résulte de notre document :

1° Combien est peu fondée l'opinion qui regarde les Arabes maadites ou nomades comme le type des peuples sémitiques en général. Les Arabes actuels ne peuvent pas même représenter l'Arabie entière. Malgré l'identité de race, la population sabéenne se distinguait des Arabes scénites par des traits tranchés et ineffaçables. Tout ce qui se rapporte à la civilisation, conséquence d'une vie sédentaire et régulière, fait complétement défaut aux fils errants du désert. Leur langue ignore tout à fait les expressions אל, בעל, רצף, צלם, בצר, qui caractérisent d'une manière si nette le culte cérémonieux et polythéiste qui rattache les Sabéens à leurs frères civilisés du nord, les Phéniciens et les Araméens. Parlera-t-on d'influence étrangère? Mais nous demandons en vain à l'histoire le nom du peuple qui aurait inculqué aux Sabéens sa religion et sa civilisation. Excepté les relations purement commerciales qu'ils entretenaient avec l'Égypte, et peut-être aussi avec la Perse et l'Inde, les Sabéens vivaient dans un complet isolement et se suffisaient à eux-mêmes. Sont-ce des intrus, des conquérants, qui auraient causé cet heureux changement? Même en faisant abstraction de la ténacité des Sémites pour conserver leurs coutumes nationales, l'établissement tant soit peu durable des étrangers sur le sol de l'Arabie méridionale a-t-il jamais eu lieu? Le peu que nous savons sur l'état ancien de ce pays nous autorise à affirmer le contraire. Les monuments égyptiens ne parlent que

rarement du pays de Punt, riche en pierres précieuses et en aromates, et semblent à peine connaître le nom de Saba. La tentative faite par les Milésiens pour coloniser le Yémen n'a pas réussi, leurs colonies ayant été détruites par les indigènes, antipathiques à tout élément étranger [1]. L'expédition romaine, commandée par Aelius Gallus, pour conquérir l'Arabie heureuse, a également échoué sans laisser de trace dans le pays [2]. On peut dire la même chose des conquêtes momentanées des Éthiopiens et des Perses. Mais l'Inde, mère patrie de la race philosophique et artistique par excellence, n'a-t-elle pas introduit, grâce à ses colons civilisateurs, cet état policé que nous admirons chez les peuples de Saba? J'avoue qu'une telle hypothèse me paraît bien hasardée; si un échange intellectuel entre les Indiens et les peuples sémitiques s'est jamais effectué, c'était à coup sûr à une époque où ces derniers n'avaient rien à apprendre des premiers, mais où ils avaient,

[1] «Fuerunt et græca oppida, Arethusa, Larissa, Calcis, deleta variis bellis» (Pline, *H. N.* lib. VI, cap. XXIII), et un peu plus haut «Ampelone colonia Milesiorum.» Le nom d'Ampéloné, visiblement dérivé de ἀμπελῶν «vignoble,» prouve l'abondance du vin dans le Yémen aux époques reculées. Il est même possible qu'Hérodote tienne d'un habitant grec du Yémen sa tradition relativement à la naissance et à l'éducation de Dionysos en Éthiopie.

[2] Une réminiscence vague de l'invasion passagère de l'armée romaine, partie de la côte africaine, paraît avoir donné naissance à la fable de la conquête de l'Afrique par un roi himyarite, nommé *Afriqous* par la tradition arabe. Si mes informations sont exactes, une des vallées près de *Qarn* (= Carnon, voyez traduction, p. 498, note 1) porte le nom de Wadi er-Roum, «vallée des Romains;» il se peut qu'il y ait un souvenir de l'événement en question.

au contraire, la mission d'enseigner aux futurs théosophes du Vêda l'art élémentaire sans lequel toute philosophie et toute civilisation deviennent impossibles, l'art d'écrire[1]. Aussi est-ce un phénomène unique qui se fait observer dans la civilisation de l'Arabie méridionale, que les huit cents inscriptions découvertes dans le Yémen ne contiennent pas un seul mot, un seul nom propre emprunté à un autre peuple; la langue sabéenne, beaucoup plus que l'hébreu et le phénicien, est restée pure de tout mélange hétérogène, jusqu'au moment où elle dut céder à l'arabe.

2° Il faut constater un fait linguistique qui ne manque certainement pas d'intérêt. Parmi les trente-quatre mots de toute espèce qui composent notre inscription, seize sont communs à toutes les langues sémitiques, ce sont : מלך, אב, סם, בן, צדק, חיל, ארץ, נכר, חמר, חבל, ו, ב, כל, בית, חדת (חדש), בני, חרג; huit s'emploient dans les dialectes du nord, à l'exclusion de l'arabe et de l'éthiopien, ce sont : יתע, מען, רצף, עתתר, אלאלה, עבר, בצר, סלם (צלם); quatre se retrouvent dans les langues du nord et dans l'éthiopien, ce sont : כרב, וצא, שים, ידע; deux sont propres au chaldéen, ce sont : ומי, ד; un est commun à l'arabe et à l'éthiopien, c'est שרק; un se rapproche de l'arabe, c'est le verbe רתד; et, enfin, un seulement affecte une forme arabe bien accusée,

[1] L'origine sémitique du *dévanagari* a été démontrée par M. Weber d'une manière qui nous paraît concluante.

c'est le substantif שעב. On voit donc jusqu'à quelle insignifiance est réduit l'élément arabe dans notre texte, de sorte que si la langue arabe était perdue, l'intelligence de ce document sabéen n'aurait rien à souffrir. L'exubérance du dictionnaire arabe est même un piége très-dangereux pour un bon nombre de philologues qui, puisant à pleines mains dans cette source commode, lisent les choses les plus extraordinaires dans les inscriptions dont le sens leur échappe.

3° Enfin, en ce qui concerne le rapport d'Hérodote sur la religion des Arabes, nous sommes bien aise de trouver dans notre inscription ʿAṭṭar et Alilat ensemble et dans le même ordre que dans le récit de l'auteur grec. Nous apprenons aussi par l'attribut שרקן « oriental, » donné à ʿAṭṭar, que cette divinité était l'objet d'un culte général en Arabie, et, en dernier lieu, notre inscription révèle, à côté du dieu phénicien Ilos, le nom indigène du joyeux Bacchus, qui paraît avoir eu de fervents adorateurs dans le pays où sa boisson est actuellement maudite comme un dangereux poison. Ces faits incontestables apportent un éclatant témoignage en faveur de la véracité du premier historien grec.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 11 MAI 1872.

La séance est ouverte à huit heures par M. Mohl, président.

Le procès-verbal est lu; la rédaction en est adoptée.

M. Oppert expose le résultat de ses recherches relatives à Mourghāb et à l'identification qu'on a faite de cette localité avec l'ancienne Pasargades.

On sait qu'il existe, à 35 kilomètres nord-nord-est de Persépolis, un monument achéménide, aujourd'hui connu sous le nom de *Takht-i-Māder i-Suleimān*, trône de la mère de Salomon. Ce monument a été, dans ces derniers temps, presque unanimement assimilé au tombeau de Cyrus, dont le nom se trouve dans des légendes dans la même localité. Puisque, en outre, les anciens (Arr. VI, 29; Strabon, XV, 3, 6; Qu. Curt. X, 1; Pline, *Hist. nat.* VI, 27) placent le tombeau de Cyrus à Pasargades, la localité de Mourghāb passe aujourd'hui, presque sans conteste, pour le site de la ville du couronnement des anciens rois perses. Des voyageurs et des savants, tels que Ouseley, Morier, Grotefend, Charles Ritter, Rawlinson, se sont prononcés pour cette assimilation, et beaucoup d'autres érudits, tels que MM. Spiegel, Kiepert, Menke et autrefois M. Oppert lui-même, ont accepté l'opinion de leurs devanciers.

Seul, M. Lassen[1] s'est constamment refusé à admettre cette

[1] *Encyclopädie d'Ersch et Gruber, Pasargadä. Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. VI, p. 152.

identification. Quelques-unes de ses raisons étaient péremptoires, et on pourrait, à bon droit, s'étonner de ce que l'opinion juste d'un homme tel que l'illustre auteur de l'*Archéologie indienne* ait été écartée sans qu'on la soumît à un examen. Cela s'explique plus aisément quand on aperçoit dans l'exposition des motifs de M. Lassen, à côté des bonnes raisons, d'autres qui sont très-vulnérables. Dans son article sur Pasargades, M. Lassen prétendit que le nom de Cyrus ne se trouvait pas à Mourghâb. Plus tard, quand il fut prouvé qu'exclusivement à tout autre le nom du roi Cyrus s'y rencontre, M. Lassen attribua les restes des constructions achéménides à Cyrus le Jeune, se basant sur le caractère soi-disant moderne des sculptures. Or, Cyrus le Jeune n'a jamais été roi, et le caractère des sculptures de Mourghâb est plus ancien que celui des autres restes de l'antiquité perse. Arrien atteste qu'Alexandre, venant de Carmanie, alla d'abord à Pasargades; selon M. Lassen, il ne pouvait donc passer par Mourghâb pour aller à Persépolis. Mais le Macédonien, arrivant de l'est, pouvait très-bien toucher un point aussi important que Pasargades, situé à l'est de la capitale perse et facilement accessible sans un trop grand détour, puisque en définitive Mourghâb n'est qu'à 9 lieues d'Istakhr ou de Persépolis. Enfin, dit M. Lassen, Ptolémée, dans sa Géographie (VI, 4), fixe la position de Persépolis à 91° de longitude et à 33° 1/3 de latitude, celle de Pasargades à 93° et à 30° 1/2; donc Pasargades est au sud-est de Persépolis. La conclusion doit être vraie; mais les meilleurs manuscrits de Ptolémée ne donnent pas le nom si connu de Πασαργάδαι, mais Πασαραχα, dont les éditions ont fait Pasargades. Et pourtant, malgré ces objections possibles, M. Lassen avait raison en repoussant l'identification communément adoptée, et en plaçant l'antique ville « ou à Fasa ou à Darabjerd. »

Pline met Pasargades à l'est de Persépolis, dans la partie orientale de la Perside : selon cet auteur, autour d'elle coule le fleuve Sitiogadus, qui se jette dans le golfe Persique. Or, ce fleuve se nomme aujourd'hui *Sitâredjân*, *Khor-djaïre*,

Garapaïdjān. Strabon met Pasargades dans la « Perse creuse, » la *Coelé-Persis*, sur le fleuve Cyrus, homonyme du roi des Perses. Par contre, tous les anciens placent Persépolis sur l'Araxe, le Bend-emir moderne, qui reçoit le Médus, le Mourghāb ou *Poulvār* de nos jours, le fleuve qui baigne les ruines de Mourghāb. Istakhr est à 12 kilomètres de l'Araxe, sur le même Mourghāb. M. Lassen cherche à attaquer les données alléguées par d'autres savants, et qui attribuent au Bend-emir aussi le nom de Kour ou de Kourāb. Mais, dit M. Oppert, la question n'est pas là; elle se pose simplement ainsi :

Istakhr et Mourghāb *sont sur le même fleuve;* donc, ou Istakhr n'est pas Persépolis, ou Mourghāb n'est pas Pasargades.

Mais l'identité du Takht-i-Djemdjid avec le palais de Persépolis[1] ne pouvant être attaquée, Mourghāb ne peut être assimilé à Pasargades, et le monument de la mère de Salomon n'est pas le tombeau de Cyrus.

Le nom de Pasargades est conservé dans l'inscription de Bisoutoun (I, 36, 37; III, 42), sous la forme de *Pisiyāauvādā*, prononcé *Pišyāχādā*. C'est dans ce célèbre document la seule désignation géographique, en dehors de Babylone, d'Ecbatane et d'Arbèles, qui soit énoncée sans une indication plus précise : aux autres noms, il est ajouté « une ville nommée ..... dans le pays de ..... » La même particularité se voit à l'égard de Rhages, en Médie, dans le texte médique seulement[2]. *Pisiyāuvādā* est donc le nom d'une localité bien connue en Perse; c'est là que se lève le premier pseudo-

[1] Voir, sur tout ce qui se rapporte à Persépolis, l'article si complet, et jusqu'ici resté classique, de M. Lassen sur *Persépolis*, dans l'*Encyclopédie d'Ersch et Gruber*. Il y a seulement une erreur sur le nom du roi qui fonda Persépolis. M. Lassen attribue la création de cette ville à Cambyse sur la foi de Diodore de Sicile; or, le passage cité (I, 75) ne dit pas le moins du monde que ce monarque ait fondé la ville.

[2] On peut conclure de cette circonstance (voir le texte médique, col. II, l. 54, éd. Norris) que la langue de la seconde écriture était réellement celle des Mèdes.

Smerdis Gomatès, c'est là encore que se réfugie le second faux Smerdis Oeosdatès. Ce nom ne peut être que celui de la ville et du district de Pasargades; car la traduction assyrienne (l. 15) cite *Pisiyaḫuvadu* comme une contrée. Mais dans cette même inscription le nom de Rhages est indiqué comme pays (B. perse, II, l. 72; B. ass. l. 59). C'est à Pisiyāuvādā que se trouve le mont Arakadris, où le mage Gomatès se soulève, c'est-à-dire près de cette ville, dans ses environs.

Une indication plus expresse encore se trouve dans le récit de la guerre contre le second faux Smerdis, Oeosdatès (B. III, 21-52). Il réside en Perse, dans la province des Yutiyā, les Οὔτιοι d'Hérodote (III, 93; VII, 68), donc en Carmanie, et dans la ville de *Tāravā*, nomin. de *Tāravan*, aujourd'hui *Tāroun*, située entre Forg et Bender-Abbas. Darius envoie une armée contre lui, et la bataille a lieu à Rakhā (l. 34). M. Oppert y reconnaît le *Pasarracha* de Ptolémée, que ce dernier place à l'endroit de la ville actuelle de *Fasā* ou de *Pasā*. Le nom retrace le perse *Pāçārakhā*, la tour de Rakhā: c'est probablement la ruine, entourée d'une enceinte carrée, aujourd'hui nommée *Tell-i-Zohāk*, à 4 kilomètres sud-sud-ouest de Fasā. Battu, Oeosdatès se réfugie vers l'est, à *Pisiyāuvāda*, qu'il atteint, accompagné de quelques cavaliers (*hadā kamnaibis açabāribis*, III, 41, 42). M. Oppert reconnaît cette localité, qui est certainement Pasargades, dans la grande ruine située à 28° 53′ l. b. et 52° 5′ e. P., à 7^{km}5 de Darabdjerd, ou Darab, et nommée aujourd'hui *Qal'a-i-Dārā*, le château de Darius. Le monument est dépeint dans Coste et Flandin, t. I, pl. 31, 31 *bis*. Il se composait de trois enceintes concentriques circulaires comme celles d'Ecbatane, et dont l'extérieure a 4 kilom. de tour. Elle renferme une superficie de 127 hectares, tandis que l'enceinte carrée de Tell-i-Zohāk, près de Fasā, ne couvre que 14 hectares.

Le rebelle sort de Pisiyāuvādā pour livrer une seconde et dernière bataille à Paraga, qualifié de montagne en perse, de ville en médique. C'est, sans contredit, la ville de Forg, à l'est

de Dārāb, et les troupes battues d'Oeosdatès se replient vers l'Arachosie, dans l'extrême est, où elles sont finalement anéanties. Forg étant distant de Qal'a-i-Dārā de 5 myriamètres environ, cette position rend également très-probable l'identification de Pasargades avec la ruine indiquée.

Les ruines de Pasargades s'appellent donc aujourd'hui *Qal'a-i-Dārā*.

M. Oppert désire que tout le Farsistan soit examiné au point de vue purement géographique; car les meilleures cartes de Fars font couler un affluent du Sitāredjān près de Darabdjerd, tandis que le plan topographique des environs de cette ville, dressé par Coste et Flandin, ne marque que de petits cours d'eau, provenant de nombreuses sources. Il est possible que le fleuve des cartes coule à l'est et autour de la large vallée dans laquelle se trouve la ville de Darabdjerd, adossée à une montagne. Le nom de *Pisiyāuvādā* est extraordinairement bien approprié à cette situation locale. M. Oppert y voit le sens de *la vallée des sources*; en effet, en persan, *fīšeh* veut dire source d'un fleuve, et *kheveh*, défilé, vallée, d'une racine *khvāh*, creuser, dont vient *khvāhil*, courbé, déprimé, creux. Cette racine perse *uvad* pourrait être alliée au sanscrit *svaǵ*, *svanǵ*, embrasser.

Les étymologies jusqu'ici proposées par Lassen et d'autres pour Pasargades sont écartées par ces considérations; néanmoins il y a lieu de s'y arrêter, car la transcription grecque de *Pisiyāuvādā* révèle d'autres réminiscences à des mots perses. Le «trésor des Perses» se disait bien *Pārçagada*, forme combattue par le professeur de Bonn. La forme de *Pārçakarta*, «ville des Perses,» proposée par lui[1], si elle a existé, s'applique non pas à Pasargades, mais à Persépolis, nommée par les Grecs généralement αἱ Πέρσαι; celle-ci nous conduit à la forme originale de *Pārçā*, au féminin, comme αἱ Ῥάγαι provient de *Ragā*. Le nom de la tribu des Pasargades, dont,

[1] Ce rapprochement s'appuie sur un passage d'Étienne de Byzance, qui explique *Pasargades* par camp des Perses.

selon Hérodote (I, 125; IV, 167), faisaient partie les Achéménides, se retrouve dans un mot perse *Pāçārgata*, les gardes intrépides. C'est de la confusion de ces noms, auxquels il faut encore ajouter les Pasargades de Carmanie chez Ptolémée (VI, 5), que s'est formée la dénomination de la ville de Pasargades. Peut-être même le mont Arakadris, près de Pisiyāuvādā, a-t-il laissé sa trace dans un «poste Arakadris,» *Pāçārkadris*, comme il y a un Pāçārakhā, le Pasarracha de Ptolémée.

Mais si Mourghāb n'est pas Pasargades, que représente le tombeau nommé aujourd'hui le trône de la mère de Salomon?

Comme le nom l'indique, la tradition n'y attache pas le nom d'un roi, d'un Djemchid, Feridoun, Kesra, Dārā, Chapour, et nous avons à compter avec cette tradition, qui l'attribue à une femme. Cette croyance populaire est d'ailleurs rendue très-vraisemblable par la forme même de la toiture, qui est construite en dos d'âne, et encore aujourd'hui les tombeaux des femmes se distinguent ainsi des sépulcres consacrés aux hommes. Cette distinction était déjà observée par les Perses; les plans et coupes des tombeaux de Persépolis et de Nakch-i-Roustam, donnés par Coste et Flandin, démontrent le fait. Les constructions sont de l'ancien Cyrus, qui honorait, comme nous le dit Hérodote (II, 1), la mémoire de sa femme Cassandane[1], mère de Cambyse et

[1] M. Oppert pense qu'on pourrait utiliser les noms perses pour reconstituer une minime partie du dictionnaire de la langue de Darius, en dehors des textes si peu nombreux qui nous sont parvenus. Ce sont surtout les noms des femmes qui paraissent être très-intéressants. Le nom de Cassandane se trouve dans le perse *Kaz'añdānā* «ressemblant au cygne,» de *kaz'añda*, persan *kazand*; ainsi la fille de Smerdis, Parmys, rappelle le mot *parmu*, persan *parmū* «abeille.» Comme *Smerdis* se forme de *Bardiya*, *Statira* semble être le perse *Tatirā* «faisande» (Ath. *Deipnos.* l. IX p. 387). L'exécrable Parysatis s'appelait, selon Strabon (XVI, s. f.), *Pharzirin*, ce qui est certainement corrompu; de ce nom les Grecs n'auraient pas formé *Parysatis*, qui d'ailleurs se retrouve dans le perse *Parusiyātis* «au bonheur multiple.» Il se peut que Strabon ait confondu ensemble deux noms différents, attachés à la même personne. Si ce n'est pas, le nom grec pourrait

de Smerdis, morte avant lui, et qui imposa à tous ses sujets le deuil de son épouse aimée. M. Oppert n'hésite donc pas à identifier le monument de Mourghāb au tombeau de Cassandane.

Quant à Mourghāb, M. Oppert l'identifie avec Marrhasium, cité par Ptolémée (VIII, 21, 14) comme l'une des quatre villes principales de Perse (διασήμων πόλεων), avec Axima, Persépolis et Taocé, et dont seulement il indique, parmi les trente et une autres villes citées par lui au livre VI, chap. IV, la durée de la plus longue journée, et la différence des heures avec Alexandrie. La ville de Marrhasium, peut-être le Μαράφιοι d'Hérodote (I, 125; IV, 167), est, en effet, à une faible distance nord-est de Persépolis, comme Mourghāb. Ptolémée établit (VI, 4, 6), pour les lieux géographiques de Persépolis et de Marrhasium, les données suivantes :

Persépolis................	91° long.	33° 20′ lat.
Marrhasium...............	92° 30′ long.	34° 30′ lat.
Différence pour ce dernier...	+ 1° 30′ long.	+ 1° 10′ lat.

Donc Marrhasium est située au nord-est, avec une légère inclinaison vers l'est.

En réalité sont situés :

Istakhr....................	50° 39′ e. P.	30° 3′ l. b.
Les ruines de Mourghāb.....	51° e. P.	30° 16′ l. b.
Différence.................	+ 0° 21′	+ 0° 13′

Donc, la direction est également nord-est, inclinée vers est,

être une altération du prototype de *frāstarā*, peut-être *friyāstarā* «hirondelle (aimant les coins).» Comme Cassandane sont formés les noms de Roxane, *Raukhsānā* «la brillante,» *Mañdānā*, Mandane, à la couleur de jais, de *mand* «ambre noir,» *Kosmartidene* (Ctés. 44) peut-être un peu défiguré de *Kasbartilānā* «à la marque de chèvre.» Nous avons ensuite Rhodogune, *Vradagunā* «à la couleur de rose,» Alogune, *Halagunā* «à la couleur de la pêche,» Phratagune, *Fratāgunā* «à la couleur de l'aurore.» Amytis paraît être le perse *āmuti*, persan *āmūdeh* «la perle,» Amastris *Avāstri* «le rossignol, la chanteuse,» ou *Abāstri* «la joueuse.» *Atossa*, persan *atālā*, se comparerait au perse *ātusiyā* «la contente,» ou *atusiyā* «la non contentable.»

mais plus rapprochée de Persépolis. Si l'on pouvait se fier complétement aux données de Ptolémée, la position de Mourghâb conviendrait mieux à un endroit nommé *Sycta*, placé par le géographe alexandrin à 91° 30′ de longitude, et à 34° de latitude, donc à 30′ et à 40′ vers le nord-est. Mais les positions relatives données par Ptolémée ne correspondent pas toujours à la réalité. Si les situations relatives entre Ecbatane et Persépolis sont à peu près exactes, celles de Suse et Persépolis, par exemple, sont complétement erronées. Suse est située à 46° 4′ est de Paris, et à 32° 10′ de latitude boréale; donc la position diffère de celle de Persépolis de 4° 35′ vers l'ouest, et de 2° 7′ vers le nord. Ptolémée donne les chiffres de 84° et de 34° 15′: il met Suse à 7° vers l'ouest, et seulement à 55′ vers le nord, donc il place Suse presque à l'ouest juste de Persépolis. On ne peut par conséquent demander à Ptolémée que la fixation approximative des localités. Si d'ailleurs on prenait à la lettre l'indication de Ptolémée, Marrhasium tomberait en plein dans le grand désert.

On pourra, en conséquence, assimiler les ruines de Mourghâb à Marrhasium, et, avec plus de certitude encore, identifier le trône de la mère de Salomon avec le tombeau de Cassandane, mère de Cambyse.

M. Oppert communique ensuite la traduction d'une inscription du roi Artaxerxès II Mnémon (405-361), trouvée à Suse par Loftus. Le texte assyrien avait été publié et traduit par M. Oppert dans son *Expédition de Mésopotamie*, t. II, p. 194. Mais, à l'époque où il fit cette traduction, il y a seize ans, il lui échappa le sens de la phrase la plus intéressante du texte: cette phrase contient, en effet, la seule donnée historique transmise par les textes perses en dehors du document de Bisoutoun et qui ne nous fût pas connue par les Grecs. Il y est dit que le palais de Suse brûla sous Artaxerxès I Longuemain (465-424), et qu'il ne fut réédifié que par son petit-fils Artaxerxès II.

Voici la traduction :

« Voici ce que dit le roi Artaxerxès[1], grand roi, roi des rois, roi des pays de l'univers entier, fils du roi Darius, de Darius, fils du roi Artaxerxès, d'Artaxerxès, fils du roi Xerxès, de Xerxès, fils du roi Darius, de Darius, fils d'Hystaspès, Achéménide.

« Ce palais, nommé *apadâna*, Darius, mon trisaïeul, le construisit dans les temps anciens. Sous Artaxerxès, mon grand-père, les flammes le dévorèrent. Par la grâce d'Ormazd, d'Anahit et de Mithra, j'ai bâti à neuf cet *apadâna*. Qu'Ormazd, Anahit et Mithra me protégent contre tout désastre, et tout ce que j'ai fait, comme, jusqu'ici, ils ne l'ont ni infesté, ni endommagé. »

La phrase en question est dans le texte assyrien : *ina pane Artaksatsu aba abiya isatuv tatakkalsû*, אן פני ארתכשתסו אישתא תאתכלשו Sub Artaxerxe, avo meo, flamma[2] devoravit eam. Le texte perse est mutilé; après le mot de grand-père, il reste encore la place pour six lettres qui exprimèrent la destruction par le feu : Il y avait probablement :

[U]pā Artakh[sathrā n'yā]kama, *[athauċiy]*.

Cette inscription est très-importante pour l'histoire des cunéiformes ariens. On avait trouvé dans ce palais de Suse, des textes du roi Darius, où plusieurs termes, tels que pays, terre, sont écrits par des idéogrammes, exactement comme dans une inscription d'Artaxerxès III (361-340) trouvée à Persépolis. On a cru devoir attribuer ces textes remplis d'abréviations idéographiques, réputées plus modernes, à Darius II Ochus (424-405). Il résulte, au contraire, du passage en question que ce roi n'a rien construit à Suse[3]. L'ori-

[1] Cette même formule du même roi se retrouve Diod. XIV, 25.

[2] A l'occasion du mot *isat*, « feu » M. Norris, dans son Dictionnaire assyrien, t. II, p. 496, cite III Michaux, 1, 34, comme le seul passage où il ait vu le mot, écrit en caractères phonétiques. Il se trouve pourtant bien encore ailleurs, par exemple, Botta (pl. 76, l. 11, K. 34. 284); dans ces passages, l'idéogramme *feu* est justement transcrit par les signes phonétiques.

[3] D'après les témoignages multiples des anciens (Diod. XIV, c. 81, Ctés.

gine des abréviations remonte à une époque plus reculée; probablement même sont-elles tout aussi anciennes que l'écriture alphabétique des Perses elle-même.

La reconstruction du palais de Suse peut avoir eu lieu vers 390 avant J. C. peut-être encore plus tard[1].

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'Académie. *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, t. XVI, n°s 9-14, et t. XVII, n°s 1-10. 1870-1871, in-4°.

— *Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, t. XVI, n°s 2-6. 1871, in-4°.

Par les rédacteurs. *Revue africaine*, janvier-février 1872, in-8°.

Par la Société. *Zeitschrift der D. M. G.* t. XXV, IVe cahier, 1871, in-8°.

Par les rédacteurs. *The Academy*, a record of literature, learning, science and art, n°s 46 et 47, 15 avril et 1er mai 1872, in-4°.

Par l'éditeur. *The Indian Antiquary*, etc. edited by J. Burgess, n° IV. Bombay, 1872, in-4°.

Par l'éditeur. *The Phœnix*, a monthly magazine for India, Burma, Siam, China, Japan and eastern Asia, edited by Rev. J. Summers, vol. II, n° 21, March 1872, in-4°.

Par l'auteur. *Appendice du dictionnaire français-latin-chinois de la langue mandarine parlée*, contenant une notice sur

57, 60), les rois de Perse paraissent avoir résidé en hiver à Babylone pendant toute l'époque de la destruction du palais susien.

[1] Selon Plutarque (Art. 19), il est probable qu'Artaxerxès fit rebâtir le palais de Suse après l'empoisonnement de sa femme Statira par sa mère Parysatis, qui habitait Babylone, et qu'il ne voulait plus revoir après ce crime. Le passage cité de Diodore prouve que, sous l'archontat de Phormion (395), Artaxerxès était encore à Babylone, où il reçut l'Athénien Conon. Plutarque, dans la vie d'Agésilas (c. 15) parle déjà du séjour des rois à Suse et à Ecbatane, mais cela pourrait ne pas indiquer une limite chronologique. (Comp. Xén. Cyr. III, 5.)

l'Académie impériale de Pékin; une notice sur la botanique des Chinois; une description générale de la Chine; la liste des empereurs de la Chine, avec la date et les divers noms des années de règne; le tableau des principales constellations; la hiérarchie complète des mandarins civils et militaires; la nomenclature des villes de la Chine, avec leur latitude; le livre dit des CENT FAMILLES, avec leurs origines; une notice sur la musique chinoise et sur le système monétaire; la synonymie la plus complète qui ait été donnée jusqu'ici sur toutes les branches de l'histoire naturelle de la Chine, etc. etc. par P. PERNY, M. A. de la congrégation des Missions étrangères. Paris, 1872, gr. in-4°, IV-443 pages.

Par l'auteur. *Bibliothèque de l'École des hautes études*, neuvième fascicule, le Bhâminî-Vilâsa, texte sanscrit, publié avec une traduction et des notes, par Abel BERGAIGNE, répétiteur à l'École des hautes études. Paris, 1872, in-8°, x-124 pages.

I. ÉTUDE DE L'ALPHABET CAMBODGIEN, par G. Janneau. 1er fascicule, Saigon, 1869, in-8°, avec 5 planches d'alphabets, etc., 92 pages autographiées (M. Janneau promet un second fascicule.)

II. MANUEL PRATIQUE DE LANGUE CAMBODGIENNE, contenant de nombreuses listes de mots usuels groupés par catégories, des dialogues applicables aux circonstances ordinaires de la vie pratique, et une carte politique du royaume de Khmér; par G. Janneau. Saïgon, 1870, 1 vol. in-4° de 274 pages en deux parties autographiées, publié par le Gouvernement de la Cochinchine française.

Ces deux ouvrages sont les premiers travaux sur la langue cambodgienne livrés à la publicité. Ils ont donc une importance des plus grandes pour les études philologiques et la comparaison scientifique des langues de l'Asie. Leur auteur, M. G. Janneau, après avoir voulu, comme plusieurs d'entre nous, servir son pays dans la carrière militaire, s'est, dès son arrivée en Cochinchine, livré avec une ardeur persistante à

l'étude, d'abord de la langue annamite, et ensuite de la langue cambodgienne. Mais je ne puis mieux faire que de laisser parler à ce sujet M. E. Luro, lieutenant de vaisseau, chef adjoint de la Justice indigène en Cochinchine, en mission à Paris :

« Janneau, inspecteur des affaires indigènes en Cochinchine, s'est engagé, après avoir passé ses examens de bachelier, dans un régiment d'infanterie de marine partant pour la Cochinchine.

« A son arrivée à Saïgon, il était caporal ; mais il arrivait trop tard, pour son avenir militaire, dans le pays d'Annam, car les expéditions venaient de se terminer par la prise de possession définitive du pays.

« En ce moment, on demandait des jeunes gens de bonne volonté pour former un corps d'interprètes de la langue annamite. M. Janneau se présenta, fit des études couronnées de succès et devint un des plus forts et des plus savants interprètes en langue annamite.

« M. Janneau, voyant sans doute que l'idiome annamite était très-connu par les travaux des missionnaires, se voua à l'étude de la langue cambodgienne.

« N'ayant aucun des livres nécessaires à ses études, M. Janneau a dû, par un travail soutenu, suppléer à tout ce qui lui manquait. Il a consacré sept ans de sa vie à l'étude des langues, sans cesser de travailler, sous un climat qui dévore.

« Sans se laisser rebuter par le peu d'encouragement que trouvaient ses études sous les divers gouverneurs, il a patiemment attendu.

« Enfin, l'amiral Dupré a compris le haut intérêt qu'il y avait pour la France à favoriser les études de M Janneau. Quelques mois après l'arrivée du nouveau gouverneur, il était nommé inspecteur des affaires indigènes et envoyé au royaume du Cambodge même, pour étudier sur les monuments d'Angkor les vestiges de la puissance de la race de Khmér. »

On a appris, depuis que ceci est écrit, que M. l'amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine, était allé, accompagné

de M. Janneau, visiter les ruines colossales d'Angkor, reconnues et explorées déjà exclusivement par plusieurs Français. M. Janneau est chargé par l'amiral de rechercher et de copier toutes les inscriptions qui se trouvent sur les débris de ces nombreux et immenses monuments bouddhiques qui étonnent peut-être encore plus les explorateurs que ceux de Babylone et de Ninive, et même que ceux des bords du Nil. La France sera heureusement aussi, pour les ruines d'Angkor et de l'ancien grand empire de Khmér[1], ce qu'elle fut, il y a moins d'un siècle, pour celles du vieil empire des Pharaons.

I. M. Janneau, dans son premier ouvrage (*Étude de l'alphabet cambodgien*), émet une opinion qui pourra être contestée par les indianistes de l'Europe, mais que le développement successif de la comparaison des langues pourrait bien confirmer. Combien d'opinions, qui ont été émises en tous temps par différents esprits, n'ont-elles pas été adoptées ensuite, même par des personnes qui s'y étaient montrées les plus hostiles, lorsqu'une étude plus approfondie du sujet les avait éclairées? Je n'en citerai ici qu'un exemple qui m'est personnel (j'en demande pardon au lecteur). J'avais publié en 1831 un *Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tào, fondée en Chine par Lao-tseù*, dans lequel mémoire j'établissais la conformité de certaines opinions philosophiques de la Chine et de l'Inde, par des textes sanskrits et chinois, y compris deux Oupanichads des Vêdas, le *Kéna* et l'*Is'a*, en sanskrit, avec une traduction française en regard et leur traduction persane à la suite. Ce mémoire souleva des hostilités, entre autres celles de feu M. le baron d'Eckstein, qui soutint ensuite, en se l'appropriant[2], l'opinion qu'il

[1] On pourrait croire que ce nom de *Khmér*, conservé dans les plus anciennes traditions du Cambodge, est le nom ethnique *Kâmbôdjâ* cité dans les *Lois de Manou* (l. X, sl. 44) et dans le *Râmâyana*; mais ce dernier nom, se trouvant placé entre les *Dravidâs*, les *Yavanâs* ou Grecs de la Bactriane et les *Sakâs*, ne peut autoriser cette conjecture. Je reviendrai ailleurs sur ce sujet important pour l'histoire du Cambodge.

[2] Voir le *Journal as.* B. XIV, p. 253, etc.

avait combattue d'abord[1]. On en pourrait citer bien d'autres exemples.

Voici comment s'exprime M. Janneau :

« En publiant cet opuscule nous avons, avant tout, en vue de faciliter l'étude de la langue cambodgienne à ceux de nos compatriotes qui désireraient l'aborder d'une façon sérieuse; mais nous nous proposons aussi de signaler aux hommes spéciaux de la Métropole l'intérêt que présente, au point de vue de la philologie comparée et de l'ethnologie, l'étude scientifique et approfondie d'un idiome de souche aryaque qui a gardé, avec une fidélité unique peut-être et assurément peu soupçonnée jusqu'à ce jour, les formes primitives des racines de la langue mère, si souvent altérées ou oblitérées par les flexions grammaticales dans les autres langues indo-européennes.

« Pour atteindre avec certitude ce double but, nous avons dû nous astreindre à présenter d'abord, dans ce premier fascicule, un exposé aussi complet et aussi simple que possible du mécanisme de l'alphabet cambodgien, et réserver, pour en faire la matière d'un second fascicule, les vues d'ensemble et les considérations théoriques portant sur l'origine des caractères qui nous occupent et la recherche des lois de transformations graphiques et phonétiques qu'ils ont subies, à l'aide des points de comparaison qui nous sont offerts par le sanskrit et les autres langues de la même famille.

« Les philologues qui daigneront jeter les yeux sur notre humble travail voudront bien nous pardonner d'avoir sacrifié, dans cette première partie, la forme scientifique et concise des explications au désir d'être compris par les personnes qu'aucune étude préparatoire n'a initiées au mécanisme des alphabets indiens. »

Il était difficile de mieux exprimer le plan et le but de ce premier ouvrage; il est à désirer que le second fascicule sur

[1] Je me suis procuré depuis une édition du *Tào tě King* de *Lao-tseu*, dont le commentaire chinois confirme en tous points mon opinion, en démontrant que la doctrine du philosophe chinois est en en grande partie conforme au bouddhisme. (Voir mon édition, 1re livr. de 80 p. in-8°. Janv. 1838.)

le même sujet promis par M. Janneau ne se fasse pas longtemps attendre. Mais il est probable qu'il en différera la publication jusqu'à ce qu'il ait pu copier, étudier et traduire toutes les inscriptions cambodgiennes disséminées dans les ruines de l'ancienne et grande pagode d'Angkor et sur les autres monuments qui existent encore dans les forêts et sur les montagnes du haut Cambodge.

M. Janneau signale dans son 28ᵉ paragraphe (p. 67) « différents idiomes représentés à l'aide des caractères *khmér* ou cambodgiens.

« La langue cambodgienne proprement dite, écrit-il, se désigne sous le nom de *Péak sâmrai* (langue qui délie, qui explique), sans doute parce qu'elle sert à expliquer, traduire ou commenter le *bali* (*péak baley*), qui est la langue sacrée dans laquelle sont écrits les livres de religion et un grand nombre de poëmes (entre autres le *Râmâyan'a*), dont quelques-uns ont été traduits en langue vulgaire à une époque très-reculée. Il est bien entendu que tout ce que nous avons dit du mécanisme de l'alphabet et de l'écriture s'applique exclusivement à la langue cambodgienne proprement dite (*péak sâmrai*), et nullement à la langue *baley* (palie); que les Cambodgiens écrivent avec les mêmes caractères, mais en leur donnant une valeur différente. Nous aurons l'occasion de revenir plus amplement sur ce sujet dans le deuxième fascicule de ce travail, lorsque nous comparerons le mécanisme de l'alphabet cambodgien à celui du pali-cambodgien. On sait aussi que les Siamois, qui écrivent leur langue à l'aide de caractères particuliers différant notablement des caractères cambodgiens, avec lesquels ils ont cependant beaucoup d'analogie, se servent des caractères cambodgiens pour écrire le bali, en sorte que les livres bali-cambodgiens sont également intelligibles pour les Siamois et pour les Cambodgiens. Il va sans dire que chacun de ces deux peuples lit, en prononçant la langue sacrée, à sa façon, de même qu'en Europe il existe des différences notables entre les systèmes de prononciation adoptés chez les diverses nations pour le latin et le grec. »

M. Janneau expose ensuite, dans les paragraphes 29 et 30, les « différentes sortes d'écritures cambodgiennes, » et les « caractères des inscriptions. » Des planches annexées à l'ouvrage représentent ces différentes sortes d'écritures.

II. Le second ouvrage de M. Janneau est un véritable manuel pratique de langue cambodgienne vulgaire que les professeurs de langues orientales vulgaires devraient prendre pour modèle. Ils favoriseraient plus les progrès rapides dans la langue qu'ils professent que par des années de lecture de quelques textes, souvent indifférents, qui ne peuvent servir que très-médiocrement pour la pratique de la langue qu'ils sont chargés d'enseigner.

Je dois encore reproduire ici quelques passages de la longue Introduction de M. Janneau (16 pages in-4°) dans laquelle il expose son système.

« Après avoir consacré près de quatre années à l'étude de la langue cambodgienne, nous croyons accomplir un devoir en rédigeant ce recueil de mots et de dialogues; car notre travail étant le premier qu'on ait publié jusqu'à ce jour sur la langue parlée dans le royaume de Khmèr, nous espérons qu'il rendra des services réels à toutes les personnes que leurs affaires ou leurs fonctions obligent à des relations constantes avec les Cambodgiens. Peut-être aussi les hommes spéciaux qui savent de quelles difficultés est entourée l'étude d'une langue, quand les livres élémentaires pour cette étude font complétement défaut, nous sauront-ils gré de livrer à la publicité un opuscule qui peut, si incomplet qu'il soit, épargner aux travailleurs sérieux une ou deux années d'hésitations ou de tâtonnements pénibles, et fournir aux philologues des renseignements qui, à défaut d'autre mérite, auront au moins celui d'être exacts, parce qu'ils sont le résultat d'études sérieuses. »

M. Janneau dit ailleurs (p. xv de son Introduction) : « Maintenant, au risque de froisser les préjugés de ceux qui seraient assez superficiels pour croire encore à la possibilité des faits (certains systèmes d'enseignement) que nous nions énergiquement, nous ajouterons, comme conclusion à la longue

réfutation qu'on vient de lire, une vérité consolante pour les obscurs travailleurs qui passent leur vie à étudier sur les lieux mêmes les diverses langues de l'extrême Orient: c'est que ces idiomes, inaccessibles aux Asiatiques lorsqu'ils ne les ont pas appris en suçant le lait maternel, peuvent toujours être convenablement appris par les Européens. Il importe seulement de ne pas oublier que si la pratique, sous forme de conversations avec les indigènes, est un élément de succès absolument indispensable, il en est un autre qui ne l'est pas moins: c'est le travail patient, intelligent, consciencieux, consistant à faire chaque jour, pendant plusieurs années, des thèmes et des versions. Lorsqu'il s'agit de langues pour lesquelles il n'existe pas de travaux antérieurs, il faut en outre recueillir, analyser et comparer scrupuleusement toutes les formes grammaticales, tous les exemples types de construction susceptibles d'être généralisés et formulés en règles; noter avec soin les idiotismes qui sont de nature à faire pénétrer un étranger dans la structure intime et le génie de la langue qu'il étudie, de façon à acquérir le sentiment du style et la faculté de la manier assez habilement pour exprimer les nuances les plus délicates de la pensée. L'effort qui, seul, peut amener un tel résultat, réside dans l'habitude, contractée dès le début et conservée ensuite religieusement, de traduire toujours en serrant le texte, sans jamais se contenter d'un à peu près... Telle est la règle inflexible que doit s'imposer tout travailleur sérieux ou aspirant à mériter ce titre. Et si, après avoir usé son existence entière à ce labeur ingrat, il désire encore la venue du critique qui, peut-être, ne doit pas le juger de son vivant, il aura trouvé sa récompense dans la satisfaction que fait éprouver le devoir accompli, peut-être aussi dans cette pensée qu'on est fier d'être ouvrier lorsqu'on sent qu'on travaille à une grande œuvre. Cette pensée consolante est peut-être l'encouragement le plus puissant et le plus efficace pour ceux qui se sont voués à l'accomplissement d'une tâche aussi complexe et aussi ingrate que l'étude d'une langue encore inconnue.»

Il semble que M. Janneau ait exprimé, dans la dernière partie de cette citation, le sentiment que bien des personnes éprouvent en pensant à ces esprits envieux qui ne trouvent bien fait que ce qu'ils font eux-mêmes, qui s'imaginent posséder la science infuse et qui croient montrer un savoir supérieur sans égal lorsqu'ils ont refait les travaux originaux de leurs devanciers. C'est un rôle peu honorable, mais qui réussit presque toujours dans le monde qui n'y regarde pas de près. Il faut s'y résigner; il y en aura toujours plus que de travailleurs sérieux. M. Janneau semble aussi, dans ses dernières lignes citées, avoir eu le pressentiment d'une vie courte que ses travaux sans relâche, «sous un climat qui dévore,» comme le dit M. le lieutenant Luro, ne peuvent que trop faire craindre.

M. Janneau termine ainsi sa préface : «En attendant que toutes ces choses [ses vues sur les études orientales] soient comprises en France, en attendant que les travaux de détail portant sur les langues de l'extrême Orient soient devenus des matériaux pour les études philologiques, nous devons, en terminant cette longue préface, offrir comme un faible hommage notre modeste travail à la mémoire des Thaberd, des Pallegoix, de tous ces hommes infatigables pour qui l'heure de la justice n'a pas encore sonné, et dont l'exemple nous a si souvent soutenu en nous encourageant à persévérer et à poursuivre consciencieusement, dans la mesure de nos forces, l'accomplissement de notre tâche.»

Il me reste à faire connaître en résumé le contenu du *Manuel pratique de langue cambodgienne*, par M. Janneau. Ce Manuel est divisé en deux parties : dans la première, le premier paragraphe ou chapitre fait connaître les divisions politiques et les productions du royaume de Khmêr (le Cambodge), divisé en trois provinces. Le second chapitre est consacré au gouvernement et à l'administration; c'est un des chapitres les plus intéressants et les plus instructifs de tout l'ouvrage; il ne comprend pas moins de 60 pages in-4°. Les chapitres suivants traitent : III, de la numération, nombres en langue

parlée vulgaire, nombres bali-cambodgiens les plus usités; IV, poids et mesures; V, calendrier, mois, saisons, etc.; VI, univers, astres, météores, configuration physique du sol; VII, parties du corps; VIII, maladies, affections et infirmités diverses; IX, degrés de parenté; X, maisons, cases, construction des cases; XI, différentes sortes de barques, embarcations, etc.; XII, termes de construction de barques; XIII, termes de navigation fluviale; XIV, marées et courants; XV, costumes, bijoux, parures, toilettes; XVI, étoffes diverses; XVII, couleurs, saveurs, odeurs, propriétés physiques des corps; XVIII, termes de cuisine; XIX, mobiliers, ustensiles divers; XX, termes commerciaux; XXI, armes; XXII, voitures, harnais; XXIII, bestiaux, étables, basses-cours; XXIV, courses, joutes, combats de coqs, etc.; XXV, jeux, amusements divers; XXVI, termes judiciaires; XXVII, termes relatifs à l'administration, au gouvernement, à la perception de l'impôt; XXVIII, pagodes, bonzeries, cultes; XXIX, mots spéciaux au roi et à sa famille; XXX, instruments de musique; XXXI, culture et diverses préparations du riz; XXXII, produits divers, cultures industrielles, exploitations diverses; XXXIII, matières tinctoriales; XXXIV, ustensiles et engins de pêche; XXXV, minéraux; XXXVI, métaux; XXXVII, fruits; XXXVIII, légumes; XXXIX, arbres forestiers; XL, plantes diverses; XLI, quadrupèdes; XLII, oiseaux; XLIII, poissons; XLIV, chéloniens, crustacés, reptiles, coquillages, etc.; XLV, insectes, vers, etc.; XLVI, noms de lieux, de pays, etc.

On voit, par cette énumération, que le *Manuel pratique de la langue cambodgienne* de M. Janneau est une véritable encyclopédie qui embrasse, en cambodgien et en français, tous les objets qui peuvent se présenter dans la conversation. Pour en donner un échantillon qui pourra intéresser la généralité des lecteurs, je choisis le chapitre XXVIII (p. 110-113), intitulé: « Pagodes, bonzeries, cultes, » en donnant la transcription en lettres latines des termes cambodgiens et la traduction française.

— « *Préa: Püt*, le Bouddha.

Préa: Samonokudâm, le bouddha Samonokudâm.

Thâmméa [sanskrit, *dharma*], le Bouddha, la loi.

Sângkéa [s. *sângha*], l'assemblée, le clergé, les bonzes; triple symbole du bouddhisme. C'est aussi exprimé en sanskrit par le mot *triratna*, les trois joyaux précieux [en chinois, *sân pào*].

Loûk sâng, bonze, talapoin.

Sâmnê, novices qui ont déjà subi une ordination préparatoire et attendent leur vingtième année pour devenir bonzes.

Nĕahk buós, religieux, prêtre, par opposition à

Basâhk, laïque.

Buós, se faire bonze, en prendre l'habit, entrer en religion.

Lêng buós, abandonner l'état de religieux pour redevenir laïque.

Vâht, bonzerie. *Kedĕy*, idem.

Préa heer, pagode bouddhique.

Bat, marmite des bonzes.

Spéĕi-bat, porter sa marmite sur l'épaule.

Tou trông bat, aller quêter.

Phdan, voile dans l'intérieur d'une pagode.

Tông, oriflammes fichées en terre devant les pagodes.

As, *ăs préa*, autel. *Sko*, tamtam dans les pagodes cambodgiennes et annamites.

Tedôk, crécelle des bonzes chinois et annamites.

Chuông, grosse cloche des pagodes chinoises-annamites [c'est le terme chinois *tchoûng*].

Kângchăkk, simulacre en bois du fameux *chăkra* [s. *tchakra*], cercle ou disque circulaire des divinités brahmaniques; est employé au Cambodge dans certaines cérémonies du culte; il s'y retrouve, comme dans l'Inde, dans toutes les peintures et sculptures.

Thûk, baguettes odoriférantes qu'on brûle dans les pagodes.

Thărr, prière. *Saût thărr*, réciter, psalmodier des prières.

Ti préa heer, cour d'une pagode.

Nimŭn loûk sâng, aller chercher un bonze, faire venir un bonze chez soi.

Tă'k mŭn, eau lustrale. *Rolâhs tă'k*, asperger.

Thvai bângkôm, adorer (le Bouddha, le roi).

Arĕhak, *Nĕhak ta*, etc., nom des petites divinités secondaires, génies des bois et des montagnes, qu'on nomme aussi, avec une certaine nuance de mépris, *khmoch* (les morts). Le culte des génies, du diable, des âmes abandonnées, etc., proscrit par l'omnipotente orthodoxie du bouddhisme, est, selon toute apparence, le débris d'une religion primitive antérieure au bouddhisme, peut-être même au brahmanisme lui-même. On trouve des points de comparaison intéressants et d'une analogie frappante dans le culte national des Kamis au Japon, celui des âmes abandonnées chez plusieurs peuplades des bords de l'Amour, chez les Annamites (*cái miên*, *ông thân*), etc. Le mot *ta* signifie en cambodgien ancêtre, aïeul. Or, on sait que le culte des ancêtres, dont l'origine est bien antérieure à celle du bouddhisme, est à peu près la seule religion qui ait conservé une signification morale dans les immenses régions qui ont subi l'influence chinoise.

Sên arĕakh, faire des offrandes aux esprits.

Sâmpĕa arĕakh, adorer les esprits, le diable.

Léng arĕakh, conjurer les esprits.

Prĕa : En, le roi des esprits célestes (Indra).

Tévada, anges, esprits célestes.

Âs-tĕang tévada, le chœur des esprits célestes, des dévas.

Prĕa : Noréei, Vichnou ; le *Phra Năraï* des Siamois.

Néehk, *nâgha* [s. *nâga*], dragon ou serpent fantastique dont la tradition fait descendre la race Khmêr. On retrouve de même au Cambodge, sous divers noms, toutes les divinités de l'Olympe brahmanique, que le boudhisme s'est presque toujours appropriées en les défigurant.

Prĕa : Kôngkéa, l'Eau. *Prĕa : Aki*, le feu (Agni, du culte védique).

L'appellatif *prĕa*, qu'on place en cambodgien devant les noms *pali* de toutes les grandes forces naturelles, est, pour la plupart d'entre elles, le seul témoignage actuel du culte primitif dont elles ont été l'objet et dont les Védas nous

décrivent les cérémonies telles qu'on les pratiquait dans chaque maison.

Saûria, le soleil [sanskrit *soûrya*].

Akâs, le ciel [s. *âkâs'a*, l'éther].

Prĕa : péei, le vent [s. *vâyou*].

Prĕa : phiran, la pluie [s. *vricht'i*, *varcha*]

Prĕa : chŭllathi, la mer [s. *sâgara?*].

Prĕa : thorni, la terre [s. *dharan'i*].

Prĕa : péy srâp, le riz, la moisson, la récolte, etc.

Bŏn, bonnes œuvres.

Thvâeu bŏn, faire des bonnes œuvres.

Méen bon, avoir de la sainteté, être un saint personnage.

Bap, péché [s. *pâpam*].

Tâm, jeûner, faire abstinence, s'abstenir d'une chose prohibée par la règle.

Săs, religion [s. *çâs*, *s'asa*, instruire, ordonner].

Dŏt khmŏch, brûler un cadavre.

Kâp khmŏch, enterrer un cadavre.

Théet, *chlaŏng*, cendres, ossements.

Mŏng, tombeau en pierres.

Phnâu, tertre funéraire servant de sépulture aux Cambodgiens pauvres.

Mochhŭs, bière, cercueil.

Mâhn dâp, catafalque ou monument funèbre où l'on expose la momie des rois, à Siam et au Cambodge.

Chai dĕy, pyramide comme celle de Phnom Penh (sorte de dagoba contenant des ossements).

Iok prepŏn, prendre femme.

Ka prepŏn, épouser une femme.

Riépku, faire le festin de noces.

Châng day (litt. attacher les mains), cérémonie d'origine indienne dont le nom est, en langue cambodgienne, synonyme d'épouser. Cette cérémonie consiste à attacher un brin de coton au poignet de chacun des conjoints.

Tou dândĕng, aller faire une demande en mariage.

Néak mouh, intermédiaire qui va faire une demande en mariage (*mai dong* des Annamites).

Lêng prepôn, répudier sa femme.

Lêng phdĕy, se séparer de son mari.

Prepôn do'm, première femme.

Prepôn chŏng, concubines.

Săs préa : Păt, le bouddhisme.

Săs parĕang, religion d'Europe ou des Francs, le catholicisme.

Akôm, maléfices, formules pratiques de magie, philtres, etc., ayant pour but d'attenter à la vie d'autrui ou de causer du tort.

Thvoên ké, jeter (litt. faire) un sort à quelqu'un, faire périr quelqu'un par des sortiléges.

Snê, philtre, sortilége amoureux.

Krû, maître [s. *gourou*, père spirituel, précepteur], titre que l'on donne aux magiciens.

Hòra [s. *hôrâ*, gr. ὥρα, heure, temps], astrologues; ils sont attachés, comme en Chine, dans l'Annam, etc., à la cour du roi, où ils font tous les ans le calendrier, président à la cérémonie du sacre, etc.

Kéatha, formules magiques; synonyme de *akôm* (*karmanam?*). On désigne toutefois de préférence, sous le nom de *katha* [s. *kath*, racine du verbe *kathayâmi*, dire, raconter, réciter], les formules qui ont pour but de préserver celui qui les récite. Ce sont, comme les *akôm* et toutes les formules de la magie cambodgienne, des fragments de livres pali dont ceux qui les récitent ne comprennent pas le sens : de là leur nom. [Le terme sanskrit *gâthâs* a aussi de l'analogie avec le mot cambodgien, car il signifie chant, stances en vers chantées; strophes d'hymnes védiques, etc.]

Je regrette que le manque de types cambodgiens à l'Imprimerie Nationale ne m'ait pas permis de reproduire dans cet article les mots cambodgiens du chapitre cité ci-dessus du Manuel pratique de M. Janneau, qui les a autographiés partout dans ses deux ouvrages; mais la transcription en lettres

latines qu'il y a jointe pourra provisoirement suffire pour se faire une idée de la langue cambodgienne.

La première partie se termine par des *Notions grammaticales sommaires* de la langue cambodgienne (comprenant les pages 143 à 158) qu'il serait trop long d'analyser ici.

La deuxième partie du Manuel pratique de M. Janneau comprend une série de quinze dialogues : 1° entre un médecin et un malade; 2° avec un indigène dans un magasin européen; 3° pour des emplètes diverses dans un magasin européen; 4° entre un gouverneur de province et un de ses chefs; 5° procès au sujet d'un achat de coton; 6° procès au sujet de la possession d'une rivière; 7° vol de buffles, interrogatoire; 8° entre un juge et des plaideurs (prêt d'argent); 9° affaires judiciaires; 10° entre un négociant et un indigène; 11° achat de coton, commerce d'échange; 12° chez un photographe; 13° une audience royale dans la salle du trône; 14° interrogatoire dans un procès conjugal; 15° un naturaliste en voyage.

Enfin l'ouvrage se termine par un Supplément en exercices de traduction, comprenant : 1° reconnaissance d'emprunt; 2° contrat pour une vente de poivre; 3° diplôme de chevalier de l'ordre royal du Cambodge; 4° les statues de la citadelle de *Lovék;* 5° ordre officiel, perception d'impôts; 6° plainte du *Serĕn thüppedey kông;* fragments de lois cambodgiennes.

Je terminerai cet article déjà long par un dernier extrait du Manuel pratique de M. Janneau : c'est la traduction du Supplément, n° 4 (p. 35), qui est un résumé de l'histoire légendaire du Cambodge.

« Le Cambodge était autrefois un grand empire florissant. Je parle ici d'il y a bien longtemps, je ne sais combien de centaines, combien de milliers d'années; toujours est-il que, dans les annales, il est fait mention d'un roi nommé *Prĕa : Chĕy Chĕ Sda*, qui résidait dans la citadelle de *Lovék*[1]. Cette forteresse était vaste; on avait planté des bambous et creusé

[1] *Lovék* ou *Lavék* est mentionnée dans les annales siamoises comme ayant été, dès le commencement du XVI° siècle, la capitale du Cambodge.

des fossés tout autour. Le cheval le plus vigoureux ne pouvait en faire le tour au galop. A l'intérieur étaient deux statues dites *Prĕa : Kôu*[1] et *Prĕa : Kév*[2], dont le ventre contenait des livres sacrés en or, où l'on pouvait apprendre des formules de prières, ainsi que toutes les connaissances imaginables sur quelque sujet que ce fût. Le roi de Siam, éprouvant un violent désir de s'approprier le *Prĕa : Koû* et le *Prĕa : Kév*, leva une armée et vint faire la guerre à *Prĕa : Chéy Chê Sda*; mais n'ayant pu réussir, par ce moyen, à s'emparer des statues, il s'avisa de faire glisser en guise de balles dans les fusils de son armée des pièces de monnaie et des lingots d'argent, et fit tirer de façon que ces projectiles vinrent tomber à l'intérieur; après quoi les Siamois se mirent en route pour retourner dans leur pays. Les Cambodgiens, voyant que les monnaies tirées contre eux étaient tombées dans les plantations de bambous de la citadelle, s'empressèrent de couper et d'abattre tous ces bambous pour ramasser l'argent. Dès que les Siamois surent que les Cambodgiens avaient coupé les bambous de façon à déboiser complétement le terrain, ils revinrent pour la seconde fois, avec une armée, faire la guerre au Cambodge, furent vainqueurs et s'emparèrent des deux statues, qu'ils emportèrent dans le royaume de Siam; puis, ayant ouvert le ventre au *Prĕa : Kôu*[3] et au *Prĕa Kév*, ils purent prendre les livres qui s'y trouvaient renfermés et en étudier le contenu; c'est pour cela que les Siamois sont devenus bien supérieurs aux Cambodgiens dans toutes les branches de connaissances, tandis que ce dernier peuple est plongé dans une ignorance telle, qu'il ne s'y trouve pas d'homme en état de faire quoi que ce soit à l'égal des autres pays.

« Quant aux statues de *Prĕa : Chéy Chê Sda*, de *Prĕa : Réech*

[1] En sanskrit, *gô*, bœuf.

[2] *Kev*, en cambodgien, a le sens de pierre précieuse.

[3] *Prĕa* : *Koû* était évidemment la statue d'un bœuf, comme l'indique la signification de son nom cambodgien et sanskrit. L'image de cet animal semble avoir été, dans ce pays, l'objet d'une vénération particulière dès l'antiquité la plus reculée.

Tépi[1] et du *Préa: réechabŏt*[2], elles sont toutes trois en or; celle du *Séna*[3] est en bronze. Dans la bonzerie de *Sâmbâur*, où elles sont déposées à l'époque actuelle, des *Nĕahk ngéer* sont préposés à leur garde et font faction auprès nuit et jour, en frappant sur un *gong* à toutes les veilles. Le bonze qui remplit les fonctions de supérieur du couvent porte le titre de *Préa: arĕy Khsat*, et perçoit une contribution sur toutes les barques laotiennes qui passent par ce lieu pour venir vendre de l'or. »

Je ne puis terminer cet article sans signaler une importante notice de M. Janneau, sur le calendrier cambodgien, publiée dans l'*Annuaire de la Cochinchine* de 1870 (p. 41-60). L'auteur y traite des deux ères usitées au Cambodge: celle de *Bouddha* ou *Putsakrach* (siamois, *Putha-sakkarat*[4]), qui commence en l'an 543 avant J. C., date de la mort ou entrée au *nirpéan* (s. *nirvan'a*) de *Samonokudâm*, nom sous lequel le bouddha *Çakyâmouni* est le plus souvent désigné au Cambodge; et la seconde: celle de *cholla-sakrach*, qui fut fondée l'an 638 de notre ère. M. Janneau traite ensuite du cycle, de l'année, du mois, du nouvel an, des quantièmes, de la semaine, des heures, des saisons et des fêtes.

L'annuaire cité ci-dessus donne la concordance jour par jour des calendriers annamite, cambodgien et siamois avec notre calendrier grégorien. On y voit que le 1er janvier 1870 correspond au 30e jour du onzième mois annamite et au 30e jour du 1er mois cambodgien et siamois. On y trouve aussi une notice sur l'année chinoise. Cette année, comme il a été dit ailleurs, qui est une année lunaire, commence toujours à la nouvelle lune qui précède immédiatement l'entrée du soleil dans le signe des Poissons, laquelle varie ordinairement

[1] Nom d'une nymphe céleste.

[2] Ce nom signifie le prince (fils de roi) en pali-cambodgien.

[3] *Séna* signifie, en siamois et en pali, ministre, grand officier, conseiller du roi. [En sanskrit, *sénâ* signifie armée, corps d'armée. De plus, ce mot forme la finale du titre de beaucoup de rois indiens.]

[4] [Les termes *sakrach*, cambodgien, et *sakkarat*, siamois, sont des altérations du mot sankrit *çâka*, *sâka* qui signifie ère.]

du 10 janvier au 16 février de notre calendrier. Or cette nouvelle lune, en 1870, tombait le 31 janvier, et le premier mois de l'année chinoise correspondait à notre 2 février, de même que le 1[er] du mois de l'année annamite qui suit le calendrier chinois. En 1870, également, le 1[er] jour de l'année indienne correspondait au 1[er] avril de notre calendrier. On voit par là que l'année indienne ne correspond nullement à l'année chinoise, comme on l'a prétendu quelque part.

G. Pauthier.

Depuis plus de six mois que cet article a été rédigé (9 février 1872), les pressentiments que j'y avais exprimés (voir ci-dessus, p. 565) se sont malheureusement réalisés. M. Janneau est mort en Cochinchine, épuisé par des travaux sans relâche sur la langue cambodgienne, à l'étude de laquelle il s'était livré, depuis plusieurs années, avec une ardeur infatigable. Cette ardeur, qui lui a été si funeste, l'avait détourné de suivre les conseils qui lui avaient été donnés de venir en France restaurer sa santé, si fortement ébranlée par ses études opiniâtres, poursuivies avec tant de zèle sous un climat qui dévore, comme l'a si bien dit M. le lieutenant de vaisseau Luro. Que la couronne des martyrs de la science soit déposée sur sa tombe! Si une mort prématurée l'a empêché de produire tout ce dont il se sentait capable, il aura du moins emporté avec lui, comme il le disait lui-même, « la satisfaction que fait éprouver le devoir accompli. » C'est, pour les hommes sérieux, la plus douce des récompenses.

G. P.

TABLE DES MATIÈRES

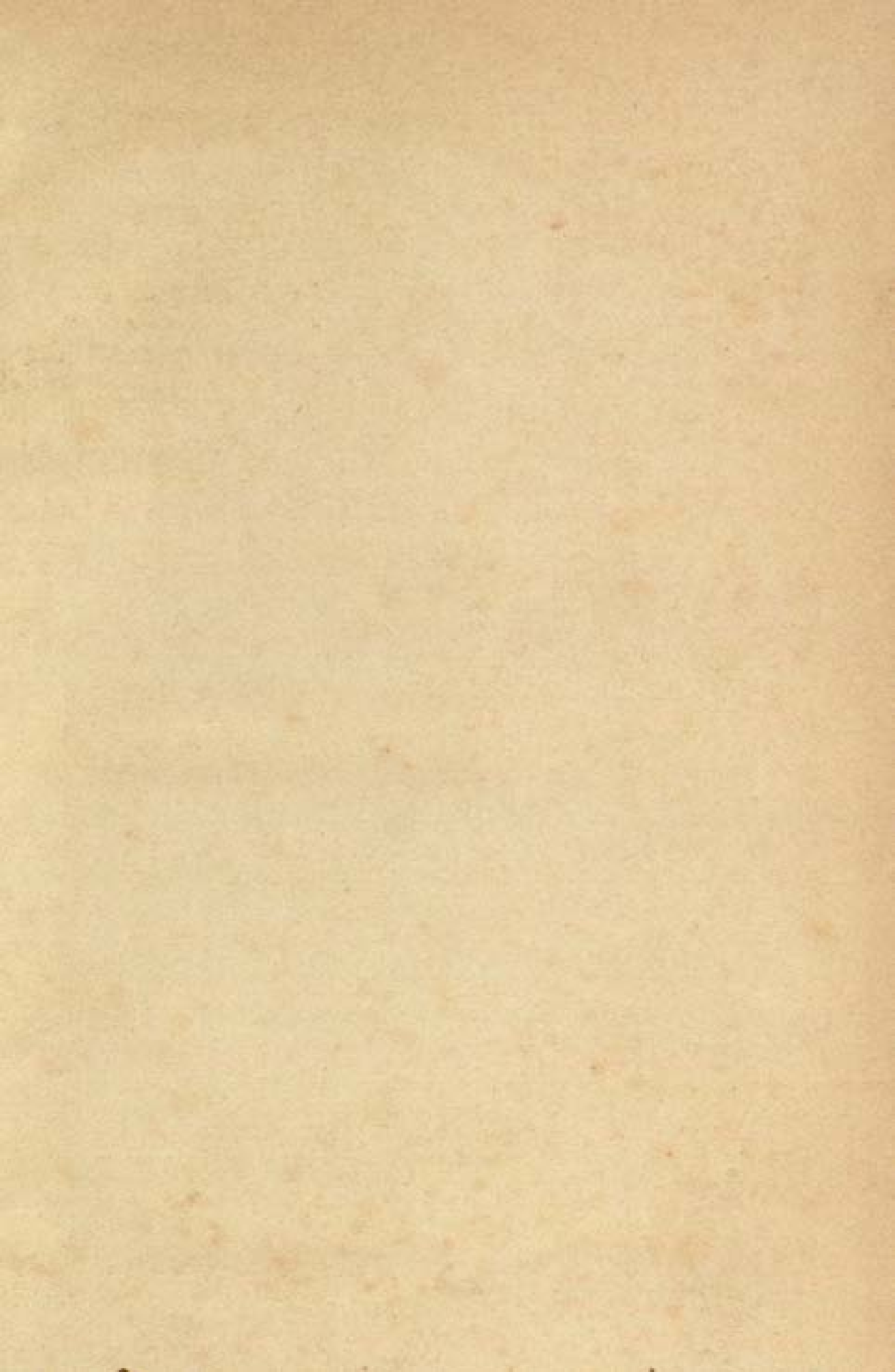
CONTENUES DANS LE TOME XIX, VIe SÉRIE.

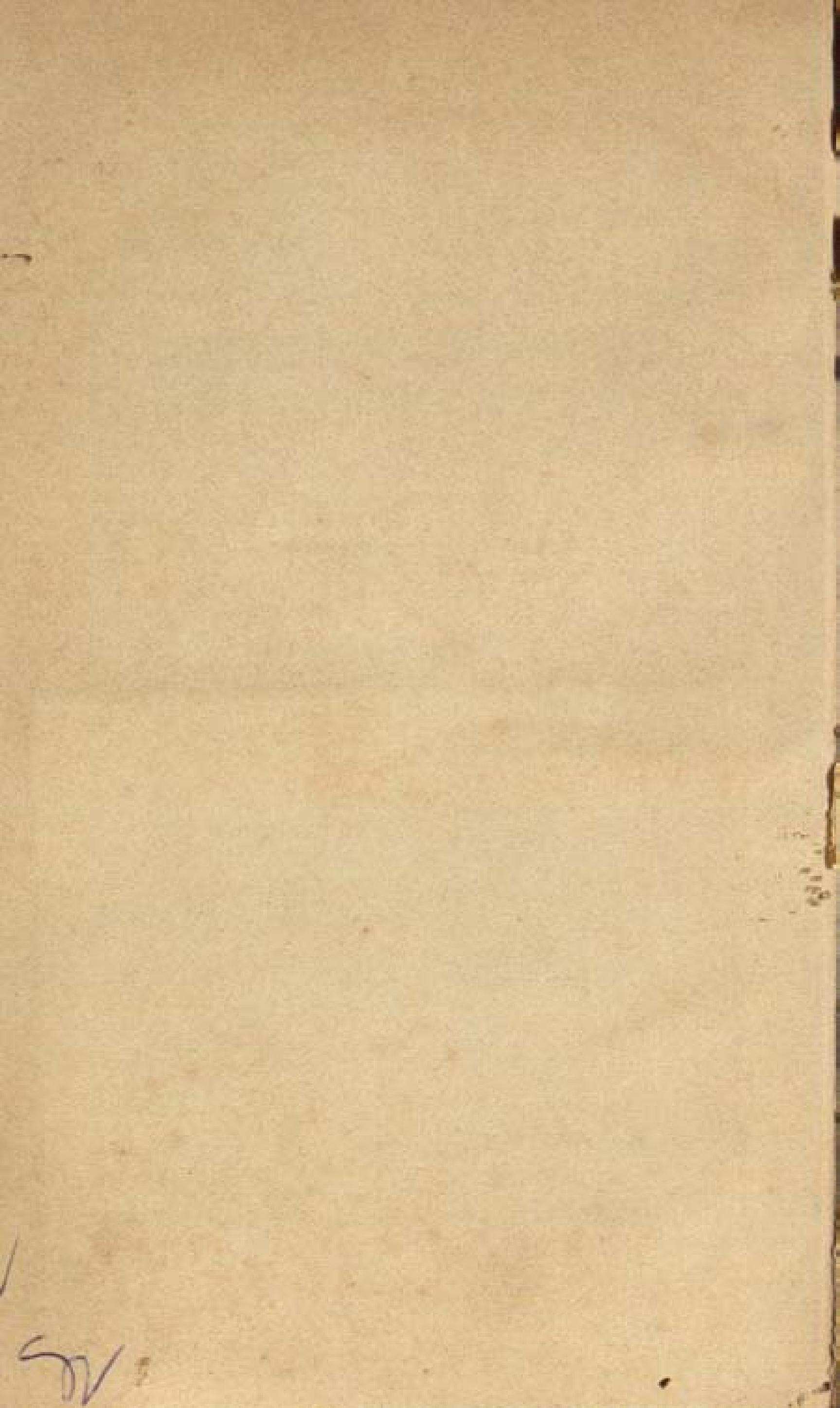
MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

FIN DE LA TABLE.







"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book clean and moving.

S. B., 148. N. DELHI.